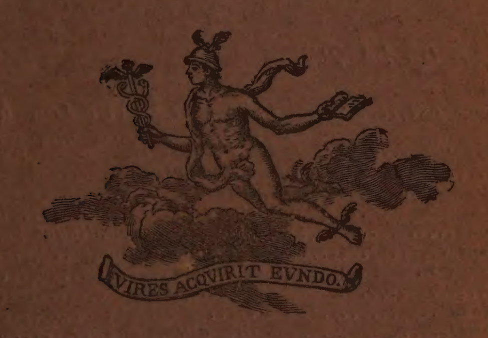
N° 385 — Tome CIV 1er Juillet 1913

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÈLEMY,
JULIEN BENDA, ÉDOUARD BERTZ, GEORGES BOHN,
R. DE BURY, PIERRE CAMO, FERNAND CAUSSY, JACQUES DAURELLE,
HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GÉDÉON HUET, GUSTAVE KAHN,
PAUL LOUIS, ALFRED MACHARD, LOUIS PIÉRARD,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, GABRIEL SOULAGES.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIII

SOMMAIRE

N° 385. — 1er JUILLET 1913

REVUE DE LA QUINZAINE

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

DANIEL ZOLLA

Professeur à l'École d'agriculture de Grignon et à l'École libre des Sciences politiques

L'AGRICULTURE MODERNE

Un volume in-18. — Prix.. 3 fr. 50

Dans ce livre, l'auteur étudie les transformations de l'agriculture, en se plaçant toujours au point de vue économique.

Trois questions sociales sont traitées à la fin de cet ouvrage : Il s'agit de *la hausse si remarquable des denrées agricoles depuis dix ans*, de *l'amélioration graduelle de la condition des salariés, et de l'exode rural.*

L'auteur a montré comment ces trois problèmes étaient liés aux transformations techniques et aux progrès de l'agriculture.

LES GRANDS ÉCRIVAINS A TRAVERS LES GRANDES VILLES

- ROME -

TEXTES CHOISIS ET AVANT-PROPOS PAR LÉO LARGUIER

Ouvrage orné de 70 illustrations

Un volume grand in-16. — Prix.. 5 fr.

Ce livre est plus qu'une anthologie, plus qu'un choix de belles pages, il sera le guide de ceux qui aiment voyager au coin du feu, et qui savent faire, sans bouger, des plus nobles excursions à travers les ruines, le passé et l'art.

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché : 95 centimes. — Cartonné toile : 1 fr. 75

ŒUVRES CHOISIES DE J.-B. LAMARCK

AVEC UNE PRÉFACE PAR FÉLIX LE DANTEC

— Un volume —

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE A 95 CENTIMES

En reliure artistique.. 1 fr. 50

ALPHONSE DAUDET

PORT-TARASCON

Dernières Aventures de l'illustre Tartarin

Illustrations de G. DUTRIAC

— Un volume —

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VIe)

Viennent de paraître :

Esquisse d'une interprétation du monde

Par **Alfred FOUILLÉE**
DE L'INSTITUT

Suivie de fragments inédits divers, notamment sur les *Equivalents philosophie de la religion*, le tout d'après les manuscrits de l'auteur, revus et mis en ordre par E. BOIRAC, correspondant de l'Institut, recteur de l'Académie de Dijon. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*.................... **7 fr. 50**

La Chine et le mouvement constitutionnel

(1910-1911)

Par **Jean RODES**

1 volume in-16 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*.................................... **3 fr. 50**

Du même auteur précédemment paru :

La Chine nouvelle. 1 volume in-16.. **3 fr. 50**

La Casuistique chrétienne contemporaine

Par **Albert BAYET**

1 volume in-16.. **2 fr. 50**

On croit généralement que la casuitisque chrétienne a succombé sous les coups de Pascal, qu'en France aujourd'hui elle n'existe plus. L'auteur de ce livre montre qu'il n'en est rien. On y trouvera la plupart de ses grandes doctrines. Celles qui excusent ou autorisent les petits vols, la restriction quasi-mentale, l'abandon des enfants naturels, l'insoumission, la désertion, sont propres à soulever d'ardentes discussions. Mais M. Bayet s'est gardé avec soin de les attaquer ou de les défendre. Son exposé impartial, méthodique et précis s'adresse à tous ceux qu'intéresse l'étude scientifique des questions morales.

L'Ecriture des Musiciens célèbres

Par **Louis M. VAUZANGES**

1 volume in-8 écu avec nombreuses reproductions d'autographes...................................... **3 fr. 50**

Dans cet ouvrage, l'auteur, s'appuyant sur de longues et patientes recherches — recherches qui embrassent plus de deux siècles de production littéraire et artistique — s'efforce de dégager les caractéristiques de l'écriture des créateurs esthétiques et, plus particulièrement, des musiciens compositeurs. Il rapproche les résultats ainsi obtenus des conclusions les plus récemment émises par les spécialistes de la psychologie. Il complète ensuite sa démonstration en faisant défiler devant le lecteur une série de portraits intellectuels et moraux qui va de Jean-Baptiste Lully à Georges Bizet. Cette dernière partie offre d'autant plus d'intérêt qu'elle est enrichie d'un nombre important de reproductions d'autographes pour la plupart inédits.

La Peinture bolonaise

à la fin du XVIe siècle (1575-1619)

LES CARRACHE

Par **Gabriel ROUCHÈS**

BIBLIOTHÉCAIRE A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS, DOCTEUR ÈS LETTRES

1 fort volume in-8, avec 16 planches hors texte.. **7 fr. 50**

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VIe)
et chez tous les Libraires

LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

Périodique encyclopédique, publié sous la direction de Claude Augé : tient au courant de tout, forme la mise à jour indéfinie du NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ et de toutes les encyclopédies

Principaux articles du nº de Juillet

Alexandre II, Gortchakoff et Napoléon III (*Litt.*), par M. PIERRE RAIN.
Alsace (*Théâtr.*), par M. GEORGES HAURIGOT.
Arménie (SOLUTIONS PROCHAINES A LA QUESTION ARMÉNIENNE), par M. E. ALTIAR.
Carillonneur (LE) [*Théâtr.*], par M. STAN GOLESTAN.
Chili (*Géogr. Hist., Écon. polit., Polit.*), par M. HENRI LORIN ; (*Armée*), par M. CH. PALLIOC.
Chou de Kerguélen (*Bot.*), par M. JEAN DE CHAON.
Constans (*Biogr.*), par M. J.-M. DELISLE.
Crépuscule d'un romantique (LE) [*Litt.*], par M. GAUTHIER-FERRIÈRES.
Garantie et contrôle de la bijouterie et de l'orfèvrerie, par M. MARCEL MOLINIÉ.
La Fontaine (VIE DE JEAN DE) (*Litt.*), par M. LOUIS COQUELIN.
Limiers (LES) **ou les traqueurs** (*Litt.*), par M. PIERRE WALTZ.
Marat inconnu (*Litt.*), par M. JACQUES BOMPARD.
Méténier (OSCAR) (*Biogr.*), par M. P. BASSET.
Mort (LA) [*Litt.*], M. ANDRÉ GAYOT.
Paternité naturelle (RECONNAISSANCE JUDICIAIRE DE LA), par M. RAYMOND BLAIGNAN.
Pleuronectidés ou Poissons plats (POUR RECONNAITRE LES), par M. F. FAIDEAU.
Salon de 1913 (COMPTE RENDU D'ŒUVRES D'ART EXPOSÉES AU), par M. TRISTAN LECLÈRE.
Saussure (F. DE) [*Biogr.*], par M. MAURICE ENOCH.
Secret (LE) [*Théâtr.*], par M. LÉO CLARETIE.
Servir (*Théâtr.*), par M. GEORGES HAURIGOT.
Shakespeare et Lord Rutland (*Litt.*), par M. GEORGES ROTH.
Sortilège (LE) [*Théâtr.*], par M. STAN GOLESTAN.
Sous-marin d'escadre « Mariotte » (LE) [*Mar.*], par M. G. CLERC-RAMPAL.
Thérésa (*Biogr.*), par M. J.-M. DELISLE.
Tonte mécanique des moutons, par M. JEAN DE CHAON.
Tracteurs militaires (*Artill.*), par M. le Lieut.-Col. LE MARCHAND.
Vie de Henri Brulard (*Litt.*), par M. FÉLIX GUIRAND.

Le numéro illustré de 130 gravures et 2 pages hors texte : **75 centimes.**

ABONNEMENT D'UN AN

France.............................. **8 fr.** | **Étranger** (Union postale)... **9 fr. 50**

(0 fr. 90 en sus si on désire recevoir les numéros sous tube carton).

Le LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ paraît le premier samedi de chaque mois

COLLECTION IN-4 LAROUSSE — Publication nouvelle :

LA SUISSE ILLUSTRÉE

Par **Albert DAUZAT**

Le plus bel ouvrage d'ensemble publié sur la Suisse : description pittoresque, mœurs et coutumes, commerce, industrie, etc. Paraît par fascicules hebdomadaires à 80 centimes depuis le 28 juin (l'ouvrage comprendra au moins 23 fascicules et formera un magnifique volume gr. in-4, contenant environ 650 gravures photographiques, 12 planches hors texte, 11 cartes en couleurs et de nombreux plans en noir). *Demander le prospectus spécimen.*

Prix de faveur jusqu'au 31 Juillet 1913 pour la souscription à l'ouvrage complet : en un volume broché, **17** fr. ; — En un volume relié, **23** fr. (livrable à l'achèvement). Payable 5 fr. tous les deux mois (au comptant en sousc. 10 p. 100).

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 et 37, rue Madame (PARIS, VIe)

DERNIÈRES PUBLICATIONS:

Volumes in-8 couronne à 3 fr. 50

STÉPHANE MALLARMÉ

POÉSIES *(5e édition)*

Première édition *complète* contenant plusieurs poèmes inédits et un portrait en héliogravure

PAUL CLAUDEL

L'ANNONCE FAITE A MARIE *(6e édition)*

Mystère en 4 actes et un prologue

(Prix Narcisse Michaut, 1913)

ANDRÉ GIDE

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE *(4e édition)*

Précédé de cinq autres traités

TRAITÉ DU NARCISSE. — TENTATIVE AMOUREUSE
EL HADJ — PHILOCTÈTE — BETHSABÉ

RAPPEL

ALBERT THIBAUDET

LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

La Personne de Mallarmé. — Les Éléments de sa Poésie.
Les Formes de sa Poésie. — Quatre types de sa Poésie.

Un fort volume in-8 raisin de 384 pages.. **10 fr.**

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Revue Mensuelle de Littérature et de Critique (5e année)

Le Numéro : 1 fr. 50

Conditions de l'Abonnement :

France, Alsace-Lorraine, Belgique, Luxembourg : Un an, 15 fr. — Six mois, 8 fr.
Étranger : Un an, 18 fr. — Six mois, 10 fr.
Pour les membres du corps enseignant en France : Un an, 10 fr.
Abonnement sur papier de luxe (France et Étranger) : Un an, 25 fr.

Numéro spécimen franco sur demande.

La Nouvelle Revue Française publie dans chaque numéro : un article de *critique générale* — des *poèmes* — un *essai* ou une *nouvelle* — un article de *discussion* — un *roman* ou un *drame* inédits — la *chronique de Caërdal*, par André Suarès — une *chronique de la littérature*, par Albert Thibaudet — une *chronique des poèmes*, par Henri Ghéon — une *chronique des romans*, par Jacques Copeau — une *chronique du Théâtre*, par Jean Schlumberger — des *notes* sur les principales manifestations littéraires ou artistiques en France et à l'Etranger — une *revue des revues*.

Dans le numéro du 1er juillet, **LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE** publie :
Un inédit de **JULES RENARD** : *Lettres à l'Amie;*
Le début d'un roman de **ALAIN-FOURNIER** : *Le grand Meaulnes.*

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 et 37, rue Madame — PARIS (VIe)

Viennent de paraître :

Volumes in-8 couronne à 3 fr. 50

Ch.-L. PHILIPPE

CHARLES BLANCHARD

Préface de **Léon-Paul FARGUE**

Dans cet ouvrage, l'auteur de *Bubu de Montparnasse*, de *Croquignole* et du *Père Perdrix* nous raconte l'histoire d'un enfant pauvre et l'apprentissage qu'il fait de la misère dans le village où il est né. Rien n'est plus pathétique que l'effort obstiné de cet orphelin « *qui renaît par le travail à une dure et virile satisfaction* ».

DU MÊME AUTEUR (précédemment parus)

La Mère et l'Enfant (6e édition) | **Lettres de Jeunesse** (4e édition)

PAUL CLAUDEL

Cinq grandes Odes

Suivies d'un processionnal pour saluer le siècle nouveau

Nouvelle édition augmentée d'arguments

Les *Cinq grandes Odes* sont le développement lyrique de plusieurs des idées sur quoi reposent non seulement la doctrine mais encore la poétique de Claudel. En publiant une édition courante de cet ouvrage qu'on ne pouvait lire jusqu'à présent que dans l'édition de luxe à 50 fr., d'ailleurs presque épuisée, *La Nouvelle Revue Française* a voulu faire connaître aux lecteurs de plus en plus nombreux de l'œuvre de Claudel une des pièces les plus considérables de l'édifice qu'il a élevé.

ANDRÉ SUARÈS

TROIS HOMMES

Pascal, Ibsen, Dostoïevsky

Pascal, Ibsen, Dostoïevsky. Ces trois figures parmi les plus grandes, André Suarès en trace l'image passionnément exacte, par cette analyse du plus élevé, du plus secret, où il excelle. Ce ne sont point des portraits ordinaires, mais la fréquentation même des héros dont l'écrivain restitue la vie propre et le mouvement de la pensée. Ces pages sont comparables à une « œuvre indirecte » des grands hommes qui les ont inspirées.

G.-K. CHESTERTON

LE *Napoléon de Notting Hill*

Traduit de l'anglais par **Jean FLORENCE**

Ce roman est un des plus capricieux, un de ceux qui flattent le plus la surprise, un des plus étourdissants qu'ait écrits G.-K. Chesterton, ce maître de la fantaisie qu'on a déjà comparé au grand romancier R.-L. Stevenson ; ses œuvres obtiennent, en Angleterre, la même faveur que celles de Rudyard Kipling et de H.-G. Wells, qui ont rencontré, auprès du public français, un si retentissant succès.

Du même auteur (*précédemment paru*) : **LE NOMMÉ JEUDI** (*Un cauchemar*)

Traduction Jean FLORENCE.

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER SA BIBLIOTHÈQUE

“Le Livre charme dans la prospérité” ;
“Le Livre console dans l'infortune”.

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°

2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*

750 fr. au lieu de **1.290 fr.**

Payable 30 fr. par mois

Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in-4°

dans de somptueuses reliures

CENT MINIATURES

400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*

650 fr. au lieu de **1.100 fr.**

Payable 40 fr. par mois

Prospectus détaillé gratuitement sur demande

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS (6e)

LES MAITRES DE L'AMOUR

La collection la plus complète des chefs-d'œuvre de la littérature galante de tous les pays

Vient de paraître :

L'ŒUVRE DES CONTEURS ALLEMANDS

Les Mémoires d'une Chanteuse

Par Madame S. D...

Traduit pour la première fois sur le manuscrit original

Très célèbre en Allemagne, cet ouvrage, attribué à une cantatrice de grand talent, abonde en anecdotes curieuses et suggestives, en observations psychologiques de premier ordre. Ce sont les confidences sincères d'une femme restée saine d'esprit et de cœur au milieu d'expériences passionnelles les plus complètes.

Un fort vol. de 300 pages, impression soignée sur papier alfa in-8° carré.... 7 50

25 exemplaires sur papier d'Arches.................................... 15 »

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

CONTES DE JOS. VASSELIER

Vasselier était un des correspondants de Voltaire. Il a écrit des contes fort jolis, badins et facétieux, comme ses contemporains les aimaient, dans un style pur et élégant, avec beaucoup d'agrément et de facilité. On l'a comparé justement à Grécourt, dont il n'a pas toutefois la production intense : moins impromptue, son œuvre est plus ciselée.

Un joli petit vol. in-18, sur papier d'Arches numéroté....................... 6 »

Mlle X..., Comédienne Française

Ce que mes jolis yeux ont vu

Indiscrétions de coulisses, croquis, lestement troussés des vedettes de grandes scènes ou de music-halls, souvenirs de tournées fastueuses, confidences d'alcôves... il y a de tout dans ce livre écrit d'une plume alerte par une femme qui connut, tout récemment encore, les triomphes les plus retentissants, mais qui sut de très bonne heure renoncer aux planches pour le foyer conjugal. Qui est Mlle X... ? On le devinera sans peine.

Un vol. in-12 de 320 pages, couverture illustrée.......................... 3 50

DEMANDEZ LE CATALOGUE

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT

"La Renaissance du Livre"

Ed. MIGNOT, éditeur, 78, boulevard Saint-Michel, PARIS, Téléph. 808-46

Maurice-Léon MARTIN

EN ARMES

L'auteur de *En Armes*, avec une impitoyable et religieuse bonne foi, a dessiné, dans le cadre d'un saisissant conflit d'individus, les lignes principales du drame immense et silencieux qui se joue, à *cette heure même*, sous l'uniforme. Ceux qui ont aimé et détesté le Lieutenant Exiestre faisant du sabre un sacerdoce, le caporal Trojany, jeune Français aveuglé par la haine intellectuelle, et le redoutable destructeur Flyeuse commenceront à comprendre la véritable situation morale de l'armée... Et des amoureuses, très étonnées, errent au millieu de ce carnage.

Un volume broché.................................... **3 fr. 50**

BOYER D'AGEN

LES MÉMOIRES DE LADY NEWBOROUGH

Pour recueillir à temps le fort héritage des Bourbons-Penthièvre, Philippe d'Orléans aurait substitué à sa fille légitimement née en Toscane le propre fils de Lorenzo Chiapini, dont les événements devaient faire plus tard Louis-Philippe, roi des Français. C'est cette inconcevable aventure de sa vie que Lady Newborough raconte d'une plume si française et si souple.

Un volume avec gravures hors texte.................... **3 fr. 50**

Pierre SALES

LA FOURNAISE

La Fournaise est certainement l'œuvre la plus puissante, la plus profonde et la plus dramatique de Pierre Sales, le grand romancier populaire qui, sous la forme si ardente du roman d'aventures, a si admirablement dépeint toute la société contemporaine. La Fournaise, pour lui, c'est Paris, fournaise de travail, fournaise d'amour, fournaise de toutes les passions comme de tous les dévouements, creuset du monde, d'où jaillissent les plus nobles découvertes et la marche entière de l'humanité vers le progrès. Parmi la centaine de volumes que nous devons à Pierre Sales, nous ne sommes pas éloignés de croire que celui-ci est un chef-d'œuvre.

Un volume broché.................................... **3 fr. 50**

A paraître en Juillet :

PIERRE SALES. — MARIE-BLANCHE

(Ce volume est la suite de ***LA FOURNAISE***)

RÉPONSE AUX DÉFENSEURS DU BERGSONISME

Croyez donc qu'il est un Sauveur, et toutes les contradictions s'évanouiront.
BOSSUET.

Une récente discussion que nous avons faite d'une philosophie actuellement fort goûtée (1) ayant été elle-même l'objet de plusieurs critiques, nous venons répondre à ces critiques. Au surplus, userons-nous de l'occasion pour préciser notre pensée sur cette philosophie.

Nous avons attaqué les *propositions* de cette philosophie: nous répondrons à ceux qui les défendent. C'est dire que nous ne répondrons point à ceux qui — « élargissant le débat » — nous déclarent que ces propositions leur importent assez peu, que l'importance pour eux du Bergsonisme, c'est d'avoir mis leur âme en un certain état, de leur avoir permis de « philosopher de tout leur individu », d'avoir « enrichi leur sensibilité », etc... Aussi bien au Bergsonisme ainsi compris n'avons-nous rien à objecter (2).

Nous ne saurions non plus répondre à ceux qui, déclarant notre critique nulle, nous taisent en quoi elle l'est : que dire, en effet, à ces penseurs qui nous déclarent, sans plus, que notre œuvre « est un bluff » (3), qui prononcent, et point davantage, qu'elle ne prouve qu' « une différence de tempé-

(1) *Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité*, éd. du *Mercure de France*, juillet 1912.

(2) Cf. notamment M. Florence (*la Phalange*, 20 juillet 1912). D'ailleurs, tout en déclarant que « la synthèse bergsonienne n'est pas ce qui le séduit le plus dans le Bergsonisme », M. Florence la défend, et âprement. En tant qu'il le fait, nous lui répondrons.

(3) Henri Clouard, *Revue critique des idées et des livres*, 25 décembre 1912.

rament entre M. Bergson et nous » (1),qui promulguent tout sec qu'elle n'établit rien autre que « notre manie d'avilir » (2), et nous cachent en leur élégance le fastidieux travail par lequel, prenant nos raisons une à une et les examinant, ils se sont démontré qu'elles étaient décidément sans valeur ?

Que répondre encore à ceux qui — sans juger le fond, disent-ils — condamnent en nous la « violence de la forme » : c'est-à-dire qui, sans *discuter* ce fond, le jugent et le déclarent faux, puisque notre « violence » n'a d'autre raison de leur sembler blâmable que de s'employer contre ce qui continue de leur paraître juste ? A moins que ces gens de plume ne soient devenus subitement des saints, qui réprouvent toutes les violences sans exception, même contre l'erreur et l'imposture (3).

Quant à notre « violence » dans la critique de cette philosophie, faut-il dire qu'elle se justifierait assez par celle — dont on ne dit mot — des autres dans l'éloge : que le ton du pamphlet, s'il fut le nôtre, n'est pas plus inconvenant à ces matières que celui du dithyrambe ; qu'au surplus, quand on entend parler d'une philosophie qui n'est rien moins qu'un « remaniement complet du système entier de la connaissance », « une révolution de l'esprit humain égale à celle de la révolution socratique », « la plus grande philosophie que la France ait eue depuis Descartes et l'Europe depuis Kant », et qu'allant au fond de cette merveille on y croit découvrir surtout un tissu de sophismes ou de vieilleries alexandrines, on ne saurait, à moins d'être atteint de cette mort du cœur tant reprochée au philosophe, ne le point dire avec violence ?

Au reste, la violence ne nous fut point épargnée, du moins par quelques-uns ; si bien que nous voilà quittes... Cependant la leur diffère bien de la nôtre : elle est faite tout entière d'irritation contre notre caractère, contre notre personne... Il n'est pas donné à tout le monde d'être violent par sensibilité aux idées.

Toutefois, qu'on se rassure : notre « violence » ayant pro-

(1) André du Fresnois, *les Marches de l'Est*, février 1913.
(2) J. Maritain, *la Croix*, 1er juin 1913.
(3) Un de ceux-là, qui « ne jugent pas le fond » (A. Mercereau, *Paris-Journal*, 3 septembre 1912), termine en laissant à d'autres le soin d'apprécier les « conséquences, les erreurs » de notre ouvrage. Que dites-vous de cette façon de « ne pas juger » ?

duit ses fruits, du moins ceux que nous désirions, nous nous abstiendrons de la prolonger ; nous reviendrons au serein discours, que nos adversaires ont la bonté de nous tant souhaiter, évidemment dans notre intérêt.

I. — DE LA « MOBILITÉ » BERGSONIENNE

Confusion entre la Continuité et la Force. — On répond en confondant *continu* et *indivisible*. — M. Bergson et la réalité de l'infinitésimal. — Comment une suite d'états *dont aucun ne commence* peut-elle être *créatrice?* — M. Bergson et le P. de Tonquédec. — Réponses d'ordre général de nos adversaires. — Cause sentimentale de la confusion par nous signalée.

Prétention de M. Bergson d'apporter une *science* de la « mobilité ».

Une de nos principales critiques a consisté à dire que M. Bergson, se proposant d'atteindre les phénomènes (en particulier celui de la Conscience et celui de l'Evolution biologique) « dans leur *mobilité* », désigne indifféremment sous ce même nom deux choses profondément différentes et différemment connaissables : 1° le phénomène envisagé dans sa différence d'états *infiniment petite*, c'est-à-dire inférieure à toute grandeur déterminable si petite soit-elle (variation *continue*); 2° le phénomène considéré en tant que *force* (« élan ») par opposition à toute considération d'*états*, à toute notion statique ou spatiale (« un *acte* et non pas une *chose* »). Ces deux « mobilités », ajoutions-nous, ne sont pas seulement différentes; elles sont contradictoires, l'acte, en tant qu'il implique « nouveauté », « création », « imprévisibilité » (on sait si M. Bergson insiste sur ces attributs de l'acte), étant essentiellement incompatible avec la variation *continue*.

A cette critique voici ce qu'on a répondu :

On ne peut pas soutenir, comme le fait M. Benda, que la thèse des *Données Immédiates* soit une application du calcul infinitésimal à l'étude du moi, et qu'on veuille nous apprendre à saisir le moi dans ses différences infiniment petites. La force et la continuité sont avant tout pour M. Bergson des expériences psychologiques, des connaissances intuitives. On voit ce qu'il y a de commun entre ces deux notions prises de cette façon : la variation continue et la force sont également indivisibles. Si l'on n'admet pas la divisibilité à l'infini du temps, on retrouve à la fois, on retrouve du même coup la notion psychologique de continuité, le dynamisme et le continuisme; la conception d'un temps mécanique et divisible empêchait seule ces deux notions d'apparaître. Et ceci peut s'exprimer d'une autre manière : puisque le présent est à la fois du passé et de l'avenir, il est

une suite continue et une tendance. Ou encore : parce que le moi est une force, un acte, il est indivisible, de même que le geste de lever le bras, si nous le sentons de l'intérieur, ne souffre pas de divisions et la continuité du mouvement est l'expression même de cette indivisibilité (1).

On voit que cette argumentation consiste tout entière à faire de *continu* le synonyme d'*indivisible* (c'est ce que le jeune agrégé de philosophie appelle la notion « psychologique » de continuité). Il est clair qu'alors en effet la contradiction par nous signalée disparaît, la notion d'acte étant parfaitement compatible avec celle d'indivisible, en étant même proprement inséparable(2). Or, s'il est vrai que cette acception particulière de la continuité existe aussi chez M. Bergson, il n'en demeure pas moins que l'acception par nous prêtée à ce mot dans l'œuvre bergsonienne (nous n'avons jamais limité cette œuvre aux *Données immédiates*) y existe au moins autant : nous ne rappellerons que ces passages entre plusieurs par nous cités (pour les autres passages, voir notre brochure, pp. 14-15) :

S'il faut que la variation ait atteint une certaine importance et une certaine généralité pour qu'elle donne naissance à une espèce nouvelle, elle se produit à tout moment, continue, insensible, dans chaque être vivant... (*Ev. créat.*, p. 30);

et encore :

De chaque état pris à part, j'aime à croire qu'il reste ce qu'il est pendant tout le temps qu'il se produit. Pourtant un léger effort d'attention me révélerait qu'il n'y a pas d'affection, pas de représentation, pas de volition qui ne se modifie à tout instant... La vérité est qu'on change sans cesse et que l'état lui-même est déjà du changement. (*Ev. créat.*, p. 2.) De même la transition brusque n'est qu'une illusion : Si l'état qui *reste le même* est plus varié qu'on ne le croit, inversement le passage d'un état à un autre ressemble plus qu'on ne se l'imagine à un même état qui se prolonge, la transition est continue... Où nous croyons apercevoir les marches d'un escalier, il y a en réalité une pente douce, etc... (*Id.*, ibid.)

Que vise-t-on en ces lignes si ce n'est la vie, le moi, en tant

(1) Jean Wahl, *le Bergsonisme d'après deux ouvrages récents*, Revue du mois, août 1912, p. 173.

(2) Inséparabilité dont nous avons fort bien reconnu qu'elle était énoncée par M. Bergson : le mouvement, disions-nous (*ouv. cit.*, p. 14), est d'autres fois posé par lui comme l'effet indivis d'une force, comme la détente indécomposable d'une tension.

qu'ils progressent *par différences inférieures à toute différence sensible si petite soit-elle ?* Or, que cette continuité-là, dont notre contradicteur ne souffle mot, soit incompatible avec la notion d'acte, c'est ce que l'on n'a pas réfuté.

Au surplus, M. Wahl, quoi qu'il en dise, n'est pas si éloigné de reconnaître que le Bergsonisme prétend toucher l'infinitésimal : par exemple, il dénonce (*loc. cit.*, pp. 172, 179) comme une condition d'impuissance de notre part à comprendre la philosophie bergsonienne notre « adhésion à certaines idées de Renouvier, notamment à la *négation de l'infini et de l'infinitésimal* » ; ce qui semble bien indiquer que, selon lui, la croyance en ces réalités est un article organique du système bergsonien ; ailleurs (p. 172) il nous montre Leibniz unissant — dans l'appétition — les deux idées de force et de continuité (mathématique, cette fois) « d'une façon assez analogue à celle de M. Bergson » !... Les apologies, observe un critique (Rémusat), sont souvent incohérentes : elles consistent à dire que celui qu'elles défendent 1° n'a pas fait ce qu'on lui reproche, 2° qu'il a bien fait de le faire (1).

Quant à ce que Leibniz unisse, dans l'appétition, les idées de force et de continuité mathématique, cela ne nous paraît pas évident. L'appétition est bien une force, elle est (*Monadologie*, § 15) « l'action du principe interne qui fait le changement ou le passage d'une perception à une autre » ; mais ce passage se fait-il, selon Leibniz, *par différences infiniment petites* — ce qui est toute la question ? rien n'autorise à l'affirmer. Il semble bien qu'au contraire Leibniz admet le changement *par discontinuité* (ou continuité *physique*), quand on l'entend parler (*Id.*, § 47) de ces « fulgurations continuelles de la divinité de moment en moment » par lesquelles naissent les monades, et (§ 60) de ces « degrés des perceptions distinctes » par lesquels elles sont « limitées » et « distinguées » dans leur mouvement vers le tout. Enfin, si Leibniz a affirmé l'existence de l'infini actuel, par exemple dans ses *Nouveaux essais* (avant-propos), il l'a formellement nié dans sa *Théodicée* (§ 70); l'imprécision de Leibniz sur ce sujet est un thème classique de l'école.

(1) M. L. Dauriac (*Revue philosophique*, avril 1913), louant M. Wahl de la réponse qu'il nous fit, le loue d'avoir montré la Force comme liée à « une continuation *dont la continuité mathématique n'est que le symbole abstrait* ».

Mais laissons cette notion ésotérique de « continuité mathématique ». Il est, dans la doctrine bergsonienne de la mobilité, — par exemple, de la mobilité de la conscience, — une notion bien plus simple et qui suffit à ce que nous voulons établir : c'est celle que nous nommerons de l'*indistinction des états successifs* : selon la doctrine bergsonienne — et nul, pensons-nous, ne contestera cette interprétation — la conscience ne procède point par une succession d'éléments distincts, mutuellement extérieurs, se remplaçant l'un l'autre, dont l'un « commencerait » au moment où l'autre « finirait », etc... ; non, ce processus-là c'est le propre d'une conscience illusoire, « superficielle », qui emprunte sa manière au monde « spatial » qu'elle touche par sa « surface » et non à sa propre nature ; la conscience réelle, le moi *profond*, le moi *pur*, procède par éléments « imbriqués les uns dans les autres », proprement « indistincts », tels que « le passé est déjà du présent », dont « on ne saurait dire que l'un finit et que l'autre commence », etc... C'est en cela que consiste la « mobilité » du moi, le « courant » de conscience, la « durée » ou temps *qui s'écoule* par opposition au temps *écoulé* : *Stream of thought*, dit l'inventeur (1).

Cela entendu, nous demandons simplement : Comment ce moi, qui se sent comme une réalité *dans laquelle rien ne commence*, peut-il en même temps se sentir comme un *acte*, comme une « incessante *création* » ? Un acte qui ne commencerait pas ne serait pas un acte, nous en appelons à toutes les consciences.

Plus précisément : tout notre malentendu avec notre adversaire vient de ce que, dans l'acte de conscience, nous nous plaçons l'un et l'autre en des moments différents. Prenons pour exemple, avec lui, l'acte de lever le bras et appelons-le A B (il dure de A à B) ; M. Wahl se place *entre A et B* et il dit — ce dont nous sommes d'accord avec lui — : « j'ai à la fois le sentiment d'acte et le sentiment d'indivisible (qu'il appelle *continu*) » (2) ; nous nous plaçons, nous, *en A* et nous disons : « Je n'ai le sentiment d'acte que parce que j'ai sentiment d'un *commen-*

(1) William James, *The Stream of thought*, Mind, 1884.

(2) Et encore, est-ce bien le sentiment d'*acte* que l'on a entre A et B ? N'est-ce pas en vérité le sentiment de *permanence d'action*, chose bien différente ? Le vrai sentiment d'acte n'est-il pas réservé au moment du départ, à la *rupture* d'avec l'état de non-acte ?

cement — d'une *discontinuité* — de A par rapport à ce qui précède ; or, d'après M. Bergson, la conscience « profonde » ignore en tant que telle, et partout, le sentiment de commencement ; comment a-t-elle alors, comme il le dit, le sentiment d'acte ? »

Nous disons le sentiment d'*acte* et non le sentiment de *tendance* (à moins qu'on prenne *tendance* au sens leibnizien de *petit acte*) : non pas que M. Bergson ne prête aussi à la conscience profonde le sentiment de tendance en tant que « virtualité », « possibilité », simple « exigence » de création (sentiment, qui, lui, nous semble parfaitement compatible avec celui de processus indistinct) ; mais cela ne l'empêche pas de lui prêter aussi le sentiment d'acte en tant que tendance *réalisée* (« création », « nouveauté »)... Au surplus, si M. Bergson voulait bien opter entre ces deux sens du mot tendance, ce lui serait une bonne occasion de faire savoir si sa philosophie est décidément école de *velléité* ou de *réalité*. Mais peut-être M. Bergson ne se soucie pas du tout de telles déclarations.

On nous dira que nous méconnaissons ici ce que M. Bergson, en cette question, entend surtout par « création » : qu'il entend par là beaucoup moins la « différence », la « nouveauté » du présent par rapport au passé que le « grossissement » du premier par le second et donc le caracactère *irréversible* du processus de conscience. Admettons cela pour un moment (car nous n'entendons pas annuler les continuelles déclarations de « contingence radicale dans le progrès », d'« incommensurabilité entre ce qui précède et ce qui suit », de « création de formes imprévisibles », etc...). Comment ce processus « irréversible » *peut-il se sentir tel,* puisque l'irréversion n'a de sens que *d'un état par rapport à un autre état* et que l'essence de ce processus, en tant que « profond », est précisément d'ignorer de telles distinctions ?

La vérité, c'est que cette « conscience profonde » est peut-être une chose qui « grossit de moment en moment », mais qui certainement *ne sait pas* qu'elle grossit, qui ne sait même pas qu'elle « s'écoule » (au sens où M. Bergson entend ce dernier mot) : car nous la défions bien d'avoir de cet écoulement la moindre *connaissance*, la plus faible, la plus fugitive, pour peu qu'elle soit connaissance, sans connaître cet écoulement

en tant qu'avancement *d'un moment par rapport à un autre :* si bien que ce que M. Bergson a décrit sous le nom de « donnée immédiate de la conscience », c'est peut-être un être de réalité, mais point un être de conscience. Au surplus, que sait-on d'un être psychologique dont on n'a pas conscience ?

Nous questionnons sur l'indistinction des états successifs et sur l'acte en tant que choses *éprouvées* par le moi profond, en tant que *sentiments*, notre contradicteur nous ayant affirmé (on l'a vu) que c'est d'« expériences psychologiques », de « connaissances intuitives », que M. Bergson entend parler. Est-il besoin de dire que si on les considère en tant que *jugements* formés sur la nature du moi profond par l'entendement de celui qui l'observe, la question de savoir comment on les concilie demeure entière? Quant à ce que M. Bergson entende, aussi nettement que le dit son exégète, parler d'expériences intérieures, nous ne le croyons pas : nous croyons qu'il entend parler de la « réalité profonde » tantôt *du point de vue de celui qui l'éprouve*, mais tantôt aussi *du point de vue de celui qui l'observe*, et nous montrerons plus loin que le passage qu'il fait, sans nous prévenir, d'un de ces points de vue à l'autre est précisément un des secrets de son obscurité.

La même question — de la conciliation entre la continuité et l'acte — se pose naturellement à propos de la doctrine bergsonienne de l'évolution de la vie, et plus généralement de l'évolution du monde, qui en est l'homologue. L'évolution de la vie étant, elle aussi, dans sa « réalité profonde », une succession d'éléments indistincts, « entrepénétrés » les uns par les autres, dont l'« extériorité mutuelle » n'est qu'une illusion de notre intelligence (ici la « réalité profonde » est prise du point de vue de celui qui l'observe), comment cette évolution peut-elle être en même temps incessante « nouveauté », « originalité », « imprévisibilité », « contingence radicale dans le progrès » (*Ev. créat.*, passim), etc. ? Comment en un mot cette évolution-là peut-elle être *créatrice ?*

La même question au fond a été posée à M. Bergson sur le rapport de Dieu au monde par le P. J. de Tonquédec (*Comment interpréter l'ordre du monde*, Etudes, 5 mars 1908 ; et *M. Bergson est-il moniste*, Id., 20 fév. 1912). A vrai dire, le P. de Tonquédec s'applique à montrer avec quelle plénitude *l'Evolution créatrice* respire l'indistinction du Créateur par

rapport à ses effets et lui dénie donc toute réelle transcendance par rapport à eux. « Nulle part, dit-il, on n'aperçoit un acte créateur hétérogène à ce qui se crée. L' « immense réservoir de vie » d'où s'élancent incessamment des jets créateurs n'est pas distinct de la vie même. » Découvrant ensuite dans *l'Evolution créatrice* une opposition, non seulement entre le dynamique et le statique, mais encore entre des modes de génération différents, l'un production d'une réalité entièrement distincte du producteur (dualisme), l'autre simple croissance de ce dernier, l'ingénieux exégète montre que M. Bergson rejette absolument le premier mode : « La Cause Suprême, observe-t-il, ne pourrait donc créer qu'en se développant. Et nous n'aurions pas, il est vrai, le monisme par identité et homogénéité (de Spinoza, de Spencer, de Taine), puisque tout état nouveau est irréductible au précédent, mais un monisme par croissance et devenir. » Et il conclut : « On ne peut deviner, en lisant M. Bergson, si Dieu est le nom donné à une réalité qui *deviendra* le monde ou si ce mot désigne quelque chose ou quelqu'un de plus reculé dans l'au-delà. »

A ces directes accusations de monisme, M. Bergson a répondu par une lettre que publie le P. de Tonquédec et qu'on nous permettra de citer presque entière :

Je ne vois rien à ajouter pour le moment (aux passages de *l'Evolution créatrice* relatifs à la nature de Dieu) en tant que philosophe, parce que la méthode philosophique, telle que je l'entends, est rigoureusement calquée sur l'expérience (intérieure et extérieure) (1) et ne permet pas d'énoncer une conclusion qui dépasse de quoi que ce soit les considérations empiriques sur lesquelles elle se fonde. Si mes travaux ont pu inspirer quelque confiance à des esprits que la philosophie avait laissés jusque-là indifférents, c'est que, pour cette raison, jamais je n'y ai fait aucune place à ce qui était simplement opinion personnelle, ou conviction incapable de *s'objectiver* par cette méthode particulière. Or, les considérations exposées dans mon *Essai sur les données immédiates* aboutissent à mettre en lumière le fait de la liberté ; celles de *Matière et Mémoire* font toucher du doigt, je l'espère, la réalité de l'esprit ; celles de *l'Evolution créatrice* présentent la création comme un fait : de tout cela se dégage nettement l'idée d'un Dieu créateur et libre, générateur à la fois de

(1) On voudra bien remarquer ces mots : c'est l'affirmation de ces deux points de vue dont nous montrerons qu'on ne nous prévient pas quand on prend l'un et quand on prend l'autre.

la matière et de la vie, et dont l'effort de création se continue, du côté de la vie, par l'évolution des espèces et par la constitution des personnalités humaines. De tout cela se dégage, par conséquent, la réfutation du monisme et du panthéisme en général. Mais, pour préciser encore plus ces conclusions et en dire davantage, il faudrait aborder des problèmes moraux. Je ne suis pas sûr de jamais rien publier à ce sujet, etc...

On voit que M. Bergson répond à la question par la question, prouvant son dualisme par la « liberté », par la « réalité de l'esprit », par la « création » qu'il affirme en ses œuvres, *comme si la question n'était pas précisément de savoir si ces mots-là chez lui ont le sens dualiste*. Disons tout de suite qu'ils ne l'ont pas ; qu'ils signifient tous trois — nous le verrons pour la liberté — *retour à la mobilité* (de la Conscience ou de la Vie), liberté *par rapport à l'immobilité*, et n'ont rien à voir avec l'énonciation d'un principe « créateur et libre » au sens transcendant de ces mots; qu'ils s'opposent au monisme « par identité et homogénéité » dont parle le P. de Tonquédec, mais à lui seul, et coïncident exactement avec le monisme « par croissance et devenir » qu'il dénonce plus loin... Après quoi, et pour de réelles explications, on voit que M. Bergson se récuse, et l'implacable Père observe que les idées de M. Bergson, même après sa lettre, « prêtent encore à l'équivoque ».

Au surplus, tout est précieux dans cette lettre : on notera la revendication de cette méthode « qui ne permet pas d'énoncer une conclusion qui dépasse de quoi que soit les considérations empiriques sur lesquelles elle se fonde », de ces travaux « qui n'ont jamais fait aucune place à ce qui était simplement opinion personnelle, ou conviction incapable de *s'objectiver* par cette méthode particulière ». Quand on songe que *l'Evolution créatrice* repose tout entière sur l'identification du processus vital à travers le monde avec le processus de la conscience, de telles déclarations font rêver.

Quant aux contradictions dans lesquelles se débat la théologie de M. Bergson, elles sont classiques : c'est celles de tous les alexandrins en leur double désir : 1° d'un rapport d'*épandement* (non de *création*), de *continuité*, entre Dieu et le monde; 2° d'un Dieu *isolé du monde*. La « continuité de jaillissement » de M. Bergson, la « source » d'où sortent tour à tour les « courants » ou « élans » dont chacun formera un monde,

source « qui en (?) reste donc (?) distincte (1) », tout cela c'est exactement, ressuscité après deux mille ans et transporté d'Alexandrie à Paris, le « foyer d'émanation » de Numénius et Plotin (il en sortait aussi des « élans » — προβολή — et des « courants »), foyer qui tout à la fois : 1° produisait le monde, par rayonnement (aussi bien le monde pouvait s'élever à lui, par l' « extase », comme aujourd'hui par l' « intuition »); 2° n'avait d'autre objet que soi-même, c'est-à-dire ne rayonnait pas. On sait que ces virtuoses s'en tiraient en déclarant que leur foyer rayonnait, mais *sans le savoir*, notamment sans en éprouver de perte : on peut affirmer que la radio-activité ne les eût pas surpris. Mais revenons à nos réfutateurs (2).

Quand nous disons qu'on n'a pas répondu à notre question (sur la conciliation des deux mobilités), nous nous trompons : on n'a pas répondu à la question elle-même, mais on nous a fait une réponse d'ordre général, qui vise l'ensemble de nos attaques et prétend les ruiner d'un coup en leur principe. Bien que cette réponse excipe d'un litige que nous n'avons pas encore exposé au lecteur, on nous permettra de la citer ici, en raison de la clarté qu'elle jette sur la position de nos adversaires :

... Il ne s'agit pas, dans les théories de M. Bergson, de rattacher la vie, seule réalité, à une autre réalité; de connaître les choses au sens où on les connaît en indiquant leur classe et en assemblant des concepts; il s'agit d'atteindre une connaissance qui ne soit ni l'objet même, ni une simple vue sur l'objet. M. Benda se refuse à voir dans quel sens M. Bergson a cherché cette connaissance ; il fait rentrer l'intuition tantôt dans la classe des pensées, tantôt dans la classe des instincts. On pourrait faire des observations du même genre à propos de la critique de l'idée de changement où M. Benda, séparant radicalement le mouvement en tant qu'il est créateur de nouveauté, et le mouvement en tant qu'il est fusion de deux chose,snie par là même la conception qu'il s'agit de discuter, la conception d'hétérogénéités qualitatives unies en une évolution créatrice qui va de l'une à l'autre, qui est l'une et l'autre, et il faudrait répéter encore la même remarque à propos de la critique des idées de mobilité et de liberté, où M. Benda, séparant les idées de force et de continuité, unissant celles d'acte et de discontinuité, se place d'emblée non seulement en dehors, mais à l'opposé des idées bergsoniennes. C'était son droit ; mais comment aurait-il pu de cette façon mettre en lumière des contradictions et des

(1) Première lettre au P. de Tonquèdec (*loc. cit.*).
(2) Sur les contradictions inhérentes aux doctrines d'émanation, voir Ravaisson, *Essai sur la métaphysique d'Aristote*, tome II, pp. 389, 428, 462, etc.

difficultés qui fussent vraiment situées à l'intérieur de la doctrine ? (J. Wahl, *loc. cit.*, conclusion.)

Voilà qui est clair : tant que nous n'aurons pas admis ces unions du contradictoire, qui constituent l' « intérieur » du Bergsonisme,— et qui sont tout le débat —, nos critiques ne seront pas recevables... Le malheur c'est que, quand nous aurons admis ces unions, nous ne ferons sans doute plus de critiques. On songe invinciblement à ces milieux où l'on ne saurait voir la table tourner si l'on ne commence pas par « n'être point hostile », c'est-à-dire par tout accorder.

On se demande quelle réfutation philosophique peut bien contenter M. Wahl : car enfin on n'a pas encore vu une réfutation de l'Hégélianisme, par exemple, qui consiste à essayer de concilier les attributs contradictoires de l'Idée universelle... ; et quand M. Bergson s'attaque au parallélisme psycho-physique, M. Wahl doit lui reprocher de ne point tâcher au contraire à comprendre l'identité d'un état cérébral et d'un état mental (1).

M. Dauriac (*loc. cit.*) prend la même position quand il nous dit que nos armes sont « délibérément inoffensives », du fait que nous ne commençons point par admettre la base bergsonienne (la connaissance hors des catégories), dont il ne nie point d'ailleurs qu'elle pourrait bien être une « prétention excessive ». Mais admirez le triste sort de celui qui attaque le Bergsonisme : s'il ne réussit pas à en montrer la contradiction, il est battu ; mais s'il y réussit, il est encore battu, parce que, cette contradiction « étant l'essence même du système », il n'a réussi qu'à prouver sa radicale incompréhension (2).

Voici qui fera comprendre tout à fait la position de nos adversaires. Supposons quelqu'un qui attaquerait la géométrie non euclidienne en déclarant contradictoire qu'on puisse par un point mener plusieurs parallèles à une droite ; on lui

(1) En somme, les bergsoniens demandent qu'on aborde leur doctrine en abdiquant l'esprit d'opposition, dans un état de sympathie, d'amour : et on serait peut-être prêt à le faire si le Bergsonisme était lui-même un tel état ; mais c'est qu'il est loin de l'être, étant fort opposant, tout herissé contre ce qui n'est pas lui, extrêmement agressif, — par exemple au Conceptualisme et à ses prétentions.

(2) M. Dauriac nous dit encore que nous n'avons pas touché les bergsoniens.. Nous croit-il assez simple que d'y avoir prétendu ? Nous lui rappellerons ce mot de son ami Renouvier à propos d'un jouteur autrement fort que nous : « Il (Schopenhauer) a porté à la doctrine de Hegel un coup mortel, s'il pouvait y en avoir de ce genre pour les métaphysiciens. »Heureusement, ce n'est pas eux qui jugent les coups.

dirait avec raison : « Vous ne nous atteignez pas ; cette contradiction-là, c'est notre principe; vous ne nous atteindrez que lorsque vous aurez montré que *par rapport à ce principe* nous nous contredisons. » Telle est exactement la position des bergsoniens à notre égard avec leurs contradictions « à l'intérieur du système ». Le malheur c'est que le Bergsonisme place sa valeur, non pas dans la justesse des raisonnements qu'il fait à partir de principes déclarés arbitraires, mais bien dans la justesse de ces principes eux-mêmes qu'il prétend « calqués sur l'expérience ».

Remarquez encore cette demande qu'on nous fait de renoncer la pensée par concepts, par classes distinctes, sous peine d'incompétence en Bergsonisme. Suivez bien ici le bergsonien : il commence par exposer sa doctrine, naturellement dans la langue conceptuelle, dans la langue des idées claires et distinctes ou qui prétendent l'être, et en usant de tous les avantages de cette langue : identification de ses idées, opposition aux idées adverses, transmissibilité, etc... Vous lui demandez de s'expliquer, naturellement dans la langue conceptuelle ; il vous répond que par ce seul fait vous faites preuve à son égard d'une incompréhension rédhibitoire : qu'il est inconceptuel.

Et sa réponse est très habile, car, en un certain sens, il dit vrai : le Bergsonisme consiste en effet essentiellement à exposer, à exalter comme mode d'information suprême, un état de conscience proprement inconceptuel, affranchi de la connaissance par classes, par catégories, par éléments clairs et distincts (la « durée »)... Mais un état de conscience est une chose, et l'*exposé* de cet état de conscience est une autre chose. Or, c'est à l'exposé qu'on s'adresse.

Les bergsoniens (nous le reverrons par la suite) confondent constamment ces deux choses et, par un vrai jeu de cape, présentent l'une ou l'autre à l'ennemi selon le danger. Il faudrait pourtant s'entendre : l'œuvre bergsonienne est-elle un état de l'âme ou une *description* de cet état ? Un acte ou un discours ?

Et qu'on ne nous foudroie pas avec notre manie de « distinctions » : cette distinction-là, les bergsoniens la font, eux qui ne cessent de rappeler qu'avec du discours — des « concepts », des « arrêts » — on ne fera jamais un acte.

Si l'œuvre bergsonienne est un acte — un poème, un émoi

— elle ne relève pas des lois de l'esprit ; mais aussi elle n'énonce rien ; si c'est un discours, j'ai le droit de lui demander de n'être pas contradictoire, même si c'est un discours en faveur du contradictoire.

Pour revenir à M. Wahl, il semble bien que ce qui l'inspire en sa réponse, c'est surtout le *respect :* car il ne prétend pas les concevoir lui-même, ces « unions » de l'instinct et de la pensée, de l'objet et d'un point de vue sur l'objet, de l'acte et de la continuité... ; il nous assure seulement que M. Bergson, lui, les conçoit, et il nous reproche de ne point tâcher, au lieu de les nier, à les concevoir avec le maître. Voici, de ce point de vue, un passage significatif (*loc. cit.*, p. 179) :

Il convient de retenir certaines observations de M. Benda. Sa critique de l'article sur le paralogisme psycho-physiologique dont l'argument serait fondé sur une confusion de deux sens différents du mot : image, ses remarques sur les postulats du concept fluide et de la commensurabilité de la connaissance avec son objet demanderaient à être étudiées et discutées. C'est encore une observation intéressante qu'il fait page 87 : « Les faits physiques n'offrent de répétition que dans l'état superficiel (abstrait) où les imagine la science ; et dans leur état total (concret) deux faits physiques sont aussi deux phénomènes différents. » Autrement dit, M. Bergson aurait opposé les phénomènes psychiques pris dans leur état concret aux phénomènes physiques pris dans leur état abstrait. Il est encore légitime de se demander si M. Bergson, dans *l'Evolution Créatrice*, a fait autre chose pour chercher le sens de l'évolution, que comparer des états différents de l'évolution et voir, s'il a fait autre chose, comment il l'a fait. Mais il faudrait sans doute, ici encore, rechercher quel est le sens et quelles sont les raisons de ces thèses dans la doctrine ; en étudiant le concept de liberté on se rendrait compte de ce qu'est pour M. Bergson un concept fluide ; on reconnaîtrait, en examinant la théorie de l'image, que la fusion des deux sens du mot est le résultat d'une certaine conception.

Et c'est tout sur ces points.

On le voit : cette « conception » où viennent « se fondre » les deux sens du mot image, ces « raisons » qui dissiperaient les contradictions bergsoniennes, on ne nous les dit point ; le travail qui consisterait à les découvrir, on ne l'a pas fait (car comment admettre que, les ayant trouvées, on ne nous les dise point, ces conceptions qui ruineraient nos seules observations « à retenir ») ; toutefois on nous assure que, si on fai-

sait ce travail, il réussirait, parce que ces conceptions existent certainement chez M. Bergson... : inclinons-nous, c'est la foi...

Une autre réponse d'ordre général (au fond c'est la même) et qui touche aux principes, c'est de nous dire que, niant l'union possible de l'objet et de la vue sur l'objet, de l'acte et de la continuité, etc..., nous énonçons, non pas des idées justes ou fausses, mais simplement des *thèses*. D'ailleurs M. Wahl déclare que M. Bergson, affirmant ces unions que nous nions, n'affirme lui aussi que des thèses (1). (Nous doutons que ce jugement soit du goût de M. Bergson, nous rappelant sa prétention de «n'avoir jamais fait aucune place à ce qui était simplement opinion personnelle, ou conviction incapable de s'*objectiver* »). Le jeune avocat de M. Bergson a évidemment ses raisons pour vouloir tout à coup que les philosophies ne soient que des affirmations doctrinaires, ne relevant pas du vrai ou du faux... Pour ce qui est toutefois de la contradiction qui nous occupe, entre l'acte et la continuité, on voit que dire qu'elle est une thèse revient à dire que la contradiction entre l'idée de commencement et celle de non-commencment est une thèse ; et, de fait, il semble bien que, pour notre contradicteur, la compatibilité entre deux termes qui s'excluent expressément l'un l'autre soit une thèse possible... Au surplus on oublie toujours qu'il s'agit ici avant tout d'« expériences psychologiques », et que, dès lors, le sentiment universel — le « sens commun » — est là comme critérium, pour nous dire si la conscience d'acte est compatible ou non avec celle d' « état qui ne commence pas ».

Ce qui est une thèse, ce n'est pas la croyance en la contradiction de l'acte et de la continuité, c'est la croyance en l'un ou l'autre de ces deux modes psychologiques : c'est de croire que la conscience procède par succession de petits *actes*, sentis en tant que *commencements*, en tant que *discontinuités* du présent par rapport au passé, ou de croire qu'elle consiste (en sa réalité profonde) dans un écoulement continu, exempt de tout sentiment de commencement. A la suite de Renouvier, en effet nous adoptons la première de ces thèses, estimant

(1) « Les contradictions que M. Benda relève chez M. Bergson ne sont pas des contradictions à l'intérieur du système bergsonien ; ce sont des thèses qui contredisent certaines thèses des Intellectualistes et de Renouvier » (*loc. cit.*, p. 179).

que la conscience, pour si peu qu'elle soit connaissance (et nous ne concevons pas une conscience inconnaissante), est la connaissance d'un rapport entre des états successifs et différents, sentis d'abord comme tels (1). Cette thèse, nous ne l'imposons pas aux bergsoniens; nous leur demandons seulement, s'ils adoptent la seconde, de vouloir bien s'y tenir, et de ne pas professer les deux à la fois quant à un même mouvement de conscience.

Faut-il répondre à ceux qui nous diront : « Comment avec ces états *qui sont chacun quelque chose d'identique à soi-même* aurez-vous jamais le sentiment d'acte? » que c'est précisément le passage *discontinu* de l'un à l'autre, le surplus *soudain*, qui fait ce sentiment d'acte, passage qui est juste le contraire de l'*indistinction entre deux états successifs* chère à leur philosophe ?

Et maintenant, nous plaçant « dans l'intérieur » de la doctrine bergsonienne, par plus de pénétration, croyons-nous, que ceux qui professent de le faire, nous dirons pourquoi, par quel mouvement, par quelle passion de l'âme, M. Bergson a fait la confusion que nous montrons : c'est que les idées d'acte et de continuité *s'opposent toutes les deux à l'idée d'immobilité*, et que, par un mouvement très naturel, M. Bergson, en son ardeur à s'emparer de deux idées qui s'opposaient à celle qu'il voulait combattre, n'a pas pris le soin de voir qu'elles s'opposaient entre elles... Cependant, sous ses yeux, leur opposition éclate, d'heure en heure plus criante, à mesure que chacune d'elles s'affirme en sa nature, l'une devenant école d'action, de sévérité, de dureté, de rude délimitation, de contraction nationale, l'autre (la continuité) devenant école d'épandement, de musicalité, d'effluve, de voluptueuse imprécision et de sourire cosmopolite... Toutes deux s'entre-déchirent, chacune se réclamant du maître, le sommant de s'expliquer... Lui cependant demeure obscur... : c'est que c'est cruel d'avoir à renoncer l'une ou l'autre de telles clientèles !...

Il convient d'ajouter, pour expliquer la confusion faite par M. Bergson, que la critique de l'idée de création en tant qu'impliquant nécessairement celle de discontinuité est de date

(1) On sait l'admirable formule néo-criticiste : « La loi de la conscience : non pas *devenir*, mais *faire*, et en faisant *se faire*. »

relativement récente dans l'histoire de la philosophie (1), et surtout qu'elle est restée assez impopulaire. En ce qui regarde Dieu, on s'explique sans peine cette impopularité et pourquoi ses adorateurs entendent qu'il cumule le pouvoir créateur et la continuité : l'adoration n'a que faire du principe de contradiction, elle dote l'objet aimé de toutes les qualités prestigieuses, sans s'embarrasser de savoir si elles s'excluent logiquement l'une l'autre (c'est l' « ordre du cœur », assez peu mystérieux d'ailleurs, de ce point de vue) ; or, le pouvoir créateur est prestigieux, et aussi l'état de continuité en tant qu'affranchissement de la triste limitation, sans compter le charme inhérent à l'indéterminé, à l'indéfinissable... Au surplus, on remarquera combien, dans le monde même de la science, l'idée de discontinuité a trouvé de résistance ; combien ont été longues à s'imposer les notions de variation brusque, de fonction discontinue, etc... (2).

§

Laissant maintenant cette confusion et prenant la mobilité en l'une ou l'autre acception, pourvu qu'il soit formellement entendu que c'est de la *mobilité même* qu'il s'agit par opposition à toute relation entre les *résultats* de cette mobilité, nous rappellerons quel fut ici notre effort : ç'a été de montrer que M. Bergson, prétendant apporter de la mobilité ainsi entendue une *notion scientifique*, plus précisément une expression *par rapport à autre chose qu'elle*, n'a apporté sous cette espèce que l'expression — infiniment variée — de cette mobilité *par rapport à elle-même ;* que, prétendant apporter du devenir vital une « signification », il n'a fait que répéter sous

(1) Elle ne date guère expressément que de Renouvier (voir notamment *Esquisse d'une classification des systèmes*, troisième opposition : l'Evolution, la Création) ; on s'étonne que M. Dauriac la trouve « traditionnelle ».

(2) « A cause de la *manie de la continuité*, de cette maladie qu'Hermite, notre commun maître, dénonçait avec une vigueur si amusante, chez la plupart de ceux qui s'occupent de mathématiques, et qui ne s'attachent qu'aux fonctions continues ; vous vous rappelez qu'il rendait les mathématiciens responsables de tous les méfaits des naturalistes : c'est les mathématiciens qui ont commencé. » (J. Tannery, *Science et Philosophie*, p. 46.)

Disons tout de suite que certains théologiens ont parfaitement su, du moins quelquefois, s'abstenir de ces contradictions : ayant posé — et exalté — l'*indistinction* du Père par rapport au Fils, l'*indivision* de Dieu (*Elévations sur les mystères*, 2e semaine, 2e élévation), Bossuet par exemple accepte nettement qu'en conséquence « il ne peut rien y avoir de nouveau dans le sein de Dieu ». Toutefois, dans l'élévation immédiatement suivante, on trouve un manifeste du plus pur émanatisme alexandrin avec sa contradiction classique, Dieu y étant déclaré capable d'une « génération qui n'altère ni n'entame sa substance », le Père et le Fils capables d'une « distinction qui n'en ôte point l'unité », etc...

mille formes que ce devenir est un *devenir* (et non pas une *chose*) ; que, prétendant nous dire *ce que c'est* que ce devenir, il n'a fait que répéter : « il est, il est, il est... » ; qu'en un mot *l'Evolution créatrice* constitue, par rapport à ce devenir, un acte de *foi*, qu'elle ne constitue à aucun degré l'acte de *science* qu'on prétend avoir fait ou du moins commencé.

A cela on a vu ce qu'on a répondu : on n'a pas contesté (cela est à remarquer) que cet acte de science, M. Bergson en effet ne l'a point fait ; on a déclaré qu'il n'a pas prétendu le faire : « la connaissance que M. Bergson poursuit de la vie, dit M. Wahl plus haut cité, ne consiste pas dans un rapport (1) : la vie, seule réalité selon M. Bergson, ne saurait s'exprimer par rapport à autre chose, etc... » Notons à ce propos — nous la retrouverons plus loin — cette façon de notre contradicteur de refuser telle pensée à M. Bergson *parce qu'elle impliquerait incohérence ;* comme si la cohérence de ce philosophe n'était pas précisément tout le débat.

Nous répondrons en mettant d'abord sous les yeux du lecteur cette déclaration de *l'Evolution créatrice* (Introd., VI) :

Elles (la théorie de la connaissance et celle de la vie combinées) substitueraient au faux évolutionisme de Spencer, — qui consiste à découper la réalité actuelle, déjà évoluée, en petits morceaux non moins évolués, puis à la recomposer avec ces fragments, et à se donner ainsi, par avance, tout ce qu'il s'agit d'expliquer, — un évolutionisme vrai, où la réalité serait suivie dans sa génération et sa croissance.

Mais une philosophie de ce genre ne se fera pas en un jour. A la différence des systèmes proprement dits, dont chacun fut l'œuvre d'un homme de génie et se présenta comme un bloc, à prendre ou à laisser, elle ne pourra se constituer que par l'effort collectif et progressif de bien des penseurs, de bien des observateurs aussi, se complétant, se corrigeant, se redressant les uns les autres. Aussi le présent essai ne vise-t-il pas à résoudre tout d'un coup les plus grands problèmes. Il voudrait simplement définir la méthode et faire entrevoir, sur quelques points essentiels, la possibilité de l'appliquer.

Qu'est-ce à dire sinon que l'évolution — la vraie, le *mouvement même* d'évolution — va être l'objet d'une connaissance

(1) Cela n'empêche pas d'ailleurs que, d'après le même commentateur, l'Intuition bergsonienne ou connaissance de la vie « forme des concepts », comme on verra plus loin.

transmissible, divisible, capable de degrés, de progrès? Or, que peut bien être une telle connaissance, sinon une connaissance *par rapports?* Voit-on une connaissance absolue, en quelque sens qu'on prenne ce mot pourvu qu'il s'oppose à l'idée de rapport, qui « se constitue par l'effort collectif et progressif de bien des penseurs »? (Il est vrai que, pour M. Wahl, la connaissance bergsonienne n'est ni relative ni non-relative) (1).

Nous demandons encore : que signifient ces leçons continuelles données à Spencer, l'intention nettement affirmée de faire l'ouvrage que lui n'a pas su faire (Cf. encore *Ev. créat.*, pp. 393 sqq), si cela ne signifie qu'à la *science* du devenir qu'il aurait tentée et manquée (2) on va substituer du même devenir une autre *science?* En quoi peut-on espérer *remplacer* ce qui est franchement un rapport touchant une chose si ce n'est qu'on apporte un autre *rapport* touchant cette chose? Peut-on espérer le faire en apportant une *communion* à cette chose, hors de tout rapport? Qui admettra que M. Bergson, qui ne cesse de rappeler qu'un rapport ne remplacera jamais une chose, s'imagine qu'une chose va remplacer un rapport (3)?

Enfin nous demandons qu'on lise les pages sur le progrès du système nerveux (*Ev. créat.*, p. 273), sur le progrès des tendances d'association et d'individuation à travers les formes vivantes (p. 281), sur le progrès de la réflexion (p. 283), et qu'on dise si M. Bergson en ces pages (il les intitule « signification de l'évolution ») n'a pas nettement prétendu appor-

(1) Cf. encore *Ev. créat.*, pp. 208-209. — Certains bergsoniens semblent avoir admirablement compris quel danger c'était pour le Bergsonisme que cette prétention scientiste et combien il aurait de peine à la justifier : aussi ont-ils pris le parti, ne pouvant la nier, de l'attribuer à une sorte de concession de M. Bergson au scientisme ambiant et d'ignorance par lui-même de sa propre tendance. Voir en ce sens M. G. Sorel, *Revue métaphys. et mor.*, janv. 1911. Ayant cité des passages de *l'Evolution créatrice* nettement annonciateurs de science, M. Sorel ajoute : « On pourrait entendre ces passages en les appliquant à une sorte de science; mais il convient d'interpréter le détail d'un tel livre, en vue de donner aux idées générales le plus d'originalité possible. C'est l'idée de mystère qui doit donc diriger l'interprétation, etc... » Nous avons donné (*ouv. cit.*, pp. 27 ssq) d'autres exemples de cet effort des bergsoniens à effacer de la doctrine la prétention scientiste, — quitte à s'en réclamer quand il leur convient.

(2) Nous avons montré (*ouv. cit.*, pp. 9 sqq.) que Spencer n'a jamais prétendu traiter du *pur devenir*. Mais évidemment M. Bergson le croit.

(3) En vérité, nous savons fort bien qu'il se l'imagine, et nous touchons ici du doigt la profonde volonté de l'irrationaliste : « Le rationaliste ne peut pas faire ma besogne, *mais moi je peux faire la sienne.* » Tout notre effort contre le Bergsonisme c'est de montrer que, s'il est parfaitement vrai que le premier remplacement n'est pas possible, le second ne l'est pas davantage.

ter sur ces progrès — en tant que purs *devenirs*, n'oublions jamais cela — des notions empruntées à autre chose qu'à la notion même de devenir, des notions enrichissantes, bref des notions scientistes? Qui niera, quand on définit le progrès du système nerveux *(loc. cit.)* « un développement simultané de l'activité automatique et de l'activité volontaire,etc. », qui niera que les mots « d'activité automatique » et « d'activité volontaire » ne marquent une prétention d'*enrichir* la notion de « devenir nerveux » par rapport à la seule notion de devenir?

On l'oublie trop (et nous croyons savoir qu'il s'en plaint) : la prétention scientiste de M. Bergson est formelle ; il ne s'agit pas pour ce philosophe de *croire* au « pur devenir » — au « se faisant » — de le *sentir* ou de l'*aimer* (en quoi il serait inexpugnable), il s'agit de le *connaître*, d'en *rendre compte*, d'en faire la *science :* si vous ne l'avez point fait, dit-il aux rationalistes, ce n'est pas, comme vous le dites en une « orgueilleuse modestie », parce qu'il est *inconnaissable*, c'est *parce que vous vous y êtes mal pris...* Enseigner comme il faut s'y prendre et montrer déjà quelques résultats, c'est-à-dire quelques devenirs scientifiquement exprimés en tant que tels, voilà ce qu'il prétend. C'est cette prétention que nous avons attaquée (1).

C'est pour avoir méconnu ce sens de notre action que certaines personnes croient pouvoir nous en apprendre — charitablement d'ailleurs — la faillite : la doctrine bergsonienne sort indemne de notre critique, nous dit M. Dauriac (*loc. cit.*), le bergsonien continuant de pouvoir, malgré cette critique, « essayer sans se contredire de mettre la main sur le devenir en tant que tel » (2). Tout dépend de ce qu'on entend par « mettre la main ». Si l'on entend par là *sympathiser*, communier mystiquement avec le devenir, il est clair que nous n'avons pas montré l'échec d'un tel effort ; et pour cause. Mais le bergsonien, on l'a vu, entend par là *expliquer* le devenir (Bergson, dit M. Dauriac (*id.*) s'apercevait, que le

(1) Plus précisément, nous avons essayé de montrer (*ouv. cit.*, pp. 90 sqq.) que l'*Evolution créatrice*, dans la mesure où elle traite vraiment du *devenir*, n'explique rien ; et que, dans la mesure où elle explique quelque chose, elle traite du *devenu*, elle « rapproche de l'évolué », tout comme Spencer.

(2) Le bergsonien, dit encore M. Dauriac, soutiendra que l'entendement et ses catégories ne sont pas tout l'esprit humain. — Ils sont tout l'esprit humain, dirons-nous et d'accord sans doute avec M. Dauriac, quand il s'agit d'un connaître *scientifique ;* or, encore une fois, c'est de cela qu'il s'agit en Bergsonisme.

rationalisme n'« expliquait » ni la liberté ni la vie) ; c'est de cette tentative que nous avons tâché de montrer l'échec ; et peut-être le succès de cette tâche ne mérite-t-il point tant de condoléance, car enfin, parmi tant de bergsoniens qui nous ont répondu, il ne s'en est pas encore trouvé un pour nous dire que, malgré nos critiques, M. Bergson continuait de lui paraître avoir donné du progrès du système nerveux, par exemple, en tant que pur devenir, une explication scientifique (1).

II. — DE LA « LIBERTÉ » BERGSONIENNE

Que le moi « profond » n'est pas *libre* parce que *profond*. — Equivoque sur l' « inexprimabilité » du moi profond. — Du moi profond inexprimable : 1° parce que *réalité* ; 2° parce que réalité *mouvante*. — Aspect panthéiste de la liberté bergsonienne. — La liberté bergsonienne *n'a rien à voir avec ce qu'on appelle couramment liberté*. — Equivoque du Bergsonisme sur ce point. — La liberté bergsonienne comme retour à la personnalité. — M. Bergson associationiste.

En ce qui regarde la théorie bergsonienne dite de la liberté, notre critique avait consisté à dire que M. Bergson ne fait que poser une liberté toute relative et que reculer, sans y répondre, la vraie question de la liberté (ce qui est son droit, mais ce qu'on ne dit pas assez) : qu'ayant en effet établi l'existence d'un moi « superficiel » (moi qui se connaît par le moyen des catégories) et posé l'existence d'un moi « fondamental » libéré de ce moi superficiel, il laisse entière la question de savoir si ce « moi fondamental » est, lui, libre ou déterminé: A quoi l'on a répondu (M. Florence, *la Phalange*, juillet 1912). « Mais par quoi voudrait-on qu'il fût déterminé ? Que reste-t-il qui puisse déterminer le « moi », alors que toute la partie sensible, visible, intelligible, descriptible, déterminable en est exclue, écartée, abandonnée à la connaissance et à la science, etc., etc... ? » Et comme nous ripostions (*Id.*, août) que tout cela n'est qu'une paraphrase de la liberté du moi

(1) N'exagérons rien : c'est seulement les *résultats* qu'ils abandonnent ; car, pour ce qui est d'une *méthode* scientifique, tous continuent de soutenir que M. Bergson l'a donnée. Nous discuterons ce point dans la troisième partie de ce travail.

Toutefois, il s'est trouvé quelqu'un (*Revue métaphys. et mor.*, mars 1913) pour découvrir qu'en tout cela nous donnons cause gagnée au Bergsonisme : « Accorder, dit ce penseur anonyme, que l'intelligence est incapable de connaître directement le continu, c'est donner d'avance gain de cause à ce mouvement irrationaliste dont M. Bergson est le représentant le plus subtil, etc...» Et voilà ! Accorder que l'intelligence ne peut trouver la quadrature du cercle, c'est donner d'avance gain de cause à ceux qui la cherchent ! Au reste, même équivoque ici sur « connaître » que tout à l'heure sur « mettre la main ».

fondamental *par rapport au moi superficiel*, qu'il reste toujours à savoir si ce moi fondamental, — invisible, insensible, indéterminable à la science, etc... — est ce qu'il est (car enfin il est quelque chose) par sa propre volonté ou par quelque cause extérieure à lui, on nous a répondu (*Id.*, sept.) que « la notion de cause, étant une catégorie de l'entendement, ne trouve d'application que dans le monde des phénomènes et n'appartient pas au langage du moi fondamental ; que le moi fondamental est indéterminé parce qu'il est incapable de toute détermination, parce qu'il n'y a place pour aucune détermination, — par impossibilité de le déterminer ».

Ces réponses sont précieuses : elles mettent en lumière un des procédés essentiels du Bergsonisme en cette question, qui est, à propos de cet « impossibilité où est le moi fondamental d'entrer dans les catégories de l'entendement », de constamment confondre *l'entendement de celui qui observe* ce moi et *l'entendement de celui qui l'éprouve.* Donnons d'autres exemples :

Après avoir dit (*id.*, juillet) que « *nous* manquons de termes pour exprimer le moi fondamental » (c'est donc ici *dans les catégories de l'observateur* que le moi fondamental ne saurait entrer), M. Florence dira dans la même phrase qu'« il n'y aura jamais identité de nature entre la conscience que l'être vivant a de lui-même et la science qu'*il* peut acquérir de n'importe quoi d'autre », et voilà maintenant que c'est *dans les catégories du sujet éprouvant* que ce moi ne peut entrer... Mais c'est avant tout dans l'*Essai sur les données immédiates* (notamment pp. 126 sqq) qu'il faut voir cette confusion : l'inclassabilité du moi profond *par rapport à l'associationiste* ou celle de ce moi *par rapport à lui-même* jetées sans cesse pêle-mêle dans la même page, sans aucun soin de les distinguer, comme deux équivalents ; peut-être le lecteur trouvera-t-il là le secret du malaise que la lecture de ce livre lui cause certainement s'il est de ceux qui ont encore l'étrange manie de désirer savoir de quoi on leur parle.

Mais voyons l'intérêt de cette confusion :

Quand nous demandons si le moi fondamental est ou non l'effet d'une cause, il est bien évident que nous le demandons à l'entendement *de celui qui observe* ce moi, entendement qui, parce qu'il se penche sur un entendement dépourvu de

catégories, n'a aucune raison d'en être, lui, dépourvu. Que fait notre adversaire ? Il répond au nom *de celui qui éprouve* le moi fondamental et nous déclare que la question n'a pas de sens, la notion de cause étant inconnue de ce moi ; ce qui est parfaitement juste, puisque la disparition des catégories est précisément la définition de ce moi fondamental.

C'est à peu près comme si nous demandions : « Qu'est-ce que l'aphasie ? » et qu'on nous répondît : « C'est quelque chose qui par définition ne peut pas vous répondre. »

Ayant ainsi substitué à l'entendement qui peut répondre, et auquel nous nous adressons, l'entendement qui ne peut pas répondre, et auquel nous ne nous adressons pas, on prétend avoir répondu.

Arrêtons-nous un peu ; nous touchons là une attitude proprement symbolique du Bergsonisme : L'entendement humain pose des questions, sur la vie, sur la tendance, sur l'action ; naturellement il les pose à l'entendement ; il en attend une réponse de l'entendement. Là-dessus le bergsonien se met *dans l'action même*, en un état tel que par définition l'entendement s'y évanouit et que la conception même des termes de la question y devient impossible... Et il donne cet état comme une réponse.

De ce point de vue, l'*Essai sur les données immédiates* est un monument : L'esprit pose une question, une question angoissante : « l'Homme est-il libre ? » ; on répond par l'exercice subjectif de ce qu'on appelle la liberté : « l'acte qui porte la marque de notre personne est libre, *car notre moi seul en revendiquera la paternité* » (*Essai*, p. 132), autrement dit le critérium de la liberté c'est le sentiment subjectif qu'on en a ; trouver l'état où l'on éprouve ce sentiment, voilà ce qu'on va faire !... Et c'est toujours la même question : A quoi me convie-t-on en me présentant l'œuvre bergsonienne ? A éprouver un état affectif ou à former une idée ? A jouir ou à penser ?

Il faudrait pourtant reconnaître qu'un sentiment n'a jamais été une preuve ; qu'une preuve est un état de l'esprit. Quand cet ancien *prouvait* le mouvement en marchant, il ne le prouvait pas par le sentiment qu'il en avait, mais par l'état d'esprit qu'il créait chez les autres ; et même à lui, en tant qu'il se le *prouvait*, il ne se le prouvait pas par le sentiment qu'il en avait, mais par l'idée qu'il en prenait.

Et il est entendu que, devant ces questions : « qu'est-ce que la vie? qu'est-ce que l'action? », on a le droit de « s'indigner de tant de discours » et de se mettre à *vivre*, et de se mettre à *agir*. Seulement il ne faudrait pas faire croire qu'on a répondu. [Il est vrai que M. Florence dira plus loin que l'acte de la vie se confond avec la science de la vie, du moins en ses débuts — sans que cet acte cesse d'ailleurs d'être incapable de catégories!]

Le bergsonien dira que, en répondant ainsi à une question sur la vie par la vie elle-même, il répond *par l'expérience*. Il oublie ou feint d'oublier qu'il n'y a proprement expérience que si, à côté du sujet qui éprouve, il existe un sujet qui *sait* qu'il éprouve. Nous ne saurions mieux faire à ce propos que de citer ces lignes d'un penseur peu suspect de prévention — actuelle du moins — à l'égard du Bergsonisme :

Pour qu'une expérience, même subjective, puisse être dite expérience, au sens, non seulement pratique, mais philosophique du mot, il faut qu'on y puisse distinguer, au moins idéalement, le sujet donné qui éprouve certaines émotions, et un sujet connaissant, qui constate impersonnellement l'existence de ces émotions. Autrement, il s'agit d'être de réalité, non de connaissance. Un arbre n'est pas une expérience. (Em. Boutroux, *Science et Religion*, p. 332) (1).

Toutefois, ne l'oublions pas, le bergsonien joue sur deux registres : il nous dira que c'est aussi *dans les catégories de l'observateur* que le « moi fondamental » ne saurait entrer,— parce qu'il est, dans sa réalité, une « totalité indécomposable » et qu'une telle totalité ne saurait s'exprimer dans les « découpages » que pratique nécessairement l'entendement; parce qu'une « réalité » ne saurait s'exprimer dans les formes de l'entendement, lesquelles ne sont jamais que des « points de vue » pris sur cette réalité, etc...,etc... A quoi l'on répond que cette « inexprimabilité »-là n'est point particulière au moi, et que l'entendement, en tant qu'il prétend « exprimer » le moi, ne prétend pas le faire avec moins d'inadéquation et de relativité

(1) M. Dauriac, voulant défendre cette identification de l'acte et de la connaissance de l'acte, déclare (*loc. cit.*) : « Saurions-nous donc ce que signifie la conscience si nous n'étions pas des êtres conscients? » Mais la vraie question est celle-ci : « Est-ce par *l'exercice* de la conscience que nous savons ce qu'elle signifie, ou en faisant appel à une toute autre activité? » Au surplus, nous pourrions très bien avoir une science de la conscience sans être des êtres conscients : il existe une science de la folie, elle n'est pas faite par des fous.

qu'il n'exprime toutes choses. De ce point de vue apparaissent, au fond de la critique bergsonienne du déterminisme, les deux affirmations suivantes que tout le monde n'y a peut-être pas vues : 1° l'affirmation — toute gratuite — que le déterminisme prétend exprimer le moi *dans sa réalité ;* 2° l'affirmation — non moins gratuite — que le moi, en tant que réalité inadéquate aux catégories de l'entendement, est une réalité *particulière*, affirmation qui est une forme d'autolâtrie humaine et ne contribue pas peu au succès de la doctrine.

Cette dernière affirmation est au fond de presque toutes les âmes modernes : de toutes parts on voit des gens révoltés contre l'analyse qui « déforme » avec ses catégories la « réalité du cœur humain » ! Croient-ils donc qu'elle déforme moins la *réalité* d'une masse de fonte ou d'une pièce de zinc ?... En vérité ils le croient et M. Bergson est leur mandataire en insinuant (Cf. notamment *Ev. créat.*, p. 216) que, pour ce qui est du non-vivant, l'analyse peut prétendre au réel... Nous tenons là une des principales causes de la popularité de M. Bergson, un des points par lesquels il est venu le plus précisément dire à son époque ce qu'elle voulait entendre : le fétichisme de la « vie », la volonté violente de faire au « vivant » une situation d'exception devant la connaissance.

Prenons ce passage (*Essai*, p. 126) :

L'associationiste réduit le moi à un agrégat de faits de conscience, sensations, sentiments et idées. Mais s'il ne voit dans ces divers états rien de plus que ce que leur nom exprime, s'il n'en retient que l'aspect impersonnel, il pourra les juxtaposer indéfiniment sans obtenir autre chose qu'un moi fantôme, l'ombre du moi se projetant dans l'espace. Que si, au contraire, il prend ces états psychologiques avec la coloration particulière qu'ils revêtent chez une personne déterminée et qui leur vient à chacun du reflet de tous les autres, alors point n'est besoin d'associer plusieurs faits de conscience pour reconstituer la personne : elle est tout entière dans un seul d'entre eux, pourvu qu'on sache le choisir.

Nous le demandons : est-ce que ces propositions ne demeureraient pas aussi justes si on y remplaçait la *réalité* du moi par la *réalité* d'un morceau de craie ? Si l'on disait : « L'associationiste (l'analyste) réduit le morceau de craie à un agrégat d'états matériels (dureté, blancheur, étendue, prismaticité,

friabilité, etc...). Mais s'il ne voit dans ces divers états rien de plus que ce que leur nom exprime, s'il n'en retient que l'aspect impersonnel, il pourra les juxtaposer indéfiniment sans obtenir autre chose qu'un morceau de craie fantôme, l'ombre de ce morceau de craie se projetant dans l'espace (entendez « dans le monde des catégories »). Que si au contraire il prend ces états matériels avec la coloration particulière qu'ils revêtent chez un morceau de craie déterminé et qui leur vient à chacun du reflet de tous les autres, alors point n'est besoin d'associer plusieurs états matériels pour reconstituer l'objet ; il est tout entier dans un seul d'entre eux, pourvu qu'on sache le choisir. »

On nous dira encore que les catégories ne peuvent atteindre le moi profond « parce que, étant des choses rigides, elles ne peuvent atteindre une réalité mouvante »... Notons d'abord l'insupportable incohérence de ces raisons diverses : les catégories, nous a-t-on dit, ne peuvent atteindre le moi profond parce que des « points de vue » sur une réalité n'atteindront jamais cette réalité ; c'est là une raison claire et qui d'ailleurs suffit ; voilà maintenant qu'elles ne peuvent l'atteindre — et on énonce ces deux raisons pêle-mêle, comme deux équivalents — « parce qu'il est une réalité mouvante » ! Or, c'est là une raison tout autre et qui contredit la première, puisqu'elle implique que les catégories pourraient atteindre une réalité non mouvante, alors que, d'après la première, c'est *toutes les réalités sans exception*, qui sont hors d'atteinte des points de vue qu'on prend sur elles (1)... Mais examinons cette deuxième raison en elle-même. Qu'entend-on par ces catégories qui sont des « choses rigides » et ne sauraient à ce titre atteindre le mouvant ? Veut-on dire que les catégories *ne prennent pour objets que des objets rigides ?* C'est cela parfois qu'on veut dire, par exemple quand on dit que l'Intelligence ne pense que par « objets », par « choses », qu'elle ne s'occupe que du « tout fait », que « de la mobilité même elle se détour-

(1) M. Wahl nous dit qu'il n'y a point là contradiction : que, dans la philosophie bergsonienne, *réalité* en tant qu'objet connu autrement que par des points de vue pris sur lui et *mouvance*, c'est la même chose. Nous examinons plus loin cette singulière synonymie. Disons tout de suite qu'elle est presque tout entière prêtée à M. Bergson : qu'en particulier la *mouvance* du moi profond, de ce moi « qui s'écoule » au lieu d' « être écoulé », est selon M. Bergson une réalité parfaitement concrète, du même ordre que l'écoulement d'un fleuve, et n'a rien à voir avec une « réalité » qui consiste tout entière dans telle ou telle manière d'être pensé.

ne », etc... (*Ev. créat.*, passim); à quoi nous répondons que la catégorie de mouvement, cela existe ; catégorie qui laisse échapper, c'est entendu (M. Wahl nous le rappelle), l'« essence » du mouvement, pas plus toutefois que la catégorie d'inertie ne laisse échapper l' « essence » de l'inertie. (Mais nous commençons à croire que, pour nos adversaires, le mouvement seul a une essence.) Veut-on dire que les catégories sont *par elles-mêmes*, et indépendamment de leur contenu, des choses rigides, en tant qu'elles sont des *définitions*, c'est-à-dire des énonciations incapables d'un déplacement par rapport à elles-mêmes? On veut dire aussi cela, par exemple quand on souhaite un concept « souple », « plastique », « fluide », « toujours prêt à se mouler sur les formes de l'intuition », etc... ; nous ne voyons pas toutefois en quoi cette rigidité — purement métaphorique — de la catégorie l'empêche de prendre pour objet le mouvant (sans en toucher l'« essence », c'est toujours entendu). Enfin, on veut dire encore une troisième chose, et au fond c'est surtout celle-là qu'on veut dire : on veut dire, si incroyable que cela paraisse, que les catégories sont des états de conscience rigides, ce dernier mot étant pris *au sens propre* (1). Il est dit en effet et formellement dans l'*Essai* que les catégories sont des caractères — d'extériorité réciproque et donc de fixité — que la conscience emprunte au monde extérieur avec lequel elle est en contact par sa surface ; ainsi (p. 95) : « Notre moi touche au monde extérieur par sa surface ; nos sensations successives, bien que se fondant les unes dans les autres, retiennent quelque chose de l'extériorité réciproque qui en caractérise objectivement les causes... Ainsi se répercute jusque dans les profondeurs de la conscience cette extériorité réciproque que leur juxtaposition dans l'espace homogène assure aux objets matériels; petit à petit, nos sensations se détachent les unes des autres comme les causes externes qui leur donnèrent naissance »; et encore (p. 125) : « Le moi touche en effet au monde extérieur

(1) C'est manifestement à cette « rigidité »-là que nous rappelle M. Wahl (p. 173; c'est nous qui soulignons) : « Il ne semble pas que M. Benda ait vu le sens et la portée exacte des critiques adressées par M. Bergson à l'intellectualisme. M. Bergson s'est attaché à montrer que la science ne peut saisir le mouvant ; M. Benda lui oppose que « la catégorie de mouvement, ça existe ». Mais la critique bergsonienne a consisté à montrer ici que la catégorie du mouvement, chose *stable et fixe*, laisse échapper l'essence même du mouvement. »

par sa surface; et comme cette surface conserve l'empreinte des choses, il associera par contiguïté des termes qu'il aura perçus juxtaposés » ; et encore (p. 127) : « Le moi, en tant qu'il perçoit un espace homogène, présente une certaine surface »; et surtout (p. 105) : « Petit à petit ces états (les états de conscience qui sont poussés du dedans vers la surface) se transforment en objets et en choses; ils ne se détachent pas seulement les uns des autres, mais encore de nous (1). » Voilà qui est clair : les catégories, en tant qu'états de conscience détachés les uns des autres, sont de la conscience devenue matière, de la conscience matérialisée... Il est évident qu'alors de tels états ne peuvent exprimer la « fluidité » — le « se faisant » — de la conscience profonde. Nous livrons au lecteur cette conception d'une conscience capable de matérialité, de division à la manière d'un échiquier, de fixité à la manière d'une barre de fer, et de toucher au monde extérieur par un « contact » évidemment matériel puisqu'il assure l'empreinte (matérielle) des choses, par une « surface » évidemment matérielle puisqu'elle est la conscience solidifiée en objets et en choses... Nous la livrons surtout au bergsonien spiritualiste et catholique (2)... Pour nous, nous oserons faire remarquer que, la surface de la conscience étant en contact aussi bien avec des liquides et des gaz (car enfin le monde matériel ne contient pas exclusivement des solides), nous ne voyons pas pourquoi cette surface n'emprunterait pas sa manière d'être à ces derniers éléments; pourquoi, en d'autres termes, la « compénétration des parties » et la « fluidité » ne caractériseraient pas la conscience aussi en sa surface. Il est vrai que M. Bergson a tout prévu : la surface de la conscience (ou Intelligence), dit-il, « ne se tourne que vers les solides »...

(1) Qu'on y fasse attention : ces états de conscience ne se transforment pas en *idées* des objets, en *idées* des choses, mais en *objets* et en *choses*, nettement posés comme tels (« hors de nous »). C'est là un excellent exemple de ce passage subreptice de l'idéalisme au réalisme, que nous avons montré soutenant mainte théorie de M. Bergson, notamment sa critique du parallélisme psycho-physiologique (voir notre brochure, pp. 110 sqq).

(2) Voir aussi *Ev. créat.*, pp. 389-390 : « Les barrières s'abaissent entre la matière de la connaissance sensible et sa forme... On voit la matière et la forme de la Connaissance intellectuelle, restreinte à son objet propre (cette forme c'est précisement la connaissance *par catégories*), s'engendrer l'une l'autre par une adaptation réciproque, l'intelligence se modelant sur la corporéité et la corporéité sur l'intelligence ». Cette doctrine, quelque étonnant que cela semble, est un succédané de cette extraordinaire doctrine de Spencer où la connaissance est une *adaptation de l'interne à l'externe*, où les états de conscience sont des relations engendrées par l'expérience de relations externes et formées *sur le modèle de ces dernières*.

D'ailleurs il existe aussi, dans le Bergsonisme, une connaissance *matériellement* mobile, c'est précisément la connaissance du mouvement (ou intuition). Comment expliquer, sinon parce qu'elle possède quelque mobilité *réelle* et non métaphorique, comment expliquer, disions-nous (*ouv. cit.*, p. 54), que ce soit la connaissance *du mouvement, et non pas une autre*, qui soit tenue d'être *mobile?* Pourquoi pas aussi bien la connaissance de n'importe quoi ? Allez au fond de tout cela et vous serez forcé de reconnaître que la connaissance du mouvement emprunte sa « mobilité » au mouvement matériel dont elle est la connaissance... Au reste, qu'il entende prêter à l'esprit des propriétés de la matière (ou inversement), nous pouvons croire que l'auteur de *Matière et Mémoire*, notamment de la théorie de la « perception pure », ne songe pas à s'en défendre (encore qu'en ce livre chaque déclaration moniste soit immédiatement suivie d'une réticence); nous souhaiterions seulement qu'il le rappelât davantage à certains de ses tenants, confessionnellement dualistes, qui paraissent un peu l'oublier (1).

Aspect panthéiste de la liberté bergsonienne. — Mais considérons cette liberté qu'on ne peut donc que sentir, qui n'existe que dans la conscience de celui qui l'éprouve, et qui consiste en somme dans la disparition en cette conscience de tout ce qui constitue un sentiment de soi-même lié à des *distinctions* (à des « catégories », à des « mots ») et à des *rapports* entre les choses distinguées. La réponse de M. Florence aura eu l'avantage de nous montrer que cette « disparition de distinctions », qui constitue la liberté bergsonienne au sein de la

(1) Voici une de ces déclarations monistes (*Matière et Mémoire*, p. 248) : « La distinction ne reste-t-elle pas tranchée, l'opposition irréductible, entre la matière proprement dite et le plus humble degré de liberté ou de mémoire ? Oui sans doute, la distinction subsiste, mais l'union devient possible, puisqu'elle serait donnée, sous la forme radicale de la coïncidence partielle, dans la perception pure. Les difficultés du dualisme vulgaire ne viennent pas de ce que les deux termes se distinguent, mais de ce qu'on ne voit pas comment l'un des deux se greffe sur l'autre. Or, nous l'avons montré, la perception pure, qui serait ce plus bas degré de l'esprit, — l'esprit sans la mémoire, — ferait véritablement partie de la matière.. » Et maintenant voici la réticence : l'auteur ajoute : « de la matière telle que nous l'entendons. » Or, la matière *telle qu'il l'entend* (Voir *id.*, p. 7) c'est un « ensemble d'images » (non rapportées à un centre, il est vrai), c'est-à-dire un état *spirituel*, c'est-à-dire quelque chose qui n'a rien à voir avec la matière *proprement dite* (ou du *dualisme vulgaire*) dont il s'est agi tout le long du développement. Voilà un de ces morceaux, très fréquents chez M. Bergson, où l'affirmation finale *n'a aucun rapport* avec le sujet que le commencement pose *et auquel très nettement elle prétend se rapporter* : convenons que l'irritation devant ce genre est un peu excusable.

conscience, est beaucoup plus radicale encore que nous ne pensions. Nous avions aperçu, comme tout le monde, une première disparition de distinctions, celle par quoi la conscience s'affranchit des distinctions qu'elle établissait *à l'intérieur d'elle-même* et s'élève du sentiment de chose « composée de parties » au sentiment de « totalité indécomposable »; mais nous avions pensé que la conscience n'allait pas plus loin dans l'indistinction ; que cette « totalité », qui se sentait indistincte quant à son intérieur, se sentait distincte *par rapport aux totalités extérieures à elle*. Or, voilà que M. Florence, nous apprenant que le moi profond ignore la notion de dépendance (ou d'indépendance) même par rapport à ce qui n'est pas lui, nous apprend du même coup que dans une conscience libre, et précisément parce qu'elle est libre, la distinction que faisait cette conscience entre elle et qui n'est pas elle est, elle aussi, abolie ; et il faut bien convenir qu'après tout la doctrine bergsonienne est, pour lui, le sentiment du moi en tant que chose distincte du non-moi impliquant formellement l'idée de nombre, et l'idée de nombre étant formellement posée par M. Bergson comme l'appartenance du moi superficiel ou non libre (à moins qu'on admette cette extraordinaire « multiplicité sans quantité », qui ne permettrait d'ailleurs qu'une « virtualité » de distinction du moi au non-moi, et dont M. Bergson déclare qu'elle est inaccessible au sens commun (*Essai*, p. 92)... On se demandera alors ce que c'est que cette conscience qui ignore la distinction d'elle-même avec le monde extérieur, en quoi elle mérite le nom de conscience, si celui-ci reste — comme c'est le cas pour le sens commun — synonyme d'individualité?... Et, certes, elle n'est pas nouvelle dans l'histoire, cette singulière « liberté » qui consiste dans l'abolition du sentiment individuel et dans l'accession à quelque infini aux contours indéterminés qui se sentirait comme tel : c'est tout simplement la liberté panthéiste, chère à Philon comme à Spinoza. On peut se demander toutefois si les bergsoniens catholiques l'avaient reconnue.

Il est vrai que la liberté bergsonienne est aussi « création », « incessante nouveauté », etc..., — sans cesser d'ailleurs d'être indétermination (1).

(1) Qu'est-ce encore que cette « matière » de *Matière et Mémoire* qui est esprit sans être l'esprit de personne ; qu'est-ce que cette « durée », cette « intuition », qui

Que la liberté bergsonienne n'a rien à voir avec ce qu'on nomme liberté. — Revenons toutefois à la première liberté, savoir : l'effacement de distinction que la conscience opère *au-dedans d'elle;* aussi bien est-ce la liberté la plus clairement exprimée par M. Bergson, la plus originale et la plus populaire... Quelle singulière idée, oserons-nous dire, d'appeler cela « liberté »? Qu'y a-t-il de commun entre le refus que fait la conscience de distinguer entre ses parties, de voir un rapport entre elles, de s'exprimer en fonction d'elles, et l'état que le mot « liberté » évoque nécessairement? Si encore on prévenait que ce qu'on appelle liberté n'est pas du tout ce que tout le monde appelle liberté ! Notez que, parmi les rapports que M. Bergson interdit à la conscience « libre » d'établir entre ses parties, il propose justement celui que tout le monde appelle liberté et le désigne de ce nom (*Essai*, pp. 133 sqq.)!... N'était-ce pas de gaieté de cœur courir tous les périls de l'équivoque? Il est vrai que c'était aussi en courir toutes les chances...

Voici de la liberté bergsonienne un parfait exposé :

Dans cette question (de la liberté), M. Bergson a pris une position particulière. Il soutient que la donnée immédiate dans la vie de l'âme est un courant continuel qu'on ne peut que d'une manière artificielle dissocier en éléments. La liberté consiste justement dans un courant dans lequel le moi du passé glisse dans celui de l'avenir. Il n'y a pas là de différence extérieure et pas d'analyse possible. Le déterminisme et l'indéterminisme analysent et séparent tous deux les éléments, puis les mettent dans un rapport extérieur les uns avec les autres, le déterminisme dans un rapport de cause à effet, l'indéterminisme dans une parfaite indépendance et une parfaite différence. Le rapport est extérieur, aussi bien quand on sépare les éléments comme cause et effet que lorsqu'on représente certains éléments comme ayant surgi sans avoir aucune connexité avec d'autres éléments. M. Bergson repousse le déterminisme de même que l'indéterminisme ; mais il prévient que définir ce qu'est la « liberté » conduira toujours au déterminisme parce qu'on ne saurait définir la liberté

(en se *dilatant*) deviennent la conscience cosmique ; qu'est-ce cette « réalité » qui consiste dans le *mouvant* (c'est-à-dire dans le contradictoire), qu'est-ce que tout cela sinon les plus purs articles du panthéisme alexandrin? Une fois de plus, avec M. Bergson, on constate l'extraordinaire prestige de ces produits alexandrins sur l'âme occidentale, pour qui ils sont toujours nouveaux : les principaux précédents sont Spinoza (au XVIIIe siècle, quand Gœthe le découvrit) et surtout Schelling, dont on ne se doute plus que la popularité fut au moins aussi violente que celle de M. Bergson et atteignit, elle aussi, certains esprits sérieux.

qu'en faisant dépendre l'acte de la volonté de la personnalité. On ne peut alors, d'après M. Bergson, maintenir la « liberté » qu'en ne disant pas ce qu'elle est ! (Harald Höffding, *la Pensée humaine*, traduction française, p. 295.)

Cette vraie nature de la liberté bergsonienne sera, nous l'osons craindre, une surprise pour bien des bergsoniens...

Est-il besoin de dire que cette « dissociation du moi en éléments », cette énonciation d'un « rapport » entre eux, toute cette « analyse » qu'on prétend bannir, on n'arrête pas de la pratiquer ? Quand on nous dit, par exemple, que la liberté c'est l'écoulement continu du passé dans l'avenir, que fait-on d'autre que de prendre des éléments du moi — son passé, son avenir — et d'énoncer un rapport — de « continuité », de « compénétration », d'« indistinction », c'est entendu — entre ces éléments (1) ? Quant on nous dit encore (*Essai*, p. 167) que la liberté c'est le « rapport — indéfinissable — du moi concret à l'acte qu'il accomplit », croit-on qu'on n'a pas « dissocié », et croit-on que, parce qu'on a parlé d'un rapport « indéfinissable », on n'a pas parlé d'un rapport ? Et quand M. Florence nous parle d'un moi fondamental qui par définition est indéterminable, croit-il qu'« indéterminable » n'est pas le second terme d'un rapport dont le premier terme devait, selon lui, n'être point relatif? Croit-il qu'il n'a pas affecté d'un « prédicat » ce moi dont la définition était, selon lui, d'en être « vierge » ?... C'est que parler d'une chose autrement que par « rapports », par « prédicats », par « analyse », c'est proprement n'en parler point. Méthode que l'on adore, mais qu'on applique peu : son amour pour le silence était platonique, disait Mme Carlyle de son mari (2).

(1) A cette définition que nous venons de citer de la liberté bergsonienne, et qui consiste en ce qu'elle ne se doit point définir, M. Höffding ajoute : « Et pourtant M. Bergson définit lui-même la liberté quand il regarde la continuité entre le passé et l'avenir comme son caractère essentiel. » Il poursuit : « M. Bergson est lui-même alors déterministe, non pas parce qu'il définit la « liberté », mais parce qu'il la définit de la façon qu'il le fait » (grossissement du présent par le passé).

(2) Cette critique peut s'adresser aussi à une autre théorie de la liberté, bien différente à tous autres égards de celle de M. Bergson, nous voulons dire celle de Renouvier : Renouvier, lui aussi, commence par s'élever à la fois contre le déterministe et contre le libertaire (il l'appelle l'indifférentiste) parce qu'ils séparent, et affectent d'un rapport réciproque des éléments du moi que l'analyse seule a séparés, — le motif et le moteur, — et il propose de revenir à l'« homme entier » ; après quoi, il distingue le motif et le moteur et rétablit entre eux un rapport ; il est vrai que c'est un rapport d'« étroite union » (*Essais de critique générale*, 2e essai, II, 70 sqq).

La liberté bergsonienne comme retour à la personnalité. — La liberté bergsonienne étant la dissipation de ce moi qui se connaît par catégories et les catégories étant, selon M. Bergson, des états de conscience communs au moi et à d'autres consciences, — des états « impersonnels », — il suit de là que cette liberté est souvent présentée par son auteur comme la disparition de ce qui dans le moi n'est pas proprement moi et comme le retour à la vraie personnalité (*Essai*, pp. 126 sqq.). Ici encore, par parenthèse, — et nous souhaitons qu'on se reporte aux pages indiquées, — il est impossible de savoir si ces états « impersonnels » sont tels *par rapport à l'esprit qui les classe* (l'associationiste) ou *par rapport à la conscience qui les éprouve;* ces deux choses sont constamment confondues, et cela était peut-être nécessaire pour faire glisser cette conception bizarre de « sentiments éprouvés d'une manière impersonnelle » !... Mais passons (1). Sous cette forme de « retour à la personnalité », la théorie bergsonienne nous semble justifier plus clairement encore le reproche que nous lui faisons de laisser intacte la vraie question de la liberté : quand j'aurai, dirai-je en effet, exorcisé mon moi de tout ce qui n'est pas proprement lui et gagné ma pure personnalité, restera-t-il pas toujours à savoir si cette personnalité est ce qu'elle est, si elle est *celle-ci et non pas celle-là*, par sa propre volonté ou par quelque cause transcendante à elle ?... Et il est entendu — M. Florence nous le rappellera — que le propre de cette « personnalité », en raison de sa « profondeur », c'est de ne pas concevoir de telles questions... Mais, encore une fois, ce n'est pas à elle que nous nous adressons, c'est au philosophe qui parle d'elle.

Si nous insistons sur cette question et sur le fait qu'on n'y répond pas, c'est que, non seulement M. Bergson passe publiquement pour y avoir répondu (par exemple auprès de M. L. Blum, *Revue de Paris*, 1er févr. 1913), mais qu'il se donne lui-même expressément comme l'ayant fait. On a vu sa lettre au P. de Tonquédec et quelle « liberté » il prétend avoir affirmé dans l'*Essai*. Ecoutons encore ceci : « La manifestation

(1) Il est également impossible de savoir si « impersonnel » signifie « qui est éprouvé par une collection de personnes, *mais par chacune d'elles* » ou bien « qui n'est pas éprouvé par une personne en tant que telle »... Nous penchons toutefois pour ce dernier sens.

extérieure de cet état interne (où l'on cesse d'éprouver les sentiments sous leur aspect impersonnel et revient à la pure personnalité) sera précisément ce qu'on appelle un acte libre, puisque le moi seul en aura été l'auteur, puisqu'elle exprimera le moi tout entier. » (*Essai*, p. 127.) Avez-vous vu comment, avec le mot « auteur », on a surajouté à l'idée de moi *pur*, de moi exempt de tout ce qui n'est pas proprement lui, l'idée de moi *créateur de lui-même*, idée qui n'a aucun rapport avec la première (qui n'en a pas davantage, d'ailleurs, avec l'idée de moi « exprimé tout entier ») et dont on n'avait pas soufflé mot ? Prenons encore ces lignes (déjà citées d'un autre point de vue) : « Si l'on convient d'appeler libre tout acte qui émane du moi et du moi seulement, l'acte qui porte la marque de notre personne est véritablement libre, car notre moi seul en revendiquera la paternité. » (*Id.*, p. 132.) Avez-vous vu comment, à la faveur du mot « libre » et comme si on en prenait deux sens équivalents, on a transformé l'acte que le moi seul *compose* (qui émane du moi seulement) en l'acte que le moi *engendre* ou croit engendrer (dont il revendique la *paternité*) et affirmé ainsi en contrebande une liberté tout autre dont on n'avait rien dit ? Au surplus, nous tenons là un des procédés habituels à M. Bergson, dont nous avons en notre brochure montré plusieurs exemples : glisser, sous l'espèce d'une autre forme donnée à une même idée, une autre idée.

On voudra bien méditer encore ceci (*Essai*, p. 128) : « L'éducation la plus autoritaire ne retrancherait rien de notre liberté si elle nous communiquait seulement des idées et des sentiments capables d'imprégner l'âme entière. » Ainsi, l'éducation respecte notre liberté (liberté signifiant nettement ici « échappement à l'autorité »), parce qu'au lieu d'imprégner une partie seulement de notre moi, elle l'imprègne tout entier ! On respecte ma liberté lorsqu'au lieu de m'influencer partiellement on m'influence totalement !... Voilà, on l'avouera, une étrange liberté.

En un mot : *la théorie bergsonienne dite de la liberté est dans la mesure où elle est quelque chose, une simple* analyse psychologique, *rien de plus ; c'est par un tour de main qu'elle se donne pour une thèse métaphysique et morale.*

Quant à cette confusion de la liberté avec l'abolition d'états du moi dus à certains facteurs étrangers (car le moi « superfi-

ciel » est dû à des « influences externes », aux « préjugés du langage », etc.), elle s'explique fort bien quand on songe au moment historique où elle se fit, au mouvement qui la créa. (On voudra bien remarquer que nous nous mettons encore une fois « dans l'intérieur » de la doctrine.) C'était le moment où régnaient toutes puissantes les doctrines de Taine ou prétention d'expliquer l'individu tout entier et exclusivement par deux ou trois facteurs extérieurs à lui : un immense mouvement se produisit alors, — qui dure encore, dont l'*Essai sur les données immédiates* fut le signal (là sera l'intérêt historique de ce livre), — de revendication de la « personnalité » en tant qu'état de l'individu indépendant de ces facteurs : et, dans l'emportement de ce mouvement, on cria à la « liberté »... Il faudrait pourtant reconnaître que : 1° en eût-on fini avec ces deux ou trois facteurs qu'une science étroite et présomptueuse prétend assigner à l'acte humain, on n'en aurait pas fini avec la prétention d'une détermination scientifique de cet acte; 2° en eût-on fini avec cette prétention et fût-on parvenu à établir l'essentielle *imprévisibilité* de l'acte humain, on n'aurait pas seulement ouvert la question de la liberté, attendu qu'il resterait toujours à savoir si cet « imprévisible » est ce qu'il est par sa propre volonté ou par quelque autre cause.

On remarquera que les agents dont la liberté bergsonienne consiste à s'affranchir — la « vie sociale », le langage, certaine éducation — appartiennent tous au *milieu :* c'est qu'en effet, dans cette révolte contre les facteurs tainistes de l'individu, on s'est surtout révolté contre le « milieu »; fort peu, bien au contraire, contre le facteur — tainiste aussi — de la « race » (une des principales raisons est que la race est un thème lyrique, ce que ne saurait être le milieu). — A ce point de vue (de la confusion de la liberté avec la liberté *par rapport au milieu*) est particulièrement intéressant l'article de M. Bergson (*Revue de métaphys. et mor.*, nov. 1911) sur l' « Intuition philosophique » : M. Bergson s'efforce d'y montrer que les idées des grands philosophes (il prend Spinoza et Berkeley) sont, au fond, indépendantes des idées de leur milieu. Faut-il redire que, quand cela serait, cela ne ferait que reporter ailleurs la cause de ces idées, à la race, par exemple (comme M. Bergson semble d'ailleurs l'exprimer pour Spinoza); et que, lors même qu'on en aurait fini avec

la race, lors même qu'on en aurait fini avec toutes les déterminantes que la science proposera, on n'en aurait pas fini avec l'idée de détermination, laquelle est indépendante de toutes les déterminantes qu'on articule? Quand on aura montré que l'énergie du cosmos n'est pas constante, ni le travail mécanique, ni la quantité de chaleur, ni aucune des grandeurs qu'on articulera, on n'en aura pas fini avec cette idée qu'il y a dans le cosmos quelque chose de constant.

M. Bergson associationiste. — Il est courant de dire que la théorie bergsonienne de la Conscience s'oppose à l'associationisme; qu'elle constitue, dans l'histoire de la philosophie, le contre-pied de cette doctrine, etc... Or, c'est là un langage singulièrement abusif : la théorie bergsonienne s'oppose à l'associationisme *pour ce qui est de certains états de conscience particuliers*, — états « profonds », — et pour ceux-là seulement; en ce qui regarde les états de conscience ordinaires, — états « superficiels », — l'*Essai sur les données immédiates* se range formellement à l'associationisme : « A des liaisons de ce genre (liaisons qui se font à la « surface » de la conscience), la théorie associationiste convient. » (*Essai*, p. 125.) Et encore (*Id.*, p. 129) : « A ces actions très nombreuses, mais insignifiantes pour la plupart (actions qui se font sans que ma conscience « profonde » s'y intéresse), la théorie associationiste s'applique. » (Voir aussi *Id.*, p. 103.) Ainsi, pour ce qui est de la conscience au sens courant, de la conscience de tout le monde et de tous les moments, M. Bergson s'associe à ceux qui n'y voient qu'un assemblage de faits psychiques dont le lien est pure illusion ; il ne se sépare d'eux que pour certains états extrêmement « rares » et dont il dit lui-même (*Id.*, p. 120) que « beaucoup d'hommes vivent et meurent sans les avoir connus » (1) : voilà un article du Bergsonisme dont nous sommes assurés que bien des bergsoniens encore ne se doutaient pas et dont nous serions bien aises si certains d'eux, une fois qu'ils l'auront aperçu, voulaient bien nous dire comment ils le concilient avec leur catholicisme.

Voici un manifeste du pur associationisme; nous l'empruntons à Hume. (St. Mill, avec son *Examination*, ch. XII, et

(1) Ces états sont ceux du moi « qui sent et se passionne » (*Essai*, p. 95) ; ce qui n'empêche pas M. Wahl de nous déclarer dans l'erreur quand nous disons que M. Bergson ne prête en vérité le fait de conscience qu'aux états passionnels.

ses *remarques à l'Analysis*, II, 175 ; Alex. Bain lui-même, avec sa théorie d'un *Self acting* qui précède l'association, sont des associationistes frelatés.)

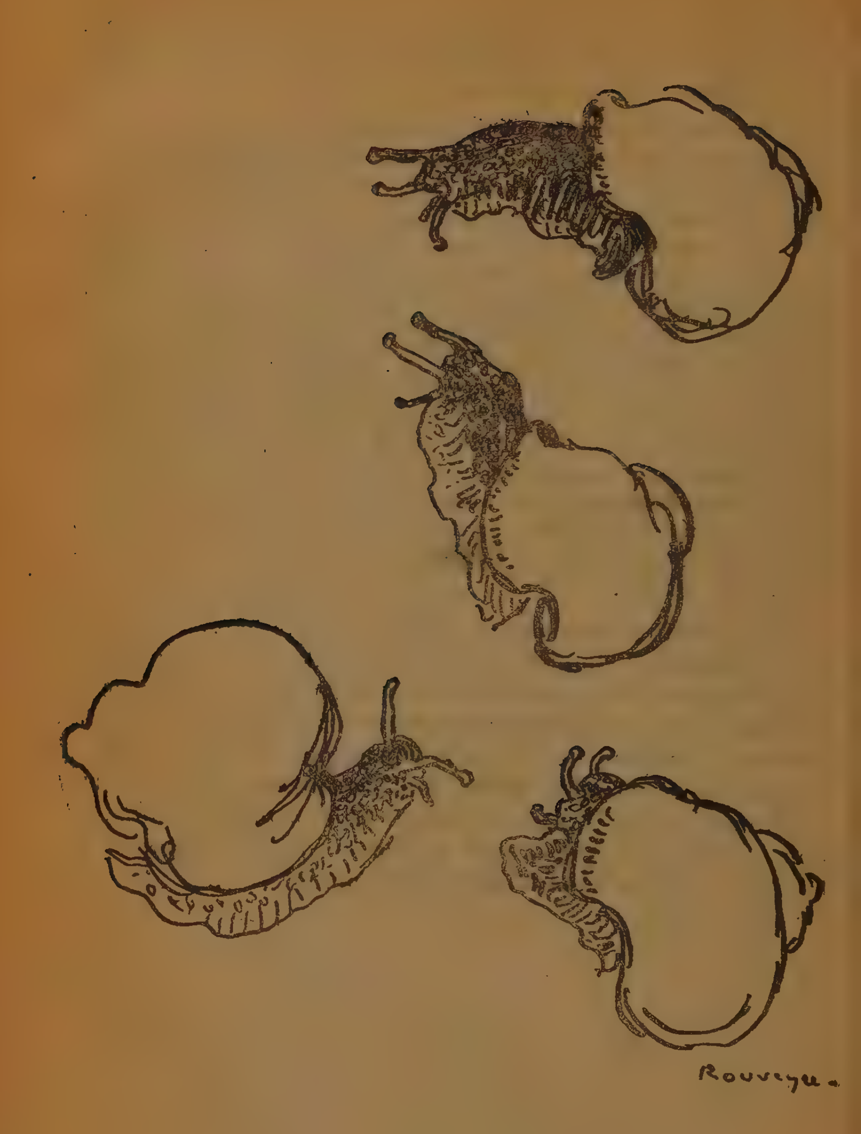
Laissant de côté certains métaphysiciens qui prétendent connaître en eux-mêmes quelque chose de simple et de continuellement existant, dont je suis assuré de n'avoir pas personnellement l'idée, je puis me risquer à affirmer du reste des hommes qu'ils ne sont rien d'autre que les assemblages ou collections de différentes perceptions qui se succèdent avec une inconcevable rapidité, et sont dans un état de flux et de mouvement perpétuel... L'esprit est une espèce de théâtre où elles font successivement leur apparition, passent, repassent, s'écoulent et se mêlent en une infinité de situations. Il n'a ni *simplicité* en un même temps, ni *identité* en des temps différents, quelque naturellement enclins que nous puissions être à imaginer l'une et l'autre. Il ne faut pas que la comparaison de théâtre nous abuse. Ce sont les perceptions successives seulement qui constituent l'esprit, et nous n'avons même pas la notion la plus éloignée de la place où ces scènes sont représentées, ou des matériaux dont elle se compose. (Hume, cité par Renouvier, *Philosophie analytique de l'histoire*, t. III, p. 524.)

Est-il besoin de signaler la parfaite impiété d'une doctrine qui consiste tout simplement à nier la réalité de l'esprit ?

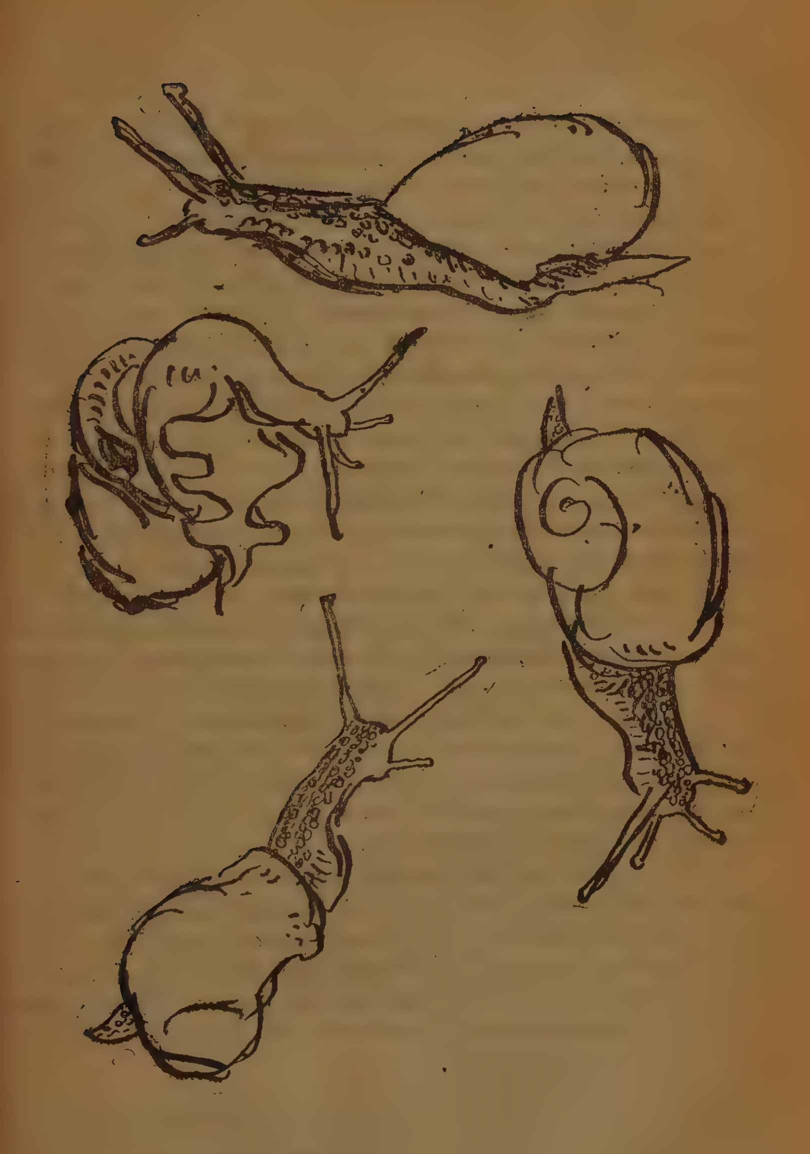
Faut-il dire enfin que le véritable contre-pied de l'associationisme, c'est le cartésianisme (surtout son dérivé : le néo-criticisme) en tant qu'il pose la conscience comme la réalité par excellence, la seule réalité (dont les autres ne sont que des affections), et qu'il la pose comme telle *en tous ses états*, et non pas en quelques rares moments que la plupart des hommes meurent sans avoir jamais connus ?

(*A suivre.*)

JULIEN BENDA



LE COLIMAÇON



SAINT JULIEN L'HOSPITALIER

De l'aveu de tous, la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* est une des œuvres les plus parfaites de Flaubert. Nulle part, chez le puissant prosateur, l'exécution n'est plus soutenue, plus magistrale, que dans ce merveilleux « conte ». Mais il y a des esprits ainsi faits qu'ils ne peuvent se contenter d'admirer, ils veulent encore savoir. Tout le monde sait que Flaubert n'a pas inventé le sujet de la légende ; l'allusion qu'il fait lui-même, en terminant son récit, à un vitrail d'église « de mon pays », où était représentée l'histoire, suffit d'ailleurs à le prouver. Ces esprits curieux voudraient savoir ce qu'était la légende de saint Julien avant Flaubert et comment elle s'est formée. Bien que le sujet ait déjà été traité par d'autres — je les citerai dans la suite de ce travail (1) — je crois qu'il est possible de serrer la question de plus près et d'arriver à des résultats plus précis que ceux obtenus jusqu'ici.

Posons d'abord que la légende de saint Julien l'Hospitalier n'est pas très ancienne ; elle ne fait pas partie de cette floraison de légendes hagiographiques, tantôt étranges et bizarres, tantôt réellement belles, par laquelle se manifesta, durant les cinq ou six premiers siècles du Christianisme, l'étonnante faculté « mythopoétique » de la nouvelle religion. Aucun texte qui contient le récit n'est antérieur au XIIIe siècle ; la légende, dans son ensemble, porte d'ailleurs, comme nous le verrons, le cachet de l'invention médiévale.

La légende nous est arrivée sous deux formes : une plus concise, une autre plus développée. La légende concise fut longtemps la seule répandue : on la trouve dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, notre plus ancien témoin chronologique (antérieur à 1248), dans la *Légende Dorée*, dans la *Gesta Romanorum*, etc. ; mais elle est clairement l'abrégé d'un texte plus étendu (2).

(1) Il faut nommer en premier lieu le travail de M. A.-M. Gossez, *le Saint Julien de Flaubert* (Lille, 1903, in-8°) où la question de la source immédiate de Flauber est très bien discutée et résolue.

(2) C'est aussi l'opinion de M. Paul Meyer, *Notices et extraits de manuscrits*, XXXV, 489.

La forme développée se trouve dans trois versions, manifestement apparentées : un roman français en vers du XIIIe siècle publié par A. Tobler (1); une légende en prose, également du XIIIe siècle, qui se trouve dans d'assez nombreux manuscrits (2); une légende latine, analysée par les Bollandistes (3). Le classement de ces versions donne lieu à des difficultés que nous n'avons heureusement pas à traiter ici (4).

Il suffit de dire qu'il se pourrait bien qu'aucune des trois versions ne fût l'original : le poème, notamment, bien que l'œuvre d'un homme de talent, mais trop prolixe, est manifestement le développement d'un texte antérieur. Les trois textes sont du reste d'accord pour la marche générale du récit et les principaux noms propres que contient la légende : en voici l'analyse d'après la version en prose, plus simple, à bien des égards, que le poème.

Julien, fils du comte Geoffroi d'Anjou, se livra, encore très jeune, au plaisir de la chasse. Un jour qu'il s'était lancé bien en avant de ses compagnons, une « bête » (5) qu'il voulait tuer lui prédit qu'il tuera d'un seul coup son père et sa mère. Effrayé, Julien s'enfuit, se rend à Rome, où il se jette aux pieds du pape, et part de là pour Jérusalem, où il sert les malades à l'hôpital (6). Plus tard, il revient en France (7), se rend en mendiant à Saint-Gilles, puis veut aller à Saint-Jac-

(1) *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, tome 102. Dans les t. 100 et 101, A. Tobler a donné une étude sur les formes littéraires de la légende de Julien.

(2) Publié par M. Rud. Tobler, dans le même *Archiv.*, t. 107, pp. 79 ; une étude du même sur les versions en prose, *Archiv.*, t. 106, p. 294.

(3) *Acta Sanctorum* maii, I, 427. Voir R. Tobler, dans *Archiv.*, t. 106, pp. 295-302.

(4) Ce qui est curieux, c'est que Flaubert a connu la version développée, bien qu'à peu près inabordable de son temps; il l'a connue indirectement par le livre de H.-E. Langlois, *Essai historique et descriptif su la peinture sur verre*, Rouen, 1832. Langlois (qui semble avoir été, comme l'a montré M. Gossez, la source unique de Flaubert) donne, à propos de la verrière de la cathédrale de Rouen, une analyse de la légende de saint Julien, pour laquelle il s'est servi à la fois de la version abrégée et d'une des versions développées, probablement de la version en prose, qui se trouve, comme nous le disons plus haut, dans d'assez nombreux recueils de vies de saints : c'est un de ces recueils qui doit être le « légendaire » auquel Langlois renvoie dans la note de la p. 35.

(5) Dans la version abrégée, la bête est spécifiée : c'est un cerf. Dans le roman en vers la bête a une apparence fantastique : « Semblant en face d'omme avoit » (v. 230).

(6) Le poème donne à cet épisode une couleur chevaleresque. Julien assiste les Chevaliers de l'Hôpital dans leurs combats contre les Turcs et est fait chevalier en récompense de son courage.

(7) Le poème est ici beaucoup plus détaillé, il raconte que Julien se décida à revenir sur la fausse nouvelle de la mort de son père; puis il lui fait faire naufrage à son retour de Terre Sainte.

ques de Compostelle, espérant que quelque pèlerin de son pays pourra lui dire ce que ses parents sont devenus. En route vers Compostelle, il se trouva arrêté par une guerre : le comte du pays est assailli perpétuellement par des voisins. Julien, accueilli charitablement par un chevalier et voyant la situation du pays, veut renoncer à sa vie errante et « maintenir chevalerie » (1) ; il prend part aux combats, s'y distingue et est fait chevalier. Après la mort du comte, tombé mortellement blessé, dans un combat, ses hommes désignent Julien pour continuer la guerre et lui offrent la main de la comtesse. Julien accepte : il met bientôt fin à la guerre et vit pendant quelques années en paix avec sa femme, à laquelle il a révélé les prénoms de ses parents, mais rien de plus.

Sur ces entrefaites, le père et la mère de Julien, qui ne peuvent se consoler de la perte de leur fils, font un pèlerinage à Saint-Gilles, afin d'avoir des nouvelles de lui, s'il est en vie, ou de prier pour son âme, s'il est mort. Après avoir fait leurs dévotions à Saint-Gilles, ils se joignent à une troupe de pèlerins qui va à Saint-Jacques ; ils arrivent ainsi au château de Julien: en apprenant le nom du seigneur, ils soupçonnent qu'il pourrait être leur fils. Pendant une absence de Julien, qui est à la chasse, sa femme les accueille charitablement, les interroge, reconnaît leurs noms, leur dit que son mari est en effet leur fils, et les couche dans son propre lit, en attendant que Julien revienne. Julien entre inopinément, pénètre dans la chambre dont les fenêtres sont fermées, croit reconnaître dans le lit sa femme, couchée à côté d'un amant, et tue les deux malheureux d'un seul coup d'épée. Sa femme, survenant, lui apprend de quel crime il s'est involontairement rendu coupable. Accablé de douleur, il résoud de se vouer à une vie de terribles pénitences et, malgré ses supplications, sa femme, qui elle aussi se dit coupable (puisqu'elle a placé les parents de Julien dans le lit fatal), insiste pour l'accompagner. Le couple quitte secrètement le château, « nus pieds et en langes », et se rend à

(1) Ici encore, le récit du poème est quelque peu différent, la jeune comtesse que Julien épouse n'est pas veuve, etc. — Dans la version abrégée, la position que Julien obtient est moins brillante : le comte, qu'il a secouru dans sa guerre, lui accorde, en récompense, la main d'une veuve et un château comme dot. Ce récit, justement parce qu'il est plus simple, semble plus vraisemblable et plus primitif. Le rapport entre la « version abrégée » et la « version développée » est une question difficile.

Rome, où Julien se jette une seconde fois aux pieds du pape, qui lui conseille une vie de pénitence et de charité.

Le comte et la comtesse errent pendant sept ans, en mendiant leur pain ; enfin ils arrivent à un fleuve rapide et violent, le « Gardon (1) » ; là ils trouvent un passeur, qui exploite les voyageurs. Julien, sur la proposition de sa femme, prend la résolution de se faire passeur lui-même et de transporter les voyageurs pour rien. Le couple réussit à se procurer d'abord un bateau, ensuite à construire une cabane (*loge*) ; enfin, à l'aide de quelque argent donné par charité, ils construisent une maison, où ils accueillent les passants.

Sept nouvelles années se passent ainsi. Un jour, qu'il fait un temps effroyable, aucun hôte ne se présente, à la grande douleur de la femme ; la nuit venue, on se couche ; la femme, qui ne peut dormir, entend une voix qui vient de l'autre côté du fleuve : « Franc Julien, pour Dieu, passe-moi ! » Ce cri est répété jusqu'à trois fois. La femme réveille Julien, qui commençait à s'endormir et lui dit ce qu'elle a entendu ; Julien refuse d'abord de sortir, par le temps qu'il fait, mais la femme dit que, dans ce cas, elle ira elle-même prendre le voyageur ; il y va sous condition que sa femme allumera une lumière. Il traverse le fleuve à grand'peine et trouve l'homme, un « mesel » (lépreux) qui lui demande l'hospitalité. Il est si faible que Julien est obligé de le porter dans sa barque ; une fois le fleuve traversé, Julien et sa femme le portent dans leur maison. Comme il se plaint du froid, on fait du feu, on lui donne à manger ; mais le malade dit toujours qu'il meurt de froid, il demande que la femme de Julien vienne le réchauffer de son corps. Julien hésite, mais, sur la prière de sa femme, il finit par consentir (2). Julien se couche seul, la femme installe le malade dans l'autre lit, couvre le feu, puis, quand elle revient vers le malade pour s'étendre à son côté, elle ne le trouve plus. Etonnée, elle va vers la porte et la trouve fermée. Elle pleure ; mais le « mesel » crie du dehors : « Femme,

(1) *Sic* dans la légende en prose ; dans la légende latine *ad Gaudonem*, qui doit être une faute pour *ad Gardonem ;* le nom manque dans le roman en vers. Déjà les anciens Bollandistes ont cru qu'il s'agissait du Gard ; on dirait que l'auteur a confondu le Gard et le Gardon. Je note ici, sans y attacher beaucoup d'importance, que le Gardon est nommé dans une chanson de geste, le *Charroi de Nîmes ;* voir J. Bédier, *les Légendes épiques*, I, 343-345.

(2) Cet étrange épisode (*Archiv.*, t. 107) se retrouve tout entier dans le roman en vers, v. 4694 et suiv.

ne pleure plus ; je suis Jésus-Christ (1), à qui rien n'est caché ; pour la grande miséricorde que vous m'avez faite et pour la foi de votre mari, votre péché d'homicide vous est pardonné. Je vous accorde en outre un don durable : tout homme qui aura, en voyage, besoin d'un logis, n'aura qu'à dire un *pater noster* pour vous et pour les âmes de ceux que votre mari a tués et il trouvera sans faute un bon hôtel. »

La voix se tait, et Julien dit à sa femme que c'est elle qui, par sa charité, a sauvé leurs deux âmes. Après cet événement merveilleux, ils vécurent encore sept ans ; au bout de ce temps, des voyageurs, qui étaient en réalité des larrons, se firent recueillir dans leur maison, pour la piller, croyant qu'ils étaient riches. Un larron tua les époux d'un seul coup, comme Julien avait tué ses père et mère. De grands miracles eurent lieu sur leurs corps, qui furent finalement transportés à Bride (Brioude), où on les vénère encore (2).

Il est évident que cette légende, singulièrement romanesque, rentre dans un groupe de récits, étudiés par un philologue italien, que la science vient de perdre, Arturo Graf (3), et qui ont pour thème la puissance de la fatalité. La plus connue et la plus étrange de ces légendes médiévales est celle du *Pape Grégoire*, qui, au siècle dernier, s'imprimait encore, en Allemagne, comme livre populaire : elle présente des analogies évidentes avec le mythe antique d'Œdipe, bien qu'on puisse se demander s'il y a rapport historique ou simple coïncidence (4). Ces légendes médiévales se composent d'ordinaire de deux parties principales : le récit du crime, commis sous l'influence de la fatalité (un meurtre, dans *Grégoire*, un parricide, dans *Julien*), puis l'histoire de la pénitence du héros.

Comme la légende de Grégoire est plus ancienne que celle de Julien (nous trouvons *Grégoire* en France dès le XIIe siècle,

(1) Dans la version abrégée, le malade mystérieux n'est pas le Christ, mais un ange.

(2) Ce détail se retrouve dans le poème, v. 4834. C'est évidemment une tentative pour identifier Julien l'Hospitalier avec le saint Julien de Brioude, dont la légende est tout autre.

(3 *Miti, leggende... del medio evo* (Torino, 1892), I, 273.

(4) La légende de Judas, également très répandue, et encore exploitée au XVe siècle par les auteurs des « mystères », porte encore mieux l'empreinte de la fatalité : elle semble bien se rattacher à l'histoire d'Œdipe (elle paraît d'ailleurs d'origine byzantine); l'histoire de la pénitence y manque naturellement. — Je signale, sans les approuver, les idées sur la légende de Julien et la légende de l'inceste, émises par M. Otto Rank dans son livre *Das Inzestmotiv in Dichtung und Sage* (Leipzig, 1912), p. 361.

dans le beau poème publié par V. Luzarche, imité à la fin du XIIe siècle en Allemagne par Hartmann d'Aue) et qu'il est difficile de nier le rapport historique qui existe entre les deux légendes, nous devons admettre que c'est l'auteur primitif de celle de Julien qui est l'imitateur.

Considérons maintenant les deux parties de notre légende : pour ce qui est du crime, l'auteur d'un pareil récit avait évidemment le choix, il pouvait se servir de récits antérieurs, qui n'étaient pas nécessairement fatalistes. C'est le cas de la légende que nous étudions : le parricide involontaire de Julien est la variante d'un thème très ancien de nouvellistique internationale (1).

Erwin Rohde, ce philologue qui connaissait les moindres recoins de la littérature antique et qui en même temps savait se servir de la méthode comparative, a signalé, dans une étude sur la Nouvelle grecque, des traces de nouvelles antiques dans la collection des fables ésopiques et chez Phèdre, le fabuliste latin. Il a appelé notamment l'attention sur le récit suivant de Phèdre (2). Un mari, dont on a excité la jalousie contre sa femme, se sert du stratagème du voyage fictif, revient inopinément chez lui pendant la nuit, pénètre dans la chambre de sa femme, tâtonne au milieu de l'obscurité dans le lit, saisit une tête à cheveux courts, donc une tête d'homme, frappe et découvre qu'il a tué son propre fils, que la mère avait, sans mauvaise intention, placé dans son lit.

Rohde voit dans ce conte l'original de l'épisode du parricide du Julien, en même temps que du récit indien suivant, qui se trouve dans certaines rédactions du *Pancatantra* (3) et ailleurs encore (4). Un marchand part pour un voyage lointain ; il recommande à son fils, encore jeune, d'acheter un objet particulièrement coûteux, si on le lui offre. Quelques années après, le père étant toujours absent, le fils, devenu grand, voit un jeune

(1) *Der griechische Roman*, p. 595 (2e édit).

(2) III, 10. Rohde signale un récit analogue, réduit à quelques mots, chez le pseudo-Plutarque, *De Fluviis*, ch. 20, 1, éd. Hercher.

(3) Notamment dans la traduction malaise, faite sur une version tamoule et traduite en hollandais par Klinkert (*Pandja Tandaran*, Zalt-Bommel, 1870, p. 77).

(4) Le récit se retrouve dans un recueil bouddhique chinois, traduit du sanscrit en l'an 516 de notre ère; voir E. Chavannes, *Cinq cents contes et apologies*, III, 247 (n° 461) : cette rédaction n'est pas très bonne. — Le premier qui ait signalé, à notre connaissance, la ressemblance entre les contes indiens et l'histoire de saint Julien est Loiseleur-Deslongchamps, le précurseur trop oublié de Benfey; voir *Mille et un jours*, édit. du « Panthéon littéraire », pp. 643-644.

brahmane, qui offre un écrit, pour lequel il demande un prix exorbitant. Le jeune commerçant, se rappelant la recommandation de son père, achète le rouleau, et le suspend dans son lit. Quelque temps après, le père, si longtemps absent, revient de voyage, au milieu de la nuit : dans la demi-obscurité de la chambre à coucher, il croit voir sa femme couchée dans son lit avec un homme. Il tire son sabre pour frapper le couple : le sabre coupe seulement le fil auquel était suspendu l'écrit acheté par le jeune homme. Le père saisit la feuille qui tombe, allume un flambeau pour lire ce qui est écrit et n'y trouve que ces mots : « Celui qui agit avec précipitation s'en repentira certainement. » Cette lecture le fait réfléchir : il éveille le couple endormi, et découvre que l'homme était son fils, que sa femme avait placé à côté d'elle sans mauvaise intention.

Nous retrouvons ici le récit antique, ingénieusement modifié, avec une conclusion heureuse. La supposition la plus simple, pour expliquer la parenté des trois récits, c'est que, tandis que le conte antique avait été transporté anciennement dans l'Inde, il entra en Occident, au moyen-âge, dans la circulation littéraire, sous la forme que Phédoc lui avait donnée; un autre récit du même poète est ainsi devenu, au XIIIe siècle, un charmant « lai », le *Vair Palefroi*, et au XVe un conte en prose (1). Il est également possible que le récit indien ait été retransporté en Occident au moyen-âge. En tout cas, on admettra, avec Rohde, que les trois récits sont historiquement apparentés.

Quant à la pénitence que s'impose Julien après son parricide involontaire et à l'hospitalité qu'il offre à un être surnaturel, un ange, dans la version abrégée, le Christ lui-même, dans les rédactions développées, nous sommes ici en présence d'un problème complexe. Marcel Schwob avait signalé, dans son étude sur *Julien l'Hospitalier* (2), l'analogie frappante qui existe entre l'histoire de Julien, faisant traverser le fleuve au « mesel », qui est en réalité le Christ, et la belle légende de saint Christophe, faisant également traverser un fleuve au Christ, se présentant sous la forme d'un enfant. Dégageons d'abord ce qui est propre à la légende de Julien : l'hospitalité.

(1) E. Langlois, *Nouvelles françaises inédites du XVe siècle* (Paris, 1908), p. 7.
(2) Reproduite dans M. Schwob, *Spicilège* (Paris, 1896), pp. 157 et suiv.

Le thème d'un Dieu, d'un être surnaturel se présentant sous une forme humaine, pour mettre à l'épreuve l'hospitalité, la bienfaisance des mortels, s'est imposé à l'imagination des peuples les plus divers : chez les Grecs, on trouve Philémon et Baucis ; dans l'Inde, la belle légende, devenue célèbre par le poème de Gœthe, d'Indra et de la bayadère (1). L'analogie précise consiste dans le fait que Julien, comme Christophe, se fait « passeur », et transporte ainsi, comme Christophe, le Christ à travers un fleuve. Je ferai d'abord observer que les rédactions anciennes de la légende si singulière de saint Christophe, qu'elles soient grecques ou latines, ignorent absolument les « enfances » du martyr, y compris l'histoire du Christ porté ; cette histoire paraît d'abord en Allemagne (2) dans un poème à la fin du XIIe ou au début du XIIIe siècle, et dans un autre poème plus récent, puis en Italie, dans la *Légende Dorée*. Si l'on admet, entre les deux épisodes, un rapport historique direct, il faudrait accorder, la priorité à celui de saint Christophe, qui, sans présenter des titres antérieurs à la fin du XIIe siècle (3), paraît cependant plus ancienne que celle de Julien. Mais avons-nous le droit d'établir un pareil rapport ? Il est remarquable que Vincent de Beauvais, qui connaît saint Julien l'Hospitalier, ne connaît, au sujet de saint Christophe, que l'ancienne légende, sans l'histoire du Christ porté ; il en est de même d'un légendaire de la seconde moitié du XIIIe siècle, étudié par M. Paul Meyer (4). L'histoire du Christ porté, semble-t-il, n'a été connue en France que tardivement et n'a dû son immense popularité qu'à la *Légende Dorée*, répandue partout par les Dominicains vers la fin du XIIIe siècle, par conséquent à une époque où la légende de saint Julien était depuis longtemps connue.

Dans ces conditions, on peut se demander si les deux épi-

(1) Il est curieux de comparer le poème de Goethe (*der Gott und die Bayadere*) à sa source, Rogerius, *la Porte ouverte* (Amsterdam, 1670), p. 220.

(2) Voir K. Richter, *Der deutsche S. Christoph*. Berlin, 1896.

(3) Un effort a été recemment tenté par M. Speyer, le savant sanscritiste de Leyde, pour attribuer à la legende de saint Christophe, y compris l'épisode du Christ porté, que M. Speyer considère comme ancien, une origine bouddhique : voir *Bydragen tot de taal-land-en-volkenkunde*, LXIII (1909), pp. 368 et suiv. Je dois dire que l'érudition ingénieuse de l'auteur ne m'a pas convaincu.

(4) *Notices et extraits des monuments*, tome XXXVI. L'histoire du Christ porté manque également dans les versions signalées par M. P. Meyer, *Notices et extraits*, XXXV, p. 82, et *Romania*, XXIII, p. 180, de même que dans les légendes en français et en latin, publiées par Mussafia dans le tome 129 des *Sitzungsberichte* de l'Académie impér. de Vienne.

sodes n'ont pas été imaginés indépendamment l'un de l'autre d'après des modèles traditionnels plus anciens. Marcel Schwob a justement remarqué que le « passeur » appartient au folklore ; on peut ajouter que déjà dans l'Antiquité on avait rapproché le thème du « passeur » de celui de « l'hospitalité ». C'est ainsi que les Grecs avaient le beau récit comme quoi Héra, la déesse, prit un jour la forme d'une vieille femme, pour éprouver les bonnes dispositions des mortels ; comme quoi elle pria le jeune Jason, qui revenait de la chasse, de lui faire traverser le fleuve Anauros, gonflé par la fonte des neiges ; comme quoi Jason accéda à son désir et la porta saine et sauve sur ses fortes épaules (1). Un indice de la popularité au moyen-âge de ces sortes de récits se trouve dans la charmante historiette, rapportée par Thomas de Cantimpré, du moine qui trouva, au milieu de l'hiver, un petit enfant admirablement beau, qui était assis dans la neige et pleurait de froid ; le moine recueillit l'enfant pour le conduire dans son couvent, mais l'enfant s'échappa de ses bras et disparut : l'enfant était le Christ. Ce récit rappelle de suite l'histoire de l'enfant divin porté par Christophe, mais en peut être difficilement un dérivé, vu que, comme nous l'avons dit, cet épisode de la légende de Christophe était, du temps de Thomas de Cantimpré, à peu près inconnu dans les pays de langue française. Le plus simple est donc de supposer que des récits analogues circulant oralement ont été les modèles communs de la légende de Christophe et de celle de Julien.

Il ne nous reste plus qu'à examiner un détail essentiel de la légende de Julien dans toutes les versions (2) : la prédiction de l'animal traqué à la chasse par Julien. Ici encore, nous sommes en présence d'une donnée fort ancienne : rien n'est plus fréquent, dans les récits des peuples les plus divers, que les apparitions d'animaux qui parlent et qui savent des choses que les mortels ignorent, qui prédisent même l'avenir. Mais comme il s'agit ici d'une histoire de saint, on peut rappeler spécialement une légende hagiographique, ancienne et très intéressante par les problèmes qu'elle soulève et, de plus, très

(1) Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, 66, traduction de La Ville de Mirmont, Paris, 1893, p. 93.

(2) Sauf dans la version en prose italienne publiée dans le *Propugnator*, V, (1872), p. 746 et qui paraît un dérivé de la version développée, par conséquent sans autorité.

populaire au moyen-âge, celle de saint Eustache, où l'apparition d'un animal merveilleux qui parle (un cerf, comme dans la rédaction abrégée de la légende de Julien) exerce une influence décisive sur la vie du héros (1).

Jusqu'ici nous avons considéré la légende de Julien en quelque sorte dans ses éléments abstraits : prédiction, parricide commis sous l'influence de la fatalité, pénitence. Essayons maintenant de déterminer dans quel pays ce récit (qui, comme nous l'avons dit, ne semble pas plus ancien que le XIIIe siècle) a été imaginé.

D'après les trois versions développées, Julien est le fils d'un comte et d'une comtesse d'Anjou (2) ; ceci est décisif et prouve que l'original de ces versions fut rédigé en France ; seul un Français pouvait avoir l'idée de faire du saint personnage le fils d'un comte d'Anjou.

Il y a plus : dans ces trois versions, ce comte est nommé Geoffroi (rédaction française : « Gefrei », latin : « Joffridus »). Geoffroi (Gefrei) d'Anjou est un personnage nommé fréquemment dans l'épopée, à commencer par *la Chanson de Roland ;* c'est une figure historique, Geoffroi Grise-Gonelle, comte d'Anjou, de 960 à 987, que les chansons de geste font vivre du temps de Charlemagne (3). Cette coïncidence peut difficilement être fortuite : c'est très probablement la célébrité du Geoffroi épique qui a amené le rédacteur de la légende développée à donner ce nom au père de son héros (4).

Il y a, dans la légende, d'autres souvenirs de la poésie épique. Julien arrive, comme pèlerin, dans un pays dont le seigneur est en guerre avec ses voisins ; il prend part à cette guerre et s'y distingue ; il finit par épouser la dame du pays après que son seigneur a été tué à la guerre. C'est là un épi-

(1) Le cerf merveilleux de saint Hubert ne se trouve que dans des versions récentes de cette légende, postérieures à celle de saint Julien. — Voir, sur la légende de saint Eustache, le travail excellent de M. Montverdi, dans les *Studi medievali*, t. III ; M. M. (p. 202) admet également la parenté des deux légendes d'Eustache et de Julien.

(2) Seule la version en vers donne au père de Julien le titre de duc.

(3) Voir, sur ce personnage, en dernier lieu, W. Cloetta, dans son édition du *Moniage Guillaume*, t. II, p. 139, et les travaux cités. — M. Rud. Tobler (*Archiv.*, t. 106, p. 323) considère comme « hors de doute » que c'est le Geoffroi d'Anjou et du Maine, mort en 1151, qui fut le modèle du « Gefrei » de la légende. Mais il semble au moins aussi vraisemblable de supposer que l'auteur d'un récit aussi aventureux a eu présent à l'esprit un personnage devenu légendaire.

(4) Dans le poème et dans la prose française, la mère de Julien s'appelle Emme ; dans la version latine, elle se nomme Anne ; ces noms n'ont rien d'historique.

sode habituel des chansons de geste : c'est ainsi que Charlemagne jeune, sous le nom de Mainet, entre au service du roi sarrasin Galafre et épouse sa fille (il est vrai, après l'avoir enlevée) ; de même, Renaud de Montauban et ses frères aident le roi Yvon de Gascogne dans ses guerres contre les Sarrasins ; en récompense, le roi donne à Renaud sa sœur (dans d'autres rédactions : sa fille) en mariage, en même temps que l'emplacement pour y construire un château. — Cet épisode de la vie de Julien est d'autant plus remarquable qu'il se trouve dans toutes les rédactions de la légende, en y comprenant la rédaction abrégée, bien que dans celle-ci la fortune de Julien soit moins éclatante ; il a donc certainement fait partie du récit primitif, de quelque façon qu'on classe et groupe les versions.

D'autres épisodes encore rappellent la poésie narrative du moyen-âge : c'est ainsi que Julien, après la prédiction de la « bête », va en Terre Sainte : c'est là une sorte de lieu commun (voir *Renaud de Montauban*, *le Roman de l'Escoufle* etc.). Dans le roman en vers et dans la prose française, Julien va deux fois à Rome se prosterner aux pieds du pape, la première fois après la prédiction de l'animal traqué, la seconde fois après son parricide ; dans les récits médiévaux, nous trouvons habituellement ce détail qu'un personnage, après avoir commis un grand crime, se rend à Rome, afin d'obtenir l'absolution du pape lui-même (voir *Robert le Diable*, *le Dit du Bœuf* (1), légende qui présente de grandes analogies avec celle du *Pape Grégoire*, plus tard la légende du Tannhæuser, etc.).

Ce qui caractérise encore notre récit, c'est l'importance attachée aux pèlerinages de Saint-Jacques et de Saint-Gilles. On a vu, dans notre analyse, que la mention en est continuelle; qui n'a songé, en lisant cet aperçu, aux théories de M. Bédier sur l'origine des chansons de geste ? Il est vrai que ce n'était pas seulement dans les romans, mais dans la réalité, que les gens du XIIIe siècle faisaient ces pèlerinages ; cependant, Saint-Gilles était particulièrement célèbre dans l'épopée ; il y avait même tout un groupe de poèmes, toute une « geste » spécialement consacrée à Saint-Gilles. Enfin, et dans la version en prose et dans le poème, Julien l'Hospitalier est finale-

(1) Jubinal, *Nouveau Recueil*, I, 42.

ment identifié à un saint Julien particulièrement célèbre en France, celui de Brioude (1). Cette identification paraît absolument arbitraire, la légende de Julien de Brioude n'ayant rien de commun avec celle de l'Hospitalier; elle n'en est pas moins significative. Il semble donc vraisemblable que la légende ait été imaginée en France.

Admettant que la légende se soit formée, à une époque relativement récente, en combinant les éléments que nous avons énumérés et que cette combinaison se soit probablement(2) faite en France, il y a encore un problème à résoudre : quel a été le point de départ logique de l'invention ? Quel est le rapport exact entre le récit et le héros, ce saint Julien l'Hospitalier, figure singulièrement vague, qui ne semble pas exister en dehors de sa légende si étrangement aventureuse ?

Il y a un fait certain : dans toutes les versions de la légende, il est question de l'usage qu'avaient les voyageurs de se placer sous la protection de saint Julien, de dire en route un *pater noster* en l'honneur du saint, afin de s'assurer un bon abri, une fois arrivés à destination. Dans le poème et dans la légende en prose, nous l'avons vu, cet usage est institué par le Christ lui-même : c'est le « don » qu'il fait à Julien et à sa femme, après avoir été reçu par eux si hospitalièrement.

Cet usage était extrêmement répandu et ancien : saint Julien est déjà invoqué par le plus ancien troubadour, le comte Guillaume de Poitiers (né en 1071, mort en 1127) : la renommée du saint remonte donc au XIe siècle, sinon plus haut. Dès cette époque, on prenait cette hospitalité que le saint assurait aux voyageurs dans un sens très large, trop large : il procurait, disait-on, aux croyants qui l'invoquaient, non seulement « bon souper, bon gîte », mais encore « le reste », comme nous disons en citant La Fontaine. « L'hospitalité de saint Julien » acquit ainsi un renom équivoque, qui paraît dans un conte bien connu de Boccace (*Decamerone*, II, 2) lequel a donné lieu à son tour à une étude ingénieuse et spirituelle d'Arturo

(1) Voir, sur ce saint personnage et sa popularité, J. Bédier, *les Légendes épiques*, I, 355 et suiv.

(2) Il est difficile d'être plus affirmatif. Nous avons vu que la forme concise de la légende est un abrégé ; mais l'original sur lequel cet abrégé a été fait était-il identique à l'original des trois versions développées ? On pourrait soutenir le contraire. Cet original contenait-il le nom de Geoffroi d'Anjou ? Nous n'en savons rien. Des affirmations tranchantes ne sont donc pas permises.

Graf (1), où il est montré que d'autres saints du moyen âge, qui furent vénérés pour leur charité et leur bienfaisance (saint Martin, par exemple) ont eu également un renom quelque peu équivoque, mais que, chez aucun d'eux, ce renom n'est si bien établi que chez notre saint Julien.

Tout ceci admis, on peut proposer l'hypothèse suivante. Un des nombreux saints Julien que vénérait le moyen âge (2) fut considéré très anciennement (certainement déjà au XIe siècle) comme le patron des voyageurs. Quel Julien, celui de Brioude ou un autre? On ne le saura jamais. Pourquoi ce saint Julien acquit-il cette renommée spéciale ? Mystère. Les fonctions que la croyance populaire attribue aux saints du Catholicisme sont, dans certains cas, très aisées à expliquer par les circonstances de leur vie ou de leur martyre : chacun comprend pourquoi saint Sébastien est le patron des archers et sainte Marie-Madeleine la patronne des filles publiques. Dans d'autres cas, l'origine de l'attribut est très difficile à déterminer. Pourquoi, par exemple, sainte Marguerite devint-elle la patronne des femmes en couches ? C'est là, semble-t-il, une fonction singulière pour une vierge martyre; il n'en est pas moins vrai qu'au moyen âge (3), dans les douleurs de l'enfantement, les femmes invoquaient sainte Marguerite.

Je crois que, dans le cas spécial qui nous occupe, nous devons également nous résigner à ignorer. Nous devons admettre qu'une fois qu'un saint Julien, pour n'importe quelle raison, fut considéré comme le patron des voyageurs, cette fonction prit le dessus ; on oublia son nom réel, sa légende particulière et ce Julien devint un saint spécial, protecteur des voyageurs, celui qui leur assure « un hôtel », saint Julien l'Hospitalier.

Une fois les choses venues à ce point et le rite du *pater noster*, dit en l'honneur du saint, bien établi, on imagina un récit pour l'expliquer et ce récit servit de légende au saint, qui n'en avait plus. Le patron des voyageurs, le saint « hospitalier », devait avoir donné, pendant sa vie, un exemple éclatant d'hospitalité ; de là à considérer cette hospitalité

(1) *Miti, leggende... del medio evo*, II, 205 et suiv.

(2) Plus de quarante, d'après la liste des Saints dans Mas-Latrie, *Trésor de chronologie*, col. 763.

(3) Exemple : *Miracles de Notre-Dame*, édit. G. Paris et U. Robert, IV, p. 260, v. 42. Comp. H. Usener, *Götternamen*, p. 119. On trouvera dans ce livre d'autres exemples de ces fonctions singulières, attribuées par le peuple aux saints du calendrier.

comme une pénitence et cette pénitence comme la conséquence d'un crime terrible, commis involontairement, il n'y avait qu'un pas. Des récits antérieurs fournirent, comme nous l'avons vu, les éléments de la légende.

A ceux qui jugeraient cette explication forcée, on peut répondre que de plus en plus, dans le domaine de la légende, on tombe d'accord sur l'importance du *rite*, comme source de récits non-historiques. Mais il y a plus, il y a une légende hagiographique, moins connue que celle de saint Julien, fort belle cependant, dont l'origine s'explique très naturellement de la même façon. Dans ce cas, nous pouvons même désigner avec certitude le saint personnage qui donna lieu au récit légendaire.

Une des saintes les plus célèbres des Pays-Bas est sainte Gertrude de Nivelles, fille de Pépin le Vieux ou de Landen, morte en 658. Nous possédons sa biographie authentique (1). C'est la vie d'une femme très pieuse, se vouant dès l'enfance au célibat religieux et passant sa vie dans un couvent; du reste, nul événement extraordinaire. C'est avec un certain étonnement que nous trouvons, bien des siècles plus tard, aux Pays-Bas, le nom de cette sainte rattaché à une histoire étrangement romanesque et merveilleuse. Cette histoire est racontée dans la seconde moitié du XIV[e] siècle, dans un dit (*sproke*) du poète hollandais Willem van Hildegaersberg, au siècle suivant dans un poème en couplets, qui est évidemment l'œuvre d'un chanteur populaire (2). Cette légende revient à ceci : Gertrude, jeune fille de noble naissance, fut aimée d'un brillant chevalier qui l'eût volontiers épousée et qui fut navré de la voir préférer la vie religieuse et entrer au couvent. Ne pouvant se séparer d'elle, le chevalier va la visiter fréquemment dans son cloître; pour lui faire plaisir, il fait au couvent des dons magnifiques qui épuisent sa fortune. Ruiné, il se désespère ; un jour, le Démon se présente à lui sous forme humaine et lui permet de réaliser pendant un espace de sept ans tous ses désirs;

(1) M. Bruno Krusch, si sceptique quand il s'agit de vies de saints de l'époque mérovingienne, admet l'authenticité de la vie de Gertrude et en a donné une édition critique dans les *Scriptores rerum merovingicarum* (*Monumenta Germaniae*, série in-4°), II, 447.

(2) Willem von Hildegaersferch, *Gedichten*, éd. Bischops et Verwys, p. 142; Hoffmann von Fallersleben, *Horae Belgicae*, X, 93. Le poème en couplets est poétiquement bien supérieur au récit de Willem.

seulement, au bout de ce temps, l'âme du chevalier lui appartiendra. Le chevalier accepte, il écrit le pacte et le scelle avec son sang (1).

Pendant sept ans, le chevalier peut, en effet, mener de nouveau une vie large et magnifique ; quand, les sept ans révolus, le jour fatal est arrivé, il va visiter une dernière fois le couvent où se trouve Gertrude, pour prendre congé. Il offre aux religieuses le repas d'adieux ; de leur côté, les religieuses lui offrent le vin pour lui souhaiter bon voyage. Gertrude, qui connaît par une révélation divine le pacte conclu, lui offre aussi sa coupe ; le chevalier, désespéré, refuse d'abord, mais la religieuse insiste : « Buvez ceci pour l'amour de moi (2). » Le chevalier vide la coupe, part, arrive à l'endroit où il avait signé le pacte, y trouve le Diable ; mais celui-ci se déclare vaincu : l'amour de Gertrude protège le chevalier et le Démon lui rend le fatal parchemin (3). Le chevalier retourne au couvent, y est reçu avec joie par les religieuses, Gertrude en tête, et y fait pénitence en entrant lui-même en religion. C'est pourquoi, disent finalement les narrateurs, on boit, en prenant congé d'un voyageur, « l'amour de sainte Gertrude ».

La coutume d'offrir au voyageur qui part une dernière coupe d'adieu, qui le plaçait en quelque sorte sous la protection de la sainte, de « boire l'amour de sainte Gertrude (*sint Geerten minne*) » était, en effet, très répandue dans les Pays-Bas et dans certaines régions d'Allemagne (4) ; Gertrude devint, elle aussi, du moins dans les pays germaniques, une protectrice des voyageurs. Ce qui est curieux, c'est que, d'après l'étude citée de M. Graf (5), le nom de la pieuse abbesse finit, lui aussi, par

(1) Remarquons en passant que nous avons ici un des plus anciens exemples d'un pacte écrit ou scellé avec le sang. Voir, pour d'autres exemples, *Romania*, XXIII (1894), 605, note.

(2) Le narrateur se représente évidemment le couvent de Gertrude sur le modèle des grands couvents de femmes de son temps, où l'on vivait brillamment et recevait les chevaliers.

(3) Dans le poème anonyme en couplets, ici comme ailleurs, singulièrement plastique, le Démon voit Gertrude assise derrière le chevalier, sur son cheval, et le protégeant.

(4) La traduction de *minne* par « amour », dans cette location, est médiévale : *Et rogat ut potent Sancte Gertrudis amorem* (poème latin du XIII[e] siècle). Cependant, selon certains germanistes, le sens primitif de *minne* dans cette locution serait « souvenir, commémoration » et la coutume un souvenir de l'habitude des anciens Germains de boire en invoquant les Dieux. En tout cas, il semble bien que, dans cette coutume, sainte Gertrude ait pris la place d'une ancienne divinité germanique.

(5) *Miti leggende...* II, 212.

acquérir une réputation équivoque, tout comme celui de Julien l'Hospitalier.

Ceci établi, on voit comment la légende s'est formée : elle a été imaginée, pour expliquer l'origine de la coutume, par un esprit à la fois ingénieux et poétique, qui s'est servi de deux données très répandues au moyen âge : le chevalier qui dépense, par un excès de libéralité, tout ce qu'il possède, et le pacte avec le Diable, qui tourne à la confusion de celui-ci (légendes anciennes, surtout celle de Théophile).

Nous croyons que la légende de saint Julien l'Hospitalier s'est formée de même : ici, comme si souvent, c'est le *rite* qui a créé le *mythe;* l'inverse est beaucoup plus rare.

Si saint Julien doit beaucoup à celui qui, le premier, imagina sa légende, il doit tout autant, sinon plus, à Flaubert (1). Sans lui, la légende ne serait connue que des érudits : par la puissance de son style, par son art d'élaguer et de simplifier, par la splendeur surtout de l'épisode final, Flaubert a fait du « conte » une de ces conceptions d'une valeur universelle, que tous connaissent et admirent.

G. HUET.

(1) La réussite de Flaubert est d'autant plus remarquable que sa seule source semble bien avoir été le travail de l'honnête Langlois, exécuté dans le pire style Louis-Philippe.

POÈMES

LES OMBRES HEUREUSES

Les deux femmes au teint de cuivre sont venues,
avec le soir, sous les sauvages orangers,
et leurs cheveux épars sur leurs épaules nues
Dessinaient des anneaux légers.

Leur front était paré d'une rose de Chine ;
le vent tiède et le souffle odorant du désir
gonflaient légèrement leur suave poitrine,
siège adorable du plaisir.

Leur bouche fraîche s'est unie à notre bouche,
elles nous ont offert des colliers de jasmin,
et la nuit claire les retint sur notre couche,
amoureuses jusqu'au matin.

O bois, plateau sauvage, île sombre et lointaine,
je vous donne à jamais ma pensée et mon cœur,
pour toutes vos beautés dont ma mémoire est pleine,
et pour ces femmes de couleur !



Cesse de m'agiter, ô démon des voyages,
et toi, cher sentiment de mon pays, tais-toi,
voix trop tendre qui murmures au fond de moi,
comme le bruit des flots au creux des coquillages.

J'ai bâti ma demeure à côté d'un tombeau
sur les plateaux du vent et de la terre morte :
l'ombre d'un camphrier marque devant ma porte
le passage embaumé de chaque jour nouveau.

Des femmes aux pieds nus viennent ; leurs chevelures
belles et souples, se dénouent entre mes mains
et leurs corps toujours prêts d'amoureuses sont teints
de la couleur du soir et des oranges mûres.

Le bien que j'ai trouvé chez les Dieux étrangers
m'a changé mon exil en faveur de fortune :
je ne céderai pas à ta plainte importune,
Voix tentatrice du voyage et des dangers !



Je me suis dit : reposons-nous sur le présent,
ce beau jour est à nous, respirons-en l'essence,
et goûtons jusqu'au bout toute la jouissance
de la saison nouvelle et du vent caressant !

La chair de ma maîtresse est chaude et colorée
comme le soir austral au fond des bois ombreux,
les parfums de la nuit flottent dans ses cheveux,
ses baisers sont plus doux que la mangue sucrée.

Que peuvent contre nous les choses de demain,
le moment des adieux, les appels du navire,
et les rivages où le sort doit me conduire,
si l'aujourd'hui suave et calme est notre bien ?

Et je reviens, sur ta poitrine chaleureuse,
poser mon front exempt de trouble et de souci,
et retrouver, au sein du bienfaisant oubli,
le silence et l'odeur de la mort ténébreuse !



Ton amour restera sur mon cœur tourmenté,
comme un arbre paré de feuillage nocturne
aux stériles hauteurs de l'île taciturne
où les dieux vers toi m'ont porté.

Les vents tumultueux, les oiseaux de passage,
mêlés à mes pensers, leurs frères dédaigneux,
hanteront seuls la cime et les rameaux ombreux
découronnés par chaque orage ;

Et la fleur double que l'orgueil et que l'amour
feront s'épanouir en pourpre ténébreuse,
remplira du parfum de sa présence heureuse
le mystère de chaque jour.

Ah ! qui vous gardera des mains profanatrices,
arbres perdus, fleurs rares, cœurs passionnés,
quand reviendra le temps des adieux résignés
devant les mers séparatrices !

L'OFFRANDE DES GLAIEULS

Je t'apporte les fleurs de l'arrière-saison,
les fleurs de feu, les fleurs de sang, glaïeuls sauvages,
éclat suprême de la terre en pâmoison
aux limites de l'herbe haute et des orages.

Elles s'ouvraient aux abords bleus de la forêt,
comme l'orgueil dernier et la plus pleine joie
de tout l'espace morne et du pays muet,
où le vent éperdu se déchaîne et tournoie

Et, sous ces fleurs, il m'a paru que ta beauté,
riche de tout le sang des races disparues
et des feux de la terre en sa maturité,
revêtait à mes yeux des splendeurs inconnues,

Et que je découvrais, avec les jours nouveaux,
l'épanouissement en toi de ma pensée,
île heureuse apparue au fond des vastes eaux,
calme soleil après la sombre traversée !

Pensée haute, saison glorieuse, âge mûr !
Dans notre cœur ardent, palpitant et vivace
vous avez imprimé, comme un stigmate sûr,
l'ineffaçable trait du temps et de la Race !

Au fond des bois, sous les dzahâns *vastes et vieux,*
nous sentons, chaque jour, nous fuir l'insouciance
et s'épuiser en nous la jeunesse des Dieux,
aux révélations de notre conscience,

Et lorsque, plus troublante au tomber de la nuit,
l'odeur lointaine des sauvages orchidées
nous arrive du fond des espaces où luit
le feu des astres d'or et des traces lactées,

Le plaisir s'ouvre à nous comme un tombeau fleuri,
sous les inscriptions vaines et les guirlandes,
et notre âme, alentour, erre comme un esprit
revenu pour cueillir d'incertaines offrandes.

Pareilles à ces fleurs de pourpre et de vermeil,
ta beauté somptueuse et ma pensée altière
ont l'éclat de la mort du sang et du soleil
à l'horizon perdu de l'herbe et de la pierre.

Reçois-les donc, avec tout le poids de mon cœur !
Qu'elles soient désormais ta joie et ta parure,
et l'enchantement sombre, et la suprême ardeur
de ta chair colorée et de ta chevelure !

Et quand viendra le jour où s'ouvriront pour toi
le suaire de pourpre et la porte nocturne,
tu pourras saluer, sans pleurs et sans effroi,
la Mort, entrée en visiteuse taciturne.

Car mon vers immuable, aux bords de l'avenir,
aura porté ton nom, ton culte et ton image,
et tout ce qu'en ton être auront fait resplendir
l'âme d'ombre et le sang de l'Emyrne sauvage.

LES DERNIERS FRUITS

Fruits trop mûrs ! les derniers d'une saison qui meurt !
fruits marqués des couleurs et des feux de l'automne,
opulence finale et suprême faveur
d'une terre qui s'abandonne,

Vous cédez au poids seul de la maturité,
et nul vent froid, nulle cruelle intempérie,
en cet automne austral calme comme un été,
n'a fait votre pulpe meurtrie.

Chaque jour qui s'en va fait place en souriant
au jour nouveau qui vient, chaque morte ramure
laisse sa part de sève au rameau verdoyant,
la fleur cède à la graine mûre ;

Le vivre et le mourir ont la même douceur !
Mais pourrons-nous jamais, pleins de cette pensée,
asservir au destin l'orgueil de notre cœur,
et son ardeur désabusée?

Comme un arbre penché sous la charge des fruits,
notre bel aujourd'hui resplendit et décline
sous un ciel revêtu de la couleur des nuits,
où déjà demain se devine.

O Terre, inspire-nous de ton enseignement!
comme s'ouvre un épi, comme un fruit se détache,
incline peu à peu jusqu'au renoncement
ce cœur qui vainement s'attache,

Terre des Dieux perdus! Terre que les tombeaux
dénoncent à l'avance à mourir condamnée
dans la stérilité morne de tes plateaux,
mais qui, face à la destinée,

Attises, comme un feu splendide et terminal,
l'éclat tombé du sang de tes races obscures,
et les reflets derniers du bel automne austral
à la chute des mangues mûres!

LE TOMBEAU DE GAUGUIN

Lorsque le temps aura, belles Tahitiennes,
à tout jamais couché sous les grands arbres bleus
vos corps de sombre nuit et vos grâces païennes,
tout ne tombera pas dans le néant ombreux.

De ces visages fins et de ces formes nues,
de ces cheveux fleuris d'un hibiscus pourpré,
et de ce geste d'amoureuse bienvenue
que fait la main tenant un fruit vert ou doré,

Il restera le souvenir qui nous enchante,
par l'effet du dessin et des belles couleurs;
vous serez à jamais vivantes et charmantes
du charme fruste et nu de vos îles en fleurs!

Vous garderez toujours votre grâce un peu rude,
adolescent de cuivre aux membres assouplis,
qui conduisez dans une ombreuse solitude
un groupe rouge et blanc de chevaux du pays,

Et vous toutes, aussi, figures anonymes,
petites filles aux colliers de jasmins blancs,
femmes assises des rivages maritimes
sous les arbres à pain et sous les flamboyants !

Car le Maître des traits et des belles nuances
vous immortalisa sous son noble pinceau,
et vous symbolisez pour nous les jouissances
et les enchantements d'un continent nouveau.

Nous qu'ont passionnés le goût des grands voyages,
la volupté des sens et la beauté du corps,
apportons aujourd'hui nos vers et nos hommages
à l'Artiste couché dans le sein de la Mort.

Il repose dans la douceur océanienne,
au fond d'un golfe bleu, sous des bois inconnus,
sans qu'autour de sa tombe autre chose ne vienne
que le bruit de la mer et le pas des pieds nus.

Jeunes femmes, prenez le voile funéraire,
les fleurs de pourpre, les fruits d'or, le miel sucré,
renouvelez pour lui le culte héréditaire,
et l'offrande suprême et le rite sacré,

Car il eut au plus haut, chères voluptueuses,
aux bords mélodieux du Pacifique austral,
le goût de vos beautés sombres et somptueuses,
et l'amour infini de l'archipel natal !

AU ROYAUME DES SABLES

à M. Aribaud.

I

D'autres pourront chanter, terres du grand désert,
la désolation vide des paysages,
par les plaines de sel où luisent les mirages,
et les sables mouvants comme l'eau de la mer ;

Ils pourront évoquer les villes inconnues,
toutes grises, au fond de vos immensités,
et, passant les confins des pays habités,
les aventures des caràvanes perdues.

Les douze Mois ont fui monotones et beaux,
et les Soudans de feu m'ont brûlé, sans que j'aie
rencontré pour dormir la verte palmeraie,
avec le puits d'eau douce et les tentes de peaux.

La Muse qui chanta l'olive et la grenade,
et les monts bleuissants du rivage latin,
attentive, aujourd'hui, vers l'espace sans fin,
écoute le galop des chevaux des nomades,

le galop des chevaux, sombre comme la mort,
dans les sables marqués des dernières défaites,
où n'a jamais fleuri la rose des poètes
et dont les cieux taris nous défendent l'abord.

Muse, pourquoi tenter de franchir la barrière ?
Le destin qui m'est fait, je ne l'ai pas voulu,
et ce n'est pas pour moi qu'un trésor est perdu
au fond de ce désert sans cœur et sans frontière.

II

Les beaux chevaux venus de la Mauritanie,
les chevaux blancs, teints aux crinières de henné,
s'ébrouaient au départ, et leurs naseaux tournés
hennissaient au lointain de la brousse infinie.

Les hommes bleus, aux longs cheveux, qui les montaient,
parés de bracelets et d'amulettes saintes,
se livraient, éperdus, aux brûlantes étreintes
des vents rouges, venus des sables qui flambaient.

Par la route, où les puits démarquent par centaines
les étapes, ils s'en allaient vers les cités
que défendent, aux horizons illimités,
les mirages et les histoires incertaines ;

Ils s'en allaient revoir au cœur des belles nuits,
des nuits blanches, au fond des pierreuses vallées,
les terrasses de lune et les femmes voilées
que l'avare désert nourrit comme des fruits.

Et nous, les prisonniers de la terre des fièvres,
nous restions, évoquant, en de lointains départs,
le rivage Atlantique offert à nos regards,
et la brise d'Europe agréable à nos lèvres ;

Nous restions, et bientôt l'ombre du vaste soir
avait fait disparaître, à l'horizon qui bouge,
les hommes bleus, les chevaux blancs et le vent rouge,
et la figure souriante de l'Espoir !

PIERRE CAMO.

L'IDYLLE VÉNITIENNE

I

A L'INCONNUE

Où êtes-vous, à cette minute, ô voyageuse que j'attends!

Sur quelle page de l'atlas faut-il que je cherche le lac, la forêt couronnée d'or, la plaine vêtue de pampres, la petite ville blottie sous l'automne, qui se mirent, au passage, dans les vitres de votre wagon, tandis que mes désirs vous appellent ?

J'ignore d'où vous venez, chère étrangère, et si vous êtes blonde ou brune, et quel goût, sur votre bouche, a votre âme. Mais je sais que je vous reconnaîtrai tout de suite, parmi la foule, aux Giardini, devant San-Marco, sur la terrasse du Lido... Vous serez celle qui me plaira le plus... Et vive la belle aventure !

Vous, bercée par la chanson des rails, le front au carreau, les yeux perdus dans le ciel fugitif, vous ne rêvez pas d'amour... Vous ne songez qu'à l'Enchanteresse, toute blanche, là-bas, au bout du voyage, et qui vous sourit du seuil de la mer... Vous ne songez qu'aux palais de marbre, aux campaniles roses où nichent, côte à côte, les ramiers et les angélus, aux barcaroles, aux sérénades... Et cela suffit bien, pour l'instant !

Surtout, ne vous arrêtez pas en route... N'écoutez pas votre mari qui veut dormir, cette nuit, à Milano, et vous montrer, demain, le Musicien de l'Ambrosienne et l'Homme à la Hallebarde ! Ils ont le temps !... Au lieu que, moi, je défaille presque... je suis là, tout pâle, à penser à vous, à me dire : « Quel sera son nom : Sonia, Gretchen ou Kate ?... Aura-t-elle, comme un ruban bleu, sur ses seins menus, cette veine dont je raffole, et, dessous, le cœur innocent, le cœur tendre, le cœur en sucre qu'il faut à mon cœur ? »... et je mords le coin de mon mouchoir, je jette ma cigarette, j'ai chaud, je grelotte, j'ai mal...

Vite, vite, petite proie !

II

PRÉLUDE

Il n'y avait plus, dans le bar de l'hôtel, que moi — près de la fenêtre — et elle — devant la table des magazines.

Je m'amusais à parler seul, comme quand on rêve. Je disais : « Une dame est là, en face de moi... une dame qui regarde l'Illustrated-London... et qui boit une tasse de thé... et qui a de jolis yeux bleus, une jolie bouche rouge, un joli visage fin, un joli corps svelte et fragile... une dame que j'aimerais d'embrasser... »

Mais elle ne comprenait rien de tous ces mots, sans doute... Le journal qu'elle tenait ne tremblait même pas dans ses mains... « Les Anglaises, pensai-je, déçu, sont si rarement polyglottes ! »

Et j'ai achevé mon cocktail... j'ai fumé des cigarettes... j'ai chantonné un petit air triste.

Cinq minutes... Dix minutes.. Un quart d'heure...

Enfin, elle s'est levée. Elle a sonné. Le barman est venu.

— Combien vous dois-je ? lui a-t-elle demandé, à voix très haute, *en français*, presque sans accent.

Et ses yeux, soudain, ont cherché mes yeux. Elle a souri.

Puis, très vite, elle s'en est allée.

III

UN RIEN

Elle était là, tout près, pendant la régate, dans la gondole voisine de la mienne, avec son mari et ses sigisbées.

Je regardais ses pieds menus... Je regardais sa cheville, un petit coin de sa cheville, à peine visible au ras de sa jupe.

Elle s'en est aperçue. Elle a rougi... Mais, doucement, doucement, en cachant sa main sous son réticule, elle a un peu levé sa robe.

IV

SYMPTOME

Moi aussi, j'étais invité à ce bridge, à bord de ce yacht.

Dès mon premier pas sur le spardeck, elle m'a vu... et, aussitôt, à la dérobée, — vite, vite, — elle a ouvert son petit sac

d'or, en a sorti sa glace de poche, s'y est mirée, une seconde, et, d'un geste furtif, a mis en ordre son tour de cou, son collier, ses cheveux, ses cils...

V

SILENCE

Nous étions seuls, dans le salon, côte à côte.

Je lui disais : « Je vous aime !... Mes lèvres ont envie de vous !... Quand saurai-je comment sont vos seins, vos jarretières, vos baisers? »

Mais elle ne répondit pas.

On n'entendait que le bruit menu des perles de son sautoir sur sa gorge haletante.

VI

DÉCOUVERTE

Un instant, pour nouer son voile à sa tête blonde, elle est restée immobile, un genou ployé, le pied droit sur la dernière marche, le gauche dans la gondole.

Au-dessous d'elle, le canal dormait, lisse et clair comme un miroir.

Maintenant, je sais qu'elle est brune et qu'elle se teint les cheveux.

VII

I SONETTI LUSSURIOSI

— Le vilain livre ! m'a-t-elle dit en me le rendant, ce matin... Vous aviez raison de ne pas vouloir me le prêter... Je n'en ai lu, d'ailleurs, que les quatre premières lignes. Cela m'a suffi ! Tenez... reprenez-le vite! Il me brûle les doigts!

—

Francesco Marcolini, rival des Aldes, l'imprima. Marc-Antoine Raimondi, copiant Jules Romain, l'orna de seize gravures. Mais quelle bouche, fine et fardée, dessina ce petit arc rose — encore humide — au bas de la dernière page ?

VIII

A SAN-ZANIPOLO

Ils dorment, couchés dans leur gloire!

Ci-gît le fameux Dandolo !

Ci-gît Tommaso Mocenigo, vainqueur du Dalmate, du Hongre et du Bougre !

Ci-gît Vendramin, l'impavide !

Ci-gît Bertuci Valieri, qui défit le capitan-pacha, lui confisqua ses étendards, et put forcer les portes Dardanelles !

Ci-gît Antonio Veniero, qui prit Durazzo et quantité d'îles !

Ci-gît Michele Morosini, qui prit Vicence et Bellune !

Ci-gît Orsino, comte de Petigliano, qui prit Brescello, Guastalla, Rovigo, Mantoue, Feltre, et mainte autre localité !

Ci-gît Aloïso Trevisano, fils, frère et neveu de Doges, qui mourut, étant encore au collège, non sans avoir pris la petite fleur de ses deux cousines — Angélique, la joueuse de luth, et Violante, la nonnette !

IX

LE VERRE PEINT

La Rosalba, délaissant, pour un jour, ses pastels, a fait naître, d'une seule goutte d'or, au flanc de ce verre à liqueur, les neuf Muses.

Robe flottante, cheveux épars, elles courent, la main dans la main ; et, comme, au creux du cristal, j'ai versé un peu d'eau-de-vie de Dantzig, on dirait qu'elles dansent la ronde autour d'un tout petit lac, jonché de feuilles d'automne.

X

L'ÉPITAPHE

Dénouez le bouquet de violettes que j'ai glissé à votre ceinture... Effeuillez-le... Jonchez-en ce tombeau ! Jetez des fleurs à cette fleur !

HIC LILIUM JACET
1740-1758

Elle s'appelait Zerlina, sans doute, ou Bettina, ou Zulietta. Elle avait, pour sûr, le visage fin, la taille souple, la gorge ronde ; et, cependant, Pietro Longhi n'a pas fait son portrait... Bernis, en un tendre acrostiche, n'a pas célébré ses fossettes... Casanova n'a pas baisé sa bouche.

C'était un petit lys blanc...

Chaque soir, tandis que, dans sa chambre, elle récitait sa prière, le bruit lointain du carnaval ou le chant des sérénades lui arrrivaient à travers la vitre, mêlés au clair de lune. Un instant, elle se taisait, penchait la tête, tendait l'oreille, frissonnait un peu, puis reprenait son oraison.

Elle a dû mourir doucement, bien sage, bien calme, et avec, aux lèvres, un gentil sourire... De quoi aurait-elle eu peur ? Le ciel l'attendait, si proche ! Ne s'était-elle pas, la veille, confessée de toutes ses fautes... d'avoir, une fois, respiré trop longtemps une rose... de s'être trouvée jolie en se regardant à la glace... d'avoir laissé la brise, — un jour d'été, sur le balcon, — soulever le bas de sa robe, frôler ses genoux et, comme une main fraîche et furtive, caresser sa chair secrète... ?

XI

LE CONDOTTIERE

Une maritorne a médit de vous ?... Qu'importe !

Voyez, devant San-Zanipolo, Bartolomeo Colleoni...

Main aux rênes, tête haute, il va, malgré pluie et bourrasque, son chemin éternel, et ses yeux, dardés sur son grand rêve, ne voient même pas les pigeons qui, tout le jour, le long de ses bras invincibles, déposent leurs petits cacas.

XII

AD AUGUSTA PER ANGUSTA

Hélas, il était fermé !

— Vous voyez ?... chuchotait-elle... Je ne vous avais pas menti ?... Non ! n'essayez pas de le déchirer ! Laissez-le tranquille !... Laissez-moi tranquille... je vous en prie... laissez-moi tranquille !

Mais, comme le gondolier regardait ailleurs, et que son mari, les yeux au ciel, comptait les astres, elle a pris, dans son sac d'or, ses ciseaux à ongles et, sous sa robe, en souriant, me les a glissés dans la main...

XIII

LA DINETTE

A Torcello, pour goûter sur l'herbe, elle a acheté des pralines, un plein petit réticule d'humbles pralines rouges.

Assise à côté de moi, elle s'amusait à les poser, une à une, entre mes lèvres.

J'avais faim.

— Encore ! Encore ! lui disais-je, aussitôt la bouche vide.

— Attention ! répondait-elle...Il n'en reste plus que sept... que six... que cinq...que quatre... que trois...Il n'en reste que deux, à présent !... Il faudra en être économe ! Il ne faudra pas les croquer ! Il faudra les sucer tout doucement, ces deux-là !

Et elle a ouvert son corsage.

XIV

UN PEU DE MYTHOLOGIE

Ça l'amusait !

La nuque au dossier du fauteuil, les yeux mi-clos, elle souriait, surprise et ravie.

— Vos baisers, soupirait-elle, vos baisers, c'est drôle, se sont faits tout menus ! Ils grimpent le long de ma jambe, à présent, comme un petit insecte agile !

—

Zeus ne s'est-il pas mué en fourmi, pour atteindre la nymphe Klitoris?

XV

HÉLAS !

Tout le jour, je vous ai toute à moi, à moi seul, rien qu'à moi, dans mon palazzino... Il y a tant de choses à voir, à Venise, tant de Tintorets, tant de Véronèses, qu'il faut bien que vous quittiez l'hôtel, aussitôt que paraît l'aurore, et n'y rentriez qu'à la brune ? Votre mari l'a, enfin, compris !

Mais, dès la première étoile, il redevient votre maître... Il s'assied à table, près de nous ; il nous accompagne à la sérénade ; il vous emprisonne, hélas ! dans sa chambre ! Et je suis Werther ; vous, Charlotte !... Et je monte mon escalier en pleurant... Et j'ai envie de mourir... j'ouvre mon dictionnaire de rimes... je cherche, dans Mac-Ferson, quelque triste lied à traduire... je m'accoude à ma fenêtre... je parle de vous à la brise, au silence, au clair de lune... j'écoute les

campaniles chanter, de leur voix narquoise, les heures qui nous séparent...

Que ne vous ai-je connue au temps heureux du solstice estival, où la nuit, du bord du crépuscule à la lisière de l'aube, n'est plus qu'un petit pont de jade, tout petit, entre deux rivages roses !

XVI

L'ÉPISODE DE PAOLO ET DE FRANCESCA

Bravant le sourire du *lift* et des caméristes, je m'étais, au sortir du lunch, faufilé dans sa chambre... Un petit rhume, depuis la veille, la tenait couchée... Comment vivre un jour sans la voir !

— Partez vite ! Je vous en supplie, partez vite ! hóquetait-elle, tandis que je baisais son front, ses cheveux, ses tempes... Partez vite !...Il n'est allé qu'à Padoue... en auto... Il a dû prendre, à Mestre, pour rentrer, le train de deux heures... Il arrivera dans cinq minutes !

Mais je m'étais assis au bord de son lit, je furetais dans ses dentelles, je lui parlais à voix basse...

— Écoute... écoute ! chuchotais-je... Ecoute ! Laisse-moi t'expliquer...

— Vous n'y pensez pas ! Vous devenez fou !... Ici ?... ici ? Vous auriez cette audace ?... D'ailleurs, le voilà... le voilà ! J'entends du bruit dans le couloir !

Et l'on a frappé à la porte.

— Un télégramme, signora ! criait un groom dans la serrure...

—

La dépêche ouverte, le bambino reparti, elle a battu des mains, joyeuse ; elle a mis ses bras autour de mon cou ; elle a posé ma tête sur l'oreiller, contre la sienne...

— Regardez ! disait-elle... Regardez... C'est de mon mari... Regardez : « Une panne. Ne rentrerai que... »

Et nous ne lûmes pas plus avant.

XVII

L'ITINÉRAIRE

Au dire du vieux Pausanias, la route que suivaient, pour

atteindre le temple de Cnide, les pèlerins de la déesse Cypris, gravissait, d'abord, deux collines, d'égale hauteur et marquées, à leur sommet, d'une borne milliaire rose; puis, redescendue dans la plaine, elle gagnait, après maint méandre, une petite pelouse en pente qui, tout droit, menait au sanctuaire...

Mes baisers, — ô mon amie, ô ma Cypris, — mes baisers sont vos pèlerins !

XVIII

CROQUIS

Sur ses cheveux d'or, sa toque de chinchilla, — comme un nuage léger au-dessus d'un soir vermeil...

Sur sa gorge, son rang de perles, — comme des gouttes de rosée, le long d'un fil de la Vierge, entre deux boutons d'églantine...

Sur le tapis, à ses pieds, son jupon, ses dentelles, sa chemise, — comme une corbeille de fleurs blanches autour d'une statue d'albâtre.

XIX

TOURISME

Je vous ai promenés, mes yeux, parmi toutes les splendeurs du monde !

Vous avez vu le temple illustre où le sourire d'Athéna Polias dort, éternel, dans l'ombre des colonnades, comme une fleur entre les pages d'un livre ! Vous avez vu les sources d'Ilissus couler, goutte à goutte, ainsi que des larmes, sur le visage rose de l'Hymette ! Vous avez vu l'île enchantée où croissent les cyclamens sous les pas de Nausicaa ! Vous avez vu le ciel d'Orient, jonché de colombes et criblé de minarets ! Vous avez vu les mers étincelantes... les fleuves farouches... les jardins, les forêts, les lacs... et la Jungfrau, et l'Elbrous, plantés, tels des poignards, dans l'azur !

Je vous croyais à jamais repus... et, pourtant, vous ne connaissiez pas le paysage — la plaine blanche... la petite oasis, là-bas, au bout de l'horizon — qu'on aperçoit, quand on pose la tête sur la gorge de mon amie !

XX

NUAGE

Au-dessus de son front, dans la buire, une fleur se pavanait.

— Pourquoi rester comme ça, disais-je... pourquoi rester, la joue sur la table, à faire la mine, à bouder ? C'est donc fini, nous deux? On est donc brouillés... bien brouillés... brouillés pour toujours ?

— Oui, pour toujours... pour toujours !

Mais je lui ai parlé à l'oreille... et elle a répondu : « Je vous déteste ! »... elle a répondu : « Je vous pardonne ! »... elle a répondu : « Je t'adore ! »

Ce fut tout un roman d'amour, chaste et triste, en trois petits chapitres, — une minute, — à l'ombre d'une rose.

XXI

UNE SCÈNE

A quoi bon mentir? Je t'ai vue... je vous ai vus !... Si ! si ! je vous ai vus !... Il avait son air rêveur,comme toujours... Il faisait le beau et l'indifférent... Alors, tu t'es approchée et, haletante, tu as baisé ses mains, son front, sa bouche... Pourquoi nier ?... Tu croyais l'Accademia déserte... et j'étais là... je t'avais suivie... je te surveillais... Ah ! vilaine... vilaine et vicieuse !

Passe encore d'embrasser l'autre, son voisin, l'Antonello da Messina, qui, lui, est un homme, un gaillard robuste et râblé... Mais ce gamin, ce potache ! Le Saint-Georges ! Le Saint-Georges de Mantegna !

Du propre !

XXII

L'HEURE TRISTE

Le bateau rose du soir, au bout de la mer bleue, s'incline et chavire... Dans la pergola, l'étoile du berger — regarde ! — a l'air d'être un fruit vermeil, suspendu à la clématite...

C'est le moment de pleurer notre larme quotidienne !... Mets ton chapeau... ouvre tes bras... serre ma tristesse contre ta tristesse... dis : « A demain ! A toujours ! A toujours ! »..

et, avant de baisser ta voilette, laisse-moi lire, dans tes yeux, — pour que je puisse, cette nuit, quand je serai seul, me la réciter, — une ligne de ton âme... de ta pauvre âme nostalgique et tendre comme un sonnet d'Albert Samain !

GABRIEL SOULAGES.

LES CONSÉQUENCES EUROPÉENNES DE LA CRISE BALKANIQUE

—

Est-il permis d'envisager, dès maintenant, les conséquences que la crise balkanique et le bouleversement du vieux statut oriental ont engendrées pour l'ensemble de l'Europe ? Peut-on, sans plus attendre, se prononcer sur les effets des changements territoriaux et des événements militaires de l'hiver et du printemps, au regard des combinaisons diplomatiques qui se heurtent sur notre continent, et des associations d'appétits ou de craintes qui se dissimulent derrière ces alliances et ces ententes ? Sans doute, l'histoire est une perpétuelle évolution : c'est dans des années seulement que l'observateur impartial calculera, avec quelques chances d'approximative exactitude, les résultats du partage de la Macédoine, ou de l'installation des Bulgares à Andrinople, ou de l'annexion de l'Épire à la Grèce, ou de l'apparition du royaume d'Albanie. Pour qu'on apprécie réellement des faits de cette ampleur, le recul est indispensable. Malgré tout, nous possédons dès à présent un ensemble de données, d'éléments sur lesquels il est tentant de construire quelques bâtisses d'hypothèses. Des transformations se produisent ou s'ébauchent sous nos yeux, qu'il y a profit à indiquer. Des lignes nouvelles se dessinent dans l'histoire. Comment résister au plaisir de les noter ? La prévision a sa valeur en ce domaine comme en tout autre, plus peut-être qu'en tout autre, et même lorsque la déduction conjecturale y requiert la plus large place.

Ce qui est certain, de prime abord, c'est que le règlement de la crise balkanique n'intéressait pas exclusivement les belligérants, c'est-à-dire la Turquie et les quatre alliés : Bulgarie, Serbie, Grèce et Monténégro. Si les combattants de Kirk-Kilissé et de Koumanovo avaient été seuls en cause et si les arrangements qu'ils étaient appelés à prendre, après s'être heurtés sur les champs de bataille, n'avaient pas dû provoquer des répercussions plus ou moins lointaines, nous n'au-

rions eu ni la conférence de Londres, ni la commission financière de Paris. Les grandes chancelleries ne sont pas intervenues uniquement par humanité, et afin de réduire au minimum la durée du conflit armé, en suggérant les conditions de l'accord final. Leur intervention s'explique surtout par la volonté très nette de sauvegarder leurs influences morales et leurs intérêts matériels dans les Balkans : elles attachaient tant d'importance à cette sauvegarde, qu'elles ont failli elles-mêmes en venir, à plusieurs reprises, aux mains, lors de l'incident du port serbe sur l'Adriatique d'abord, lors de l'incident de Scutari ensuite.

Comment d'ailleurs fussent-elles demeurées indifférentes et immobiles, en présence du formidable ébranlement imprimé à la Turquie? De toute tradition, l'empire ottoman était considéré comme une pièce nécessaire de l'organisme européen; on avait beau dire et répéter qu'il constituait un élément extérieur et surajouté : chaque fois qu'une des puissances faisait mine de vouloir l'éliminer, toutes les autres se coalisaient contre elle, afin de maintenir ce *statu quo*, si fâcheux et si paradoxal qu'il parût. L' « homme malade » était d'autant mieux défendu par les hommes « bien portants » qui l'entouraient, que sa santé semblait plus compromise et plus sapée. La disparition de la Turquie de la carte d'Europe eût équivalu, pour les diplomates de la grande école, à un renversement de l'histoire, à un véritable cataclysme. Or si la Porte garde encore une étroite lisière de terrain le long de la rive européenne du Bosphore, de la mer de Marmara et des Dardanelles, elle n'a plus d'installation sérieuse sur notre continent. On lui laisse sa frange littorale, parce qu'on ne la peut céder à personne. Théoriquement, et dès à présent, l'Empire Ottoman est refoulé en Asie ; il ne se borne pas à perdre deux, trois, cinq vilayets d'Europe, il perd sa position européenne, et l'on conçoit tout de suite, à la lumière des conflits du passé, combien pareil changement mérite de préoccuper les puissances.

Mais il en est qui seront plus affectées que d'autres par ce « sinistre » militaire ; il en est qui s'en réjouissent particulièrement ou qui peuvent nourrir des appréhensions spéciales, et là-dessus j'aurai à m'étendre. Ce qui est manifeste, c'est que la carte des Balkans apparaît fort simplifiée. Les petits Etats Balkaniques, qui formaient une ceinture à la Turquie et qui l'iso-

laient de l'Europe Centrale, deviennent, grâce aux domaines enlevés à la Turquie, des Etats considérables et qui tiendront un rôle de plus en plus actif. La France d'ancien régime tirait une part de sa force de la faiblesse, de l'exiguïté des royaumes, duchés, etc., qui se succédaient sur sa frontière orientale. De même l'Autriche-Hongrie, avant 1912, n'avait à compter, au Sud-Est, qu'avec des groupements débiles, derrière lesquels fermentait l'anarchie ottomane. L'unification allemande et italienne a étrangement modifié la condition de la France ; l'expansion de la Serbie, de la Bulgarie, de la Grèce, porte un coup non moins redoutable à l'Autriche-Hongrie, un coup plus redoutable peut-être. Le grand vaincu de cet hiver, ce n'est pas le cabinet de Constantinople, c'est le cabinet de Vienne — et les conséquences de cette défaite se révèlent incalculables.

§

On disait autrefois couramment que toute guerre d'Orient déchaînerait une guerre générale. La diplomatie, jusqu'en 1912, tenait cette affirmation pour un axiome. Il semblait que toute entrée en ligne des troupes turques, ou serbes, ou grecques, dût provoquer comme une suite immédiate une conflagration universelle ! Cette conception aurait pu être rectifiée d'autant plus aisément qu'à trois reprises, depuis 1870, l'Orient s'est embrasé et que jamais l'incendie n'est sorti d'un périmètre délimité. En 1877-78, quand la Turquie se trouva en lutte avec les Serbes, les Bulgares, les Roumains et les Russes, l'Europe s'émut. Les progrès des armées du tsar effrayèrent l'Autriche et l'Angleterre, mais finalement tout se régla par des moyens diplomatiques. Lorsque, quelques années plus tard, Serbes et Bulgares se ruèrent les uns sur les autres et se livrèrent la bataille de Slivnitza, les chancelleries se contentèrent de conférer sur la situation ; en 1897, la collision turco-hellénique n'assombrit que très temporairement l'horizon, et, en tout cas, ne troubla pas autrement la quiétude des grands Etats.

On eût pu craindre, en dépit de ces précédents, qui contrariaient les idées somnolentes des diplomates, que le choc de l'Empire Ottoman et des Balkaniques eût, cette fois, déterminé des événements plus graves. Dès le mois de novembre, l'influence russe et l'influence austro-hongroise étaient aux prises :

les Slaves du Sud, clients du tsar, se retournaient vers lui en lui demandant un concours non seulement moral, mais matériel. Les Serbes refusaient de se laisser couper de l'Adriatique et de rendre à l'Albanie autonome, — création instantanée de la cour de Vienne, — une portion du territoire par eux conquis. Puis vint l'affaire de Scutari, le roi de Monténégro s'affirmant sûr de l'appui de l'empereur de Russie. En vérité, si l'Europe eût voulu à ce moment généraliser la guerre, l'occasion était merveilleusement favorable. Le gouvernement de Pétersbourg avait retenu sous les drapeaux une partie importante des effectifs, qu'il eût dû normalement congédier. Le gouvernement austro-hongrois avait mobilisé, accumulé près d'un million d'hommes en Gallicie, en Bosnie-Herzégovine, en Dalmatie, en Croatie-Esclavonie. Une heure décisive semblait avoir sonné. Malgré tout, l'apaisement vint, moins rapide qu'on ne l'eût souhaité, très réel pourtant et très manifeste. Quelque intenses que fussent les courants panslavistes, la Russie, en 1912-1913 comme en 1908-1909, s'abstint de défendre jusqu'au bout les aspirations sud-slaves; elle avait admis l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, qui constituait une première mortification pour les Serbes et les Monténégrins, elle accepta que les Serbes fussent exclus de Durazzo, de Saint-Jean de Medua, et les Monténégrins de Scutari. L'Autriche-Hongrie, de son côté, n'essaya pas de pousser ses avantages à l'extrême; elle comprit la valeur et la nécessité de la modération et, comme en 1908-1909 elle avait évacué Novi-Bazar, en 1913 elle consentit à enlever Dibra et Diakova à ce royaume d'Albanie qui naissait sous sa protection. L'accord se fit entre Vienne et Pétersbourg, et par suite entre la Triple Alliance et la Triple Entente.

Au fond, ni l'une ni l'autre combinaison, engagée sans préparation, semble-t-il, dans la crise orientale, n'en voulait extraire une conflagration générale. Une guerre balkanique ne devait engendrer une guerre plus large que s'il se trouvait des hommes politiques, ici ou là, pour exploiter les circonstances et mettre en œuvre un plan concerté. Or, la diplomatie européenne vit au jour le jour: elle l'a bien prouvé puisqu'elle a été surprise, d'abord en 1908, puis en 1912, par les événements — et ce qui est assuré, c'est qu'elle répugne plutôt aux aventures armées, répugnance dont je la féliciterais volontiers. Il y a, dans

chaque pays, des coteries industrielles et financières qui appellent les collisions sanglantes, mais elles sont combattues par d'autres coteries industrielles et financières dont les intérêts sont inverses : regardez la haute banque allemande au lendemain d'Agadir. Cette division de plus en plus marquée des cercles dirigeants est propice au maintien de la paix, d'autant que le sentiment populaire s'exerce de plus en plus hautement contre les entreprises belliqueuses. Les gouvernements redoutent, au surplus, en froissant et en exaspérant ce sentiment populaire, de compromettre leur propre stabilité et de précipiter les grandes subversions sociales : voilà quelques raisons, parmi beaucoup d'autres, qui expliquent la prédominance des visées pacifiques dans les capitales de l'Europe Centrale, Occidentale, Septentrionale, au cours des neuf derniers mois. Il y a eu des tiraillements, des échanges de notes, des langages comminatoires, des précautions, des mobilisations, mais les heurts ne se sont pas transférés du domaine diplomatique dans un autre domaine. Il se peut que la révision de la carte balkanique ajoute pour l'avenir aux causes de discorde, aux difficultés de tout ordre ; elle n'a, en tout cas, coûté un homme ni à la Triple Entente, ni à la Triple Alliance, et l'on avouera que, dans le statut actuel du continent, cette simple constatation n'est pas dénuée de valeur.

§

Un moment grave, solennel, unique, est venu pour le panslavisme, tout au moins pour l'expansion de l'idée slave à travers le monde. L'éviction de la Turquie du sol européen offre aux Slaves du Sud de superbes perspectives, des chances qu'eux-mêmes n'osaient pas escompter il y a un an. Ce qui prouve que leurs succès ont dépassé leurs prévisions les plus optimistes, c'est que le traité de partage conclu entre Belgrade et Sofia ne s'appliquait qu'à une portion du domaine qui fut finalement conquis. Les confédérés avaient visé la Macédoine et la vieille Serbie ; ils n'avaient pas songé à la Thrace, qui tombait aux mains des Bulgares, après une prodigieuse offensive.

Donc trois royaumes slaves, et la Grèce qui ne répudie pas l'influence du slavisme, qui s'adressait à lui dans les jours de péril et d'infortune, se développent sur tout l'espace aban-

donné par l'Empire Ottoman, et où leurs frères de race vivaient en majorité.

D'aucuns avaient cru, — c'était l'espoir des panslavistes et la crainte des pangermanistes, — que l'entente balkanique subsisterait, demeurerait ferme comme un roc, à l'encontre de toute éventualité, et que les Etats militaires, liés par le pacte confédéral de 1912, constitueraient une masse solide et compacte. Dans un précédent article, j'ai déjà montré combien cette conception était utopique : il y faut revenir.

L'entente des quatre royaumes, négociée par M. Venizelos, d'après les uns, par le gouvernement de Sofia, d'après les autres, ne se référait pas à un objectif lointain, à une situation quasi-permanente ; elle était le moyen temporaire que les quatre souverains et leurs ministres mettaient au service d'une ambition commune. Jusque-là ils s'étaient trouvés le plus souvent en conflit les uns avec les autres ; ils se disputaient l'influence dans cette vallée du Vardar, où les groupements serbes, bulgares, grecs et même koutzo-valaques s'enchevêtraient en un pittoresque désordre. Tous voulaient affranchir la Macédoine, mais chacun voulait l'affranchir à son propre profit, en l'annexant. Chaque année sortaient des presses d'innombrables ouvrages, qui s'attachaient à prouver, selon la nationalité de leurs auteurs, que la Macédoine était à peu près exclusivement serbe, bulgare ou hellène. Les futurs libérateurs de Salonique, de Monastir et de Kœprulu en fussent venus aux mains, que nul n'en eût été surpris. Il y a un an, c'était la guerre qui paraissait normale entre eux, et l'alliance qui paraissait anormale. Mais cette alliance s'appliquait à une éventualité momentanée, — un conflit armé avec la Porte, — et à une solution plus ou moins précise, — l'agrandissement territorial des pays signataires. Elle ne pouvait, en aucun cas, fonder une combinaison de forces durable dans les Balkans et je ne crois pas que ses négociateurs y aient jamais songé. Elle comportait un partage de dépouilles : rien de plus.

Ce qui montre bien qu'elle était issue d'un calcul des dirigeants, non de la suggestion des foules, et que les dirigeants persistaient à se méfier les uns des autres, ce sont les incidents qui surgirent au cours de la campagne. D'abord, le Monténégro commence seul les opérations, pour briser les timidités de ses confédérés. Puis la Grèce hésite à partir en guerre, et l'on

apprend qu'elle débat, en sous-main, de graves problèmes avec le grand Vizir. L'occupation de Monastir et surtout celle de Salonique donnent lieu à des querelles significatives et l'on se demande, dès l'installation des Grecs dans la seconde de ces villes, si les Bulgares ne vont pas tenter de les en déloger, car les Bulgares, qui avaient la charge de la plus dure offensive, n'ont cessé de se plaindre de l'attitude des Hellènes et des Serbes, qui profitaient de leurs propres efforts pour entrer à peu près sans coup férir dans les cités macédoniennes. Les Turcs connaissaient ces dissentiments, qui régnaient entre leurs adversaires; et c'est pourquoi ils essayèrent, en janvier, lors des premiers pourparlers de Londres, d'exploiter cette mésintelligence pour garder Andrinople. Quand la Serbie envoya 50.000 hommes au secours des Bulgares qui assiégeaient cette place, alors qu'aucun engagement précis ne l'y incitait, elle cédait à une notion d'intérêt bien compris : elle se disait que si Andrinople devenait bulgare, elle pourrait garder toute la contrée qu'elle s'était appropriée le long du Vardar, et dont des clauses explicites assuraient la possession au cabinet de Sofia. Dans les deux derniers mois, le différend a été à l'état aigu entre Serbes, Grecs et Bulgares. Les alliés se battaient entre eux et s'infligeaient des pertes plus ou moins sensibles, alors qu'ils entretenaient de bons rapports avec les Turcs, leurs adversaires de la ville. On a pu dire que les Serbes et les Bulgares continuaient à se détester beaucoup plus entre eux qu'ils ne détestaient les Ottomans. Avant même que la paix n'eût été conclue, l'alliance balkanique était rompue. Dans tous les cas, se révélait clairement son caractère provisoire et en quelque sorte exceptionnel, on écrirait aisément contre nature. Si elle fût sortie de la volonté des peuples, si elle eût correspondu à des poussées nationales, si elle eût déchaîné l'enthousiasme des masses, son instabilité ne se fût pas manifestée à ce point. Ce qui est sûr, c'est que le bloc balkanique n'existe plus. A prétendre le maintenir ou le reconstituer, on chevaucherait la chimère.

Dès à présent se dessinent, dans les Balkans, les grandes lignes d'une histoire tourmentée. Serbes, Grecs et Bulgares s'entrechoqueront à l'avenir, comme ils se sont entreheurtés dans le passé : il n'est point de motifs pour que cessent leurs discordes de vieille date, et il en est au contraire beaucoup, pour

que ces discordes se perpétuent et s'aggravent encore. Aucun de ces trois peuples n'estimera demain qu'il a touché à ses limites légitimes, à ses frontières naturelles ; chacun d'eux pensera que le voisin a empiété sur son propre domaine et que cet empiètement doit être refoulé par la force. Les Serbes rappellent que jadis, il y a des siècles, une grande Serbie faisait rayonner son prestige sur toute une partie de l'Orient ; les Bulgares évoquent les souvenirs d'une grande Bulgarie ; les Grecs ne sont pas davantage à court de citations. Ces convoitises rivales vont s'exercer sans ménagement. Il se peut que deux des Etats balkaniques contractent une alliance durable contre le troisième. Il se peut que l'un des trois veuille jouer dans la péninsule le rôle que le Piémont assuma en Italie et la Prusse en Allemagne. Toutes les hypothèses sont permises : nous ne nous attacherons pas à les discuter.

Mais, — et quoi qu'il en soit, — les trois royaumes relèvent du Slavisme, par les affinités du sang et par celles de la religion. La Bulgarie, la Serbie, la Grèce ont été tour à tour les clientes de la Russie orthodoxe et quelques déceptions qu'elles aient éprouvées parfois à escompter son aide, elles continueront à la regarder encore comme une puissance tutélaire. Et c'est pourquoi leurs succès militaires et leurs conquêtes, alors surtout que l'autre partie belligérante, la Turquie, avait reçu ses armements et son éducation militaire de l'Allemagne, ont été autant d'avantages signalés pour l'idée slave.

Pour comprendre à quel degré cette notation est importante, il suffit de mesurer l'exaltation qui n'a cessé de se propager en Russie depuis le mois d'octobre. Pour la première fois, depuis la défaite d'Extrême-Orient et la paix de Portsmouth, un esprit belliqueux s'est répandu dans l'Empire des tsars. Autant l'écrasante victoire du Japon avait suggéré la prudence, la haine et la crainte de la guerre, le recueillement, autant le triomphe des Balkaniques a suscité, de Saint-Pétersbourg à Odessa, un enthousiasme agressif, un renouveau d'ardeur expansionniste, une confiance illimitée dans les destinées de la race slave. Ce courant désordonné d'opinion ne menaçait aucune contrée en particulier, car les manifestations anti-autrichiennes, qui ont eu lieu dans quelques villes de l'Ouest, ont été plutôt brèves et dépourvues de concert, même de concordance. Le Slave s'est senti fier d'être Slave : rien de

plus, rien de moins. Mais il suffit que ce sentiment se soit fait jour, pour qu'un élément supplémentaire de conflagration vienne désormais jouer son rôle en Europe. Le panslavisme, comme le pangermanisme, demeure parfois une crise d'orgueil et de hautaine irritation dont aucune nation, spécialement, ne perçoit l'injure, mais parfois aussi il tourne sa fureur contre un Etat pris isolément, et c'est alors que ses initiatives deviennent très vite redoutables.

A ce panslavisme, la Serbie agrandie, la Bulgarie élargie, la Grèce étendue au Nord et sur la mer offrent autant d'abris, autant de foyers. Une communauté d'aspirations rajeunies règne entre tous les Slaves qui peuplent l'Europe orientale, enserrant dans leurs masses les foules germaines, leurs voisines. — Toutes proportions gardées, le Slavisme vient de subir le même ébranlement que la guerre franco-allemande avait imprimé, quarante-deux ans plus tôt, au germanisme. C'est là le phénomène le plus décisif, entre tous ceux qu'il nous a été donné d'enregistrer durant ces mois de troubles. La Turquie était jadis plus ou moins travaillée, dans sa partie européenne, par les politiques antagonistes, par les appétits rivaux des grandes puissances, et la Turquie est frustrée de ses provinces d'Europe. Les Etats chrétiens des Balkans subissaient les conseils, les admonestations, les pressions des chancelleries de premier plan et leur faiblesse les engageait impérieusement à y déférer le plus possible et à sacrifier quelque peu de leur autonomie. Or ces Etats chrétiens sont, ou se croient désormais assez vigoureux, pour pouvoir rejeter les vieilles tutelles, pour vivre leur propre existence. A part la Russie — dont l'influence reste de nature spéciale — les gouvernements qui composent le directoire continental devront prendre des précautions, atténuer leurs exigences, modérer le ton de leurs avis. L'Orient se transforme au détriment de l'Europe tout autant qu'au dommage de la Turquie. Mais, je le répète, c'est surtout l'Autriche-Hongrie qui subit ce refoulement.

§

Elle avait nourri, jusqu'à l'an dernier, les ambitions les plus hautes dans les Balkans. Depuis 1878, sa politique en cette région avait été invariable. Evincée de l'Europe Centrale par

les initiatives bismarckiennes et par l'unification allemande, elle avait cherché en Orient, un nouveau champ d'activité, une façon de consolation. L'occupation militaire de la Bosnie-Herzégovine, qui demeurait cependant nominalement sous le régime turc, lui avait paru amorcer une très vaste entreprise. Ce n'était un mystère pour aucun esprit informé qu'elle visait Salonique et qu'elle entendait en faire le grand marché maritime de son commerce. Peut-être le cabinet de Vienne n'avait-il pas suffisamment réfléchi aux voies et moyens qui lui assureraient le succès de cette combinaison,—car elle supposait à la fois une spoliation de la Porte maîtresse de la Macédoine et une autre spoliation des trois Etats : Serbie, Bulgarie, Grèce, qui aspiraient à saisir cette province. Lorsqu'en 1908 le comte d'Æhrenthal transforma l'occupation militaire de la Bosnie en annexion, rendant par ailleurs le sandjak de Novi-Bazar au gouvernement de Constantinople, il crut mettre la première main aux réalisations. Son geste n'était point clair, car en changeant son titre sur la Bosnie il ne modifiait à peu près rien à la réalité des choses et, d'autre part, en restituant Novi-Bazar, il facilitait le rapprochement serbo-monténégrin, qui allait être l'un des facteurs de l'évolution balkanique. Même après cinq ans, on ne comprend pas très nettement l'inspiration qui a prévalu auprès du gouvernement viennois. Il s'est privé d'un indispensable couloir vers Salonique tout en ébranlant la Turquie et en lui portant le premier coup. Sans doute l'Empire Ottoman, frustré définitivement de la Bosnie, était appelé en tout et pour tout à abolir une suzeraineté périmée, mais il est des heures, dans l'histoire des Etats, où les moindres incidents provoquent des écroulements. Le régime Vieux-Turc venait de céder la place au régime Jeune-Turc, et celui-ci débutait par un double échec, puisque le prince de Bulgarie, faisant concorder sa décision avec celle de l'Empereur François-Joseph, se proclamait roi et brisait son dernier lien théorique avec la Porte. La Turquie renouvelée apparut comme une Turquie militairement et diplomatiquement anémiée. De l'affaire de Bosnie sortit l'affaire de Libye, et de l'invasion de la Libye par l'Italie l'invasion de la Thrace et de la Macédoine par les quatre confédérés. L'initiative malencontreuse du comte d'Æhrenthal était à l'origine de cette succession d'événements critiques. L'Autriche-Hongrie s'est donc

frappée elle-même. Pour avoir annexé la Bosnie qu'elle détenait, elle s'est fermé la route de Salonique.

Son prestige dans les Balkans, en dépit des mobilisations précipitées qu'elle a effectuées cet hiver et des sacrifices énormes qu'elle a consentis, a largement périclité. Elle n'a pas eu assez de sang-froid pour considérer avec sérénité l'effondrement de ses combinaisons, — d'ailleurs étrangement aventureuses et chimériques, car ni l'Italie, ni l'Angleterre, ni la Russie ne l'eussent laissée aller à Salonique ; elle n'a pas eu assez de hardiesse pour engager une guerre qui, sans doute, eût mis le feu à l'Europe et qui eût risqué d'attirer sur elle-même de formidables désastres. Voilà ses ambitions expansionnistes déjouées, ses espérances déçues, sa politique de beaucoup plus d'un quart de siècle réduite en miettes. Mais elle n'a pas à enregistrer seulement la ruine d'un programme qui lui eût valu gloire et profit : elle se trouve aux prises avec un péril de dispersion qui va grandissant.

De tous les États européens, l'Autriche-Hongrie est le plus bizarre et le plus hétérogène. L'Angleterre a l'Irlande, l'Allemagne la Pologne, le Slesvig-Holstein et l'Alsace-Lorraine, mais les questions polonaise, danoise, alsacienne-lorraine ne sont rien à côté des problèmes que le slavisme pose au cabinet de Vienne. Le slavisme était déjà dangereux, quand il ne trouvait, dans les pays balkaniques, que des points d'appuis assez instables. La révision de la carte orientale a modifié du tout au tout les circonstances de son évolution. Les Slaves de Prague, de Brünn, d'Agram, de Serajevo, de Zara, etc. se sentiront fortifiés dans leurs revendications séculaires par l'expansion de la Bulgarie, de la Serbie, du Monténégro, de la Serbie surtout. Belgrade exercera sur eux une puissance d'attraction accrue et ce rayonnement affaiblira d'autant l'unité de l'Empire Austro-Hongrois, dont l'équilibre se révélait déjà infiniment vacillant. Ce n'est un secret pour personne que le comte Berchtold et François-Joseph appréhendaient, au cas d'une guerre avec le royaume des Karageorgevitch, un soulèvement des populations slaves de l'Empire, une mutinerie de leurs soldats slaves, une première ébauche des dissociations toujours menaçantes. La conséquence de la crise balkanique, au regard de l'Autriche, n'est pas uniquement la suppression de son programme oriental : elle est aussi et surtout une di-

minution de son influence, un ébranlement de sa solidité, une dislocation plus accentuée des éléments nationaux qui composent le double Etat des Habsbourg.

§

L'Alliance austro-hongroise n'offre plus la même valeur qu'autrefois pour l'Allemagne. On se méfie, à Berlin, de la robustesse de l'armée alliée : on s'y méfie plus encore des emportements du parti militaire viennois et des soubresauts trop brusques qu'il pourrait imprimer à la diplomatie. Lorsque Bismarck signa avec Andrassy, il y a 34 ans, le pacte qui fut l'origine de la Triplice, il voulait pouvoir compter sur l'Autriche en cas de guerre — d'une guerre qu'il ne souhaita jamais — avec la Russie; mais le réveil du slavisme dans les Balkans a modifié du tout au tout les données du problème que le chancelier de l'Empire s'était posé. Aujourd'hui, l'Autriche ne pourrait plus faire face à la Russie, car elle serait obligée de détacher contre les Slaves orientaux la meilleure portion de ses effectifs et contre l'empire tsarien elle devrait invoquer l'aide immédiate du cabinet de Berlin. La Triple Alliance souffre, va souffrir cruellement de la restriction relative de la vigueur austro-hongroise. L'Allemagne n'est plus, comme jadis, couverte par Vienne contre Pétersbourg ; les secours que son alliée du sud-est lui enverra seront médiocres et inconsistants, sans qu'on puisse cependant dénoncer la mauvaise volonté et les manquements de paroles des généraux autrichiens. Ils auront fort à faire au dehors et au dedans pour défendre l'intégrité de l'empire des Habsbourg. Non seulement l'Allemagne se trouverait éventuellement privée d'une partie des contingents auxiliaires qu'elle attendait, mais encore la situation nouvelle, qui s'est créée dans les Balkans, lui commande plus de vigilance et lui impose des risques supplémentaires. Le concours de l'Autriche-Hongrie apparaît plus fragile à l'heure même où l'antagonisme austro-russe s'aggrave, et où, par suite, s'accroissent les chances de conflagration orientale. On se demande maintenant, à Berlin, si l'on ne sera pas entraîné, malgré soi, par le simple développement de cet antagonisme et par le jeu des combinaisons diplomatiques, à cette guerre avec la Russie, que Bismarck condamna toujours comme le pire des périls et comme la suprême des folies. Et cette anxiété si légitime des hommes

d'Etat allemands, qui sentent fléchir autour d'eux le vieil édifice échafaudé en 1879, explique quelque peu les armements nouveaux que réclament Guillaume II et M. de Bethmann-Hollweg ; la secousse volcanique, imprimée à l'Europe par les victoires serbes, bulgares et grecques s'est répercutée jusque dans la capitale des Hohenzollern.

Mais ce n'est pas de ce côté seulement que craquent les espérances fondées traditionnellement, outre-Rhin, sur la stabilaté de la Triplice. Si l'Autriche regarde vers le bas Danube beaucoup plus que vers la Pologne, et si, d'une tactique offensive elle en est réduite à passer à la défensive, l'Italie a accompli quant à elle (et les événements d'Orient lui ont dicté ce changement d'attitude) une volte-face complète. Elle ne se tourne plus, comme il y a vingt ans, vers la frontière des Alpes : elle est occupée en Libye et surtout elle fait front vers l'Albanie. Son armée aussi est perdue pour les œuvres allemandes. Elle a mis son avenir à l'Est, non à l'Ouest, et ainsi elle se heurte à l'Autriche, dont elle épie jalousement les moindres mouvements. La question d'Albanie, sommeillante depuis des années, est désormais en pleine activité. Aussi longtemps que la Turquie resta maîtresse de Scutari, de Vallona, d'El Bassan, les chancelleries de Vienne et de Rome se contentèrent de lutter d'influence religieuse, scolaire, médicale, ou pécuniaire dans ces agglomérations hétérogènes et désordonnées. Mais l'Albanie devenant autonome, — puisqu'elle ne sera ni serbe, ni monténégrine, ni hellène, — l'Autriche et l'Italie vont y exercer, sous l'œil plus ou moins bienveillant de l'Europe, une façon de condominium. Les Autrichiens ne pouvaient laisser l'Italie s'emparer de l'hégémonie sur le sol albanais, parce qu'alors elle eût fermé le goulot de l'Adriatique, tué les dernières espérances des Habsbourgs dans les Balkans. Et l'Italie ne pouvait davantage tolérer une immixtion exclusive de l'Autriche dans ce domaine chaotique à tous égards, car alors Tarente eût été menacée par des arsenaux édifiés sur le littoral opposé. Il fallait, dès cet hiver, que les deux grands Etats se fissent la guerre ou qu'ils délimitassent leurs zones de rayonnement : la seconde solution leur sembla plus économique et plus aisée ; ils s'y rangèrent, mais nul n'ignore comment finissent les dominations à deux : par la brouille comme en Egypte, par le conflit armé, comme pour les Duchés. La créa-

tion de ce condominium austro-italien en Albanie, qui s'imposait peut-être par la force même des choses, ne contribuera pas à pacifier le monde, mais, en préparant d'étranges déchirements dans la Triplice même, elle peut nous ménager, pour après-demain, de douloureuses surprises.

La crise balkanique se fût-elle bornée à réduire le prestige de l'Autriche, à la détacher de l'Allemagne, à stimuler ses rancunes contre la Russie, à diminuer son rôle militaire dans le nord-est du continent, à provoquer une évolution très accusée de la politique italienne, à transférer en Albanie le champ de froissements traditionnels entre Vienne et Rome, qu'elle apparaîtrait déjà singulièrement fertile en conséquences pour les grandes puissances européennes. Mais elle suggère encore d'autres considérations, et qui ne sont pas moins importantes. Par elle, la Triple Entente s'est trouvée attaquée, — tout comme la Triple Alliance, — bien que le danger d'écroulement semble beaucoup moins immédiat.

Le rapprochement anglo-allemand s'est esquissé dès l'ouverture de la guerre orientale, il s'est accentué à la clôture de cette guerre ; il y a parallélisme entre le bouleversement qui s'est produit en Macédoine et en Thrace et les négociations qui se sont déroulées à Berlin et à Londres.

A coup sûr, ces pourparlers n'étaient pas nouveaux. L'heure est passée où un conflit armé paraissait inévitable entre le Royaume-Uni et l'empire d'Allemagne, où leur antagonisme était tenu pour le facteur le plus grave et le plus durable de toute tension européenne. Mais l'idée d'un ou de plusieurs accords partiels, à laquelle Guillaume II ne s'était jamais soustrait, et que bon nombre de radicaux britanniques caressaient volontiers, n'avait pas encore pris corps : elle demeurait quelque peu nébuleuse et la réalisation se heurtait, semblait-il, à d'énormes difficultés. Il se trouva qu'au cours de la conflagration balkanique, l'Angleterre et l'Allemagne, bien qu'engagées dans des combinaisons adverses, reconnurent sur certains points la communauté de leurs intérêts ; l'une et l'autre, pour des raisons d'ordre économique, d'ordre politique et aussi d'ordre sentimental, répugnaient à se jeter dans une lutte qui eût été ruineuse pour toutes deux : elles s'aperçurent qu'elles n'avaient point profit à poursuivre la course aux armements maritimes qui leur était également onéreuse, et qui maintenait d'ailleurs

toutes choses et toutes chances égales entre elles. Surtout l'affaissement de l'Empire Ottoman provoqua, entre leurs diplomates et aussi entre leurs financiers, des conversations qui ne tardèrent pas à démontrer la valeur pratique d'une réconciliation précise. La question de la Turquie d'Asie venait, en effet, de se placer au premier rang des problèmes d'actualité.

Cette question mériterait d'être envisagée sous divers aspects, et de toute évidence, dans les années qui vont suivre, ces aspects se dérouleront successivement. Si l'empire Ottoman veut vivre, ressaisir quelque force et quelque activité, il sera contraint de mettre en valeur ses provinces d'Asie, les seules qui lui restent après la perte de ses provinces d'Europe et d'Afrique ; mais pour procéder à cette entreprise indispensable et qui promet d'être féconde, il ne saurait renoncer au concours des puissances. Les chancelleries pourraient continuer à s'opposer les unes aux autres, dans l'Orient Turc, à se contrecarrer mutuellement ; l'Angleterre et l'Allemagne estiment qu'une association est préférable, et qu'une répartition de la Turquie d'Asie en zones d'influences sauvegardera les intérêts des Etats en cause et leur épargnera des efforts stériles. Il ne s'agit pas maintenant d'une distribution territoriale, qui peut survenir dans un avenir plus ou moins lointain et qui doterait la Grande-Bretagne et l'Empire Allemand de colonies plus ou moins vastes, — mais d'une fixation à l'amiable des domaines d'exploitation économique. L'Allemagne avait déjà le privilège de l'entreprise du Bagdad, qui lui assure un avantage énorme en Asie-Mineure et que la Russie sanctionna en 1912 ; elle a visé à obtenir l'agrément de l'Angleterre à son projet, et, pour triompher des dernières résistances de sa rivale, elle a reconnu la prééminence des intérêts politiques et économiques anglais dans la région du golfe Persique.

Telle est la substance de l'accord que le prince Lichnowski a négocié à Londres durant le mois de mai, et dont l'élaboration coïncidait avec toute une série d'autres pourparlers à Constantinople. La crise orientale ouvre la question de la Turquie d'Asie, et tout de suite l'Angleterre et l'Allemagne prennent position dans ce grand débat, dont l'importance ne tardera pas à devenir capitale. D'autres puissances sont mêlées à l'affaire, la Russie et la France entre autres, mais la Russie a déjà conclu à Potsdam un pacte qui la lie à la chancellerie

germanique, et la France est occupée au Maroc : d'ailleurs elle aurait été tenue au courant de toutes les tractations menées par le Foreign Office.

Ce qui est essentiel ici, c'est que la crise orientale, si elle a affaibli et dissocié la Triplice, a du même coup préparé les voies au rapprochement anglo-allemand, à ce rapprochement qui s'annonçait depuis quelque temps, mais qui n'avait pas encore trouvé moyen de s'effectuer. L'accord actuel serait limité à la Turquie d'Asie, mais rien n'est moins sûr, puisqu'on parle déjà de son extension à l'Afrique Australe et à l'Afrique Centrale. Le cabinet de Berlin, sentant que sa contre-assurance, la traditionnelle contre-assurance de Bismarck, était perdue du côté de Pétersbourg, a voulu la ressaisir du côté de Londres, et il aurait à peu près abouti.

Je ne rechercherai pas si, outre les ambitions communes, et en une certaine mesure solidaires, en Asie-Mineure, d'autres sentiments n'ont pas influé sur la politique de la diplomatie anglaise et de la diplomatie allemande. Il se peut, spécialement, que les attaques des impérialistes français, aussi intempérants en leur langage et en leurs appétits que les pangermanistes, aient mécontenté et irrité le gouvernement britannique : il se peut que la prédisposition, maintes fois affirmée, des cercles officiels de Paris, durant la guerre balkanique, à seconder la Russie plutôt que le Royaume-Uni, et même contre le Royaume-Uni, ait découragé, outre-Manche, des sympathies pourtant tenaces. Le résultat est là ; le rapprochement s'est accompli entre deux puissances dont la rivalité était devenue l'élément fondamental de la politique européenne. Faut-il s'en plaindre ? Faut-il s'en féliciter ? Il est malaisé de dire, dès à présent, si les cinq années qui vont suivre seront plus chargées de menaces que les cinq années qui ont précédé 1913. Le métier de prophète devient de plus en plus ingrat. Car qui donc eût prévu, il y a dix-huit mois, l'alliance balkanique ? La crise orientale ne développera tous ses effets qu'à travers le temps, et c'est au bout d'un délai sérieux seulement qu'on établira si elle a accru, en définitive, sur le Continent, les risques de guerre ou les chances de paix.

Nous venons de traverser l'une des phases de subversion les plus caractérisées que l'on puisse signaler dans l'histoire contemporaine. La France s'est installée au Maroc, et l'Allemagne,

par la pression, a obtenu une portion du Congo. La Russie et l'Angleterre ont partagé la Perse. L'Italie a conquis la Tripolitaine et la Cyrénaïque. L'Autriche s'est officiellement approprié la Bosnie-Herzégovine. Une formidable poussée de la chrétienté capitaliste s'est accomplie contre l'Islam et à son détriment. Cette série d'événements, si importants déjà en eux-mêmes, a été couronnée par l'éviction de la Turquie de la Macédoine, de la vieille Serbie, de Novi-Bazar, de la majeure partie de la Thrace, et des îles de l'Egée : et voici que les convoitises des puissances s'entrechoquent déjà en Asie Mineure.

Cette période historique, qui se clôture, pour nous, sur les préliminaires de Londres, a abouti, de tous côtés à une recrudescence d'armements. Les vieilles combinaisons diplomatiques craquaient; mais les gouvernements, effrayés de la rapide transformation du monde, de ces renouvellements de la carte auxquels ils collaboraient, réclamaient des effectifs plus amples et des budgets mieux pourvus. La crise orientale, qui a disloqué les alliances, a engendré une prodigieuse majoration des dépenses militaires. Les conséquences qu'elle a produites pour l'Europe se résument en cette phrase...

Ou mieux elles s'y résumeraient, si l'on n'envisageait que les conséquences diplomatiques et financières, les seules qui frappent et préoccupent la plupart des gens. Mais les répercussions sociales des événements que nous venons d'énumérer et d'analyser seront plus décisives encore, bien qu'elles se manifestent actuellement avec une moindre netteté.

L'incertitude qui domine désormais les rapports des chancelleries entre elles et les craintes qui assaillent les ministres des grands Etats devant des situations nouvelles et imprévues, coopéreront à affaiblir universellement le principe d'autorité, le prestige des gouvernants. Le renforcement des armées, qui aggrave l'impôt du sang et les charges fiscales, provoque l'irritation dans les masses populaires, et les fait refluer vers les partis de transformation sociale, ou, pour parler comme certains, de subversion sociale. La progression des dépenses publiques précipite la prolétarisation des couches inférieures de la classe moyenne, et ainsi s'augmente le contingent déjà colossal de ceux qui ont intérêt au bouleversement du statut ancien. L'antagonisme des catégories possédantes et non pos-

sédantes se précise au fur et à mesure que le militarisme lui-même alourdit ses exigences et pèse plus brutalement sur la vie des nations. Même si les chances de guerre ne sont pas plus nombreuses qu'avant-hier, ce régime de paix armée, que la crise orientale a encore accentué, apparaît plus pénible et plus vexatoire. Tandis que des minorités dirigeantes en tout pays affectent de croire à un conflit armé imminent, dont la généralisation serait inévitable, et se familiarisent avec cette cruelle et humiliante hypothèse, les foules, dont elles mènent les destinées, proclament plus haut que jamais leur volonté de concorde et de fraternité. Comment se résoudra cette opposition plus saisissante que les rivalités des Etats entre eux ? C'est le secret de demain. Mais le problème, à cette heure où se liquide la lutte balkanique, se pose avec une acuité, avec une puissance redoublées.

PAUL LOUIS.

VAN GOGH AU PAYS NOIR

Van Gogh ! Les deux syllables nettes évoquent à notre esprit des toiles de feu, d'ardentes visions, les vastes étendues de la Provence embrasée, d'énormes soleils au-dessus des éteules pareils à d'hallucinants ostensoirs; des champs de blé fauve qui ondule entre des murs bleus, des cyprès ou des oliviers qui semblent se tordre fantastiquement dans la chaleur de midi, des ciels coruscants, l'immense et flamboyante paix de la campagne d'Arles, toute vibrante de lumière, où crépite le chant des cigales ; des visages de paysans dorés, les Alyscamps sous un ciel de turquoise avec des promeneurs pareils à de grêles sauterelles, des ravins aux lignes affolées incendiés par les suprêmes rayons du couchant, des nuits gemmées d'impossibles pyrotechnies ; que sais-je encore ? Et voici que je veux évoquer le peintre de toutes ces splendeurs au cœur du pays noir, devant les « sites brutaux » qu'a chantés Verlaine, dans l'authentique royaume du charbon, vivant deux années capitales de sa vie dans ce Borinage où Constantin Meunier devait découvrir sa vraie voie, la vraie mission de son génie.

Vincent Van Gogh s'en fut en 1878 parmi les mineurs de ce pays pour les évangéliser. Ce jeune missionnaire de vingt-cinq ans, qui avait échoué successivement dans le commerce des tableaux, la librairie, le professorat et les études théologiques, était fort loin de se douter alors de sa destinée future, de l'influence décisive qu'après les conquêtes de l'Impressionnisme il était appelé à exercer sur l'Art de notre temps. Et pourtant... Je crois pouvoir démontrer que c'est là, parmi les « Gueules noires », que s'éveilla la vocation du peintre. Dans le plan spirituel il devait dépenser alors, au cours de ces deux années d'apostolat moral, l'admirable ardeur, l'étonnante frénésie qui, pendant les dix dernières années de sa vie, s'exprima complètement dans sa peinture. Ceux que l'abondance et la rapidité de la production de l'artiste stupéfient ne savent sans doute pas, dit Mme Elizabeth Duquesne-

Van Gogh, ce qui s'est passé en lui pendant les dix années précédentes.

C'est dans le livre de souvenirs qu'a publié cette sœur de Vincent (1) qu'on trouve jusqu'ici la plus longue allusion à ce séjour en Wallonie. Rien de suffisamment précis pourtant : Mme Duquesne n'a pas vu son frère en Belgique et ne parle que d'après des récits de son père ou des lettres reçues à Nuenen. Ces lettres de Van Gogh n'ont pas été publiées : existent-elles encore? Rien non plus dans la biographie de Meyer-Graefe (2), dans les lettres à Emile Bernard (3), dans les lettres à Théodore Van Gogh publiées par le *Mercure de France*, dans celles de la revue flamande *Van Nuen Straks*, si ce n'est, de temps en temps, un bref et curieux rappel de ce qu'a vu l'artiste chez les *tiesses di-hôye* du Hainaut.

La lecture d'un article de M. Pierre Godet dans *l'Art décoratif* et les commentaires qu'en fit une publication protestante : *Foi et Vie*, m'incitèrent il y a un an à faire des recherches dans mon pays natal sur cette période troublante de la vie de Van Gogh. Je savais que Vincent avait été envoyé comme missionnaire au Borinage, rien de plus. J'ai interrogé patiemment les pasteurs de plusieurs villages, ainsi qu'un certain nombre de leurs fidèles. J'ai fini par savoir. Peut-être trouvera-t-on puérile la joie, la réelle émotion qui m'étreignirent quand, touchant au but, j'entrai dans cette vieille maison de Wasmes où Van Gogh a vécu et quand j'interrogeai quelques-uns de ceux qui le connurent alors. C'était pendant la récente grève générale. Devant la Maison du Peuple du village, un vieux mineur accroupi, les genoux au menton, la pipe aux dents, dans la pose favorite des *tapeurs à la veine* au repos, me dit dans son rude patois : « L'pasteur Vincent ? Si j'mein souviés ? Je l'crois bé »... Je m'efforçai de lui faire préciser ses souvenirs. Il revoyait Van Gogh assis sur un pliant, dans une cour de charbonnage (au puits n° 10 de Grisœul), dessinant la cage et la belle-fleur, sa gaîne de fer, puis la sortie des mineurs enoirs de poussière, les paupières clignotantes à la soudaine lumière du jour, leur lampe au poing... Un des premiers dessins de Van Gogh ! Qu'est-il devenu ?

(1) *Persoonlijke Herinneringen*, publiés à Amsterdam en néerlandais, puis en allemand, chez Piper et Cie à Munich, en 1911.
(2) Ed. Piper, Munich, 1910.
(3) Ed. Vollard, Paris, 1911.

Je sus enfin que Van Gogh avait habité chez un nommé Jean Denis, à l'ancien *Sàlon du Bébé* (au Borinage, une salle de danses ou de réunions s'appelle toujours un salon). J'y courus. La vieille demeure, qui tenait à la fois de la ferme, de la boulangerie et du « salon », a été bien transformée depuis trente ans. Mais en retrouvant intacte la vaste cuisine avec ses grosses solives au plafond badigeonné de blanc, le grand foyer ouvert, une table de pierre dans un coin où Vincent aimait s'asseoir pour manger, je fus ému et j'essayai de me rappeler cette parole de Montaigne :

Est-ce par nature ou par erreur de fantasie, que la veue des places que nous sçavons avoir esté hantées et habitées par personnes desquelles la mémoire est en recommandation, nous esmeût auculnement plus qu'ouir le récit de leurs faicts, ou lire leurs escripts (1) ?

Quelle joie ce me fut de constater que le souvenir de Van Gogh n'est pas effacé tout à fait à Wasmes, qu'il reste encore un peu de l'âme ardente du fougueux et fraternel Hollandais dans un village de mon pays ! C'est là aussi, dans ces pittoresques et tortueuses venelles bordées de maisonnettes à toit rouge que Constantin Meunier devait un jour s'enthousiasmer. Eugène Carrière, qui adorait Mons, ses rues paisibles et vieillottes, et qui vint y passer les mois les plus recueillis de sa vie, a vu lui aussi le Borinage rouge, vert et noir. Il y a fait quelques esquisses, y a découvert comme ailleurs la beauté grave de la vie. Quelle traduction insoupçonnée il eût pu nous donner de ces visages de mineurs où la force s'allie à une candide bonté. N'oublions pas enfin qu'en 1875, trois ans avant l'arrivée de Van Gogh au pays de Mons, Verlaine quittait la prison de cette ville, le « meilleur des châteaux » où il a passé 448 jours ; et que Wasmes n'est pas loin de ce Caillou-qui-bique, où le grand Verhaeren a trouvé la plus délicieuse des Thébaïdes.

Le nom de Vincent Van Gogh s'inscrit à côté de tous ceux-là, parmi les hôtes les plus illustres de mon pays.

§

On trouve dans les souvenirs de Mme E. Duquesne-Van Gogh des détails précis et très suggestifs sur ce que furent l'enfance et la jeunesse de son frère. Il vécut en pleine nature, en

(1) *Essais*, liv. III, chap. IX.

sauvage. Il adorait cheminer des journées entières à travers les petits bois et les champs du Brabant hollandais, étudiant la vie des plantes et des animaux. Chez lui, dans la claire et confortable maison du pasteur de Nuenen, son père, il se montre bizarre, toujours concentré, recherche la solitude, prend des heures à son sommeil pour dévorer des romans, lire les philosophes et les théologiens. Mais les Hollandais sont gens pratiques, et les parents de Van Gogh voulaient lui voir faire une fin. Chez Goupil, à la Haye comme à Bruxelles, il fait preuve d'une indolence, d'une réserve, d'une horreur des relations qui ne sont point de mise dans le commerce des tableaux.

Les belles clientes de la succursale de Paris n'ont point trouvé fort à leur goût ce « rustre hollandais » qui prenait la liberté grande de discuter leurs opinions sur l'art moderne. A Londres, au bout de six semaines, il eut une vive discussion avec son chef et lui déclara sans ambages qu'il considérait le commerce comme une forme de vol tolérée par la loi. Il quitta la maison Goupil pour entrer dans la librairie, où il ne montra guère plus de souplesse. Il n'y resta que quelques mois, histoire de justifier une appréciation de sa mère qui, désespérée, proclamait partout qu'il n'était bon à rien.

Il fut ensuite professeur de français dans un institut privé qui devait ressembler quelque peu à celui du très digne M. Micawber de ce *David Copperfield* dont Vincent fit une des lectures préférées de sa jeunesse. C'est ici que se place la grande crise morale et religieuse qui fit de lui un missionnaire, un évangéliste extraordinaire. Le dimanche, il courait les temples et les réunions, passant de l'église catholique à la synagogue, de l'armée du salut à une séance de prières chez les presbytériens ou à la *Young mens'christian Association*. Il n'y était point attiré seulement par cette curiosité banale qui à Londres nous entraîne dans des milieux aussi divers. Lui, cherchait la vérité. Il vivait dans une sorte d'hyperesthésie morale continuelle, dans une folie d'absolu et de fraternité chrétienne,un besoin jamais assouvi du don fatal de soi-même. Un jour, il jeta dans une aumônière que lui tendait un salutiste sa montre en or et ses gants.

De retour à Nuenen dans les premiers mois de 1878, il annonça aux siens qu'il se sentait élu pour prêcher l'Evangile.

Le Christ lui-même lui en avait donné l'exemple. Il avait hâte de se consacrer entièrement à cet apostolat.

Le père de Vincent était pasteur. La mère avait parmi ses ancêtres un évêque d'Utrecht, que Mme Bosbom-Toussaint a mis en scène dans un de ses romans historiques. Mais les pasteurs de Hollande sont gens rassis et le père de Van Gogh n'était pas sans inquiétude en voyant la fièvre religieuse dont brûlait son fils.

En Angleterre, nous dit Mme Duquesne dans son livre, Vincent avait beaucoup entendu parler de missions organisées à l'intention des travailleurs des mines. « L'une des œuvres de Dickens excita au plus haut degré sa pitié pour ce peuple peinant au milieu de l'obscurité et des dangers. A la lecture de ce livre, son cœur sensible s'était enflammé pour ces hommes dignes de commisération. »

Ce livre, ne serait-ce point ces admirables *Temps difficiles*, l'un des premiers romans où se trouvent évoqués dans le décor de nos géhennes industrielles les âpres conflits économiques de la société moderne?

Dès qu'il eut offert ses services, Vincent Van Gogh fut envoyé, dans les premiers mois de 1878, au Borinage, la grande région minière avoisinant Mons, et dans laquelle, trop souvent, des étrangers qui devraient être mieux au courant des choses belges englobent facilement les bassins du Centre, de Charleroi et de Liège. A moins qu'ils ne le situent, comme Jean Lorrain, aux environs de Louvain, en plein pays flamand.... La population boraine était alors déjà et est encore aujourd'hui à la fois la plus socialiste et l'une des plus religieuses du pays. Les protestants y sont nombreux et, dans certains villages, ils sont parmi les meilleurs adhérents des syndicats et des coopératives. Il y a dans le tranquille, le farouche entêtement, dans la sombre ardeur avec laquelle les grévistes borains réclament le suffrage universel un véritable mysticisme. La propagande rationaliste a fait le plus grand tort en Wallonie à l'action de l'Eglise catholique, mais elle n'a point entamé le sentiment religieux en lui-même, cet effroi de l'inconnu qui s'explique chez un peuple vivant dans les dangers et de perpétuelles ténèbres. En marge des religions catholique et protestante, des sectes curieuses se sont développées. Le spiritisme a fait là de nombreux adeptes. Et qui n'a entendu parler de l'empire

hypnotique qu'exerça sur des âmes frustes l'enseignement un peu simpliste d'Antoine le Guérisseur, à Jemeppe-sur-Meuse, du Père Dor à Roux, de simples ouvriers qui s'improvisèrent thaumaturges à la façon de certains moujicks, que nous a fait connaître le Roman russe? Au Borinage même, et pour préciser : dans cette région de Wasmes, qu'évangélisa Vincent Van Gogh, un phénomène d'ordre religieux et linguistique à la fois s'est produit qui semble fait à souhait pour illustrer la théorie de Max Müller. Je ne crois pas qu'il ait été signalé déjà. Depuis longtemps, il y a dans un hameau sis aux confins de Wasmes et de Paturages un petit groupe de *darbistes*. Cette secte évangélique, si je ne m'abuse, doit son nom à un pasteur anglais, *Darby*, qui en formula le credo. Mais, par une corruption du langage populaire, les bonnes gens du Borinage ont fait de ces protestants des « *arbistes* », c'est-à-dire des adorateurs des arbres. Et de fait, les *arbistes* tiennent à la bonne saison de fréquentes réunions en plein air, au bois voisin de Colfontaine, où une légende veut que Fénelon, tout à son diocèse, évêque de Cambrai, ait séjourné quelquefois. N'est-ce pas charmant?

On voit parmi quelles populations s'exerça l'apostolat de Vincent Van Gogh qui, « dédaignant et le marbre et l'argile et la couleur, travailla en chair vivante » comme le Christ, qu'il proclamait « l'artiste plus grand que tous les artistes (1) ».

§

Et maintenant que je laisse la parole à ceux qui l'ont connu alors, et vécurent dans son intimité, sans savoir qu'en ce jeune homme dévoré par une véritable folie d'altruisme et de rédemption s'accomplissait la prodigieuse incubation d'une œuvre unique, d'une personnalité d'artiste qui est l'une des plus curieuses de tout le XIXe siècle.

J'ai, après bien des recherches, fini par retrouver un vieux pasteur qui vit actuellement dans le Tournaisis et qui, installé en 1878 à Warquignies, village voisin de Wasmes, accueillit avec la plus grande bonté Vincent Van Gogh. Voici les notes qu'il a bien voulu m'envoyer :

Je voudrais vous satisfaire dans la mesure du possible en rassemblant quelques souvenirs de Vincent van Gogh. Je l'ai en effet connu

(1) XIe Lettre à Emile Bernard. Ed. Vollard. Paris.

il y a trente-cinq ans, au Borinage, où il fut évangéliste (non pasteur, n'ayant pas de titre théologique). Il travailla à Wasmes environ une année.

Il était fils d'un pasteur hollandais ; je me rappelle son arrivée à Paturages ; c'était un jeune homme blond, de taille moyenne, d'agréable figure ; il était très bien mis, avait de belles manières et portait sur sa personne tous les caractères de la propreté hollandaise.

Il s'exprimait correctement en français et il était capable de parler assez convenablement dans les réunions religieuses du petit groupe protestant de Wasmes auquel on le destinait. Une autre communauté de Wasmes avait son pasteur. Vincent van Gogh était en fonctions près du bois, vers Warquignies ; il présidait des cultes dans un ancien salon de danse.

Notre jeune homme prit son logement dans une ferme de Petit-Wasmes ; cette maison était relativement belle ; elle se distinguait d'une façon fort sensible de l'entourage, où l'on ne voyait alors que de petites maisons de mineurs.

La famille qui hébergeait Vincent van Gogh avait des habitudes simples et vivait comme les ouvriers.

Mais notre évangéliste manifesta bien vite en face de son habitation les sentiments particuliers qui le possédaient, il trouva que son logement était trop luxueux ; cela choquait son humilité chrétienne, il ne pouvait supporter d'être abrité d'une façon si différente de celle des mineurs. Il quitta alors ces personnes qui l'entouraient de sympathie et il alla habiter une petite cabane. Il y demeura tout seul ; il n'avait pas de mobilier et on racontait qu'il dormait accroupi au coin de l'âtre.

Du reste, l'habillement qu'il portait au dehors révélait ses aspirations originales ; on le voyait sortir avec une vieille veste de soldat et une mauvaise casquette, et c'est dans cet accoutrement qu'il parcourait le village.

Les beaux habits avec lesquels il était arrivé ne paraissaient plus, et il n'en avait pas acquis de nouveaux.

Pourtant il avait un traitement peu élevé, mais suffisant, pour lui permettre de se vêtir selon sa condition sociale.

Comment ce garçon avait-il évolué de la sorte ?

En présence des misères qu'il rencontrait dans ses visites, sa pitié l'avait poussé à donner presque tous ses vêtements : son argent avait passé aussi chez les pauvres et il n'avait pour ainsi dire rien conservé pour lui-même. Ses sentiments religieux étaient très vifs et il voulait obéir de la façon la plus absolue à des paroles de Jésus-Christ.

Il se sentait tenu d'imiter les premiers chrétiens, de sacrifier tout

ce dont il pouvait se passer, et il voulait être plus dépouillé que la plupart des mineurs à qui il prêchait l'évangile.

J'ajoute que la propreté hollandaise avait été aussi singulièrement abandonnée ; le savon était délaissé comme un luxe coupable, et notre évangéliste, s'il n'était pas couvert d'une couche de charbon, avait ordinairement la figure plus sale que celle des charbonniers.

Ce détail extérieur ne le préoccupait pas ; il était absorbé par son idéal de renoncement, il montrait d'ailleurs que son attitude n'était pas du laisser-aller, mais la pratique fidèle d'idées qui gouvernaient sa conscience.

Et s'il n'avait plus le souci du bien-être pour lui-même, son cœur était éveillé en face des besoins des autres.

Il allait préférablement vers les plus malheureux, les blessés, les malades, il restait longtemps auprès d'eux ; il était prêt à tous les sacrifices pour les soulager.

Sa sensibilité profonde s'étendait du reste plus loin que l'humanité. Vincent van Gogh respectait la vie des animaux, même les plus inférieurs.

Une vilaine chenille ne lui inspirait pas du mépris, c'était une créature animée, il fallait la conserver.

Dans la famille qui l'a eu comme hôte, on m'a raconté que s'il voyait au jardin une chenille par terre il la ramassait délicatement et allait la poser sur un arbre. A côté de ce trait de caractère qu'on jugera peut-être insignifiant ou même stupide, je garde l'impression que Vincent van Gogh a été hanté par un bel idéal ; oubli de soi-même et dévouement pour tous les autres êtres, c'était bien l'idée directrice qu'il acceptait de tout cœur.

Je ne ravalerai pas l'homme en avouant qu'à mon avis il conservait un défaut : c'était un incorrigible fumeur. Je l'ai parfois taquiné sur ce point ; ennemi du tabac je lui disais qu'il avait tort de ne pas y renoncer ; il n'en fit rien, petite ombre au tableau ; il en faut pour les peintres.

Quant à sa peinture, je ne puis vous en parler en connaisseur : on ne la prenait d'ailleurs pas au sérieux.

Il allait s'accroupir sur les terrils (1) ; il faisait les portraits de femmes qui y ramassaient du charbon ou qui partaient chargées de sacs.

On remarquait qu'il ne reproduisait pas les choses brillantes, celles à qui nous attribuons de la beauté.

Il a fait quelques portraits de vieilles femmes (2), du reste on n'attachait pas d'importance à ce qu'on considérait comme un travail de distraction.

(1) Montagnes faites de scories.

(2) Nous croyons savoir qu'il a fait notamment un portrait de son hôtesse, Mme Denis.

Il semblait pourtant que dans la peinture aussi notre jeune homme eût de la prédilection pour ce qui paraissait plutôt misérable.

Voilà, Monsieur, quelques souvenirs que ma mémoire vieillie a essayé de rassembler.

On n'a jamais rien noté sur le passage de Vincent van Gogh au Borinage, on ne savait pas ce qu'il était devenu ; on est très surpris d'apprendre qu'il était arrivé à être un vrai peintre.

Cette frénésie, cette outrance qu'il montrait dans son œuvre d'évangéliste et qui déroutait ses fidèles comme ses collègues, nous la comprenons aujourd'hui, nous qui savons avec quelle fièvre de tout saisir Vincent Van Gogh peignit des centaines de toiles en plein soleil, en plein mistral, dans cette Provence embrasée où sa raison devait vaciller, dans ce merveilleux jardin de la maison de santé de Saint-Remy, ou dans la propriété du Dr Gachet, à Auvers-sur-Oise. Mais voici une autre lettre. Je m'en voudrais d'y changer quoi que ce soit. Avec ses fautes d'orthographe et ses tournures incorrectes, elle est belle comme une page de Dostoïewski ou de Charles-Louis Philippe. Le brave boulanger qui l'a écrite et qui vécut dans l'intimité de Vincent Van Gogh ne doit point m'en vouloir de la reproduire intégralement, fidèlement.

M. Pierrard,

C'était par un beau jour de printemp quand je vis arrivé notre jeune ami Vincent Vangolh richement vêtu nos yeux ne se cères de le contempler le lendemin il rendit des visite avec le pasteur M. Bonte. Aussitôt rangé à la classe ouvrière notre ami tombâ dans la plus grande humiliations où il ne tarda pas à se dépour-voir de tout ses vêtements.

Ainsi arrivé à ne plus avoire de chemise plus de chaussette au pied nous l'avons vu se fabriqué des chemise d'amballage (1). Moi j'etait trop jeune alors.

Ma tendre Mère lui disait : M. Vincent pourquoi vous dépourié (2) vous ainsi de vos vêtements et vous ête d'une aussi noble famille de pasteure hollandais. Il répondait Je suis l'ami de pauvre comme l'était le Ségneure Jesus elle répondait vous n'êtres plus dans les conditions normales.

Cette même année arriva une explosion de grisou au puits n° 1 du Charbonnage Belge où plusieurs ouvrié fure brûlée. Notre ami Vincent n'ut plus aucun repos jour et nuits découpant le reste de son

(1) Avec des toiles d'emballage.
(2) Dépouillez.

linge pour en fabriqué des grande bantes avec de la sire et de l'huile d'olive pour courir aux brulée de la catastrofe.

L'umanité de notre ami ne fesaits que augmenter de jour en jour et cependant la perséqutions lui augmenter continuellement. Les reproche des membre du Consistoire ne sessait de redoubler injur lapider cependant restant toujoure dans le plus profond abésement. Il revint un jour a la maison il se mi a cracher sur le soubasement de la maison. C'était encore trop de lux pour lui il lui aurait fallut rester dans une chaumière. Sa nourriture était du riz et du siropt mélasse pas de beurre sur son pains. Cepandant il était toujoure aux étude sur une soirée il lisaits un volume de 100 page, pendant la semaine il avait fondé une école pour les enfants les aprenant à être dan la crainte de Dieu et en même temps ocupé au dessin de fautografies et de charbonage.

Et par un jour de forte chaleur un violan orage fut déchainer sur notre régions. Que fi notre ami il alla se placer en plain champs pour regardé les grandes merveilles de Dieu et ainsi revenant mouillé jusque os. Se fut ainsi que notre ami Se fit chasser de son ministère il parti pour Pari ou nous n'avons plus eu de sest nouvelle. Et quand il marchait sur le bord du chemin, cher ami Monsieur Pierrard, je ne saurai vous en dire davantage, je n'avai que 14 ans à cette époque.

Le souvenir de quelques traits est resté particulièrement vivace dans la famille Denis. Les mineurs de Wasmes, quand ils se rendaient à la fosse, revêtaient, au-dessus de leur costume de toile grise, de vieilles vestes faites de toiles d'emballage, en guise de suroits, pour se protéger contre les paquets d'eau qui tombent parfois des parois du puits dans la cage. Cette tenue misérable excitait au plus haut point la pitié de Van Gogh. Un jour, il vit sur le dos d'un ouvrier ce mot imprimé dans la toile : *Fragile.* Il ne rit point. Au contraire, il en parla pendant plusieurs jours aux repas, en s'apitoyant. On ne comprenait pas. Cela et l'épisode de l'orage, ce fut assez pour convaincre Mme Denis « que le jeune monsieur n'était pas comme toutes les autres ». Son cœur de mère se fendait... Elle écrivit à la mère de Van Gogh, dépeignant la vie misérable que menait Vincent dans sa cabane. Une épidémie de typhus s'était déclarée dans la région. Vincent avait tout donné, son argent et ses vêtements aux pauvres mineurs malades.

Immédiatement, le père partit de Nuenen pour Wasmes. Il trouva son fils couché sur un sac rempli de paille, affreusement affaibli et amaigri.

Vincent se laissa entraîner comme un enfant. Le fils du boulanger, celui-là même qui écrivit la lettre que nous reproduisons plus haut, dut lui promettre qu'il continuerait les réunions dans l'ancienne salle de danse attenant au fournil. Un dernier entretien eut lieu le soir, avant le départ de Vincent pour la Hollande. Quelques mineurs aux visages affamés et souffreteux se pressèrent autour de Vincent et de son père, dans la salle faiblement éclairée par une lampe pendue au plafond. De grandes ombres fantastiques dansaient sur les murs badigeonnés de vert...

§

Cherchons dans la personnalité morale du Van Gogh que nous connaissons bien la trace ou le reflet de cet apostolat, qui dura près de deux ans. Dans la véhémence que traduisent les toiles d'Arles et d'Auvers-sur-Oise, Meyer-Graefe reconnaît la passion d'un homme « qui, toute sa vie durant, ne connut rien de meilleur que de se donner ».

Alors qu'il est tout à son effort d'artiste, l'ancien évangéliste ne cesse de prêcher la bonne parole. A chaque instant dans les lettres à Emile Bernard, il exalte l'idée d'une collaboration des peintres, de l'entr'aide, d'une chaude fraternité dans l'accomplissement d'une grande œuvre esthétique collective. Malgré l'audacieuse originalité de son art, il témoigne à chaque instant d'un rare éclectisme dans la façon dont il juge un Fantin-Latour, un Ziem, un Maris ou Mauve, son premier maître, tous si éloignés de lui. Il a horreur du sectarisme.

Les tableaux nécessaires, dit-il, indispensables pour que la puissance actuelle soit entièrement elle et monte à une hauteur équivalente aux cimes sereines qu'atteignirent les sculpteurs grecs, les musiciens allemands, les écrivains de romans français, dépassent la puissance d'un individu et ils seront créés probablement par des troupes d'hommes se combinant pour exécuter une œuvre commune.

A chaque instant, il revient sur son idée d'une association, d'une sorte de coopérative de production des artistes d'avant-garde qu'il appelle pittoresquement « le petit boulevard ». Il veut créer des ateliers dans le Nord et le Midi, emploie toute son éloquence à persuader Gauguin de la grandeur de l'effort en commun. Collaborer ! Lutter contre l'égoïsme de son temps : il y a, remarque fort justement Meyer-Graefe, dans cette préoccupation

constante de Van Gogh, une formule de socialisme supérieur. Son mysticisme se retrouve dans son art: il n'est pas loin d'avoir formulé une sorte de mystique des couleurs. Dans ses lettres, que de lyriques litanies à la louange du jaune!

J'ai fait peindre en jaune la petite maison que j'habite, écrit-il à Emile Bernard, parce que je veux que ce soit pour chacun la maison de la Lumière.

Quant à ses opinions d'artiste sur la Bible, elles sont du plus haut prix.

Tu fais très bien de lire la Bible, écrit-il à Emile Bernard. Involontairement, en lisant les citations multiples de Moïse, de saint Luc, tiens, me dis-je, il ne lui manquait plus que cela, ça y est maintenant en plein... la névrose artistique; car l'étude du Christ la donne inévitablement, surtout dans mon cas où c'est compliqué par le culottage de pipes innombrables.

Voilà qui est un peu irrévérencieux pour un ancien missionnaire. Il n'aime guère l'ancien Testament.

Mais la consolation de cette Bible si attristante qui soulève notre désespoir et notre admiration — nous navre pour tout de bon, tout outré par sa petitesse et sa folie contagieuse — la consolation qu'elle contient, comme un noyau dans une écorce dure, une pulpe amère, c'est le Christ.

Cependant il ne comprend pas les artistes qui peignent encore à notre époque des annonciations ou des mises au tombeau.

Ah! il est sans doute sage, juste, d'être ému par la Bible, s'écrie-t-il; mais la réalité moderne a tellement prise sur nous que, même en cherchant abstraitement à reconstituer les jours anciens dans notre pensée, les petits événements de notre vie nous arrachent à ce moment même à ces méditations, et nos aventures propres nous rejettent de force dans les sensations personnelles, joie, ennui, souffrance, colère ou sourire.

La Bible! la Bible! Millet, dès son enfance était éduqué là-dedans, ne faisait que lire ce livre-là! Et pourtant jamais, ou presque jamais, il ne fit de tableaux bibliques.

§

Voyons maintenant quelle influence cette étrange période boraine de la vie de Van Gogh eut sur le développement de sa personnalité d'artiste. On peut dire que c'est alors que

celle-ci s'éveilla. Il le confirme lui-même dans une lettre écrite de La Haye le 15 août 1882 et qu'a publiée la revue *Van Nu en Straks* (n° 3, 1896) :

Il y a maintenant environ 2 ans que j'ai commencé à dessiner au Borinage.

Je ne sache pas qu'on ait conservé ses œuvres de début. Mme veuve Théodore Van Gogh nous assura naguère qu'on a perdu la trace des dessins qu'a faits à cette époque son beau-frère. Ce que je sais, c'est qu'il a fait alors, outre les croquis de charbonnages et de mineurs auxquels j'ai fait allusion plus haut, plusieurs portraits, dont celui de son hôtesse, Mme Denis. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'écrivait en octobre 1905, dans la revue hollandaise *Elsevier*, l'un de ceux qui ont le mieux étudié la vie de Van Gogh et son évolution : M. J. Cohen Gosschalck : « Le temps qu'il passa au Borinage parmi les mineurs fut certainement l'un des plus critiques dans son développement. L'artiste qui surtout en lui vibrait se sentit puissamment remué par toute la souffrance qui l'entourait et par cette nature d'une sombre grandeur. Jusque fort tard dans la nuit, il travaillait pour tâcher de noter ce qu'il avait vu dans la journée. Il demande à son frère de lui envoyer les *Travaux des champs*, de Millet... »

L'aspect de ce village de Wasmes, tout raviné, avec ses maisonnettes à toit rouge, badigeonnées de jaune, de bleu pâle ou de blanc, avec ses vergers entourant des charbonnages et de formidables terrils noirs, avec sa Maison du Grisou, était bien fait pour l'émouvoir profondément. Qu'il ait rapporté en Hollande ses premières œuvres, ses premiers dessins du Borinage, cela est attesté tout au moins par les souvenirs de sa sœur :

Le génie, dit-elle, avait enfin trouvé sa voie. Le jeune homme avait commencé à peindre. Il montra à sa famille des dessins rehaussés d'aquarelle qu'il avait faits d'après la vie des mineurs. Ce n'était pas encore beaucoup, il avait eu son temps suffisamment rempli là-bas par autre chose; cependant, ces dessins étaient vivants : un mineur devant sa chaumière ayant beaucoup d'analogie avec nos chaumières de Drenthe, coiffée d'un haut toit de chaume, couvert de mousses, aussi bigarré dans la lumière du soleil que des mosaïques de couleur.

Un couple de travailleurs des mines, homme et femme, avec des

bras et des jambes qui, à cause de leur maigreur, paraissaient beaucoup trop longs, chacun portant sur le dos un sac ignoble plein de gaillettes et faisant de grands pas sur un chemin couvert de scories...

Comment, dit encore Mme E. Duquesne-Van Gogh, à ce futur peintre, les types de mineurs auront-ils paru, noirs et tordus, jamais frais et resplendissants comme d'autres hommes qui, eux aussi, gagnent leur pain à la sueur de leur front, mais sous le cher soleil de Dieu? Les femmes, peu attirantes, la chevelure protégée contre la poussière par une barrette noire, vieillies avant l'âge...

Van Gogh n'aurait-il pas vu à côté de tous ces déchus, de tous ces géants épuisés par un travail exténuant, les jeunes sclauneurs robustes, les « ramascailles », fillettes employées aux triages, ou les glaneuses de charbon qui grimpent jusqu'au faîte des terrils avec une souplesse de jeunes chèvres et dont les coiffures, des barrettes bleues enserrant les cheveux, font malgré toute la poussière penser à Tanagra?

Les premières œuvres qu'a peintes Van Gogh se ressentent étonnamment de ce qu'il a vu au pays noir. Ce sont surtout des scènes de la vie paysanne dans le Brabant hollandais, des types observés à Nuenen, « étonnants visages de travailleurs aux nez énormes, aux bouches lippues, aux airs niais et féroces dont les *Mangeurs de pommes de terre*, une effroyable toile furent le dénouement » (*Emile Bernard*). Je fais toutes mes réserves quant à la niaiserie et à la férocité des mineurs borains, mais ces figures noires et osseuses, aux apophyses énormes, ces grosses lèvres que nous montrent les paysans, les terrassiers, les tisserands peints par Van Gogh au début de sa carrière, ce sont là des traits qui rappellent avec une force singulière la vaillante race du pays noir.

§

Vincent conserva toute sa vie un intense souvenir des deux années passées au Borinage. A dix ans de distance, il en reparle fréquemment dans ses lettres à Emile Bernard ou dans celles qu'il écrivit d'Arles à son frère Théodore (de 1887 à 1891) et qu'a publiées le *Mercure de France* (t. III, 1897).

Dans l'une d'elles, il parle d'un ami qui est venu lui rendre visite en Provence et qui, dit-il, « songe sérieusement à aller peindre les charbonniers du Borinage ».

De quel peintre Van Gogh parle-t-il là? Une note d'Emile

Bernard précise quelque peu : « L'ami dont il est ici question a tenu sa promesse. Il est allé dans le Borinage et a vécu parmi les mineurs; il a exposé aux *Indépendants*, en 1893, quatre toiles, très remarquables et très grandes : une vue générale du coron de Frameries, une vue des usines et une vue du vieux Coron. Nous ne saurions trop l'engager, comme Van Gogh, à continuer les intéressantes études où il se particularise. » Dans une autre lettre, Van Gogh reparle de ce Belge qui lui a fait une nouvelle visite. Il lui a exposé le projet, le rêve qui ne cesse de le hanter et qu'il a communiqué tant de fois à Bernard et Gauguin : la création de colonies d'artistes, d'ateliers communistes dans le Nord et le Midi :

Si moi je garde, dit Vincent, un logement dans le midi, lui devrait bien garder une espèce de station dans les charbonnages.

Je t'écris, dit une autre fois Vincent à son frère, en attendant B. le Belge, qui va partir ce matin de bonne heure ; il a déjà 23 ans, dont 10 ans de Paris et de voyage ; quoique jusqu'ici il n'ait pas encore été grand'chose comme peintre, si, par son retour au pays, il peut secouer enfin sa fainéantise, produit de l'énervement parisien et de la fréquentation des fainéants, alors il se trouvera à l'entrée, tout de suite, d'une carrière de vrai peintre.

Et ceci, qui montre quelle affection sûre il garde dans son souvenir aux mineurs qu'il évangélisa :

B. est bien de son pays, car dans son parler et dans ses manières, moi, je reconnais fort bien l'accent et la timidité de ces charbonniers auxquels je pense encore si souvent.

Parmi les « gueules noires » de mon pays, Van Gogh montra qu'il était un grand cœur, un « grand camarade » selon le vœu de Walt Whitman, en même temps qu'un artiste sensible à l'humaine beauté de notre temps. Cet homme « fou de couleur » fut également fou d'universelle fraternité.

LOUIS PIÉRARD.

L'ÉPOPÉE AU FAUBOURG[1]

—

TITINE

Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris.

—

Je vous rencontrais chaque soir, au même endroit. Vous abandonniez votre main à la Très Digne Dame qui vous chaperonnait et vous aviez l'air triste, un peu sournois, des enfants battus. Vos regards étaient si vagues, si vagues, que peut-être s'en allaient-ils plus loin que l'extrémité de l'avenue, plus loin encore que les maisons grises, là-bas, toujours plus loin, je ne sais où...

Vos yeux étaient comme ceux d'un enfant qui a fermé « le Livre d'aventures » illustré par de naïfs artistes et où l'on voit, fleuris de cocotiers, d'étranges archipels où dansent des nègres nus. Et la Très Digne Dame vous gourmandait : « Voyons, Titine, fais donc pas ta sale gueule !... »

I

TITINE ARRIVE...

Quand la voiture pénétra sous le porche, tous les gosses de la maison se précipitèrent en criant : « V'là la nouvelle !... v'là la nouvelle ! » et l'homme qui tirait la voiture grogna : « La sacrée marmaille qui va se flanquer sous mes roues ! »

Les gosses aussitôt se rangèrent le long du mur et Mme Bien, la concierge, paraissant sur le seuil de la loge, ordonna :

— Fichez moi le camp ! allons, ouste !... allez jouer dans la cour !

— Il y a donc une cour ici ? demanda l'homme qui s'était arrêté et pesait de toutes ses forces sur les brancards.

— Oui... tenez... là... à gauche.

— Ça colle tout à fait bien, ma petite dame !

(1) Voy. *Mercure de France*, 16 août 1911, 1er septembre 1912.

Et, courbant l'échine, dans un effort violent il repartit, les épaules creusées sous la pression des bretelles de cuir qui le harnachaient. Les gosses clamèrent : « V'là la nouvelle ! v'là la nouvelle ! » et s'élancèrent dans la cour, où, déjà, l'homme, rabattant les chambrières, immobilisait la voiture.

— Hé ben, ma belle, dit-il en riant, je crois qu'ici tu en auras des copains !

Une petite voix flûtée lui répondit :

— Oh ! voui, m'sieu... si moman veut...

Sur une malle, derrière un amoncellement de meubles d'où surgissaient les quatre pieds d'une table, un balai et le tuyau d'un poêle, la « nouvelle » était assise. Elle tenait dans la main gauche un plumeau retourné, ouvert comme un bouquet de palmes et du bout de son bras droit tendu, afin d'éviter les heurts et les cahots de la route, une cage où s'effarait un serin jaune.

La « nouvelle » était une curieuse petite fille.

Sa face était pâle, un peu maigre, les pommettes saillantes. L'on ne voyait guère dans ce visage que deux grands yeux noirs et humides, si beaux qu'on les regardait presque avec étonnement. La petite soutenait alors le regard, sans rosir, effrontée et ravie.

Coquette, elle disait souvent :

« Paraît qu' j'ai des z'œils qui m'mangent la tête. »

Sa chevelure brune était courte. Elle se coiffait en couronne, comme le sont les enfants de Chilpéric sur les images des histoires de France. Un nœud de ruban rouge liait une mèche de ses cheveux à la hauteur de l'œil gauche.

Cette gamine était vêtue d'une robe de mince cotonnade à carreaux blancs et noirs et montrait ses mollets nus.

— A quel étage faut-il grimper le matériel ? demanda l'homme qui se frictionnait les épaules.

— J' sais pas, m'sieu.

— Ousqu'est ta mère ?

— Elle vient, m'sieu, t'nez, justement, la v'là, ma mère !...

La mère de la nouvelle parut. C'était une grande femme maigre, dont les traits fatigués dénonçaient la cinquantaine. Ses cheveux, déjà rares, qu'elle teignait en roux vénitien, se hérissaient en mèches rebelles sur ses tempes et tout autour

de sa nuque. Cette coloration capillaire lui imposait le sévère costume des veuves.

La mère de la nouvelle fit grande impression sur les gosses, qui n'étaient point accoutumés à voir, dans la maison, des personnes d'un si grand genre. Ils se reculèrent à son approche, car elle avait un regard oblique qui en imposait.

Elle portait une lampe à pétrole, un lourd filet rempli de provisions, deux parapluies, un sac à main et un roman populaire à soixante-cinq centimes : *les Mémoires de Monsieur Goron, ancien chef de la Sûreté.*

L'homme lui demanda :

— A quel étage, madame Cerveau ?

Elle répondit :

— Monsieur Trompe, c'est au quatrième.

Puis à sa fille :

— Reste là, toi... Pendant que je recevrai les meubles là-haut, tu surveilleras la voiture.

— Oui, moman.

M. Trompe se coiffa d'une table, cala sous son bras gauche un traversin et un oreiller, sous son bras droit une couverture et s'en alla, lentement, roulant les hanches, précédé de Mme Cerveau.

Alors les gosses entourèrent la voiture et, les yeux ronds, en silence, examinèrent la « nouvelle ».

La « nouvelle » frappait alternativement ses talons contre le bois de la malle qui rendait un son sourd et sur ce tam-tam barbare chantait doucement :

> Y a pas d'mal à ça, mam'zelle.
> Moi, c'est la même chose que vous,
> Dit l'jeun'homme à la d'moiselle.

Alors, Trique s'étant approché, la main en cornet contre l'oreille, goguenarda : — Pu haut, la môme, qu'on entende !

La nouvelle cesssa brusquement de chanter. Elle regarda Trique du haut de son trône et répliqua, la bouche dédaigneuse :

— J'aime pas qu'on m'parle comme ça.. na !

— Non mais... des fois... c'est-i que t'es la princesse de la Mords-moi-l'doigt ?

— Vous êtes un imbécile... vous !

Mimi, Torchon et Térésou intervinrent.

— Vous avez raison, mam'zelle !.. voui.. faut pas i parler à c'gas-là !.. i nous embête tout l'temps et pis i nous tire les cheveux et pis...

— Ah ! là ! là ! ricana Trique... vous crânez pasque vous êtes ensemble... mais quand j'en tiens une, toute seule dans un coin, c'est moi que j'me marre... et comment !...s'pas, Boule de Gomme ?

Boule de Gomme opina de la tête et Bout de Bibi, dont le museau de raton s'éclairait d'un malicieux sourire, gouailla :

— Peuh !... Les quilles ! ça peut même pas pisser en l'air.

Toutes les filles, Mimi, Torchon, Térésou, Croquignole, Honorine, Pulchérie, la face violemment rejetée en arrière dans un geste impérieux, le regard chargé de colère et la bouche haineuse, rugirent des imprécations.

Trique haussa les épaules :

— S'pas, les gas, si qu'on voudrait, qu'on leur bouclerait leurs tiroirs !

Et, plein de mépris, après avoir craché dans la direction de Croquignole et jeté aux filles cette apostrophe qui lui semblait résumer toutes les injures : « Tas d'vieilles tatas ! » il s'éloigna lentement, suivi de sa bande : Boule de Gomme, Camembert, Paps, Poum et Bout de Bibi. Ces valeureux compagnons, imitant le chef, s'épuisaient à saliver bruyamment à la face des gamines, et les gamines, outrées, sortaient de longues langues pointues, pointues comme des poignards.

La « nouvelle » contemplait ce duel avec étonnement quand Bout de Bibi, quittant ses camarades, se précipita sur elle et lui pinça le mollet. Elle jeta un cri de surprise et de rage, voulut frapper l'audacieux de son plumeau soudainement brandi, mais Bout de Bibi, vif, du bras évita le coup, éternua dans le nuage de poussière et se sauva, tout secoué d'un rire triomphant.

Les gas sous le porche braillèrent par deux fois :

— Vieilles tatas ! vieilles tatas !

Et s'en allèrent, satisfaits, galvauder dans les ruisseaux.

Alors, unies dans un commun malheur, la « nouvelle » et les gamines se regardèrent avec bienveillance.

La « nouvelle » fut pressée de questions.

— La dame, c'est vot'mère?

— Oui.

— Et l'mesieu, c'est vot'père?

— Non.

— Qu'est c'qu'il fait, vot'père?

La nouvelle répondit, très vite, sur le ton monotone des enfants qui récitent une fable :

— Mon père est mort... ma mère a eu des revers... ma mère a connu la richesse... ma mère a eu des bonnes... aujourd'hui elle est pauvre... mon père était général.

Toutes les gamines se récrièrent :

— Il était général, vot'père... mince!...

Torchon remarqua :

— J'en ai vu un... ça a des plumes su la tête, un général... voui... et pis un ventre tout en or... voui... c'est pepa qui m'l'a dit.

Ce précieux ventre paternel centupla le prestige déjà grand de la nouvelle.

Timidement Mimi l'interrogea.

— Et comment qu'c'est, vot'petit nom ?

La nouvelle répondit, penchée par-dessus la cage qu'elle avait posée sur ses genoux :

— Moi, j'm'appelle Titine.

— Vous allez encore à l'école ?

— Non, j'y vais plus.

— Vous avez vot'certif alors ?

— Oui, je l'ai...

— Vous travaillez ?

— Non.

— Et vot'mère... elle est couturière ?

— Non.

— Alors... vous êtes riches ?

La nouvelle parut embarrassée. Elle rougit un peu, mais, s'étant vite ressaisie, elle avoua : C'est grand-papa qui nous donne des sous.

— Qu'est'c'qu'il fait vot' grand-père ?

— Il est général.

Titine disait ces derniers mots quand Mme Cerveau parut, escortée de M. Trompe. Elle fronça les sourcils :

— Que font ici tous ces enfants ?.. allez-vous-en jouer ailleurs, petites ! allez-vous-en !

Les gamines se reculèrent, subjuguées sous le terrible regard.

Mme Cerveau approcha son visage près de celui de Titine et gronda :

— Bavarde !

M. Trompe s'étant de nouveau caparaçonné d'un buffet et coiffé d'un abat-jour, ce qui lui donnait l'air d'un scarabée géant d'une espèce inconnue, s'éloigna lourdement, suivi de Mme Cerveau, qui portait un tiroir sous chaque bras.

Les gamines se rapprochèrent de la nouvelle et Térésou lui demanda :

— Demain, vous viendrez avec nous ?

Titine fit « non » de la tête.

Toutes s'étonnèrent :

— Pourquoi ?

Titine ne répondit point et dès lors ne parla plus.

A la lucarne de l'escalier, au deuxième étage, Mme Cerveau passa la tête et cria :

— Hé ben les mômes, qu'est-ce que j'ai dit ?

Les petites, effarées, se sauvèrent...

II

UNE PETITE VOIX DANS LA NUIT

Après dîner, ainsi que de coutume, les gosses de la maison descendirent jouer dans la cour. D'ordinaire leurs jeux bruyants emplissaient l'air de rires et de cris, mais ce soir-là, réunis dans un coin d'ombre, ils s'entretenaient à voix basse, en grand conseil.

Trique chevauchait le dos rond de la fontaine et les autres : Boule de Gomme, Camembert, Bout de Bibi, Paps et Poum l'entouraient, assis sur les pavés.

Les filles, qui boudaient encore, tenaient leurs assises dans l'escalier ténébreux.

Trique disait :

— C'est une crâneuse, que je vous dis... j'ai vu ça, moi ... c'est une crâneuse... all veut pas jouer avec nous pasque son père était général... ah ! là ! là ! mince de chichis !

Et Boule de Gomme ricanait :

— Général, son père ! penses-tu, all' nous en met plein les yeux, la môme !... Moman dit que c'est des blagues, qu'les ceuss qui sont général i z'ont des sous... voui, les gas !... qu'i z'ont plein d'sous... c'est pas des purées comme la vieille et sa môme !

Camembert, curieux, regardait les fenêtres du quatrième étage.

— Où c'est qu'all demeure ?

— Là-haut, ousqu'y a d'la lumière.

— On dirait que l'rideau i bouge.

— Non, i bouge pas.

— Si, que j'te dis !... i bouge, le rideau !

— Si que ça serait la môme qui r'garde ?

— Des fois qu'all voudrait rigoler avec nous ?

— Et pis, t'sais, all a des bath jambes.

— Tu les as vues ?

— Voui... et pis qu'all sont girondes !

— Comment qu't'as fait ?

— Tu n'sais pas ?... ah ! là ! là !... amène-toi un peu, Boule de Gomme.

Tous les mômes se levèrent et se réunirent, épaule contre épaule, autour de Trique qui les initia en grand mystère.

—Pour i voir... tu t'colles à genoux et t'as l'air de chercher une bille...

Des rires fusèrent.

—Moi, reprit Bout de Bibi, j'fais mieux que ça... écoutez !...

Les têtes se rapprochèrent jusqu'à se toucher et Bout de Bibi, à voix basse, à voix très basse, fit ses confidences.

Dans l'escalier, les filles caquetaient, très émues par l'arrivée de la nouvelle. Il y avait là Mimi, Torchon, Térésou, Croquignole, Honorine et Pulchérie. On entendait des : « Crois-tu, ma chère, une fille de général ! » des : « Faudra qu'on la fréquente... tu comprends ça fera bien dans l'quartier » ou des : « La tête à la Caillebo qui fait des magnes pasque son père travaille chez Dufayel ».

Et c'étaient des exclamations volontairement étouffées avec la main devant la bouche, car elles s'entretenaient à mi-voix, à cause des voisins, des « ah ! » des « oh ! » des « Voui, ma fille ! »

exprimant tour à tour l'étonnement, la joie ou la curiosité satisfaite.

Mimi proposa :

— On va bien s'amuser !

— A quoi ? demandèrent vivement toutes les filles.

— Chiche qu'on va écouter à la porte de chez la mère à Titine ?

— Oui !... oui ! chiche !... on y va toutes.

— Mais pas de chahut... en douce... en douce...

Les filles, très curieuses, avaient l'habitude d'écouter aux portes. Sur le palier du quatrième elles se concertèrent un moment. Il leur fallait pénétrer dans un long couloir qui s'ouvrait devant elles comme un trou plein de ténèbres.

— Quelle porte que c'est ? souffla Honorine.

— La troisième, de ce côté-là.

En rampant, sur les mains et sur les genoux, les jambes relevées au-dessus du sol afin d'éviter le râclement des souliers sur les carreaux, elles entrèrent dans la nuit, en file indienne, retenant leur souffle et leur envie de rire. Si mâme Panuche, qui croit aux revenants, passait par là et se heurtait à cette longue chenille de formes étranges, pour sûr, elle s'évanouirait d'épouvante.

Mimi, qui était en tête, s'arrêta brusquement devant une porte, sous laquelle filtrait une faible lueur.

Térésou continuait d'avancer. Elle s'écorcha le bout du nez sur la semelle d'un des souliers de Mimi, mais elle étouffa son cri de surprise et de douleur.

Des larmes lui montèrent aux yeux.

Mimi dit tout bas, tout bas à Térésou :

— C'est là.

Térésou répéta l'indication à sa voisine, la voisine prévint celle qui la suivait, celle qui la suivait continua le manège et toute la colonne ainsi fut avertie. Il y eut dans l'ombre des mouvements silencieux, une sorte de concentration sur le paillasson de Mme Cerveau.

L'émoi faisait trembler les respirations.

Les petites écoutèrent...

A l'intérieur, Titine devait lire, car elle ne s'arrêtait point de parler et sa voix demeurait égale, sans éclats comme sans inflexions.

— C'est l'jornal qu'a lit, murmura Térésou.

On entendait la voix de Titine :

Les soldats Pipart, Bonmollet et Lebreton ont reçu chacun cinq francs pour avoir courageusement coopéré à la difficile arrestation de l'assassin de la rue des Martyrs. Félicitations à ces braves. Pour blanchir vos mains, usez du savon à la pulpe d'amandes amères. Un drame en Seine. Le brouillard sur la Seine fait encore des victimes. Hier au soir le bateau n° 376 de la Cie Parisienne de navigation venait de quitter le ponton...

Ici, Titine se tut. Mais une voix lasse, qu'alanguissait encore un bâillement prolongé, remarqua :

— Eh ben, quoi, Titine ?

Titine continua :

... venait de quitter le ponton de Suresnes quand il heurta brusquement un chaland rempli de meulières, portant le nom du « Réveil de la Saône ». Le chaland coula sur-le-champ. Le batelier qui tenait le gouvernail fut englouti dans les remous. On n'a pas retrouvé son cadavre. Les recherches...

Un nouveau silence, très long.

Mais la même voix, hargneuse cette fois :

— Qu'est-ce qui t'a dit de t'arrêter encore ?

— Mais pisque tu dors.

— Je ne dors pas... continue !

— J'suis si fatiguée, moman, j'suis...

— Continue, nom de Dieu !

Titine ayant ressaisi le journal, faits divers, réclames, cours de la Bourse, tout y passa, car Mme Cerveau n'avait point trouvé de meilleur spécifique pour calmer « son » insomnie.

Les gamines abandonnèrent bien vite le corridor. Leur curiosité était déçue.

Seule, la petite voix de Titine continua dans le grand silence à moudre des mots, des mots, des mots...

III

STRATÉGIES

Mme Cerveau frappe trois petits coups discrets sur la porte de la loge.

— Entrez donc, mâme Cerveau ! crie la concierge.

— Cinq minutes... pour faire connaissance, répond Mme Cer-

veau dans un sourire qui lui fend la bouche jusqu'aux oreilles.

Mme Bien s'empresse : — Asseyez-vous donc un peu, mâme Cerveau.

— Merci, mâme Bien...je passe seulement... je ne m'arrête point... ça sent rudement bon chez vous...

— Je fais le café... c'est du fin... on va l'étrenner, voulez-vous?.. une petite tasse, c'est sans façons...

— Oh ! vous êtes trop aimable, mâme Bien, trop aimable...

— Mais si... mais si... acceptez... c'est de bon cœur, vous savez... asseyez-vous donc !

La concierge ouvre son buffet et sort ses plus belles tasses, des tasses en porcelaine de Limoges, qu'elle obtint en échange de cent tickets-primes à la Grande Epicerie Modèle.

Elle espère tant interroger, avec adresse, la Cerveau, dont l'allure si distinguée l'intrigue depuis deux jours. Au lit même, M. Bien l'entendit plusieurs fois marmonner :

— Qu'est-ce que ça peut bien être que c'te femme-là ?

Mme Cerveau se prélasse dans l'unique fauteuil de la loge, un fauteuil Voltaire, les mains jointes sur le ventre. Les narines largement ouvertes, elle hume la suave odeur du café en se félicitant, *in petto*, de « boire à l'œil ».

— Alors, comme ça, vous vous plaisez dans votre nouveau logement? demande la concierge, en disposant sur la table des tasses et un sac de cassonade.

— Heu... heu... oui... assez... Malheureusement, si la chambre est grande, la cuisine est bien petite.

— Pour le prix, ma chère mâme Cerveau... pour le prix ! C'est-il que vous étiez mieux logée auparavant?

— Dans les temps, sûr que oui... J'ai été riche, moi qui vous parle... y a dix ans de ça, dix ans passés... Ah ! si vous m'aureriez connue, ma chère !

— Contez-moi donc ça, mâme Cerveau... tenez, pendant que je vous sers le café...

— Ça va vous ennuyer, mes histoires.

— Mais non... mais non... au contraire.

— Faut d'abord vous dire que je suis la fille d'un magistrat et qu'à vingt ans j'étais d'une rare beauté...

— Je le croirai ! Du reste, ça se voit encore...

— Oh ! vous me flattez !...

— Non!... non!... c'est sincère... Sucrez-vous donc.

— Merci. Alors, à vingt ans, j'épousais un capitaine d'artillerie... oui, ma chère.

— Mais quel âge avait-il... ma chère?

— Quarante ans, ma chère!

— Bigre, ça faisait une sacrée différence entre vous!

— Oui... vingt ans... dites donc, il est fameux votre café!

— C'est du mélange à 2 francs 40.

— Où le prenez-vous?

— A la Grande Epicerie Modèle... on donne des tickets-prime... c'est très économique... Mais continuez donc, mâme Cerveau.

— Mon mari avait le caractère jeune... deux ans après il était commandant et j'étais mère. J'accouchais d'Augustine... C'est alors que le père de mon mari — ancien général...

— Ancien général!... Comme ça tout de même! C'était une famille de beau monde...

— Pour sûr, allez, que c'était une famille de beau monde!... Le père de mon mari sur ces entrefaites fut nommé président de la Banque du Commerce libéré... Nous avions des cinq cent mille francs...

Mme Bien avala de travers une gorgée de café.

— Heu! Heu! Hrr! Comme ça tout de même! Cinq cent mille francs!

— Oui... cinq cent mille francs que nous avons placés dans la maison... ça devait faire du sept pour cent, ma chère... Trois mois après la banque sautait, nous étions ruinés... Mon mari en est mort de chagrin, le pauvre cher homme... Dire qu'il aurait été général!... J'en porte le deuil éternel dans mon costume et dans mon cœur... oh! c'est affreux... c'est affreux... c'est affreux...

Mme Cerveau soupira dans le café qu'elle buvait à petits coups et tirant un mouchoir de son corsage essuya ses yeux secs. Mme Bien, par contenance, devant cette grande douleur réveillée, marmonnait en litanie :

— Oh! oui bien sûr... c'est affreux... c'est affreux... c'est affreux...

Il se fit un long silence, que troubla seulement le bruit de succion des lèvres gourmandes sur le rebord des tasses.

Mme Cerveau s'étant ressaisie continua :

— Du reste, le père de mon époux s'était ruiné dans le même coup...

— Et il en est mort?

— Non, il vit toujours. C'est lui qui nous fait une petite rente à ma fille et à moi... oh! bien modeste... mais enfin, ça nous permet de vivoter tranquillement... il aime beaucoup Titine.

— Titine ?

— Oui... Augustine... sa petite-fille... vous le verrez ici, un jour... C'est encore un bien bel homme, allez !

— Une petite goutte dans l'cul de tasse, mâme Cerveau ?

— Merci, mâme Bien... faut que je m'en aille... j'ai des courses à faire dans le quartier... les emménagements, ça donne tant de tracas !...

— Quand vous aurez un petit moment, venez donc me voir... on causera... ça fait passer le temps, ma chère !

— Oui, c'est ça, mâme Bien... Allons, à r'voir... et merci bien.

— Tout à votre service, mâme Cerveau.

La concierge se félicite de son habileté. Elle dormira bien ce soir. Sa curiosité native et professionnelle est satisfaite ainsi que son goût inné pour les aventures romanesques : « Pour du beau monde, c'est du beau monde. »

Sur le trottoir, Mme Cerveau trottine allègrement en baissant la tête, afin de dissimuler aux passants un étrange et ironique sourire en coin.

IV

BOUT DE BIBI « SAIT » TOUT

Mme Bien a conté à son mari l'histoire de la Cerveau en l'agrémentant de force détails, des détails que Mme Cerveau aurait certes pu donner.

Bout de Bibi, qui jouait dans la loge avec Caca, le fils de la concierge, n'a pas perdu un seul mot du récit et il le répète aujourd'hui aux camarades, en l'agrémentant de force détails, des détails que Mme Bien aurait certes pu donner.

— Voui, les gas, j'sais tout !... oh ! là ! là ! c'que j'en sais long !

— Dis-le donc c'que tu sais !

— C'que j'en sais long !... vrai, c'que j'en sais long !

— Bougre de patate, dévide ton rouleau !

— Eh ben, les gas... eh ben, les gas... c'est pas de la frime !

— Quoi c'est qu'est pas de la frime ?

— La vieille du quatrième... eh ben, les gas... son mari, il était général... Voui, c'est mâme Bien qui m'la dit... et pis qu'elle en avait des sous... des millions... à cause que son père il était copain avec la reine d'Espagne... les gas... avec la reine d'Espagne !...

— Avec la reine d'Espagne ?

— Voui... et pis qu'elle a perdu tous ses sous... et pis qu'y a z'un môssieu qui z'y en donne...

— Un môssieu ?

— Voui... et pis, les gas, que c'est peut-être le roi d'Espagne !

V

Mme CERVEAU « LIT » DANS LES ÉPINGLES LE VENDREDI MATIN

— Nous allons consulter les Destins, annonce chaque vendredi matin Mme Cerveau, d'une voix prophétique.

Titine prépare tout ce qu'il faut pour consulter les destins, c'est-à-dire : une assiette blanche, trente-neuf épingles et trois bougies.

Alors, en peignoir, Mme Cerveau « officie ».

Gravement, le long de chaque bougie, elle enfonce treize épingles en prenant soin de les espacer de centimètre en centimètre. Dans l'assiette posée au centre de la cheminée, elle dispose « en triangle » les trois bougies ainsi préparées, qu'elle enflamme ensuite avec une allumette « dont le soufre est aboli ».

Titine dit en joignant les mains :

— Saint Cloud, saint Eustache et saint Fiacre, faites-nous connaître ce qui va nous arriver dans la journée, si que ça sera du bonheur ou du malheur.

Et Mme Cerveau répond, en saluant :

— Amen.

Toutes deux vaquent ensuite aux travaux domestiques.

Les bougies se consument peu à peu et par moment on entend choir une épingle : « Tac ! »

Quand la mèche de la dernière bougie n'étant plus retenue par la cire se couche en grésillant dans son cercle de stalagmites qui s'effondrent, « les destins ont parlé ». C'est alors que Mme Cerveau, suivie de Titine, va « tirer » des conclusions de l'examen des épingles. Mme Cerveau, qui possède « le secret » de sa grand'mère, laquelle le tenait de sa grand' tante, laquelle grand'tante l'avait reçu d'un abbé sacrilège sous la Révolution, excelle dans la lecture des hiéroglyphes tracés par l'enchevêtrement des épingles.

— Je vois des choses heureuses... que de triangles!... que de triangles!.. Ah! Ah! il y a le signe... il y a aussi le signe!

Mme Cerveau s'exalte :

— Il y a le signe!.. Il y a le signe!... Titine, allons tantôt chez le général!

Et dans la pièce, dont la fenêtre est soigneusement close, l'air est lourd et tiède comme dans une chambre où l'on veillerait un mort.

VI

LA CHANSON DE TITINE

Mme Cerveau n'aime pas le bruit. Elle geint : « Ça me casse la tête et j'ai bien assez de « mes » douleurs. » Aussi, Titine ne chante pas souvent. Mais quand elle est seule, vite, elle court s'asseoir sur une chaise, et les deux mains appuyées sur le rebord d'une table, les bras tour à tour tendus et repliés, elle se berce lentement, en équilibre sur les deux pieds arrière du siège.

Puis elle renverse la tête.

Sa tignasse croulante lui tire un peu la peau du crâne et lui cause une sensation voluptueusement imprécise. Alors elle clôt ses yeux pour s'enfermer dans un rêve. Une troublante chaleur ceint son front. Ses tempes battent, battent vite, comme si deux petits cœurs palpitants étaient venus s'y nicher. Mais le plus étrange, ce sont les belles couleurs qui naissent dans ses yeux.

D'abord le voile de ses paupières est jaune, moucheté de noir comme un pelage de panthère. Presque aussitôt il vire au mauve, puis au violet tendre, ce violet chatoyant des soieries

étalées sous l'éclat des globes électriques dans les grands magasins.

Un point noir troue soudain le voile violet et comme si c'était là, brusquement apparue, l'ouverture béante d'un volcan minuscule, le point se cercle de pourpre et ce pourpre se met à ruisseler de tous côtés comme une lave en fusion. La lave recouvre bientôt la tache sombre et, sur un fond éclatant, des milliers et des milliers de petits points noirs vont, viennent, montent, descendent, dansent, s'agitent et se mêlent, en désordre, comme font les flocons de neige dans les presse-papiers souvenirs.

Alors Titine chante. Non pas des valses à la mode ou des romances populaires entendues aux coins des rues et dans les carrefours, mais de longues mélopées mystérieuses qu'elle improvise :

— Voui... et pis j'y ai dit comme ça que j'voulais pas... voui !.. voui !.. et pis que si all'veut encore j'me sauverai... voui !.. voui !.. et pis qu'on verra ça... ti, la, li la, la... ti,la,li, la, li... on verra ça !.. on verra ça !.. ma belle petite figure et mes petits bras blancs... ti, la, li, la, la... à la fête du Trône pour des berlingots et pis la dompteuse de puces... c'est rigolo... ah ! ah ! ah !.. voui et pis quand j'serai grande j'en aurai un, avec des plumes... voui... na !

Seule, la venue de Mme Cerveau interrompt le tangage berceur et la chanson.

VII

LE PREMIER SANG

Au réveil, d'un geste inconscient, Titine, ayant porté la main entre ses jambes, se dressa sur le séant. Elle rejeta le drap et la couverture, retroussa sa chemise, se pencha, devint pâle et cria toute éperdue :

— Moman ! Moman ! viens vite... vite !... viens !... j'crois qu'ça y est !

Mme Cerveau dans la chambre voisine filtrait selon les rites culinaires « son » excellent moka des Antilles. Elle répondit à l'appel, mais s'en vint lentement toutefois, en traînant la savate, lentement, à cause de « ses » douleurs.

— Quéqu'gnia ?

— Ça y est !.. c'est venu... j'saigne.

— Où que tu saignes ?

— Là.

Titine, les cuisses écartées, du doigt désignait son sexe.

— Y a du bon, dit Mme Cerveau en se frottant les mains, n'aie pas peur, grosse bête... à partir d'aujourd'hui t'es une femme... une vraie femme... tu n'es plus une petite gosse pour de rire.

— Vrai?... J'suis pu une petite gosse?... j'suis un femme?

Et Titine, assise dans le lit, ses poings enfoncés dans le traversin, ouvrait de grands yeux tout ronds. La bretelle gauche de sa chemise, en glissant le long de son bras, avait découvert son épaule et son sein, un sein de gamine mal nourrie, indiqué seulement, dont le bouton pointait à peine ainsi qu'une pousse tardive de printemps.

— Je te l'avais pourtant dit que ça t'arriverait bientôt, souriait Mme Cerveau, on est toutes les mêmes dans la famille... à onze ans la grand'mère Delphine...

Et Titine répondait :

— Voui...mais j'savais pas qu'ça s'rait comme'ça... alors, c'est pas mauvais?

— Mais non, c'est pas mauvais... T'auras ça tous les mois à présent.

— Tous les mois!

— Oui... et pis ça te fera du bien, ma fille... ça purge... ça fleurit le teint... Maintenant, enlève ta chemise!

Titine obéit. Elle se pencha, et d'un mouvement de l'épaule fit tomber la bretelle qui retenait encore sa chemise. Elle apparut nue jusqu'au ventre. Comme elle avait froid, elle croisa ses bras sur sa poitrine et arqua le dos. Les anneaux de sa colonne vertébrale saillaient sous la peau tendue.

— Tiens, tiens, marmonna Mme Cerveau, et, assujettissant ses bésicles sur son nez osseux, elle s'approcha de Titine, lui prit un bras, le dressa et le tint longtemps relevé.

— Qui t'a fait ça? questionna-t-elle, devenue sévère.

— Quoi, ça?

— C'te suçon qu'est encore tout violet... là... sous le bras... Qui c'est qui t'a fait ça?

Titine répondit :

— C'est l'général.

— C'est le général! Ah mais non!... pas de ça, lisette!... c'est pas encore dans nos conventions, ces petits jeux-là... et quand c'est qu'il t'a fait ça, le général?

— Hier soir, dans l'escaïer, quand il est venu nous reconduire... il faisait nuit... il m'avait prise dans ses bras et pis il avait passé sa tête sous mon manteau... et pis...

— Il te dégrafait?

— Non... il faisait ça à travers mon corsage.

— Et toi, quéque tu faisais?

— Moi j'tenais son chapeau.

— Pourquoi que t'as rien dit, grande bêtasse?

— Pasque tu veux toujours que j'soye gentille avec le général... Et pis t'sais...il faisait : « Mnou...mnou...mnou... » c'était rigolo... ça faisait chaud...

— C'est bon... c'est bon... je lui dirai deux mots, au général... Allons, mets ta chemise propre! grogna Mme Cerveau en aidant Titine à se vêtir.

Titine constata que Mme Cerveau exhalait une étrange odeur d'oignon et d'eau dentifrice.

VIII

CE QUE TÉRÉSOU A VU

Il est cinq heures du soir.

Mimi, Torchon et Térésou, qui rentrent de l'école, s'attardent à bavarder dans l'escalier de la maison.

— Eh ben, c'est pas difficile, t'as qu'à multiplier cent vingt-six hommes par dix rations... t'auras le nombre de rations qu'il faut trouver... et pis après t'as qu'à multiplier le nombre de rations que t'as trouvé par 1 fr. 25, t'auras le prix total... voui, ma fille!

— Et toi quèque tu mettras dans ta narration?

— J'mettrai... j'mettrai... qu'il faut qu'on soye bons avec les animaux à cause qu'ils peuvent pas parler si qu'on leur fait du mal...

— Bath! v'là la Cerveau qui descend avec sa fille.

— Tu crois?

— Voui... j'en suis sûre... all s'est penchée tout à l'heure par-dessus la rampe.

— La v'là !... faisons comme si qu'on se raconterait des choses.

Les trois gamines jacassent à mi-voix, et semblent très absorbées par une conversation du plus haut intérêt : « Tu comprends, si tu l'fais pas ton problo... la maîtresse all s'ra obligée de te marquer cinq mauvais points. — Moi, j'serais que toi, je l'copierai sur Alphonsine. — Faudrait qu'all veuille, Alphonsine. — Oh ! Alphonsine... all voudra... — Tu crois qu'Alphonsine...

Mme Cerveau, en apercevant les gamines, dit à Titine, à haute et intelligible voix :

— Dépêche-toi ! il faut pas faire attendre ton grand-père !

La Cerveau est tout de noir habillée. Elle a vraiment grand air. Sa tignasse rousse flambe sous son chapeau de deuil, mais une épaisse voilette de crêpe en atténue l'éclat. Derrière la voilette, on distingue à peine un visage blanc de poudre de riz, si blanc que Mme Cerveau ressemble, avec la chair flasque de ses joues, ses pattes d'oies et les deux rides qui lui creusent les narines et tombent, droites, plisser les commissures des lèvres, à un grand Pierrot maigre et mélancolique. Elle tient dans une main « son » parapluie, objet d'admiration pour les gamines (le manche de ce parapluie est terminé par une tête de nègre qui vomit une langue rouge), et sous le bras gauche « son » roman : *les Mémoires de M. Goron, ancien chef de la Sûreté.*

Derrière elle, Titine descend, appuyée sur la rampe. Elle a revêtu sa robe à carreaux blancs et noirs et montre ses mollets nus. Ses chaussettes retombent en accordéon sur des bottines aux talons éculés. Elle est coiffée d'une petite toque de velours noir retenue sur sa tête par un élastique trop tendu qui lui scie les oreilles et le menton. Ses cheveux, en couronne, s'ébouriffent autour de sa tête et, dans son visage pâle, ses yeux très cernés sont pleins d'eau.

— Dépêchons-nous ! Dépêchons-nous, grand-papa sera mécontent, répète Mme Cerveau.

— Ah ! vous avez vu, dit alors Térésou, quand la Cerveau et sa fille se sont éloignées, vous avez vu... Titine, all a plein de rouge sur les lèvres !

— Non !

— Si! Si, que je vous dis !... moi je l'ai bien vu, na! all a du rouge aux lèvres, Titine!

IX

Mme CERVEAU DÉFEND SON PETIT PAQUET

En sortant de la maison, Mme Cerveau « trouve » en faisant claquer sa langue que sa bouche est bien amère.

— Va vite m'acheter quatre sous de bonbons à la pâte de guimauve! commande-t-elle alors à Titine.

Et Titine, légère, court chez l'épicier, car elle est fort gourmande, c'est là son moindre défaut.

—M'sieu, j'voudrais des bonbons à la pâte de guimauve !

— Pour combien, ma belle?

— Donnez-moi-z'en pour quatre sous.

— Voilà, ma belle !

Titine rejoint Mme Cerveau, qui l'attend sur le trottoir d'en face.

— Y en a pas beaucoup pour quatre sous, constate cette femme avisée en soupesant le paquet. Pour le prix, faut vraiment que ça soye bon !

Et elle enfourne trois petits cubes à la pâte de guimauve dans sa vaste bouche.

— Ils sont pas mauvais, dit-elle après quelques instants de mastication mouillée.

— Alors vrai, i sont bons? interroge Titine, qui semble s'intéresser beaucoup à la qualité de son achat.

— Ils sont sucrés... oui...

— Ah ! i sont sucrés...

Mme Cerveau marche vite. Elle fait de grands pas. Cela lui est bien facile à cause de la hauteur de ses jambes. Mais Titine, coudes au corps, est obligée de courir. Alors elle implore : « Va pas si vite... j'peux pas te suivre ! » et elle ajoute, comme ça, sans en avoir l'air, en diplomate : « J'ai... j'ai la gorge un peu sèche. »

— Ah ! fait Mme Cerveau en témoignant la plus placide des insouciances.

Alors, timidement, Titine quémande :

— Tu voudrais-t-i m'en donner un ?

— Un quoi ?

— Un bonbon à la guimauve...

— Ah ! ça non, répond vivement Mme Cerveau... ça ne te convient pas, les bonbons à la pâte de guimauve !.. ça colle les intestins... t'es déjà assez constipée de nature !... et pis ça gâte les dents... Si t'as soif, suce ton pouce... y a des fois que ça réussit, ma fille !...

X

TRIQUE AUSSI « SAIT » BIEN DES CHOSES

— Espèce de sale gamin, tu vas te faire cogner !

— Tu peux toujours venir voir si c'est dur, hé ! macaque à lait !

— A-t-on jamais vu ! c'est haut comme mes fesses... ça vous éclabousse et ça vous enguirlande d'un tas de saloperies ! Va, si je connaissais ta mère !...

— Ah ! là ! là ! l'plombier ! l'plombier ! vite l'plombier pour la vendeuse de poireaux qui vient d'déboucher son évier !

La marchande des quatre saisons, qui a reçu de l'eau jusque dans l'œil, se lamente sur le cynisme de ce voyou ; mais Trique, après un rot sonore « Rrrt... ach'tez moi des balais ! » à l'adresse de sa victime, repart, en galopant, dans les eaux grasses du ruisseau.

Il jubile :

— J'fais des vagues... une supposition que j'serais une sardine montée sur pattes !

Les passants crient :

— Attention, galopin !

— Tout ça, c'est pour embêter le monde !

— Et puis, ça arrange ses souliers !

— Si sa pauvre mère le voyait !

— Si je t'attrape, gare à toi !

— Plein ma robe, ma chère... ce cochon de gamin !

— Arrêtez-le donc ! Y a donc pas de sergents de ville !

Un vieux monsieur constate, alarmiste :

— Ça, c'est la France de demain !

Une grosse commère opine gravement :

— Pour sûr que oui, bien sûr ! Où allons-nous, Monsieur, où allons-nous !

Ce que Trique s'en tamponne le « coquillard » !

Il chante :

> Marie Margot est tombée dans un puits,
> La tête en bas et les jamb's écartées,
> Les p'tits oiseaux...

Soudain il s'interrompt :

—Ça... c'est boyottant!... V'là la Cerveau et sa môme... C'te rencontre! ah! là! là! c'te rencontre!... Ousqu'all' vont de c'te côté?... Faut que j'voye ousqu'all vont... Y a pas qu'Bout de Bibi qui saura queq' chose!

Trique saute sur le trottoir et disparaît dans l'ombre d'un corridor.

Il rigole :

— C'te rencontre!... vrai... c'te rencontre!

Passe Mme Cerveau, accompagnée de Titine.

Trique les laisse s'éloigner de quelques mètres et sort de sa cachette :

— Maintenant, s'agit de s' dégrouiller!

Alors, rasant les murs, avec l'adresse d'un vieux policier, il piste la Cerveau qui mastique encore « ses » excellents bonbons à la pâte de guimauve et fait de grands pas, tandis que Titine, essoufflée, la suit en trottinant.

— Ah! dit Mme Cerveau la bouche pleine, voilà là-bas le général!

— Où?

— Là-bas... à sa place habituelle... à l'entrée du métro... Tiens... il nous a vues... il remue les bras... Fais-lui bonjour et cours devant!

— J'suis si fatiguée!

— Cours quand même!

Titine obéit. Le général se penche, ouvre les bras et reçoit la gamine sur sa poitrine.

— Bonjour, Titine... embrasse-moi.., à gauche... à droite... encore!

— Ta barbe all pique!

Le général tapote affectueusement les fesses de Titine lorsque Mme Cerveau, qui vient, très digne, le rappelle aux convenances :

— Oh! général!

Puis elle s'enquiert :

— Alors où c'est qu'on va-t-il aujourd'hui ?

— Mais au Bois, ma chère amie, au Bois, comme d'habitude... Ça te plaît, Titine ?

— Voyons, Titine, réponds donc quand c'est qu'on t'interroge, gronde Mme Cerveau.

— Voui... voui... ça me plaît... ça me plaît...

— Qu'est c'que t'as à faire ta sale figure ?

— C'est mon « lastique » qui m' fait mal !

— Tu enlèveras ton chapeau dans la voiture, concède, très paternel, le général.

La soirée sera belle. L'air est doux. Il fera bon au crépuscule sous les arbres du Bois. Le général hèle un fiacre découvert.

— Ça nous mettra en appétit, mes enfants, dit-il en se frottant joyeusement les mains.

— On mangera-t-il des escargots, des gros escargots qui ont d' la mie de pain dans le ventre ? interroge la gourmande Titine.

— Oui, et puis on boira, ma belle, un petit vin blanc d'Anjou que je connais... tu verras !... tu verras !...

— Oh ! dis, fais la bouteille ?

Alors le général, les joues gonflées d'air, fait claquer ses lèvres :

— Ppoff ! Ppoff !

Et Titine est contente, très contente : — C'est comme si qu'on déboucherait une vraie bouteille !

Les joies de Titine sont puériles.

Mme Cerveau dit toujours : « Elle est plus bête que pour son âge, cette gamine-là... Elle a treize ans, mais huit de raison ! »

A la vérité, Mme Cerveau ne peut admettre que « sa » fille n'ait point « ses » goûts et « ses » idées.

Esclave de l'impérieuse volonté maternelle et de bonne heure asservie aux travaux domestiques, Titine n'a guère connu les jeux et les plaisirs des autres enfants. Ainsi, elle n'a jamais reçu de jouets. Le premier janvier, Mme Cerveau a coutume de lui acheter une paire de savates qui doivent durer toute l'année.

Aussi Titine s'amuse de peu et avec peu de chose.

Elle s'est fabriqué une cage à mouche en piquant des épingles dans un bouchon, et une guitare avec un élastique

tendu sur le dos d'une brosse à souliers qui a perdu ses poils. En approchant l'oreille de cet instrument, si l'on pince la corde, il paraît « qu'on entend des choses ».

Mais son rêve, un rêve qu'elle n'avoue pas — tant il lui semble à jamais irréalisable — ce serait de posséder un jour une poupée, comme celle de la petite fille de l'épicière. Elle la câlinerait, la dorloterait, la gronderait aussi quelquefois et la battrait quand elle n'aurait pas été sage, car Titine sait bien que les mères « c'est fait pour vous ficher des claques ».

Le fiacre s'est arrêté au bord du trottoir.

— Où faut-il vous conduire ?

— Au bois de Vincennes !

Titine est assise entre le général et Mme Cerveau. Décoiffée, elle a posé son chapeau sur ses genoux. Le vent de la course ébouriffe un peu sa chevelure... Elle n'a pas beaucoup de place et le postérieur du général, qui déborde sur le coussin, la rejette contre l'ossature saillante de Mme Cerveau.

Mme Cerveau grognonne : « Titine, tiens-toi droite ! »

— J' peux pas... vrai...

— Comment !... tu ne peux pas !... tu es couchée sur moi !

Le général intervient : « Elle n'a pas beaucoup de place cette gamine, c'est pas de sa faute... Viens sur mes genoux, Titine !

— Est-ce convenable, général ? Elle n'a qu'à « s'assir » sur le strapontin.

— A mon âge !... Je pourrais être son grand-père... Viens sur mes genoux, Titine !

— A propos, reprend alors Mme Cerveau, quand c'est que vous viendrez à la maison ? Vous serez censément le grand-père de Titine... à cause de la concierge et des voisins... Le monde est si mal intentionné au jour d'aujourd'hui... Toi, Titine, tu diras « grand-papa » au général.

— Voui, moman.

Titine est assise à califourchon sur la large cuisse gauche du général et le général la fait sauter comme un enfant.

Il chante :

A cheval sur mon bidet,
Quand il trotte, trotte, trotte,
A cheval sur mon bidet,
Quand il trotte il fait un pet.
Prrt ! Prrt ! Prrrt !

Le général excelle à imiter des bruits « rigolos ». Il fait très bien le coq, la locomotive, la pompe à vidanges, la sirène des navires. Mais son triomphe, c'est la bouteille qu'on débouche !

Titine ne s'en lasse point : « Fais la bouteille ! »

— Ppoff! ppoff!

Mme Cerveau réprouve la vulgarité de ces plaisanteries, mais elle n'ose s'en plaindre. On sait bien ce que c'est, les guerriers ! Elle a ouvert son roman. M. Goron vient de découvrir la jambe d'une femme dans un garde-manger. Un duc, paraît-il, a fait le coup, un vrai duc. C'est très passionnant.

Soudain, Mme Cerveau pousse un cri d'effroi. Les nerfs déjà tendus par une lecture si dramatique, elle a vu, oui, elle a bien vu, à l'instant, surgir une tête horrible, là, derrière la capote de la voiture.

— C'est un gosse, sans doute, observe le général.

C'est un gosse. On voit ses deux mains sales agrippées sur l'armature de la capote. Il doit être grimpé sur l'essieu. Mme Cerveau cueille une épingle à son corsage et l'enfonce, droite, dans un doigt du gamin, qui râle un cri de douleur et saute sur la chaussée.

C'est Trique. La rage lui crispe le visage. Il gueule : « Va donc, hé ! vieille bique !... Voui... voui... vieille putain !... Et pis... et pis... merde ! »

Mais Mme Cerveau ne l'entend point. Elle est retournée aux *Mémoires de M. Goron, ancien chef de la Sûreté.*

Titine et le général s'amusent. Titine a saisi l'impériale du général entre le pouce et l'index de la main droite et le général pince le menton de Titine. Alors, le général prononce gravement : « Je te tiens — tu me tiens — par la barbichette — le premier — qui rira — de nous deux — aura la tapette. » Puis il fait une vilaine grimace en révulsant ses yeux, en gonflant ses joues, en plissant son nez camard.

Titine se mord les lèvres pour ne pas rire. Alors le général louche et dit : « Titine, regarde mon oreille ! »

L'oreille remue.

Titine pouffe.

Retenue par deux larges mains qui l'enserrent comme un corset, elle se renverse et rit, rit, les yeux clos, en remuant la tête, ce qui ébouriffe encore sa chevelure.

Vite, le général lui donne la tapette. Pan! Pan! Pan! sur les fesses.

Mme Cerveau intervient.

— Voyons, mon ami, soyez raisonnable!... restez tranquille...

XI

LE GÉNÉRAL

Le général aura bientôt soixante-cinq ans, mais il est très vert encore et bombe le torse, redresse la taille, tend le jarret, ainsi qu'il sied à un ancien officier de l'armée française. Quand on le complimente sur sa juvénile ardeur, il plastronne :

— Quarante ans de cheval, de manœuvres, de campagnes et de chambardement, ça conserve!... Et sur le corps, j'ai cinq blessures !

S'il y a des dames, gaillard, l'œil clignotant il ajoute : « Voulez-vous voir? »

La vérité est moins héroïque. M. Le Messager ne fut jamais général.

Durant trente ans, en province, sur la place de la gare, il a tenu le « Grand Café du Départ ». Après avoir amassé une petite fortune, il est venu s'installer à Paris pour y vivre joyeusement, en attendant l'âge ingrat des douillettes et des tisanes.

La belle prestance et l'allure martiale de M. Le Messager l'avaient fait surnommer : « Mon général » par les habitués du Café.

A Paris, M. Le Messager garda ce titre, qui lui gagna la plus haute considération de ses fournisseurs. Il mit aussi le ruban rouge à sa boutonnière après avoir lu dans *l'Officiel* qu'on venait de décorer un certain M. Le Messager, distillateur en province, ce qui lui suggéra cette ingénieuse pensée : « Bien des gens croiront que c'est moi ! »

Que M. Le Messager est beau, quand il dit, à table d'hôte, ses poings belliqueux armés d'une fourchette et d'un couteau à découper : « C'était au Congo sur le bord du Haut Oubanghi... Nous avions fait quarante kilomètres dans la brousse et coupé les seins de trente-huit négresses rebelles ! »

Les dames jettent de petits cris d'effroi et refusent le rosbif

trop saignant qui leur semblerait imprégné d'un goût de chair humaine.

M. Le Messager jouit silencieusement de son triomphe et promet :

— Au dessert, je vous raconterai l'histoire du nègre qui pissait du feu.

Du reste M. Le Messager est fort sensible aux charmes féminins et, quoique affligé d'un visage peu engageant de Croquemitaine qui aurait chaud (le général est rouge des pieds à la tête), il papillonne autour des belles avec la fougue discrète d'un Roméo de sous-préfecture.

Jadis il répondait à ceux qui l'interrogeaient sur ses bonnes fortunes : « Ce n'est rien encore... plus tard... plus tard... quand je serai à Paris... vous verrez... vous verrez... plus tard ! » et jovial, tombant en garde comme à l'escrime, la main en lame, après avoir entouré l'air autour de son bras, il tirait droit au ventre de son interlocuteur.

A Paris M. Le Messager ne tarda pas à s'apercevoir que les occasions galantes y sont moins nombreuses qu'on le pense en province, même pour les vieux messieurs.

Cependant il fut tour à tour l'élu d'une fruitière, qui désirait depuis longtemps un complet tailleur, et d'une femme du monde qui habitait, au cinquième, rue du Pélican.

Un jour, M. Le Messager monta chez la dite femme du monde. Selon des conventions secrètes, il frappa quatre petits coups sur le bois de la porte.

— Toc... toc... toc... toc.

— Qu'est là? cria de l'intérieur une voix aigre.

— Tiens, je ne connais pas cette voix... La belle serait-elle malade? pensa M. Le Messager.

Comme la porte s'entr'ouvrait, il demanda : Mme Aurore?

La voix aigre, par l'entrebâillement, répondit : — Mâme Aurore !... elle est déménagée depuis avant-hier... C'est-il que vous voulez i parler ?

— Pfoui !... pfoui !... pfoui, Madame... avez-vous son... son... son adresse...

Le général, asthmatique, soufflait bruyamment.

La porte s'ouvrit tout à fait et Mme Cerveau parut.

— Non, je n'ai pas son adresse à c'te dame... la concierge non plus... All a filé en deux temps trois mouvements après

avoir vendu ses quatre meubles dans le quartier... On dit qu'all s'a ensauvé avec un acrobate... On dit ça !

M. Le Messager était atterré. Avec un acrobate !

Il salua :

— Alors merci... merci... merci, Madame... merci beaucoup.

— Vous êtes bien essoufflé, mon pauvre Monsieur, dit familièrement Mme Cerveau ; vous n'allez pas redescendre dans cet état... entrez donc vous asseoir quèque minutes.

— Je... je dérangerai... merci... merci...

— Mais non... entrez donc... S'ment on n'est pas en ordre... à cause qu'on est emménagé d'hier... et puis que j'ai ma petite fille malade.

M. Le Messager hésita. Mais l'allure très digne de Mme Cerveau et le désir de revoir une dernière fois la chambre de ses fugitives amours vainquirent son indécision.

Il frotta ses semelles sur le paillasson. Mme Cerveau s'aperçut alors qu'il était décoré de la Légion d'honneur. Elle en fut tout éberluée. C'est avec une profonde révérence qu'elle lança un solennel :

— Monsieur, veuillez bien pénétrer !

M. Le Messager pénétra.

La chambre, comme l'avait dit Mme Cerveau, était en désordre, et M. Le Messager dut rentrer le ventre, contourner une table, franchir une malle, éviter un poêle et un buffet pour atteindre la chaise que Mme Cerveau avait débarrassée d'une pile de romans-feuilletons découpés dans des journaux. Un lit de fer était dressé dans un coin de cette chambre. A l'entrée de M. Le Messager une petite voix avait demandé : « Qui c'est qui vient là, dis, moman ! » et M. Le Messager ayant tourné la tête avait aperçu Titine, en chemise, assise dans le lit.

— Ah ! voilà notre malade... Eh bien ! elle n'a pas trop mauvaise mine, notre malade !

— C'est ma fille Titine... all va mieux aujourd'hui... et j'espère que ça sera fini demain, avait répondu la Cerveau.

— C'était grave ?

— Non, de l'embarras gastrique... comme tous les gosses... je n'ai même pas vu l'médecin.

— Quel âge a-t-elle ?

— Elle aura bientôt treize ans.

— C'est une grande fille déjà... et une jolie fille... Je vous félicite, Madame.

— Vous êtes bien aimable, Monsieur, asseyez-vous donc!

M. Le Messager s'était assis.

Sur le drap, devant Titine, un petit livre était ouvert. Alors, la gamine, les yeux clos, levait sa main droite et la laissait retomber ensuite, l'index en avant, sur une page de ce livre. Puis, ouvrant les yeux, elle murmurait : « Les balances... page 45 » ou « les Jumeaux... page 27 » ou « les Poissons... page 19 », mouillait un doigt sur sa lèvre inférieure, tournait des pages, s'arrêtait au feuillet désigné et se penchait. Son visage reflétait alors un profond dépit ou une grande allégresse.

M. Le Messager s'était enquis : « Elle lit, je suis sûr, des histoires de voyage. »

Titine, qui jusqu'alors avait gardé le silence, répondit :

— Non, m'sieu, c'est l'oracle.

— L'oracle?

— Voici, m'sieu, *l'Oracle des dames et des demoiselles.*

Mme Cerveau crut devoir expliquer :

— C'est un jeu bien innocent... on pique la rose magique avec le doigt et ça vous donne un numéro, avec le numéro on cherche une réponse à la question.

— A la question?

— Oui, à la question qu'on s'a posé... Y a des fois que ça vous dit des choses bien curieuses, allez!

— Et qu'aviez-vous demandé, mademoiselle Titine? interrogea M. Le Messager.

— Oh! m'sieu... j'ose pas l'dire.

— Pourquoi ça?

— Pasque...

— Allons, dis-le, Titine! ordonna Mme Cerveau sur un ton d'autorité.

— Eh bien, j'avais demandé quand c'est que je me marierai.

— Ah!... et alors?

— Alors la rose magique all m'a répondu : « Avant que l'année soye finie... tu seras pourvue d'un mari. »

— Ah! ah! voyez-vous ça, la petite coquine! sourit M. Le Messager en la menaçant du doigt... la petite coquine!

— Dame! dit alors la Cerveau... ça y arrivera encore bien vite, si elle fait comme moi... J'ai pris un homme à quinze ans... Mon mari en avait trente... c'était un bien bel homme... à trente ans il était déjà capitaine.

— Diantre!

— Oui... et capitaine d'artillerie. Monsieur est peut-être aussi un ancien officier?

— Vous l'avez deviné, Madame.

— D'artillerie aussi?

— D'artillerie aussi.

— Ancien commandant, sans doute?

— Plus que cela.

— Ancien colonel?

— Plus encore.

— Seriez-vous un ancien général?

— Je le suis.

— Titine, remonte ta chemise et recouche-toi!... C'est pas une tenue convenable devant M. le général!

— Laissez-la donc, cette petite... elle est si jeune!

— Ça ne fait rien... faut de la décence... L'on n'est jamais assez sévère! Les garçons c'est pas la même chose, mais les filles... Surtout que Titine all est si tendre, si sentimentale... Ma crainte, voyez-vous, monsieur le général, c'est qu'all s'amourache bêtement d'un jeune godelureau qui lui monterait la tête et l'arracherait de mes bras... Mon rêve, pisqu'il faut que la nature all parle un jour... ça serait qu'all trouve un homme sérieux... même âgé... surtout âgé.. un homme de confiance qui la protégerait, la ferait éduquer et pis qu'attendrait qu'all soye un peu plus femme pour l'épouser... Il viendrait la voir souvent... tant qu'il voudrait... Elle est intelligente, Titine, vous savez, et pis agréable à la conversation, all n'a pas sa langue dans sa poche pour sûr... et pis adroite... ça on peut le dire, adroite!... all'fait tout ce qu'all veut de ses mains...

Mme Cerveau répéta avec une étrange insistance :

— Oui... all'fait tout ce qu'all veut de ses mains!

Il y eut un silence.

Le général s'était levé. Il regardait Titine. Mme Cerveau grattait avec l'ongle de son index droit une tache de graisse sur le bois de la table. Titine regardait le général.

Mme Cerveau soupira:

— Ah ! la vie... c'est drôle, la vie... on fait des projets...

— Qui réussissent parfois, dit le général. Puis il ajouta : Madame, il est temps de prendre congé de vous... Je vous remercie de votre si aimable hospitalité... Je... je... Parfaitement, Madame, je vous remercie !

— Ça n'en vaut vraiment pas la peine, monsieur le Général... En tous cas,si vous passez par ici,sachez que vous serez toujours le bienvenu...Ça fera plaisir à Titine..., S' pas Titine, que ça te fera plaisir de revoir M. le Général ?

— Voui, moman, ça me fera plaisir.

— Vous seriez vite une paire d'amis avec Titine... S'pas, Titine, que vous seriez vite une paire d'amis, M. le Général et toi ?...

— Voui, moman, on serait vite une paire d'amis.

— Vous voyez bien ! Vous serez toujours ici le bienvenu... Alors on peut espérer ?

— Je ne dis pas non, répondit le général en saluant.

Puis il sortit.

Mme Cerveau referma la porte et quand le bruit des pas de M. Le Messager se fut atténué dans la profondeur de l'escalier, elle releva sa robe jusqu'aux genoux, et se mit à danser une gigue trépidante.

Titine s'étonna :

— Quèque t'as, moman ?

Mme Cerveau s'immobilisa brusquement et dit alors :

— Titine, ça y est !... On va avoir des sous ! Et pis tu en auras des belles robes ! Il reviendra, le général, j'en suis sûr qu'il reviendra ! Je les connais, moi, les vieux Messieurs ! Ecoute bien, Titine, t'es déjà plus une gamine; d'ici quèque temps tu seras une vraie femme, alors tu comprendras des choses que tu ne comprends pas encore... Il faudra être bien gentille avec le Monsieur qui sort d'ici quand il reviendra nous voir... Il faudra lui tendre ta joue s'il veut t'embrasser... C'est comme qui dirait que c'est ton grand-père sans l'être, tu comprends ?

Non, en vérité, Titine ne comprenait rien à l'étrange et ténébreux discours de Mme Cerveau. Mais elle crut prudent de répondre : « Voui, moman. » Comme elle se sentait lasse et fiévreuse, elle ajouta :

— J'suis fatiguée, moman... Je voudrais dormir... J'ai des frissons.

— Tu es fatiguée, ma pauvre cocotte? susurra maternellement la Cerveau. Fais ton dodo... allonge-toi... Veux-tu l'édredon ? Attends que je te borde !

Et elle tira la couverture, tapota l'édredon, remonta l'oreiller. Titine la regardait faire, tout étonnée de ce débordement de tendresses insolites ; mais bien vite, elle ferma ses paupières, car une douce tiédeur enveloppait son corps. Elle avait posé ses mains en coquille sur ses seins, la chaleur de ses paumes la pénétrait délicieusement. Ses joues se coloraient en rose, aux pommettes.

Elle demanda :

— Qu'est c'qui fait tac... tac... tac... dans la chambre ?

— C'est le réveil, ma belle. Faut-il l'arrêter avec un couteau?

— Non, moman... c'est pas la peine... je vais dormir.

... Soudain, les tac... tac... tac... du réveil perdirent leur sonorité métallique, ils semblèrent provenir du heurt rythmique de deux claquoirs de bois, puis ces battements secs se précipitèrent et devinrent le bruit d'une galopade sur une route durcie par le soleil ou par le gel. Et Titine vit paraître devant elle un grand cheval sur lequel le monsieur de tout à l'heure était assis à califourchon.

Il était vêtu d'un uniforme de général tout doré, mais il avait conservé son chapeau melon. Il lui dit :

— Je suis ton ami... je viens te chercher pour t'emmener à « la Samaritaine » acheter une belle robe blanche de mariée.

Alors il lui tendit ses bras qui s'allongèrent pour la saisir et se raccourcirent aussitôt pour la poser en travers de la selle.

« Hue mon cheval ! » cria-t-il alors en étreignant Titine.

Le cheval fit un grand saut, un saut de cent mètres au moins, et s'élança, ventre à terre.

Titine avait peur.

— Dites, m'sieu, qui fait ce bruit-là... derrière ?

— Chut ! répondit le général, c'est une casserole que j'ai volée dans le déménagement de madame votre mère... Je l'ai attachée avec une ficelle à la queue de mon cheval pour qu'on ne la voie pas ! Chut! ne dites rien...

Et il pressait Titine bien fort, très fort, tout contre lui... Les brandebourgs d'or de son dolman rougeoyaient maintenant comme des lames de métal en fusion et Titine sentait ses seins brûler sous le contact de cette incandescence.

Derrière elle, toujours, la casserole rebondissait sur les cailloux du chemin...

ALFRED MACHARD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XXVIIIe Lettre à l'Amazone.

Le plus douloureux, à mesure que l'on vieillit, mon amie, c'est qu'on connaît les lendemains, ce qui fait qu'on n'a plus de confiance dans les journées. On sait d'avance que le voyage a ses retours et que l'amour a ses retours et on désire surtout ne pas partir ni pour l'un ni pour l'autre. Pourtant je m'excite encore à l'idée d'un voyage quand revient la belle saison, mais, dérision ! je sens que je voudrais surtout revivre le passé, mettre mes pas dans les vieux vestiges, mes regards dans les paysages d'autrefois, mon corps dans la mer connue et familière. Alors peu à peu le rêve tourne à l'ironie, et après lui avoir ri, j'en ris. A quoi bon? Si encore on se retrouvait au même point ! Mais il semble à chaque retour que la route se soit déplacée. C'est à peine si l'on retrouve sa maison. Il faut renouer difficilement sa vie, tant qu'il semble qu'elle en vaut encore la peine. Vraiment, je déteste cette période des voyages. Je n'y eus jamais depuis longtemps que des ennuis, que des surprises mauvaises, dont la dernière me hante encore. Il me semble que la vie va de travers, dès que je cesse de la regarder. Mais l'attention se lasse, il faut savoir un instant fermer les yeux. Alors, je m'en irai tout comme un autre par les routes et par les hôtelleries vers le bout du monde qui est le rivage le plus proche. Quand il y avait encore des grèves solitaires, quelles belles journées j'ai vécu près de toi, mer aux vagues monotones ! Je savais marcher pieds nus comme les pêcheurs de la côte et vivre comme eux dans un sac de molleton. On s'en allait très loin dans l'eau, porté comme une épave par le flot descendant et on revenait amené par le montant. Les pêcheurs avaient pêché et je m'étais assis sur une pointe de rocher, heureux d'être un flot parmi les autres, puis j'errais par les dunes en déclamant des vers de Byron. Que ce tableau doit vous sembler ridicule ! Il est encore émouvant pour moi. Voilà comme j'aime la mer, sans autres jambes que les jambes rouges des marchandes de crevettes. Trouville a été comme cela au temps de la jeunesse de Flaubert. La plage où je vivais seul n'est pas devenue un Trouville, mais il n'y a qu'une manière de perdre sa virginité et elle l'a perdue. Pourquoi est-ce que vous écris ces choses ? J'ai l'air de regretter ma jeunesse, moi qui ne regrette jamais rien, moi qui n'ai

jamais rien avoué! Peut-être que mes fibres s'amollissent au moment qu'il aurait fallu les durcir contre les derniers chocs de la vie. Mais il faut suivre sa nature et suivre la nature qui font de nous ce qu'elles veulent. Nos métamorphoses ne nous appartiennent pas et nous nous appartenons si peu nous-mêmes ! A peine est-il en notre pouvoir de pacifier l'expression de notre sensibilité ; quant à notre sensibilité elle-même, elle ferait un beau tapage intérieur si on lui refusait toute expansion. Vous comprenez cela, vous qui avez accueilli avec une indulgence délicate les sonnets en prose dont j'ai semé mes dernières lettres. Ah ! qu'on a de plaisir à fréquenter les personnes intelligentes à la fois et sensibles, comme on disait au dix-huitième siècle, mais que cela vous fait paraître dure, ensuite, la rencontre des imbéciles ! Mais leurs propos ne peuvent altérer ni votre sérénité ni la mienne. Ce n'est pas pour eux que j'écris et que vous importe ce qu'ils pensent ! Vous avez confiance en moi pour certaines raisons, dont la meilleure est que vous savez que je vous aime. Je mettrai donc ici les deux derniers sonnets, dont vous avez déjà le manuscrit d'ailleurs, et comme je sais ce que vous en avez pensé, et que vous en avez senti l'amère tendresse, je les livre par surcroît à ceux qui peuvent comprendre aussi et à ceux qui ne comprennent pas :

ELLE A UN CORPS

SONNETS EN PROSE

XVI

Les épaules sont des sources d'où descend la fluidité des bras, et les bras se partagent en doigts comme les ruisselets. Les ruisselets ont des cailloux, les doigts ont des bijoux ; l'onyx des ongles et les yeux des bagues. Les doigts jasent ainsi que les ruisselets,

Et ainsi que les oiseaux. Les mains sont des oiseaux, les bras sont des roseaux. La nymphe va surgir toute, fleur énorme et soudaine, d'entre les bras qui s'écartent comme des feuilles, et elle se montre nue à mes yeux éperdus, avec ses seins purs double tabernacle du cœur.

Avec ses flancs, lyre des délires, avec son ventre, avec son ombilic, d'où fut arrachée la chaîne qui lie les femmes aux femmes dans la suite des générations, jusqu'à l'animal originel,

Avec ses jambes : 'édifice se meut vers les délices de ses désirs. Il marche aussi vers la peine, car il marche dans la vie, il est vivant. Je ne me trompais pas. Elle a un corps.

XVII

On peut donc se fier à la logique naturelle. La logique m'a mené à la contemplation de la beauté que j'ai créée strophe à strophe. C'est bien mon œuvre. Je puis la regarder. Mais donnez-moi encore un peu d'argile fraîche, avec mon ébauchoir.

Il faut que je retouche la courbure indécise des hanches et celle des reins gemellés, il faut que je creuse le dos afin qu'il ressemble à la plage nacrée d'où la mer vient de se retirer. Je veux modeler jusqu'à la merveille les jeux délicats du rhomboïde et ceux du grand psoas,

Qui fait hancher les femmes. Je veux qu'on devine sous l'ombre de la peau la pointe des trochanters et le bâtonnet fragile des clavicules, car la peau roule autour des muscles,

Et les muscles s'appuient sur les os, comme un lierre solide et rouge. Les os sont la roche dont la chair est la mousse. J'aime, ô ma statue, ton squelette immortel.

Méditez ce dernier mot, mon amie, et cultivez le jardin de votre joie. Levez les yeux vers la fenêtre où les branches curieuses voudraient entrer et laissez-les entrer peut-être, car vous ne les aurez pas toujours et les barbares approchent. Où accrocherez-vous votre hamac, à quels arbres, entre quels murs, sous quelles feuilles et quels oiseaux, parmi quels bruits et au-dessus de quelle herbe ? Pour moi, je m'enfonce au cœur cette vision qui semble émaner de vous et que je ne puis plus regarder sans la mélancolie que l'on éprouve devant les choses qui vont finir et que l'on avait crues éternelles. Mais l'Amazone reste et je suis consolé.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Sur la mort de Léon Deubel. — Je lisais, sans passion, les volumes de vers parus cette semaine, lorsque m'est parvenue la nouvelle... Je ne tiens plus à continuer mes lectures. Et puisque mon devoir est de parler ici de poésie, aurai-je un plus pressant objet que la mort de ce poète ?

Léon Deubel s'est suicidé, à l'âge de trente-quatre ans, à l'heure même où se confondent la plus tendre et la plus puissante saison de l'année. Le cadavre, repêché dans la Marne a été conduit à la Morgue, où des amis sont venus le reconnaître. On a trouvé, dans les

poches du mort, six sous et un livret militaire. Je ne sais rien de plus sur l'événement en lui-même.

Ce suicide fut et demeure sans éclat. Quelques feuilles l'ont mentionné avec les vagues condoléances d'usage. Un journaliste qui fait métier de glorifier quotidiennement le bon sens, et que sa maladresse et son incompétence ont doté d'une sinistre célébrité, a tiré de ce fait-divers une leçon pour les enfants vaniteux ; ayant ainsi gagné sa journée à peu de frais, le journaliste a pu penser à autre chose.

A coup sûr il se trouvera des sentencieux pour commenter cette histoire. On dissertera sur l'orgueil et sur la gloire ; on fera l'éloge du labeur obscur et modeste ; on sortira tous les lieux communs de la morale, on prononcera avec une offensante pitié les noms de Werther et de Chatterton, et des gens qui n'osent pas se couper eux-mêmes leurs cors affirmeront d'un air pénétré qu'il faut encore plus de courage pour continuer à vivre que pour se donner la mort.

M. Laurent Tailhade, tout en avouant qu'il n'a jamais lu une ligne du poète et qu'il n'a jamais vu l'homme, ne s'en croit pas moins tenu d'écrire un article inopportun, tout à fait propre à desservir la mémoire de Léon Deubel et plein de choses désagréables pour tout le monde. Et cela, je n'en doute pas, traduit une des meilleures intentions de M. Tailhade.

Je n'étais pas parmi les intimes de Léon Deubel, mais j'ai quand même bien connu ce poète. Qu'il me soit donc permis de consacrer quelques pages à sa mémoire.

Non, Deubel n'était ni un Werther, ni un Chatterton. Deubel s'est tué à trente-quatre ans et sa mort ne saurait être comparée à celle de ces jeunes fous, non plus qu'à l'acte romanesque des adolescents gâtés de littérature qui vont se tuer à Venise au sortir d'une orgie. A l'âge où Deubel a jugé nécessaire de mourir, on possède sur la vie des renseignements qui tiennent lieu de raisons, et on ne se tue pas sans une longue préméditation. C'est pourquoi Deubel n'a pas succombé au cours d'une crise : sa mort a été la conclusion logique d'une existence pénible et manquée.

J'ai connu Deubel pendant plusieurs années, et j'ai entretenu avec lui des relations que son mode de vie même empêchait d'être régulières. Moyen de taille, trapu, les bras courts, il conservait dans la plus extrême pauvreté une attitude que j'ai toujours trouvée sereine et fort digne. Rien du bohême dans son extérieur, mais une mise effacée, propre et terne. La tête blonde, barbue, marquée de rides ; avec un sourire de travers et de la réserve. Un beau regard clair et vague, une bouche tourmentée, pas heureuse.

Certains lui font une réputation de hauteur ; pour moi je n'ai connu qu'un homme timide et cordial.

A l'époque où je l'ai vu le plus souvent, voici trois ou quatre ans,

il ne me semblait pas encore prêt pour la mort ; il en parlait parfois en souriant, avec calme, sans doute comme d'un cher projet qu'on ne tient pas à déflorer. Malgré la misère,il donnait l'impression d'un organisme ramassé, vigoureux, bon pour la lutte. Mais il y avait dans sa façon de se mouvoir quelque chose de lent, d'économe, d'apathique qui inquiétait, qui décourageait presque. Il avait une voix grave et séduisante ; il s'en servait volontiers dans l'intimité pour dire quelques beaux poèmes de Verlaine et, en fait, j'ai rencontré peu de jeunes hommes qui aient voué un culte plus fervent et plus pur à ce grand poète.

Léon Deubel aimait la poésie et il était certainement un poète. Le fait qu'il est mort toutefois, qu'il est mort nonobstant cet amour et cette vertu est propre à faire douter moins d'ailleurs de la vitalité de cet homme que du pouvoir consolateur de l'art.

Deubel avait déjà publié, voici plus de dix ans, deux recueils, *la Chanson balbutiante* et *le Chant des Routes et des Déroutes*, qu'il eut le tort de désavouer par la suite. Profondément inspirés par Laforgue, ces ouvrages attestaient une sensibilité véhémente qu'il semble que Deubel se soit, par la suite, employé à refréner. En 1903, il publia, sans firme d'éditeur, une plaquette : *Sonnets intérieurs*, où il sacrifiait encore aux mêmes dieux. C'est dans ce recueil que se trouvent certaines pièces, marquées par le goût du temps, mais que nous nous rappelons encore volontiers, entre nous :

> Un soir qu'elle chantait à son piano meurtri,
> Dans le salon où riait son ivoire,
> Je définis fort bien sa lamentable histoire
> Et ses sens en croisade et son rêve et Paris.

Il y avait là des vers amers comme celui-ci :

> Les mots qui sont vengeurs de toute volupté...

Il y avait aussi ces strophes sincèrement émues *à la gloire de Paul Verlaine :*

> Ton nom chante, Seigneur, aux absides des saules
> Dans le calme de ces tombes et dans mon cœur
> Doux comme le doux bercement d'une épaule
> Où appuyer sa tête et pâlir de bonheur.
>
> Mon doux Seigneur, mon doux Seigneur, comme il enchante,
> Comme on se sent meilleur de l'avoir murmuré
> Et comme je le porte en moi d'avoir pleuré
> Dans les modes mineurs où ta tendresse chante.

D'un voyage en Italie, accompli à la faveur d'un héritage vite consumé, Deubel rapporta *la Lumière Natale* et un goût, qui ne devait plus l'abandonner, de la perfection formelle. Fidèle à son

ancienne passion pour Verlaine et pour la muse mineure d'Albert Samain, il voua désormais à l'austérité mallarméenne un culte dont on ne saurait méconnaître la noblesse et la profondeur. Il écrivit alors de rares poèmes dont, avec une sévérité jalouse, il ne nous a d'ailleurs fait connaître que les plus châtiés. Ecrivain difficile, avare même, il vivait avec ses vers dans une sorte d'intimité épuisante dont ni la fortune, ni la sollicitude d'autrui n'ont cherché à le tirer. La pauvreté le conduisit à la plus stricte exigence et cette exigence ne contribua pas peu à resserrer autour de lui les nœuds de la pauvreté.

Comme je souhaitais à plusieurs reprises lui voir relâcher la bride à ses dons de poète, il me répondit souvent avec un triste sourire qu'il avait assez de jeu pour satisfaire à ses désirs. Et je suppose que c'est ainsi qu'il put, de jour en jour, se complaire dans une vie plus restreinte et dans une immobilité de plus en plus proche de la mort. Certains gardent de lui le souvenir d'un réfractaire ou d'un révolté. Pour moi je me rappelle un homme si dégagé déjà des ambitions qu'il ne me parut jamais ni envieux du succès d'autrui, ni capable de confiance en l'avenir. J'en veux pour preuve permanente cet art serein qu'il pratiqua et qui, par son détachement même et son apparente sagesse, témoigne d'un désintéressement dont la révolte n'est pas capable.

Il publia, voici quatre ans, une mince plaquette de *Poèmes choisis*. Il avait brûlé lui-même tout ce qui lui restait des *Sonnets intérieurs*. C'est sans doute pour s'épargner pareille besogne qu'il tira ses *Poèmes choisis* à 63 exemplaires.

Il m'expliqua par la suite qu'il n'était peut-être jamais nécessaire de donner à la pensée écrite une plus large publicité... Tout le monde dit de pareilles choses; mais pour les mettre en pratique il faut avoir effectivement perdu les plus chères illusions des poètes. Une fois encore Deubel fit paraître un recueil de vers : cette quadruple feuille, *Ailleurs*, qui ne contenait que six courts poèmes.

A ceux qui pouvaient lui reprocher son inaction, Léon Deubel devait répondre avec indifférence :

Que mes heures, pures de formes,
Rêvent dans l'herbe des sentiers,
Telles les pêches qui s'endorment
Joue à joue, au fond des fruitiers.

De peur de trouver de l'inquiétude et même de l'angoisse sous cette élégance morale, je n'ai guère osé l'interroger sur le destin de sa contemplative réserve.

Il y a près d'un an, il a de nouveau été à même de connaître pour un temps les satisfactions de l'argent. Il a disparu, et puis nous avons appris qu'il était mort.

J'ai d'abord éprouvé, en même temps qu'un grand malaise, quelque chose comme de la honte ou de la rancune. Mais des hommes pleins de droiture et de bonté comme André Spire, qui fit beaucoup pour arracher Deubel à sa misère, m'ont dit que la société n'avait rien à se reprocher et que rien ne devait modifier les décisions de ce cœur solitaire, de cette âme secrète et tarie.

Si cela est, je ne sais que dire ; mais je n'en suis pas moins frappé et n'en demeure pas moins inquiet.

Certes, il acceptait cette misère dans laquelle, sinon par laquelle, il vient de succomber. Il fut même un temps où il y trouva comme une sombre joie :

> En vain, pour dévoyer mon effort qui succombe,
> La noire Faim suspend de périlleux balcons
> Sur des galets battus de rêves inféconds;
> En vain, l'amer chagrin réprimé vire en trombe.

Mais peut-on lui faire un grief de n'avoir pas accepté le labeur nécessaire, peut-on lui reprocher d'avoir refusé le collier et le licou, puisque, ayant rejeté toute contrainte, il a bien voulu mourir ?

Nous ne savons rien. Voilà tout. L'inconnu qui exile chaque homme loin des autres vient de nous enlever celui-ci pour toujours et nous ne savons pas, nous ne pouvons pas savoir à quelles obscures pressions il a cédé. Ce que nous croyons savoir, c'est qu'il s'est trouvé sur un rivage éclairé par la plus belle saison de l'année, qu'il a regardé l'eau, comme un bon nageur qu'il était, paraît-il, et que, sachant ce qu'il faisait, il n'a pas voulu venir respirer à la surface.

Il n'a pas fait de mise en scène, il n'a pas pris de précautions ; il n'a pas dit de dernier mot ; il est parti.

Pourrons-nous ne pas y penser chaque fois que nous accorderons une excessive confiance à nos entreprises, un excessif amour à notre corps, une grande valeur à notre âme ?

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Lucien Descaves : *Philémon, vieux de la vieille*, Ollendorff, 3 fr. 5o. — Annie de Pène : *Confidences de femmes*, A. Messein, 3 fr. 5o. — Albert Nortal : *Les Adolescents passionnés*, Ambert, 3 fr. 5o. — Pierre de Trévières : *Le Fouet*, Calmann-Lévy, 3 fr. 5o. — Léon Byram : *Les Amis de mon ami Fou Than*, Plon, 3 fr. 5o. — Georges Richet : *L'Héritage de Tippou Akbar*, Bernard Grasset, 3 fr. 5o. — Jean Bertheroy : *Les Tablettes d'Erinna d'Agrigente*, Calmann-Lévy, 3 fr. 5o. — Léon Baranger : *Les Contes arabes de M. Laroze*, G. Crès, 3 fr. 5o. — Francis de Miomandre : *D'amour et d'eau fraîche*, Payot, 3 fr. 5o. — Paul Lintier : *Un croquant*, T. Basset, 3 fr. 5o. — Louis Noel : *Contes grecs*, B. Grasset, 3 fr. 5o. — Edouard Gachot : *Les Soldats de l'Epopée*, Ollendorff, 3 fr. 5o. — Collette Willy : *Prrou, Poucette et quelques autres*, Librairie des lettres.

Philémon, vieux de la vieille, par Lucien Descaves. Ce

qui nous attendrit le plus chez les gens hors la loi, ce sont généralement les sentiments ordinaires. Lorsqu'un condamné à mort se met à pleurer sur une lettre de sa mère, nous nous sentons toucher jusqu'aux larmes et quand un bandit de grand chemin coupe une mèche de ses cheveux pour l'envoyer à sa fiancée, nous sommes secoués d'un frisson d'indulgence. Nous oublions un peu trop facilement que les malfaiteurs (je vais dire une énormité... ou une vérité de M. de la Palisse) sont des gens comme tout le monde. Un mortel ne se différencie pas d'un autre mortel parce qu'il a commis un crime : il a tout simplement mis en action une des nombreuses pensées involontaires de n'importe quel autre mortel. Sans transition flatteuse, je passerai aux héros de Commune, qui furent ou des mortels comme tout le monde ou des rêveurs ayant le grand tort de mettre le rêve en action. Colomès est donc un très brave homme, fidèle à sa compagne, pieusement travailleur, à la conscience tranquille, rempli de préjugés et de refrains d'une époque où l'on se préoccupait d'avoir une allure. Il a participé à la Commune, ne renie pas ses partisans, tient encore ferme son drapeau rouge... qui est sec ! Et aussitôt que nous découvrons sa vie privée, que nous pénétrons dans son modeste intérieur, nous nous attendrissons, car il est bien plus un martyr qu'un révolté. Mais il y a l'auréole. En supposant que ce vieil ouvrier noblement épris de la liberté que lui fournit son travail soit un homme ordinaire, c'est-à-dire qu'il ne fasse aucun rêve de revendications sociales, nous intéresserait-il autant, et surtout s'il n'avait pas commandé le fort de Vanves sous la Commune, aurions-nous un tel émoi en présence de la douce vie conjugale qu'il mène ? Nous avons tous l'amour du contraste, dans les arts comme dans la politique ; un drapeau rouge (sec) abritant une idylle, voilà qui nous induit volontiers en erreur, sinon en tentation. Lucien Descaves s'applique à faire vrai ; son style sobre, sans image ni travestissement de métier, nous montre les choses sous un jour calme ; à peine un filet d'ironie nuance-t-il son appréciation des utopies dont il nous entretient. Je ne me permettrai pas d'avancer qu'il approuve tous les discours ou tous les gestes de ces anciens éclaireurs des temps nouveaux ; mais on le devine indulgent, parce qu'il est en face des résultats. Personne ne peut plus comprendre un communard aujourd'hui, un révolutionnaire brûlant la Cour des comptes pour ne pas oser s'emparer des tas d'or de la Banque de France. Ce qui nous fait blanchir ces révolutionnaires d'autrefois, c'est probablement les noirceurs des anarchistes actuels. Or, toute proportion gardée, on trouvera probablement un romancier de talent pour réhabiliter la bande Bonnot avant une quarantaine d'années, car plus nous allons et plus le mortel ordinaire a une tendance fâcheuse à exécuter des tours de force !... Je ne veux pas entamer de discussion sur le

plus ou moins de droits qu'un homme peut avoir de mettre son pays à feu et à sang sous prétexte d'accélérer la marche des peuples vers la liberté absolue, mais je crois fermement à la culpabilité humaine en particulier. Lorsqu'un régiment donne l'assaut à une ville, il n'y a qu'un coupable : le général qui commande ce mouvement de troupe. Quand un ouvrier se révolte contre son patron, quand un individu lance des bombes ou met le feu à un monument public, son idée personnelle est celle d'un malfaiteur ordinaire. N'en déplaise à Lucien Descaves, son honnête impulsif qui tire sur un prêtre fuyant lors du massacre des otages ou le bandit balayant la foule à coups de browning du haut d'un marchepied d'auto, me paraissent d'une nature identique. Je n'ai aucune opinion politique, parce que je suis d'une espèce contraire à toute espèce de raisonnement parlementaire; mais en face de Bonnot ou du père Colomès dans l'exercice de leurs fonctions, je n'hésiterais pas : je les tuerais *avec plaisir*... quitte à m'attendrir peut-être plus tard sur la parfaite sérénité conjugale de leurs frères et amis ayant oublié leurs premières incartades. Je ne reconnais ni morale, ni loi, ni religion, mais j'ai, au plus haut point, le sentiment de ma liberté individuelle et quand je suis menacée d'être massacré, brûlée ou volée au nom de je ne sais quel idéal... je prends les devants ! Je suis même très persuadée qu'un révolver à la main je m'entendrais merveilleusement avec n'importe quel utopiste. En fait de commune ou de communauté, j'admets volontiers celle de la mort : ta peau ou la mienne ! Maintenant, convient-il vraiment de nous attendrir au crépuscule de ces existences... que, le cas échéant, nous aurions su détruire pour sauvegarder notre sécurité individuelle ? Mais oui ! C'est d'une élégance tout indiquée ! Le crime doit être un mouvement impulsif qui, chez certains criminels, ne compte pas... pour eux ! Ce qui compte, c'est la très pittoresque explication qu'ils en donnent... au soir de leur vie, lorsqu'ils ont pu sauver leur peau. Il y a des impulsifs qui ne retombent jamais dans... la même impulsion. A tous les péchés des outranciers miséricorde.

Je voudrais seulement qu'on ne se perdît pas dans les nuances... politiques. Entre un homme de la Commune ou un brillant orateur de la Montagne, un héros de 93, il n'y a aucune différence... et Bonnot les continue... Puisque Lucien Descaves aime et cisèle à souhait les anecdotes, qu'il me laisse lui en offrir une, absolument inédite ; elle lui démontrera, mieux que ne pourraient le faire les discussions les plus serrées, l'abîme qui existe entre deux races humaines : celles qui commandent et celles qui se révoltent. Rossel, officier de génie, excellent et intelligent soldat, se trouvait un jour en présence de mon père. Une altercation devait fatalement se produire entre ces deux hommes, dont l'un était déjà le révolutionnaire et l'autre demeurait le très irascible guerrier de l'Empire. « Citoyen ! » commença Rossel

d'un ton très net... en mettant la main sur les rênes du cheval de ce commandant de chasseurs qu'il ne connaissait pas.

« Monsieur, coupa d'un ton plus net l'officier de chasseurs à l'impériale cirée, mon cheval se nomme Le Pacha ! »

Or, je ne suis pas très sûre que mon père voulût plaisanter. Cette appellation de *citoyen* ne lui avait pas semblé possible pour lui, voilà tout !

Confidences de femmes, par Annie de Pène. Dans la confidence d'une femme il y a toujours une chose qu'elle ne vous dit pas, a prétendu une très ancienne femme de lettres, et c'est justement cette chose que Mme de Pène a voulu nous révéler. Elle est entrée le plus avant possible dans la conscience ou, si vous le préférez, l'inconscience de la femme et elle en a sondé les plus secrets replis. Devons-nous en conclure qu'on lui a fait toutes ces confidences ? Non ! Il est facile d'induire le mal du bien et le bien du mal, en matière d'étourderies féminines. Je crois que les femmes parlent volontiers sans savoir ce qu'elles disent, aussi l'on sait tout de suite ce qu'elles ont le plus d'intérêt à vous taire. Une seule suffit pour vous éclairer sur les autres. Aiment-elles quelqu'un, elles commencent par en dire pis que pendre ; ont-elles une vengeance à perpétrer, elles font mille politesses à leur prochaine victime ; leur a-t-on défendu cette histoire, c'est précisément par là qu'elles commencent. Enfin, elles sont charmantes, comme vous savez ! Mais il y a mieux que des rosseries, des étourderies ou des folies dans ce petit traité de cérébralité, il y a comme la couleur de certains sentiments. Toutes les belles amies n'ont pas la même façon de voir ou l'amour qu'elles distinguent à travers la crispation de leurs nerfs, ou la trahison qu'elles devinent derrière le masque impénétrable de celui qui veut lui épargner une souffrance. Les unes colorent de rose le malheur qu'elles tissent de leurs propres mains, les autres voient rouges à propos de la moindre émotion. Il faut toucher légèrement ces peintures de leurs peines ou ces ébauches de leurs joies. Il faut surtout être une femme pour oser faire de ces confidences de femmes-là. Mme Annie de Pène serre de plus en plus sa manière d'écrire ; on dirait qu'elle lace, d'un lacet de soie souple, ces petits récits rapides et coquettement drapés. Cela est fabriqué d'un rien, mais, comme le dirait naïvement une grande couturière, « c'est à même la peau ». Si ça se tient si ferme en dépit du peu d'étoffe employé, c'est que c'est doublé de chair, oui, Madame, avec un voilage délicat de point d'esprit !

Les Adolescents passionnés, par Albert Nortal. Ceci est un livre effrayant. Il n'est pas écrit, je pense, dans le but d'effrayer, mais quel cercle infernal il nous faut parcourir ! Il s'agit de jeunes gens chastes et pieux, *des très purs*, des *forts en thème*, de collé-

giens dans un collège de Jésuites. Aucun parti pris pour ou contre l'enseignement religieux. L'auteur a placé plus haut son étude : il ne veut s'occuper que de l'éveil des sens chez des enfants qui vont devenir des hommes et, par une série de transitions fort habiles, il mêle à ce sensualisme presque furieux la révélation des sens artistiques chez de jeunes garçons qu'on force en grec et en latin comme on forcerait des arbustes en serre chaude. Sans s'occuper de blâmer telle ou telle méthode, il donne à ces jeunes héros la passion de la beauté parmi les hideurs que leur impose leur état de monstres inconscients, leur âge ingrat. Vont-ils trop loin dans leurs ébats passionnés ou sont-ils pris sur le vif, matière bouillonnant en plein creuset dont on ne voit bien encore que l'écume ? L'auteur n'en n'a pas fait des exceptions ; on les sent vivre, on les entend crier. Ils sont à la fois de pauvres petits martyrs de leur propre chair et des bourreaux inventant, après les exemples qu'on leur donne, hélas! dans l'histoire, les pires tourments. Le type du petit Page est d'une savante construction, son sadisme et sa naïveté, cet amour de sa mère, s'associant à des ruses de félins enragés, en font un être vraiment inquiétant, pourtant, malgré tout, sympathique. Robert Hély, le tourmenté littéraire, est également curieux, plus à plaindre encore que le fils de l'épicière malade, car, lui, sera conscient jusqu'à la fin de son martyre volontaire. Et ces choses sont racontées sans fiel, avec un souci constant de littérateur qui les rendent chastes... ou à peu près. Ce roman vaut mieux qu'un document humain. Il ne constate pas pour le plaisir de les étaler certaines plaies de l'enfance masculine, il en cherche fiévreusement le remède, passionnément.

Le Fouet, par Pierre de Trévières. C'est un journal où un jeune homme fait ses premières armes. Nous le suivons dans le monde où on s'amuse et où il ne veut pas s'amuser. Il a tort. La belle hétaïre en question ne lui tiendra aucun compte d'un amour aussi respectueux. Nous assistons à la dégringolade du *Fouet* qui possède un directeur cependant peu scrupuleux. Ce jeune journaliste s'essaye dans tous les genres de misère. Il finit par accepter ce que, dès son début, il aurait cru indigne de lui. A ses côtés, il voit un confrère descendre également tous les degrés de cette échelle de secours qui s'appelle le journalisme et qui mène si facilement dans le ruisseau, après vous avoir procuré tous les vertiges. L'école du *Fouet* où il faut posséder les reins solides!

Les Amis de mon ami Fou Than, par Léo Byram. Une chose m'a prodigieusement amusée dans ce livre, c'est, à la rubrique : du même auteur, cette ligne : *Mon ami Fou Than, roman de mœurs chinoises*, ouvrage couronné par l'Académie française. Il n'a l'air de rien, ce n'est pas la faute de l'auteur, mais c'est bien drôle. Les amis de ce Chinois, au nom si français sont des soldats, des co-

loniaux de tous les pays qui endurent péniblement leur temps d'épreuves. *Fou Than* les réconforte par sa philosophie de mentalité jeune. Jaime le type de la mule qui fuit son maître lorsqu'il sent l'alcool. Une personne sensée, cette bonne Pauline!

L'Héritage de Tipou Akbar, par Georges Richet. Il est assez contraire aux usages amoureux qu'un fiancé, fort épris, abandonne sa fiancée pour aller parler vieux grimoires avec un sage, serait-ce un grand savant. Et il lui apprend, hélas! à connaître trop vite le fond des choses, cet héritage scientifique. Un jour, l'époux trahi échappe à la torture de tout savoir en se jetant à l'eau.

Les Tablettes d'Erinna d'Agrigente, par Jean Bertheroy. Il me semble qu'en ce temps-là on prenait le même soin qu'aujourd'hui de parer le crime d'adultère de chatoyantes nuances... littéraires. Plus ça change et plus c'est la même chose.

Les Contes arabes de M. Laroze, par Léon Baranger. Un esprit diabolique, une forme charmante et une philosophie voltairienne, extrêmement agréable à suivre dans tous ses capricieux méandres. Quand ces histoires-là ne sont pas menées à leur perfection, elles sont très ennuyeuses. Ici, on rit et on est désarmé. C'est de l'orient parisien.

... **D'amour et d'eau fraiche**, par Francis de Miomandre. L'art de trousser la nouvelle est difficile et combien y excelle ce conteur qui trouve le moyen d'être gai tout en restant poète! On ne connaît pas de récit plus amusant et d'une satire plus douce que celui du *Chasseur de théières*. C'est bien le chef-d'œuvre du genre.

Un croquant, par Paul Lintier. Ce pauvre diable qui rêve de se faire réhabiliter et que trahit la justice est une douce victime des grands mots. Ils ont tué beaucoup d'innocents, ces fameux grands mots employés comme les capes rouges devant le taureau qu'on veut mettre hors de combat poliment.

Contes grecs, par Louis Noël. Moitié facétieux moitié graves, on dirait que ces contes sont destinés à égarer l'opinion au sujet de mythes trop connus. Hélène a des reparties d'héroïnes d'opérette qui sont assez fines d'ailleurs.

Les Soldats de l'Epopée, par Edouard Gachot. Des silhouettes de vieux grognards et des tableaux de batailles, un musée historique que l'on parcourt toujours volontiers, malgré certaine froideur des dalles.

Prrou, Poucette et quelques autres, par Colette Willy. Une belle édition, reproduction agrandie des portraits des animaux que nous aimons déjà tant dans leur minuscule premier format.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Gustave Le Bon : *Aphorismes du Temps présent*, 1 vol. pet. in-12, relié, 4 fr., Flammarion. — Maurice Houber : *Remarques sur l'Amour*, 1 vol. in-18, 3,30, Sansot. — *Pages choisies des Grands Ecrivains. Les auteurs arabes. Introduction* par L. Machuel, 1 vol. in-18. 3,50, Colin. — *Les Légendes Epiques. Recherches sur la formation des Chansons de Geste*, par Joseph Bédier. Tom. III et IV, 2 vol. in-8, Champion. — *Contributions à l'Etude des Romans de la Table Ronde par J. Loth*, 1 vol. in-8, 3 fr., Champion. — *Honoré Champion.*

Aphorismes du Temps présent. Dans ce petit livre qui a le format d'un livre de poche et qui est artistiquement et solidement relié, M. Gustave Le Bon a condensé en aphorismes quelques-unes des idées disséminées dans ses divers ouvrages.

L'aphorisme, écrit l'auteur, est voisin du truisme; il semble donc condamné à n'exprimer que des vérités très générales et souvent évidentes : « Si je n'ai pas hésité, ajoute-t-il, à faire figurer dans ce livre certaines propositions dont l'évidence ne s'impose pas tout d'abord, c'est que leur démonstration se trouve dans mes ouvrages. Ce petit livre en est la synthèse. »

Ce seront surtout ces propositions d'une évidence moins proverbiale que je choisirai dans ce recueil, parce qu'elles sont plus caractéristiques de l'originalité de l'auteur. Ces aphorismes moins évidents seront d'ailleurs demain des truismes :

Le moi se compose d'un agrégat d'éléments ancestraux souvent hétérogènes. Son unité est aussi fictive que celle d'une armée.

La psychologie de chaque individu est formée de psychologies superposées : psychologie de sa race, de sa famille, de son groupe. Un homme peut rarement se soustraire à cette addition de forces accablantes.

Et au sujet de cette influence du groupe sur l'individu, je me demande si M. Gustave Le Bon ne serait pas, sans le savoir, le père de l'unanimisme. Ne serait-ce pas dans *la Psychologie des foules* que M. Jules Romains aurait découvert l'idée et l'argumentation de sa théorie? Cette remarque, d'ailleurs, ne saurait que consolider l'unanimisme, en lui donnant une base scientifique. Voici quelques aphorismes que M. Gustave Le Bon a réunis sous ce titre, *l'Ame des foules* :

Chez les hommes en foule se forme une âme collective, très différente de l'âme individuelle de chacun d'eux.

L'âme des foules est dominée par une logique particulière inconsciente : la logique collective.

L'homme faisant partie d'une multitude cesse d'être lui-même. Sa personnalité consciente s'évanouit dans l'âme inconsciente de la foule. Il perd tout esprit critique, toute aptitude à raisonner et redevient un primitif. Il en a les héroïsmes, les enthousiasmes et les violences.

Le groupe unanime est donc un être primitif... qui ne peut évoluer.

Voici une loi très utile pour l'étude des généalogies littéraires:

Les grandes supériorités mentales sont un peu comparables aux monstruosités botaniques artificiellement créées. Leur descendance retourne toujours au type moyen de l'espèce.

Le génie est une mutation brusque, mais qui ne se fixe pas dans l'espèce, dans la race.

Sous cette forme d'aphorisme, M. Gustave Le Bon aura mis en circulation quelques vérités nouvelles qui sont la synthèse de son œuvre et de son expérience humaine. La pensée philosophique qui domine ce livre, d'une philosophie toute pragmatique, c'est que c'est le sentiment qui est notre guide dans la vie : « les sentiments sont la base de l'existence. »

Les impulsions sentimentales et mystiques agissent beaucoup plus sur la conduite des hommes, que toutes les démonstrations rationnelles.

Une idée dénuée de soutien affectif ou mystique, n'exerce aucune action. Elle est un fantôme sans prestige, sans durée et sans force.

De même, si « la connaissance constitue le grand facteur des progrès matériels de la civilisation, ce sont les « croyances qui orientent les idées, les sentiments, et par conséquent la conduite ».

Dans les chapitres suivants M. Gustave Le Bon résume encore ses idées sur l'Art, la Matière, les Illusions démocratiques et socialistes, le Pacifisme et la Guerre, les Révolutions, etc. Ces Idées sociales peuvent se synthétiser en ce dernier aphorisme : « L'élite crée, la plèbe détruit. » Et :

Des hommes d'élite réunis en groupe ne constituent plus une élite. Pour garder son niveau, l'esprit supérieur doit rester solitaire.

Mais il ne faudrait pas que le lecteur s'imaginât trouver dans ce livre la clef de tous les mystères : « La logique de l'univers diffère trop de notre logique pour que nous puissions espérer en pénétrer les secrets. »

Une vérité est une ape provisoire sur une route qui n'a pas de fin.

D'ailleurs « une illusion tenue pour vraie agit comme une réalité».

§

Voici un livre de maximes, de **Remarques sur l'Amour**, où M. Maurice Houber a réuni des pensées graves et légères et des observations fines et ironiques. Il n'est personne qui, en feuilletant cet ouvrage, n'y retrouve quelques-uns des visages, quelques-unes des joies ou des peines amoureuses de son existence. Ce livre est un des meilleurs que j'aie lus sur ce trop facile et si difficile sujet : l'amour. L'auteur semble avoir écrit son propre roman et avoir lui-même éprouvé toutes les nuances de la sensibilité qu'il a fixées. Mais il a

aussi regardé autour de lui, interrogé, et ses remarques sont justes et amusantes.

Ce sont les femmes, dit-il, qui sont les vraies responsables de notre inconstance : « Elles savent être à la fois si personnelles et si pittoresques dans l'acte d'amour, que notre curiosité n'est jamais satisfaite. »

J'aime cette maxime : « Pour les femmes, il n'y a pas d'autre gloire que la beauté. » Pourtant les qualités de l'intelligence seules peuvent faire rayonner la beauté d'une femme.

L'auteur a bien noté l'inépuisable vanité de l'homme :

Les pires désespoirs d'amour contiennent toujours de l'espoir, et pas un amant ne se suicide sans penser que son geste lui conquerra enfin le cœur de l'insensible.

Le suicide par désespoir d'amour a comme mobile l'amour-propre. C'est admirable. Mais que les amants se consolent même de la trahison, car, « sans la trahison, on n'apprécierait jamais l'amour à sa valeur ». Même un amour qui allait s'éteindre naturellement, renaît lorsqu'il est trahi.

Voici une constatation mélancolique : « Notre société est ainsi faite qu'en dehors du mariage on ne peut songer à l'amour sans s'exposer à voler le bonheur d'un tiers... » Mais ainsi ce tiers prend conscience du bonheur qu'il perd et qu'il n'appréciait pas à sa valeur. Une femme prend une valeur par les amants qu'elle a eus : il y a des amants qui augmentent la valeur d'une femme, d'autres qui la diminuent. Mais je m'égare... et ce n'est pas mon rôle ici de fabriquer des maximes : on en trouvera quelques centaines, bien venues, dans le livre de M. Maurice Houber. Les amants heureux y puiseront des motifs de s'exalter, et les malheureux des consolations ironiques.

§

M. Machuel, dans ces **Pages choisies des auteurs arabes**, nous donne d'abord, en une préface érudite, l'histoire et l'évolution de cette littérature arabe que nous connaisons assez mal. Pour juger avec impartialité les écrivains arabes, il faut, écrit M. Machuel, se reporter à treize siècles en arrière, à l'époque où les rois mérovingiens régnaient en Gaule. Ce fut le Coran qui fixa définitivement la langue arabe. On trouvera ici des extraits du Coran ; on croirait lire les préceptes de l'Evangile : c'est la même morale, les mêmes croyances à un ciel de délices et à un enfer de supplices. La chasteté y est très recommandée :

Commande aux croyants de baisser leurs regards et d'observer la continence. Ils en seront plus purs, Dieu est instruit de tout ce qu'ils font.

Ceux qui vivent avec continence, ceux-là seront dans les jardins du paradis l'objet des honneurs.

Les poèmes anciens de la littérature arabe sont d'une grande pureté et simplicité d'images en même temps que d'une très sage philosophie : ils expriment l'orgueil d'une race qui devait s'illustrer dans la guerre et dans les sciences. Les contes dont M. Machuel nous donne des traductions empruntées à divers savants orientalistes sont d'un charme et d'une poésie incomparables. Nul mieux que ces auteurs arabes n'a su délicatement enfermer une idée, un symbole, dans une histoire, et peut-être que nuls poètes, mieux que les poètes arabes, ne surent chanter les délices de la femme et de l'amour.

§

M. Joseph Bédier publie les deux derniers volumes (III et IV) de son très important ouvrage : **Les Légendes épiques,** *recherches sur la formation des chansons de geste*. Il faudrait un long article pour pouvoir entrer, comme il le conviendrait, dans le détail de ces études, qui résolvent ce problème : s'il est vrai que les chansons de geste sont d'origine germanique. Certes, écrit M. Bédier, il y a du germanique dans les chansons de geste « pour autant et au même sens qu'il y avait du germanique dans le langage, dans les institutions et dans les mœurs des Français de l'Ile de France au temps de Louis le Gros et de Philippe-Auguste ». Mais, « cela dit, les romans français sont des romans français ».

Et voici la dernière conclusion de M. Bédier : Les Chansons de geste sont nées au XI[e] siècle seulement : « fixer cette date, ce fut mon principal objet, et le résultat essentiel de ce livre est de l'avoir fixée. » C'est, ajoute-il, « une vérité que plusieurs contesteront encore demain, que bientôt tous reconnaîtront ; c'est une vérité sur quoi se fonderont les travaux à venir. C'est une vérité ; c'est pourquoi, ayant donné sept ans de ma vie, et plus, pour l'établir, je dirai à mon tour la fière parole : je ne regrette rien ».

§

A côté de l'ouvrage de M. Bédier, il faut signaler ces **Contributions à l'étude des Romans de la Table Ronde,** par J. Loth. L'auteur pose et résout des questions comme celles-ci : si le drame moral de Tristan et Iseult est d'origine celtique ? Oui, le combat de Tristan contre sa passion pour Iseult et son devoir envers son chef de clan et son bienfaiteur est tout ce qu'il y a de plus celtique. Mais il faut renoncer à suivre M. Loth dans son érudition et se contenter d'adopter ses recherches et ses découvertes sur les origines celtiques ou non des noms de Tristan et Iseult.

Ces derniers ouvrages de la librairie Champion portent encore la

firme *H. Champion*. Depuis, la librairie française a perdu, en Honoré Champion, un de ses représentants les plus distingués et les plus érudits. Le magasin qu'il occupait à la fin du siècle dernier, écrit Charles Maurras, dont il était l'ami, avait appartenu anciennement au père de M. Anatole France. Et l'éditeur Honoré Champion aimait à dire, avec malice et bonhomie, en parlant de l'auteur de *Thaïs* : — « Il commençait à être un très bon écrivain français quand, pour ma part, je devenais un excellent commis libraire... »

M. Jérôme Tharaud nous a laissé dans une page émue l'image romantique de ce vieillard aimable et indulgent. « Bien souvent, dit-il, je le rencontrais dans la rue Bonaparte. Il s'en allait dans son grand manteau à collet, les mains derrière le dos, la tête couverte d'un large chapeau comme on en voit aux marchands drapiers de Rembrandt. Je lui disais : « Bonjour, monsieur Champion! » il répondait. « Bonjour, mon enfant. » Et puis il s'éloignait. Je le regardais s'en aller. Et ce sage libraire qui passait mettait aussitôt dans la rue je ne sais quoi de romantique, de charmant, de nostalgique. » Il nous le montre encore dans la petite pièce du fond, en sa librairie, entouré de ses livres rares, « d'où sortait une lumière dorée ». Maintenant à cette même place, sous la même clarté dorée, M. Edouard Champion, son fils, poursuit l'œuvre paternelle...

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Jacques Bainville : *Le Coup d'Agadir et la Guerre d'Orient*, Nouvelle Librairie Nationale, 3 fr 50. — Pierre Albin : *Le « Coup » d'Agadir*. Origines et développement de la crise de 1911, Alcan, 3 fr. 50. — Pierre Albin : *L'Allemagne et la France en Europe* (1885-1894), Alcan, 7 fr. — Jean de Lécussan : *Notre Droit historique au Maroc*, H. Daragon, 1 fr. — Eugène Plantet : *Mouley Ismaël, empereur du Maroc, et la Princesse de Conti*, Librairie Plon, 6 fr. — Memento.

Commencée, dans le dernier numéro du *Mercure*, par l'analyse de divers livres relatifs aux affaires d'Orient, cette exploration rapide de quelques-uns des coins, — des bons coins, espérons-nous, — de la littérature historique récemment consacrée à l'histoire contemporaine de l'Europe, se continuera logiquement, ici, par une revue partielle et non moins rapide de ce qui s'est publié, çà et là, sur les affaires franco-allemandes. A vrai dire, c'est simplement remonter de l'effet à la cause. Agadir a tout mis en branle. Notre occupation du Maroc a précipité la main-mise de l'Italie sur la Tripolitaine; et la guerre italo-turque a fourni aux Etats balkaniques l'occasion décisive qu'ils attendaient depuis longtemps.

Le titre du nouveau livre de M. Jacques Bainville : **Le Coup d'Agadir et la Guerre d'Orient**, résume assez bien ce cycle

de causes et d'effets. Qu'on n'y cherche pas d'ailleurs un récit, un grave récit en trois points, des événements, ni même, — le genre sec étant évité aussi bien que le genre lourd, — un résumé plus ou moins aride de ceux-ci. L'unité de ces pages tient à la succession de ces événements, mais l'intérêt en réside tout entier dans les observations politiques faites par l'auteur à leur sujet. C'est, à propos de « la période de coups de force et de réalisations qui s'est ouverte avec le coup d'Agadir », c'est une suite d'essais et d'articles (réunis sous cette couverture, après s'être succédé au gré de l'actualité politique et des impressions — toutes vives — du publiciste) sur la politique étrangère, sur les idées générales qu'elle décèle, comme aussi sur notre politique intérieure, et sur les façons de voir particulières, — M. Bainville donne à cet adjectif une intonation péjorative, on le sait, et on va le voir encore, — qu'elle dénote.

Voici les rubriques du volume de M. Bainville : Agadir ; les Alliances de la France ; la Guerre des Balkans et la France ; l'idée républicaine et l'Europe ; l'Angleterre, son Parlement et sa Monarchie ; l'organisation allemande ; la résurrection de l'Autriche ; les expériences de la Belgique et de la Hollande, etc. Sans entrer dans des appréciations sur chacun de ces chapitres, nous noterons d'ensemble les opinions soutenues par M. Bainville. Et d'abord, Agadir, bien entendu, s'ajoute avantageusement à la série de ces thèmes, devenus classiques, — Fachoda, Tanger, — sur lesquels les publicistes de l'Action Française exécutent leurs variations favorites en ce qui concerne la politique extérieure du gouvernement républicain. La réserve louable observée à l'Action Française comme ailleurs, au moment de ces événements périlleux, ne fait que souligner aujourd'hui la bonne foi, sinon la justesse, des jugements portés. Il y a du vrai, d'ailleurs, là-dedans. Bien que M. Bainville se paye peut-être de raisons faciles alors qu'il indique comment, selon lui, l'on eût pu éviter tout cela, des appréciations comme celles suggérées par la peu réconfortante lecture du fameux « livre jaune » ne laissent pas que de se faire goûter. Oh ! cette « ferme résolution de faire preuve jusqu'au bout de... conciliation ». « C'est presque un mot de comédie. » Hélas ! oui. Lorsqu'éclata le coup d'Agadir, nous avons écrit ici même : « La République ne fera jamais la guerre. » Dans sa charte fondamentale, où il y a tant de mots, le mot : Guerre, seul, ne se trouve pas inscrit. Comment l'y trouverait-on ? La victoire, c'est, pour la République, la dictature ; la défaite, c'est probablement la disparition. — Agadir a ceci de complexe, qu'il fournit un thème excellent également aux considérations de la politique de « l'affairisme » (qu'une substantielle étude de M. Carl Siger exposa à l'époque dans cette Revue) et aux revendications d'une autre politique qui est, en un autre sens, celle des réalités aussi, bien qu'elle

ne soit pas celle des affaires. Du point de vue du droit et avoir, l'opération peut s'expliquer, se justifier (bien qu'il ait fallu partager avec l'Espagne !) D'un point de vue plus haut, qu'il serait imprudent de négliger tout à fait, la chose a un arrière-goût, — et même un goût immédiat, très immédiat, — d'humiliation. Il reste que la politique allemande a été une politique conquérante. Avec toute autre puissance que l'Allemagne, la transaction n'eût pas mis en jeu les « impondérables », comme disait Bismarck, les impondérables psychologiques, dont se compose, dans le cas présent, non seulement l'amour-propre, non seulement même l'honneur, mais encore, mais surtout, l'instinct pur et simple de conservation. Mais avec l'Allemagne! Deux provinces perdues, et maintenant le Congo! Je laisse à d'autres l'élégance, ou même, si l'on veut, le bon sens de dissocier les deux faits. Pour moi, je n'ai pu voir sans exaspération, dans les feuilles, la carte de notre colonie malproprement sabrée, dépecée, mutilée, au gré des volontés d'Outre-Rhin.

Un publiciste de l'opinion de M. Jacques Bainville a eu beau jeu, là-dessus, pour parler des affaires d'Orient, je veux dire des succès qui ont été remportés, là-bas, par des gouvernements monarchiques t plutôt autoritaires aux dépens de cette malheureuse Turquie parlementaire et constitutionnelle. Certes, l'on pourrait dire que la désastreuse expérience des Jeunes-Turcs serait une référence plutôt compromettante pour les principes de 89, si la situation intérieure de la Turquie ne s'était trouvée, au préalable, si complètement minée par la corruption hamidienne, quelque habileté que le sultan Abdul-Hamid ait montrée à l'extérieur. Quoi qu'il en soit, M. Bainville, développant ses constatations et sa pensée, insiste sur le peu d'avenir que les idées républicaines et le libéralisme ont, selon lui, en Europe, sur le bel avenir, au contraire, de la réaction. De nombreuses expériences, dit-il, ont montré que la politique des grandes monarchies autoritaires du xxe siècle (1) est « ce qui réussit », et ce qui, en fin de compte, est approuvé par les peuples, qui n'aiment que ce qui réussit. La place nous manque pour rapporter les exemples que M. Bainville donne, à cet égard : ce serait vouloir analyser en détail la moitié, au moins, de son livre. Qu'on lise principalement, à ce sujet, les chapitres sur l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, etc.

M. Jacques Bainville se montre de plus en plus tel qu'un publiciste informé, un alerte historien de l'actualité politique en Europe. Il possède la netteté du jugement et la clarté de l'expression. Ses généralisations, dont ce volume-ci offre une collection à peu près com-

(1) Selon le droit politique actuel, il n'y aurait plus guère de grandes « monarchies autoritaires ». Mais M. Bainville montre, non sans raison, la tendance de ce droit à devenir abstrait, en laissant place à un fait, d'ailleurs inévitable : la personnalisation des gouvernements.

plète, peuvent accuser parfois systématiquement les partis-pris de l'école politique à laquelle cet écrivain appartient. Par exemple, ses vues, maintes fois justes, sur l'identité de l'esprit positif et de l'esprit de réaction, le seraient encore plus s'il indiquait en même temps leur propre relativité. Il est un certain esprit de réaction possible, aussi, avec les actes qui s'ensuivent, à des républicains éclairés, et en tant que républicains. Se gausser de la République libérale est vite fait pour nier cette possibilité, ces résultats demain peut-être. Le « libéralisme » (auquel je ne crois guère moi non plus) *n'empêcherait rien*, ici. Quoi qu'il en soit, il y a du vrai, beaucoup de vrai, avons-nous dit, dans les idées défendues par M. Jacques Bainville. Certaines d'entre elles ont de l'avenir. Je lis toujours volontiers ce qu'écrit cet écrivain politique : j'aime beaucoup aussi les études de M. Charles Maurras. Quel excellent parti d'opposition forment les publicistes de l'Action Française ! Comme ils voient bien les défauts de la République ! Vraiment, le régime devrait en croire leur lucidité ! Si la République dure, et, franchement, à moins du pire, c'est-à-dire d'une guerre, je ne vois pas ce qui peut l'empêcher de durer (le duc d'Orléans ne réussit même pas à avoir un héritier), si, dis-je, la République dure, l'Action française remplira de plus en plus des destinées positives de parti d'opposition sérieux, et dans cinq ans, dans dix ans, elle nous donnera nos meilleurs hommes de gouvernement !

Voici, composé par M. Pierre Albin, un récit de ce qui restera dans l'Histoire **Le Coup d'Agadir**. Le « Coup » ; on ne peut plus guère, semble-t-il, dire le « Mystère », comme fit M. André Tardieu dans un livre antérieur, plein d'ailleurs de curieuses révélations. Il semble bien que, si mystère il y eut, ce mystère aujourd'hui achève de se dissiper dans son ensemble. Il ressort du lumineux exposé de M. Pierre Albin que les exigences allemandes sur le Congo auront été comme le dernier terme de la périlleuse « politique de collaboration », elle-même d'origine économico-diplomatique, qui fut marquée par l'Accord du 8 février 1909, aux termes duquel les gouvernements français et allemand devaient « intervenir officiellement pour amener leurs nationaux à s'associer dans les entreprises » qu'ils pourraient obtenir au Maroc. M. Pierre Albin n'a pas eu de peine à montrer les conséquences de cette dernière clause, qui, d'une part, a fortifié, en somme, « l'hypothèque allemande » sur le Maroc, et a, d'autre part, toujours sous couleur de consortium économique, amené l'Allemagne à s'aviser pour la première fois du Congo. Laissant de côté les raisons, exposées par M. P. Albin, qui produisirent, après Algésiras, le développement de notre action militaire au Maroc et finalement la fameuse expédition de Fez, cause d'une première manifestation du mécontentement allemand, notons cette origine primitive des visées allemandes sur le Congo. Elle est dans la politique d'af-

faires, qui, ne connaissant pas de frontières, les abaisse, sans y prendre garde, à l'envahissement de l'étranger, sous une de ses formes les plus tendancieuses, la forme économique. Notons ces visées primitives sur le Congo, disons-nous ; et, bien que le consortium congolais, comme certains autres consortiums franco-allemands de cette période, eût, entre temps, officiellement échoué, l'on n'aura nulle peine à comprendre que le souvenir de ce consortium ait dominé, dans l'esprit de M. de Kiderlen-Waechter, les fameuses conversations avec M. Cambon, à Kissingen, conversations, disons-le, assez imprudemment provoquées. « Rapportez-nous quelque chose de Paris », dit, à ce moment fatidique, l'homme d'Etat allemand. Ce « quelque chose » était, dès alors, le Congo. Telles apparaissent les origines de la demande de compensation congolaise, faite après ce coup d'Agadir qui l'a introduite à peu près comme, dans une discussion d'intérêts, l'un des deux interlocuteurs, pour appuyer ses exigences, poserait brusquement son revolver sur la table.

Ce que le récit expose ensuite est mieux connu, et nous n'y insisterons pas : c'est la période classique, et destinée à devenir légendaire, de la crise. On n'a pas oublié cet épouvantable marchandage de trois mois... Inutile de revenir ici là-dessus.

Qui voudra revivre ces circonstances en tous leurs détails n'aura qu'à lire ces pages. Jamais, d'ailleurs, ajoutons-le, l'Histoire ne s'est, pour ainsi dire d'elle-même, éclairée de plus intégrales et tragiques clartés qu'à ce moment-là. Cela dépassa de bien loin la diplomatie. Il y eut, dans les choses, comme une simplicité et une dureté antiques. Il reste sans doute encore, même après des publications comme celles-ci, à connaître maints « dessous », comme on dit ; à savoir, par exemple, le pourquoi de certains changements d'attitude à Berlin, au cours des négociations. D'autre part, M. P. Albin, tout en soignant ses exposés, est plutôt sobre de réflexions, autant qu'il me semble, sur la valeur politique des conditions où s'est engagée l'action diplomatique. Mais, somme toute, M. Pierre Albin a su largement user de droit de projeter la lumière sur les événements. Il fut bien placé pour le faire : on n'en saurait douter en constatant le caractère substantiel de l'information, dans cet ouvrage.

Peu de temps après le précédent ouvrage, le même auteur a publié une étude sur **l'Allemagne et la France en Europe** (1885-1894). De même que, pour les affaires d'Orient, nous avons, dans notre précédente chronique, signalé des œuvres d'ensemble permettant de situer dans la suite des faits les derniers évènements accomplis, de même, en donnant une brève analyse de ce livre-ci, nous pensons renseigner utilement le lecteur curieux de rattacher « Agadir » à l'histoire des rapports franco-allemands depuis la Guerre.

C'est, du moins, d'une période importante de cette histoire, celle

qui va de 1885 à 1894, qu'on trouvera l'exposé dans ce livre. M.P. Albin place en 1885 le recommencement des difficultés entre la France et l'Allemagne. Calmes jusqu'alors (sauf l'alerte de 1875), en raison de la prudente neutralité où se renfermait la politique continentale de la République, en raison surtout du dérivatif colonial (Tunisie, Tonkin), les rapports franco-allemands entrèrent, après la chute de Ferry et la reprise du point de vue continental consécutive au ralentissement des entreprises coloniales, dans une ère de tiraillements plus ou moins aigus.

On trouvera, chez M. P. Albin, les oscillations de cet équilibre instable, entre les deux dates plus haut mentionnées. A l'arrêt des entreprises coloniales s'ajoutèrent de nouvelles causes. Annoncée déjà par les élections réactionnaires de 1885, la désaffection produite en France, à l'égard du régime parlementaire, par les scandales Wilson et du Panama, puis aggravée par le Boulangisme, eut pour conséquences une certaine recrudescence de l'esprit de revanche et de nombreuses mesures militaires. M. P. Albin a montré l'influence de cette situation sur la politique allemande; l'agitation qui accompagna en Allemagne le vote du Septennat, l'affaire Schnaebelé, le drame de Raon-l'Etape, le régime des passe-ports en Alsace-Lorraine. Il en a de même montré la répercussion sur le régime républicain, qui dut se préoccuper de plus en plus des questions de politique extérieure. Bismarck a sans doute exagéré le spectre de la Revanche : mais il voulait empêcher la réalisation d'une éventualité qu'il sentait venir : l'alliance franco-russe, et en ceci ses motifs étaient réels. Sa retraite amena un apaisement d'ailleurs précaire. Les incidents consécutifs au voyage de l'impératrice Frédéric à Paris compromirent la bonne entente. L'alliance franco-russe s'en trouva hâtée. Une des parties les plus importantes de l'œuvre contient l'étude de celle-ci. M. Albin cherche à voir ce qu'il y a dans cette alliance.

En somme, le livre de M. Pierre Albin montre que, depuis de longues années, nous avons toujours été plus ou moins, — plutôt plus, et nos souvenirs étaient à cet égard au-dessous de ce qui fut, — en querelle latente ou actuelle avec l'Allemagne : l'on ne peut donc s'étonner de l'acuité de la dernière crise. — Si M. Pierre Albin eût dépassé la date de 1894, il eût pu relever un nouveau motif d'aggravation des choses : le facteur économique, ajoutant aux vieilles haines continentales une rivalité mondiale. Aujourd'hui, le risque d'une guerre avec l'Allemagne se trouve non seulement sur le Rhin ou dans les Vosges, mais aussi, par exemple, en Afrique. Il aurait donc doublé. Mais, — bien qu'elle eût pu lui être de plus de parti dans l'affaire d'Agadir, — la situation de la France en Europe est aujourd'hui plus considérable qu'en 1889.

M. Jean de Lécussan nous entretient de **Notre droit historique**

au Maroc. Il a vite fait cela, mais il y a de l'agrément dans cette manière alerte. Ce droit résulte de l'histoire, dit M. de Lécussan, et, en dernier ressort, de notre situation en Algérie. Espagne, Portugal, Angleterre, l'auteur discute, réfute ou réduit au plus strict les autres droits plus ou moins historiques. Et là-dessus, c'est l'Allemagne, c'est-à-dire tout ce qu'on peut imaginer de plus en dehors du droit historique. L'Allemagne est, par rapport au Maroc, en dehors de l'Histoire. On peut juger par là de l'humeur où l'auteur apprécie l'accord de 1911.

Bien qu'on ne puisse invoquer comme un précédent les relations du Maroc avec la France au XVIIe siècle, le moment est bon pour lire l'ouvrage de M. Eugène Plantet sur **Mouley Ismaël, Empereur du Maroc, et la Princesse de Conti**. L'auteur a trouvé dans d'Olonne, et là-dessus a tiré au clair en utilisant les Archives des Affaires étrangères, cette histoire de Mouleï-Ismaël, — lequel, au témoignage de l'amiral de Château-Renault, « vivait quasiment en gentilhomme français », — demandant la main de Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de La Vallière. Ceci fut poussé jusqu'à l'envoi d'une ambassade à Paris. M. Plantet a montré cela. La chose est prise lestement dans tous les documents de seconde main, de même que Louis XIV semble l'avoir traitée avec dédain. Deux hommes seuls envisagèrent sérieusement cette historiette barbaresque, en se préoccupant de l'expansion de la puissance française : Château-Renault et le consciencieux Colbert. Il n'a pas dépendu d'eux qu'il soit sorti de là autre chose qu'une manière de mascarade turco-aulico-moliéresque. Enfin ! si le Mouley du XVIIe siècle n'a pas épousé M. de Blois, celui du XXe siècle a épousé Marianne, jeune personne un peu plus mûre. Le volume est luxueusement édité. Ainsi les bibliophiles auront quelque chose à montrer, sur la question marocaine.

Nous achèverons la prochaine fois cette revue d'ouvrages consacrés aux derniers événements européens.

MEMENTO. — *Une victoire sans guerre* (Schleicher frères, 2 fr. 50). M. John Grand-Carteret a réuni sous ce titre la plupart des caricatures inspirées, en France et en Europe, par le différend franco-allemand. Feuilleter ce recueil est une joie amère, mais éminemment saine. Qu'elle est vraie, cette Histoire à coups de crayon !

L'Allemagne aux abois, par Henry Gaston. Préface du Général Bonnal (Editions et Librairie, 40, rue de Seine, 1 fr. 50). Tableau des difficultés économiques de l'Allemagne, par un observateur qui les a notées sur place. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué plus haut, nous entrons de plus en plus en concurrence économique avec l'Allemagne dans le monde. M. H. Gaston a l'excellente idée de ne pas prendre prétexte des difficultés éprouvées par l'Allemagne dans cet ordre, pour se rassurer, ainsi qu'on l'a trop souvent fait ailleurs. L'Allemagne n'en est que plus redoutable ; et il n'en

est que plus réel, le *Péril Germanique* que nous montre, à son tour, un ancien député resté anonyme (Jouve et Cie, 1 fr.)

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Gustave Jaumann : *Les Vues modernes sur la fin du Monde*, Revue scientifique, 10 mai 1913. — A. de Lapparent : *Volcans et tremblements de terre*, Bloud, 5 fr. — Memento.

Nous ignorons tout du commencement du Monde. L'hypothèse de Laplace et de Kant, suivant laquelle la Terre et les planètes auraient été au début des sphères incandescentes détachées du Soleil et projetées par sa rotation, ne jouit plus d'un grand crédit. Certains affirment que le noyau fluide incandescent de la Terre ne saurait exister. Ce noyau avait été imaginé pour expliquer les grandes révolutions géologiques et catastrophes volcaniques ; mais on ne croit plus guère à celles-ci. Les récentes observations physiques, sur la transmission des ondes sismiques et le déplacement de l'axe terrestre, conduisent au contraire à penser que la Terre est, dans sa masse tout entière, élastique comme un acier de bonne qualité.

On discute aussi beaucoup sur la fin du Monde. Henri Poincaré a démontré que, dans un avenir plus ou moins éloigné, les planètes, sous l'action de perturbations séculaires croissant à l'infini, finiront soit par se précipiter vers le Soleil, soit par se désagréger dans le froid de l'espace cosmique.

L'espace cosmique n'est pas vide, comme l'admettait Newton ; il est occupé par un gaz extrêmement ténu et froid qu'on appelle l'*éther cosmique*, et qui doit opposer au mouvement des planètes une résistance de frottement fort appréciable ; les astres doivent ainsi perdre sans cesse de l'énergie de mouvement ; en outre, l'action attractive du Soleil devenant de plus en plus considérable, les planètes doivent décrire des orbites de plus en plus étroites et fatalement finir, dans quelques millions d'années, par se précipiter vers lui. De plus, l'énergie rayonnée par le Soleil finira par s'épuiser, et nous sommes menacés, bien avant cela, de mourir par le froid.

Ainsi les conséquences qui ont été tirées de la loi de la gravitation et du principe de la conservation de l'énergie nous conduisent à des vues tout à fait pessimistes sur la fin du Monde.

Les Vues modernes sur la fin du Monde que nous expose M. G. Jaumann, professeur à l'Ecole polytechnique de Brünn, dans un récent article, sont au contraire fort optimistes.

Lorsqu'on considère que les comètes périodiques, même les plus petites, ne subissent apparemment aucune résistance de frottement, qu'elles sont capables de pénétrer, à la vitesse de 500 kilomètres par seconde, à travers la couronne solaire, sans subir de retard appréciable, on est obligé d'ad-

mettre que la loi de gravitation n'est pas seule en jeu, et que des forces inconnues, entrevues d'ailleurs par Képler, agissent sur les astres en mouvement, et tendent à compenser les effets dus au frottement de l'éther cosmique. Il est de fait qu'aucune trace, si faible qu'elle soit, d'un commencement de chute des planètes vers le Soleil, comme le prévoit la loi de Newton, n'a pu être démontrée ; il en est de même du refroidissement du Soleil.

Le refroidissement progressif de la Terre serait également une erreur. Bien des fois, au cours des âges géologiques, il y aurait eu des fluctuations de la température, et l'Europe aurait passé du climat tropical actuel au climat polaire ; on a trouvé, dans les couches paléo-cambiennes, des formations glaciaires étendues, mais diffuses. La température d'alors était plus basse qu'à notre époque, et il y a de cela plus de cent millions d'années.

M. Jaumann s'efforce d'expliquer le désaccord entre la théorie et les faits.

L'hypothèse newtonienne supposait que l'attraction à distance d'un astre sur un corps éloigné a lieu, directement et instantanément, sans l'intervention physique du milieu intermédiaire. Mais déjà Laplace admettait la transmission progressive de la gravitation. Et aujourd'hui, on fait intervenir un « champ de gravitation », comme les physiciens font intervenir un « champ magnétique » ; on parle de propagation de la gravitation, comme on parle de la propagation de proche en proche des effets magnétiques d'un aimant à l'autre. Or, les mouvements des planètes entraîneraient des perturbations, des sortes d'accumulations, pour ainsi dire, du champ de gravitation sur le front de ces astres,donnant naissance à de nouvelles forces, s'ajoutant aux forces newtoniennes. Ce sont celles-ci qui conserveraient aux orbites planétaires leur forme actuelle, malgré les résistances dues au frottement. Si une étoile, douée d'un mouvement propre, venait à passer dans le voisinage du système solaire, et à modifier la forme des orbites planétaires, ces nouvelles forces agiraient de telle sorte que les orbites retourneraient exactement à leur forme stable actuelle. Dans ces conditions, on ne conçoit plus une chute des planètes vers le Soleil. D'autre part, il se produirait vers le Soleil une énorme concentration du nouveau flux d'énergie provenant du champ de gravitation, concentration qui compense la perte d'énergie subie par rayonnement. Il n'y a donc plus à craindre un refroidissement du soleil, qui limiterait notre existence. « Le rayonnement du soleil se trouvant stabilisé, l'évolution intellectuelle et physique de l'humanité pourra au contraire se continuer pendant une durée illimitée et dépasser tout ce que l'imagination est susceptible de concevoir. Il nous devient possible d'envisager l'avenir avec confiance. »

J'admets volontiers ces idées sur la fin du Monde, mais, à mon avis, la conclusion de M. Jaumann, relativement à l'évolution intellectuelle illimitée de l'humanité, est discutable. En effet, je ne suis pas étonné par la stabilité du système solaire ; c'est un fait assez général que, quand une force tend à produire une variation, il se développe une force antagoniste en quelque sorte, qui s'oppose à cette variation ; je rappellerai ici la loi de Lenz des traités de physique. Mais, ceci est vrai, comme je l'ai montré dans mon livre, *la Naissance de l'intelligence*, aussi bien dans le domaine de la biologie que dans celui de la physique. Et je crains que, pour cette raison, l'intelligence humaine ait de la peine à s'élever beaucoup au-dessus du niveau actuel.

§

On a vu précédemment quelle incertitude règne encore au sujet de la constitution interne du globe terrestre. Les géologues soint loin de s'entendre à cet égard, et ils ont donné bien des théories différentes du mécanisme des **Volcans et tremblements de terre**. Sur ce sujet, on lira avec beaucoup d'intérêt un ouvrage posthume de l'illustre géologue de Lapparent. En réunissant les études qu'il publia à différentes reprises, on a composé un véritable traité sur la matière. M. de Lapparent était un admirable vulgarisateur ; et on le constate une fois encore en lisant ce livre. L'auteur décrit d'une façon saisissante la catastrophe des Antilles, l'éruption de la Martinique, celle du Vésuve, le désastre de San Francisco, et il discute d'une façon systématique les théories relatives aux tremblements de terre et aux volcans.

Le caractère essentiel de l'activité éruptive est la discontinuité. L'allure rythmée est la caractéristique du volcanisme.

Chaque éruption correspond à une *poussée* interne, et ces poussées ont un *rythme* spécial à chaque orifice volcanique. Ici, comme au Stromboli, c'est par quelques minutes que se compte l'intervalle des poussées, dont la succession, remarquablement régulière et ne dépassant jamais le même degré moyen d'intensité, constitue le mode d'activité constante et tranquille dit *strombolien*. Ailleurs, comme au Vésuve, des périodes presque stromboliennes alternent avec d'autres plus troublées et où la violence de l'explosion préliminaire est d'autant plus grande que la précédente période de repos complet a été plus longue. Tel volcan explosif, comme le Sangay de l'Equateur, entre en crise violente à peu près tous les quarts d'heure, tandis que d'autres traverseront de longs siècles de repos, interrompus par de formidables manifestations.

On retrouve l'allure rythmée dans toutes les manifestations de l'activité éruptive, même les plus affaiblies.

Une source comme celle de Karlsbad devra, sans hésitation, être classée

comme volcanique, non seulement parce que la quantité d'eau émise est hors de proportion avec ce que les infiltrations locales pourraient alimenter, non seulement parce que la température des eaux est très supérieure à ce que donnerait la chaleur propre du sol dans les montagnes avoisinantes, mais encore et surtout parce que la sortie des eaux thermales offre cette allure saccadée et rythmée, qui est comme la *signature* du processus volcanique.

L'auteur souscrit, sans aucune réserve, à la formule donnée par le célèbre géologue autrichien Suess, dans son étude sur les sources de Karlsbad. Toutes les manifestations du volcanisme, depuis les plus violentes explosions jusqu'aux paisibles et bienfaisantes sources thermales, ont pour cause la tendance, périodique et rythmée, au départ des gaz et vapeurs contenus dans les magmas sous-jacents aux orifices éruptifs. Les volcans ne seraient pas alimentés par une nappe unique, de composition uniforme ; au-dessous de chaque district éruptif une provision de magma fluide aurait réussi à s'installer en ce point à une distance relativement faible de la surface. De plus, il y aurait une intime association de la matière fondue avec les produits gazeux, qui, de temps à autre, réussiraient à se dégager, au moins en partie.

On le voit, de Lapparent ne faisait pas appel à l'hypothèse du noyau fluide incandescent de la terre, inutile depuis qu'on admet que les régimes passés ne différaient pas essentiellement du régime actuel.

Memento. — M. J. Loisel, météorologiste à l'Observatoire de Juvisy, a écrit un petit livre sur *les Orages* (Thomas, 4 fr.). Après y avoir parlé du champ électrique de l'atmosphère, de l'électrisation des nuages, des phénomènes électriques accompagnant les orages, des orages eux-mêmes, de leur prévision, il montre l'application si intéressante des ondes hertziennes à l'observation des orages ; il décrit en particulier le signalateur d'orages de A. Turpain. Un diagramme montre que, pendant l'orage qui sévissait sur la Méditerranée les 8 et 9 mars 1912, les manifestations électriques « se sont télégraphiées elles-mêmes » par ondes hertziennes à l'Observatoire de Lyon.

GEORGES BOHN.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE

Eugenio Garzon : *L'Amérique latine*, *République argentine*, Bernard Grasset, 5 fr. — Ernest Lémonon : *L'Italie économique et sociale* (*1861-1912*), Félix Alcan, 7 fr.

C'est une admirable aventure. Un Urugayen quinquagénaire, aisé mais proscrit par la guerre civile, débarque à Paris vers 1900. La vie futile et molle du Tout-Paris n'est point assez pour lui : avec une candeur d'adolescent provincial, il rêve d'être « quelqu'un au Boulevard », et surtout, les fenêtres éclairées du *Figaro* le fascinent,

comme renfermant (croit-il) ce que Paris compte de plus illustre. Il demande le directeur, se fait éconduire, revient à la charge inlassablement, et enfin obtient une petite rubrique où il annoncera les nouvelles de l'Amérique du Sud. Mais voici le miracle. Les quinze lignes quotidiennes de M. Eugenio Garzon valent d'abord au journal quelque dix mille abonnés nouveaux ; ses renseignements statistiques conduisent des capitalistes à placer des fonds en Argentine, et ces capitalistes pour *le Figaro* deviennent autant de lecteurs. Pas un homme d'affaires aujourd'hui qui puisse se dispenser de lire Eugenio Garzon, et c'est sans ironie que M. Enrique Larreta a comparé ce vainqueur parisien à ses ancêtres espagnols conquérants de l'Amérique.

Dans son ouvrage sur **l'Amérique Latine, République Argentine**, M. Garzon a rassemblé et mis en ordre sa vaste et sûre information. Par une coquetterie de lettré, il débute par une introduction historique sur l'émancipation des colonies espagnoles et les campagnes du général Saint-Martin, dont il exagère peut-être le génie militaire quand il le met au-dessus de Bonaparte. Mais la partie solide et forte de son livre est celle qui traite de la République Argentine. Agriculture, élevage, mines, industrie, commerce extérieur, finances, budget, dette, monnaie, travaux publics, immigration, il n'est rien sur quoi l'auteur n'expose les documents les plus complets, les plus précis, et les plus neufs. Habitué par le journalisme à faire court et frappant, non seulement il illustre l'ouvrage d'une foule de tableaux statistiques, mais il les rend concrets par des graphiques et des cartes. Quand le temps aura démodé ce livre avec tous ceux du même genre, il restera comme un modèle d'ordre et de clarté.

Les conclusions de M. Garzon sont naturellement d'un optimisme enthousiaste, et à ne considérer que certains chiffres, la prospérité de l'Argentine semblerait sur la voie d'un accroissement rapide autant qu'illimité. La population est passée de 1.700.000 en 1889 à 7.300.000 en 1911, et Buenos-Aires seule a plus que doublé en quinze ans ; la superficie cultivée, de 7.700.000 hectares, était en 1911 de 20.900.000 ; de 1906 à 1911 le nombre des bœufs s'est augmenté d'un million de têtes par an, celui des moutons de deux millions ; il est actuellement de 33.500.000 pour la race bovine, et de 77.300.000 pour les moutons. Si l'on songe que la superficie de l'Argentine équivaut à celle de l'Europe, Espagne, Russie et Balkans exceptés, qu'une très grande partie de ses terres est cultivable, on peut admettre que plus de 200 millions d'habitants y trouveraient subsistance.

Les exportations de l'Argentine présentent le même caractère de progression fabuleuse. Dans la période de 1900 à 1911, les exportations de bœuf congelé sont passées de 24.000 tonnes à 300.000 ; cel-

les de mouton de 56.000 tonnes à 86.000, celles de suif de 24.000 tonnes à 76.000 tonnes, celles de farine de 51.000 tonnes à 118.000, de son de 73.000 tonnes à 214.000, de tannin de 6.000 tonnes à 68.000. En revanche, l'exportation du blé est à peu près stationnaire, ainsi que celle du beurre ; celle du sucre, qui était de 15.000 tonnes en 1900, a complètement cessé ; celle des fourrages a baissé de 103.000 tonnes à 40.000 ; enfin il ne faut pas oublier que si la vente à l'étranger des viandes congelées est de plus en plus forte, le commerce des viandes conservées en boîte est en voie de disparition ; le nombre des têtes abattues dans les *saladeros*, qui était de 765.000 en 1890, n'est plus, en 1911, que de 264.000. D'autre part, l'accroissement énorme de la population, les habitudes de bien-être et même de luxe qu'elle a contractées dans la prospérité, diminuent sensiblement, dans la balance générale, les bénéfices de l'exportation. En piastres-or (valant chacune 5 francs), les importations sont en 1911 de 366 millions pour 324 millions d'exportations.

Il est téméraire, dans un pays neuf comme l'Argentine, de porter aucun jugement sur le budget ; comparé à la population, il est aussi lourd que celui des vieux Etats d'Europe, qui ont une dette et des charges militaires inconnues à l'Argentine. Encore ce budget est-il insuffisant et se solde-t-il par un déficit d'environ 50 millions par année. Cela tient évidemment aux grands travaux publics que nécessite la mise en état du pays. Si la prospérité continue, ce déficit paraît cependant devoir disparaître, les emprunts contractés par la République pour le combler actuellement étant par ailleurs amortissables dans un terme assez court. En revanche, si la tendance au tassement accusée par les statistiques d'exportation venait à s'accentuer, il faudrait finir par consolider, et les fonds argentins 5 o/o, qui se cotent à Londres de 103 à 105 o/o, descendraient probablement au-dessous du pair. Quoi qu'il en soit, les ressources fiscales de la République sont loin d'être épuisées, les dépenses du budget ordinaire étant presque entièrement couvertes par les contributions indirectes, les douanes et les ventes domaniales. La monnaie, longtemps avariée, est également dans une bonne situation : l'encaisse métallique des banques représente 67 o/o du papier monnaie, proportion légèrement supérieure à celle de la Banque de France, et double de celle de la Banque de l'Empire en Allemagne.

Mais la question qui fait le souci des hommes d'Etat argentins est avant tout celle de l'immigration. Immigration des capitaux, immigration des hommes, plus nécessaires encore que l'argent pour mettre en valeur ce territoire immense. Pas de nation où l'émigrant soit traité avec plus de faveur que dans la République Argentine : logé et nourri à son arrivée dans l'hôtel des Immigrants, il est dirigé de là dans l'intérieur du pays par un Bureau national du travail selon les

besoins de l'industrie et de l'agriculture. Au bout de deux ans, tout étranger peut obtenir la naturalisation, et avec elle les droits civils; après six ans de résidence, il est éligible, excepté aux places de président et de vice-président de la République, qui doivent être exercées par des natifs. Le gouvernement se préoccupe en outre d'assurer à l'avenir le transport des immigrants dans des conditions d'hygiène plus satisfaisantes. Ces dispositions libérales, imposées par la pénurie des travailleurs, entraînent naturellement des abus; si quelques-uns des émigrants débarquent avec un petit capital, si beaucoup sont laborieux et relativement honnêtes, il se glisse parmi eux un certain nombre d'agitateurs et une foule de gens sans aveu. Le remède proposé par le pouvoir exécutif paraît encore pire : car fermer l'Argentine aux prévenus et condamnés de droit commun serai réduire d'une manière considérable le flot immigratoire.

Un autre danger, dont M. Garzon ne parle pas, mais qui ressort des statistiques, est la faible natalité des indigènes. Alors que dans la période de 1860 à 1872 la population était passée de 1.210.000 à 2.230.000 avec un apport de 148.000 immigrants seulement, elle n'a été augmentée, de 1895 à 1910, que par l'afflux étranger. Il semble qu'en regard de la foule des miséreux venus d'Europe se constitue une aristocratie argentine, déjà privilégiée sous le rapport des impôts. C'est là, pour l'avenir, une cause de conflits sociaux infiniment plus graves que les troubles civils qui ont sévi jusqu'ici en Argentine.

Si M. Garzon, dans son ouvrage sur l'Amérique latine, a suivi la méthode descriptive, illustrée de graphiques et de tableaux statistiques, M. Ernest Lémonon, auteur de **L'Italie économique et sociale, 1861-1912**, a préféré la méthode historique. Cette méthode a des avantages. Elle permet de déterminer assez exactement les influences subies par le mouvement économique, notamment les influences politiques; elle favorise d'ailleurs l'expression des idées générales. En revanche, elle nuit à l'objectivité, parfois même à la clarté. Au lieu de réunir tous les faits économiques et gouvernementaux en de grandes périodes d'activité et de dépression, mieux eût valu, semble-t-il, que M. Lémonon les étudiât séparément, quitte à les grouper par la suite dans ses conclusions.

M. Lémonon, en effet, n'a pas distingué moins de six périodes de 1860 à 1912. Une période d'activité jusqu'en 1873, une crise provoquée en 1873 par la concurrence des pays neufs, et se prolongeant jusqu'à 1878; une reprise de 1878 à 1887; une nouvelle crise, causée par les lois protectionnistes en 1887 ; un renouveau de 1898 à 1907; enfin une dernière dépression qui persiste actuellement. Le caractère factice de cette division apparaît nettement dans le chapitre consacré à la crise économique de 1887. S'il est exact qu'à partir de cette époque l'agriculture, le commerce extérieur, le budget, la rente, la

monnaie accusent un abaissement considérable en regard des années précédentes, nul ne peut nier que, par contre, la grande industrie textile et métallurgique a dû sa réussite à ce que M. Ferrero a nommé « le coup de main protectionniste ». Je sais bien que M. Lémonon, avec beaucoup d'Italiens, conteste l'utilité de l'établissement de l'industrie dans la Péninsule ; je sais aussi que la bourgeoisie lombarde, qui domine en Italie, n'a eu en vue que son intérêt personnel en imposant au gouvernement le tarif de 1887. Il n'en est pas moins hors de doute que, pour un pays à population aussi dense, l'établissement de la grande industrie était d'une impérieuse nécessité.

A s'en tenir à l'aspect extérieur de la nouvelle Italie, toute grandiose et rajeunie, à considérer les chiffres sans les soumettre à l'examen, rien qui ne soit magnifique : commerce extérieur imposant, touristes nombreux, épargnes des émigrants adressées à la mère-patrie, budgets en excédent, tout cela se reflète dans le cours de la rente, qui est la plus ferme de l'Europe. Le fond des choses est moins brillant, et devrait retenir la confiance. M. René Bazin écrivait en 1894 : « L'Etat, les provinces, les communes n'imposent pas la terre, ils la dépouillent. » Cela est resté vrai. L'Italie est arrivée à l'extrême limite de la compression fiscale ; et par le monopole des assurances, elle vient d'entamer ses dernières ressources. Ecrasée de charges militaires, engagée dans une politique impérialiste au-dessus de ses forces, elle ne peut plus subvenir à ses travaux publics, si nécessaires surtout dans le Midi, et, désormais, elle n'a plus un centime à consacrer aux dépenses sociales.

Il est vrai que pour améliorer le sort des travailleurs, l'Etat italien s'en remet à la bienfaisance privée, à l'action sociale individuelle. Celle-ci, par la création des banques populaires, des coopératives de crédit et de consommation, a en effet donné des résultats remarquables, et c'est un chapitre bien intéressant que celui où M. Lémonon fait l'historique de ces coopératives. Mais, en travers de ce mouvement réformiste, est un courant révolutionnaire large et violent dont les grandes grèves de 1904 à 1908 ont permis de mesurer la puissance. Mieux instruits de leur intérêt véritable, les syndicats, semble-t-il, adhéreraient maintenant au réformisme, vers où les Chambres du Travail et la C. G. T. commencent elles-mêmes à incliner. Cependant les socialistes révolutionnaires restent très forts, et ils ont encore triomphé des réformistes au Congrès de Reggio-Emilie de juillet 1912.

FERNAND CAUSSY.

LES REVUES

La Revue des Français : sur la résignation d'un Japonais chrétien, canonnier de marine, et son héroïque protection d'un chef intolérant et dur qui s'accuse. — *Le Temps Présent :* M. A. de Bersaucourt défenseur de Louise Colet contre ses diffamateurs. — *Les Marges ;* un poème de M. André Puget. — *La Grande Revue* et *Revue bleue :* M. Octave Mirbeau jugé par MM. Marc Elder et Paul Flat. — Memento.

La Revue des Français (20 et 30 mai) publie un aspect poignant de la bataille navale de Tsushima, d'après le journal de bord de l'aspirant de la marine japonaise Ichigawa Keiji. C'est, d'un bout à l'autre, un admirable exemple d'énergie et de discipline. Cette impression fortifiante domine l'horreur que produisent les détails d'un épouvantable carnage. L'officier parle notamment d'un blessé qui refuse d'aller faire panser son bras droit qui saigne avec abondance, retourne à sa batterie, demeure stupide à la vue de « sa pièce de 75 » détruite ; puis, enfin, pour être utile quand même, se place devant son chef et y demeure, cuirasse vivante, jusqu'à la fin du combat. Ce canonnier se nommait Higashi Shuzo. Soigné à l'hôpital, il est mort quelque temps après, chez lui, du tétanos.

Or, cet homme-là, avant la guerre, l'aspirant l'avait eu sous ses ordres et il le tenait pour « dangereux » parce que c'était un converti chrétien. « Pour lui faire abandonner sa croyance », Ichigawa Keiji le frappait à coups de poing. L'homme était « faible comme une jeune fille », constate l'officier, qui ajoute : « et ses manières restaient toujours égales. »

Il raconte :

Quelque temps avant la bataille de la mer du Japon (Tsushima) pendant une ronde de nuit que je faisais sur le pont, j'avais aperçu une sentinelle, en faction à la 2e pièce de 15, accroupie et qui semblait dormir ; je m'en étais approché doucement par derrière et à voix basse lui avais demandé son nom ; pas de réponse. Je répétai deux fois, trois fois ; toujours rien ; pensant alors qu'elle dormait profondément (il n'en était rien, en réalité, mais absorbée complètement par la surveillance de l'extérieur, elle n'avait pas fait attention que je l'appelais par derrière), je l'interpellai furieusement et tapai dessus à coups de poing et à coups de pied. Puis je regardai sa figure et, quand je reconnus mon chrétien, ma fureur n'eut plus de bornes. « Tu es parvenu maintenant au comble de la négligence dans ton service et c'est une punition du ciel que ce soit moi, ton chef direct, qui me sois aperçu de ton crime de dormir en faction ; dorénavant, je ne te permets pas de participer au service du bord, lis comme tu voudras tes Evangiles et mange le millet de la patrie, sans rien faire. » Mais quoi que je lui dise il me tournait le dos et restait muet. Il était alors tout près de 2 heures ; la lune allait se cacher derrière les montagnes lointaines, une légère brise soufflait doucement dans la mâture et ridant la surface de la mer y soulevait de petites vagues d'or et d'argent ; sur le pont, la gelée blanchissait, tout était calme autour de nous, parfois un poisson sautait hors de l'eau et pen-

dant cette scène violente qui venait briser les rêves des combattants, lui demeurait debout, immobile et sans un mot. Quand je le jetais par terre, il se relevait ; quand je le frappais, il se relevait encore ; dans ses yeux luisants, il retenait ses larmes et, faisant face avec insistance à la mer, il continuait à me tourner le dos. Je considérais cette tenue comme de plus en plus irrespectueuse vis-à-vis d'un supérieur, et, réunissant toutes mes forces, je continuais à le frapper. Finalement, je vis le sang jaillir sur sa figure ; mais il ne cédait toujours pas. Il se relevait encore et toujours, et restait debout à me tourner exprès le dos (ce n'était nullement par opposition vis-à-vis de moi, mais pour surveiller attentivement les attaques qui auraient pu se produire à l'extérieur).

Quoi que je lui dise, quoi que je fasse, quelles que soient les punitions, il était absolument impossible de l'amender et cela devait venir de quelque idée fausse née de ses superstitions chrétiennes. J'avais compris que toute ma force ne parviendrait pas à en venir à bout, aussi je ne m'en occupais plus du tout, et le matin même du combat, je lui avais donné l'ordre formel de ne pas paraître.

Ma stupidité fut extrême, mais tous mes regrets ne pourront la réparer. Si je veux me repentir en me prosternant à ses pieds, il n'y a plus que la froideur d'une tombe ; ma faute valait mille morts et je déplore de ne pouvoir demander pardon qu'à son âme qui est au ciel...

. . . .

§

M. Albert de Bersaucourt entreprend avec une généreuse ardeur la tâche de justifier et d'expliquer Louise Colet. « L'autre Louise Colet », dit-il, en opposition à l'image déformée que nous ont transmise de l'écrivain des contemporains mécontents de la femme et des critiques qui ont épousé les griefs de ceux-ci. L'étude de **Le Temps Présent**, vient à propos, en un temps où l'on a perdu toute discrétion à l'égard de la vie privée des morts. Quel écrivain oserait, au sujet d'une vivante mêlée au « mouvement littéraire » par la plume ou le reste, imprimer un millième des reproches qu'une postérité discourtoise accumule contre une femme qui eut la mauvaise fortune de liguer contre soi les hommes illustres dont elle fut la bonne amie et ceux qu'elle n'admit point à ses faveurs très sollicitées ?

Ecoutons M. de Bersaucourt :

Si M. Colet, professeur d'harmonie au Conservatoire, qu'on oublie de plaindre de ses infortunes conjugales tant il était nul, si M. Colet n'avait pas été un personnage insignifiant et maladroit, s'il avait su en imposer à sa femme, se faire aimer d'elle et lui procurer ce bonheur qui supprime et remplace tout, elle se serait moins pressée de chercher une distraction en livrant au public son premier livre, et plutôt que les suffrages des académiciens, elle aurait désiré ceux de son mari.

Le séduisant Victor Cousin triompha de Louise Colet et il ne s'employa guère à cacher cette liaison.

... Il se conduisit avec un mauvais goût et un manque de tact complets en disant du mal des femmes-auteurs dans son étude sur *Jacqueline Pascal :* « Que dirons-nous de la femme-auteur? se demande-t-il. Quoi ! La femme qui, grâce à Dieu, n'a pas de cause publique à défendre, s'élance sur la place publique, et sa pudeur ne se révolte point à l'idée de découvrir à tous les yeux, de mettre en vente au plus offrant, d'exposer à l'examen et comme à la marque du libraire, du lecteur et du journaliste, ses beautés les plus secrètes, ses charmes les plus mystérieux et les plus touchants, son âme, ses sentiments, ses souffrances, ses luttes intérieures ! Voilà ce que nous avons beau voir tous les jours... c'est ce qu'il nous sera éternellement impossible de comprendre. » Ce philosophe effarouché, que l'impudeur et les beautés les plus secrètes de Louise Colet ne choquaient pas dans l'intimité, aurait dû choisir pour maîtresse sa bonne ou sa blanchisseuse, comme beaucoup d'autres philosophes, ses frères. Ainsi aurait-il évité les graves inconvénients qu'il signalait et dont il s'avisait un peu tard. Enfin, Victor Cousin ayant assuré l'avenir de son enfant, les deux amants se séparèrent. Cousin avait cinquante-sept ans. A cinquante-sept ans, il est raisonnable de se reposer et les complications sentimentales n'offrent plus d'attraits. Soyez certains que l'académicien, moins vieux et moins fatigué, se serait accommodé, durant dix nouvelles années, de l'étalage public des charmes mystérieux et des sentiments de l'irascible femme-auteur.

La défense de Louise Colet inspire à M. de Bersaucourt, incidemment, un portrait fort bien venu de Sainte-Beuve :

... Certains écrivains n'aimaient pas Louise Colet et méprisaient ses œuvres. A ma connaissance, Sainte-Beuve était le seul dans ce cas. Il refusait obstinément de parler d'elle et lui avait voué une inimitié qu'elle lui rendait de tout cœur. Mais, dès qu'il s'agit de Sainte-Beuve, que savoir à coup sûr ? En se souvenant de ses déceptions de mauvais poète et de romancier impuissant, il a toujours oublié d'être désintéressé. Et puis, les motifs qui déterminaient ses antipathies et ses admirations avaient des rapports avec l'amour qu'il aurait voulu inspirer, non avec l'amour des lettres. D'une fatuité imbécile, prétentieux jusqu'à perdre la notion du grotesque, racontant ses bonnes fortunes, avec la discrétion d'un commis-voyageur, pour se convaincre qu'il les avait eues, il ne se consolait pas de sa calvitie, de son gros nez, de ses joues flasques, de son aspect vulgaire, il enrageait de ses échecs et de sa laideur, et il ne pardonnait pas qu'on l'eût remarquée. Louise Colet l'avait remarquée, et il l'avait su.

Elle aima « la robuste jeunesse de Flaubert ». Le grand homme préférait Mme Bovary à sa maîtresse, et celle-ci en était choquée. La liaison dura huit années. Et M. de Bersaucourt de s'écrier :

Déconcertante Louise Colet qui avait l'art d'être aimée et infligeait les pires angoisses ! Si nous réunissions ce que l'on a écrit contre Louise Colet à propos de Flaubert, nous formerions un volume. Les reproches qu'elle encourt sont innombrables ! Flaubert habitait Croisset, en Normandie, et elle avait l'outrecuidance de ne pas se contenter des belles lettres qu'il écrivait et de lui demander de venir la voir à Paris. Il lui fallait la présence de

l'être qu'elle aimait, et elle se plaignait de la rareté de ses visites. Ne poussait-elle pas l'importunité au point de lui proposer d'aller, elle, le rejoindre ! Son amant lui envoyait parfois des lettres froides et sans élan ; elle se permettait d'être inquiète et jalouse, et de ne pas le lui cacher.

« La contemplation d'une femme me fait rêver à son squelette. » C'est Flaubert qui écrit cela, et dans une lettre d'amour à Louise Colet ! « Le passage aurait enchanté Victor Hugo, mais Louise Colet ?... » interroge l'avocat de cette calomniée.

A coup sûr, il aurait été dommage que Louise Colet absorbât Flaubert au point de l'empêcher de travailler et de rester lui-même. Je dis seulement que, s'il avait beaucoup aimé sa maîtresse, il ne lui aurait pas écrit de cette façon. Je ne dis que cela, mais cela explique la mauvaise humeur de Louise Colet. Il ne lui était pas assez permis d'ignorer que le travail était tout pour son amant, et l'amour peu de chose.

Cependant, Flaubert a pu lui écrire, un jour : « Tu me donnes tout, pauvre ange, ta gloire, ta poésie, ton cœur... » Il lui avoue aussi : « Tu es bien la seule et la première pour laquelle seulement j'aie fait un voyage, et que j'aie assez aimée pour cela. »

Se rendre à peu près chaque mois à Paris, quel sacrifice et quelle abnégation suppose ce sacrifice ! Le moyen de ne pas sourire devant la candeur et l'inconscience d'un tel égoïsme !

Ne devons-nous pas souscrire à ce commentaire ? En vérité, si. Et M. de Bersaucourt défend sa cliente — par les armes d'une psychologie exacte :

Au lieu de nous indigner de la jalousie et des impatiences de Louise Colet, considérons qu'elle a accepté le peu que lui accordait Flaubert, qu'elle s'est obstinée à l'aimer en ne s'illusionnant pas sur la médiocrité du sentiment qu'elle inspirait, bref qu'elle s'est contentée de ce dont la plupart des femmes n'auraient pas voulu. De deux amants, celui qui aime le plus est infailliblement, pour son partenaire et pour les spectateurs de la liaison, le gêneur, le tyrannique, le maladroit et l'insupportable. Aucun intérêt d'aucune sorte, ni matériel, ni moral, ne retenait Louise Colet auprès de Flaubert. Cependant, cette orgueilleuse, faisant bon marché des humiliations et des rebuffades, tolérant de compter la dernière dans une vie que le labeur et les affections familiales remplissaient, n'hésitait pas, ses révoltes et ses colères passées, à revenir à l'écrivain.

Elle en a beaucoup médit, après la rupture, au lieu qu'il l'oublia. C'est encore une preuve de la différence de leur apport dans l'aventure qui les associa. M. de Bersaucourt achèvera, dans le prochain numéro de la revue, sa monographie de « l'autre Louise Colet », qui est un travail méritoire de critique et le fait chevaleresque d'un galant homme.

§

Les Marges (juin) publient « Trois poèmes » de M. André Puget, qui ont un grand charme. Voici *les Mains :*

J'ai goûté sur tes doigts la saveur de tes bagues
Et ma bouche a creusé tes paumes, où divague
Et tournoie la plus chère extase : respirer...

Petite enfant, tu sais si bien ne pas bouger
Et me laisser longtemps tes mains voluptueuses
Où mon désir errant adore voyager.

Elles tiennent sur moi leur nuit close et soyeuse,
Et leur odeur déroule un vertige fécond
Que j'aspire comme une mort délicieuse.

Elles s'ouvrent, se plient, et s'étendent, et font,
Suivant qu'elles appuient ou traînent leurs caresses,
Mon angoisse plus lourde et mon cœur plus profond.

Je me sens soulevé au gré de leur tendresse —
Tes ongles doux et frais, minces et lumineux,
Ecrasent leurs morsures, éclairs précieux,

Et me marquent à toi, ma Reine et ma Maîtresse.

§

M. Marc Elder donne, à **la Grande Revue**, un enthousiaste et juste portrait de M. Octave Mirbeau :

M. Octave Mirbeau est partout dans son récit, combattant avec son héros ou contre lui, souffrant avec les misérables, haïssant ses ennemis, empoigné par les circonstances qu'il crée, les discutant, se rebellant sous leurs conséquences parce qu'il en porte vraiment tout le poids sur sa poitrine, ému par la seule page qu'il vient d'écrire. La plupart de ses grands personnages aussi, ceux-là qui ont le plus de relief et le plus d'humanité, sont des douloureux et des révoltés, parce que Mirbeau est tout entier dans eux, palpitant et froissé. Et l'impulsion donnée le pousse loin, jusqu'à l'égarer un peu, jusqu'à faire discuter par Sébastien Roch, enfant de dix ans, Dieu, la noblesse et l'instruction.

Où qu'il aille cependant, où qu'il soit entraîné par sa passion du moment, jamais son style ne faiblit. A mesure de son exaltation, au contraire, il s'élève à des mouvements plus larges, des sonorités plus retentissantes. M. Octave Mirbeau est un grand écrivain parce qu'il a toujours la phrase grammaticale et sûre, riche d'expression, haute en couleur, qui dit fortement ce qu'elle doit dire, par le sens de ses mots corsé d'un rythme adéquat à la pensée. En fait de langue et d'écriture d'ailleurs, M. Octave Mirbeau ne révolutionne pas. Il se sert tout simplement et vaillamment du solide français de bonne race qui n'est pas si exténué que des barbares voudraient le faire croire, puisqu'il a su en composer des livres forts et de belles pages.

Avec cela, M. Octave Mirbeau est un écrivain habile, non pas à la manière de ces mercantis littéraires, démarqueurs des maîtres et qui, sans

avoir rien à dire, avec une *intrigue* font un roman comme on fait des équilibres ou un tour de passe-passe, mais habile parce qu'il sait utiliser les dons de son beau tempérament, dramatiser ses récits et rendre avec un maximum d'intensité ses imaginations.

....

...Il chasse furieusement les vendeurs du temple de cette Beauté qu'il a tant adorée et servie par son verbe, mais c'est pour y installer des artistes plus dignes.

M. Octave Mirbeau fut le premier à comprendre Maurice Maeterlinck, à le défendre, à l'imposer en France. Il se fit également le champion de Charles-Louis Philippe, qui n'obtint jamais la place qu'il méritait parce qu'il était humble, modeste et sans intrigue. Il appuya de tout son effort les débuts de Rodin, et chargea un universitaire que ses méditations de cuistre, son incompréhension d'enseigneur stipendié avaient conduit au projet d'expurger Balzac !

Chevalier du Beau toujours, on l'a vu lire un soir le manuscrit d'une inconnue et, chaud d'enthousiasme, sans calcul, le placer lui-même le lendemain dans une revue et chez un éditeur. Ah ! oui, M. Mirbeau est un don Quichotte désintéressé, tout débordant de bonté, de justice, et toujours prêt à sauter en selle, la lance au poing, pour châtier quelque gredin. Et il faut bien le dire, ces belles mœurs de la grande époque des Flaubert, des Maupassant, des Zola, auraient passé, si M. Octave Mirbeau ne les prolongeait aujourd'hui parmi l'âpre et avide troupeau des gens de lettres qui s'entredévorent pour un peu de renom, pas même de gloire, et une poignée de gros sous !

....

Le Tout-Paris ne perd pas de temps en reconnaissance, pressé qu'il est de s'amuser, de se montrer surtout aux pantalonnades des célèbres Jocrisses.

Aussi M. Octave Mirbeau s'en est retiré, vraiment en misanthrope, dans cette maison ensoleillée de Triel, parmi les fleurs, parmi la franche nature. Il cultive, il regarde, il voisine avec un vieux jardinier qui ne parle point, ramassé sur lui-même et observant. Côte à côte, ils restent parfois fort longtemps, les yeux perdus dans les houles lointaines des collines aux flancs desquelles passe, par intervalle, un joujou de petit train qui se dépêche. Le chien sommeille, le museau sur les pattes. A genoux, le vieux jardinier masse méthodiquement la terre avec le pouce, autour d'un œillet frais planté ; il s'interrompt, laisse tomber une phrase, peut-être la seule de la journée. M. Octave Mirbeau la recueille et ne répond point. Il vous dira que chaque mot de cet homme est lourd de l'expérience d'une vie entière, que « quand il parle, c'est comme du Tolstoï », et qu'il se tait, lui, parce qu'il est impressionné, et que, devant ce simple faiseur de boutures, « il a peur de dire des bêtises » !

Et voici l'excellente conclusion, — empruntée à la *Revue bleue* (31 mai), — d'un article de M. Paul Flat, sur Octave Mirbeau :

Bien mieux que par les analogies, c'est par les *contrastes* que l'on arrive à caractériser un esprit. L'esprit de M. Mirbeau, ses tendances, et par

conséquent son œuvre, s'opposent tout spontanément à l'application du *bon élève*, ou encore à ce que nous appellerons... le travail de professeur, c'est-à-dire à ces livres dénués d'invention, de sensibilité et d'amour, faits à coups de fiches et qui simplement dévoilent la longue patience de ceux que Barbey d'Aurevilly caractérisait en ces termes : — « race de parasites qui se choisissent un grand homme pour se nicher dedans et en vivre... pucerons tapis dans les plis de pourpre de quelque célébrité ».— Est-il besoin d'ajouter que si cette tournure d'esprit est fréquente chez MM. les membres de l'Université, elle ne leur est pas essentielle... autrement dit que nombre d'entre eux y échappent et que le type professeur n'est pas nécessairement chez ceux qui tiennent l'emploi dans la vie. Mais bien plus encore, avec ses défauts et ses qualités, une telle œuvre s'oppose aux niaises élucubrations d'un certain roman fort à la mode aujourd'hui qui trouve sa clientèle parmi ceux qui s'appellent entre eux les gens *biens pensants*, issu tout armé du catholicisme étroit que représente *l'Univers*, et qui, sorti des louches officines de certains industriels, constitue la plus fructueuse des opérations de librairie.

§

Memento. — *La Revue de Paris* (1er juin) : — « Cressida », par M. André Suarès. — « La Délivrance de l'Athos ». par MM. J.-J. Tharaud.

L'Essor (juin-juillet) : — Ce numéro, consacré à M. Nicolas Beauduin, contient deux beaux poèmes inédits du poète.

Le Correspondant (25 mai) : — « L'Esthétique du cinématographe », par M. L. Haugmard.

La Renaissance contemporaine (10 juin) :— « La Vie et l'Intelligence », par M. Serge Evans.

L'Antivivisection (mai) : — « Lettre ouverte » de Richard Wagner contre la vivisection, traduite pour la première fois par MM. J. Prod'homme et le Dr F. Holl.

La Nouvelle Revue française (1er juin) : — « Roses de la Passion », par M. André Suarès. — M. J.-E. Blanche : « Après une visite à Louis David. » — M. J. Rivière : « Le Roman d'aventure. »

L'Effort libre (avril-mai) : — « James Darmesteter et la question juive », par M. André Spire. — « La Jeunesse de Proudhon », par M. Ed. Droz.

La Revue (1er juin) : — M. le Dr Max Nordeau : « Littérature mondiale. » — Enquête sur l'aviation. — « Toxicomanies », par M. le Dr A. Gottschalk. — « Le théâtre de Ménandre », par M. Nicolas Ségur.

L'Ile sonnante (juin) : — Poèmes de MM. Martinet et Lucien Christophe. — « Le Poème révélé », par Ch. Callet.

Les Soirées de Paris (mai) : — M. Zavie : « L'Echo de Paris. » — Un extrait de « Perceval le Galloys » publié par M. G. Apollinaire.

Montjoie ! (29 mai) : — « Ce que j'ai voulu exprimer dans *le Sacre du Printemps* », par M. Igor Stravinsky et une page de la partition d'orchestre de cette œuvre.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Romain Rolland (*L'Opinion*, 17 juin). — Camille Lemonnier (*Le Temps*, 15 juin). — Léon Deubel (*Ibid.*, 15 juin). — Lettre sur Raoul Lafagette.

Il m'a paru assez curieux de retenir, à propos de Romain Rolland, dont tout le monde parla récemment, le jugement d'un critique aux tendances classiques et peu fait, semble-t-il, pour goûter pleinement les théories et le personnalisme débordant du romancier. Cependant, M. du Fresnois s'est à demi laissé vaincre et rien ne prouve même la puissance de l'écrivain que l'Académie a découvert. Voici la conclusion de l'article de M. du Fresnois dans **l'Opinion**.

L'histoire de la vie de Jean-Christophe a fourni à M. Romain Rolland une dizaine de volumes. Le plan en est lâche, extensible à volonté. L'anecdote s'y tasse, de toutes parts, débordée par la controverse d'idées. Tout ce que notre époque agita de pensées et de lieux-communs, de généreuses ou funestes phrases, de maximes chargées comme des bombes de dynamite ou simplement creuses, de désirs et de chimères, se retrouve là. Si M. Romain Rolland avait voulu condescendre à une besogne de journaliste, il eût allégé d'innombrables chroniques son œuvre qui, du coup, eût pris une valeur d'œuvre d'art dont elle reste dépourvue. Mais l'auteur tenait sans doute à son idéologie plus qu'à la perfection esthétique. C'est pourtant celle-là que l'on oubliera, qu'on la juge mauvaise ou seulement inutile, pour ne retenir que la partie psychologique, sentimentale, les pages d'émotion, qui sont incomparables...

Elles abondent surtout dans les premiers volumes de *Jean Christophe*, les meilleurs. Rarement, des accents plus vibrants ou plus tendres ont marqué l'éveil d'un enfant, d'un jeune homme, à la vie de l'esprit et à la vie du cœur. Ce n'est pas assez de dire que la psychologie de M. Romain Rolland est nuancée, profonde et subtile. Il y a là autre chose que les notions habituelles qui, si exactement qu'elles traduisent la réalité, gardent toujours quelque sécheresse. Une source jaillit sous nos yeux, et le cours de tel chapitre suggère infailliblement une émotion de même sorte que le déroulement d'une symphonie. On dirait que M. Romain Rolland, écrivain mais musicien aussi, a pu se servir dans ses livres de quelques-uns des secrets de l'art musical. Non qu'à l'exemple des symbolistes il s'amuse à employer les mots comme des notes; mais il s'efforce de leur communiquer ces grandes ondulations indéterminées de sentiment, dont une âme amoureuse de musique a besoin et ne se lasse pas, parce que toute autre transposition de la vie lui paraît pâle et misérable.

La Vie... M. Romain Rolland lui rend un culte, comme au seul Dieu que l'on n'ait pas roulé encore dans le linceul de pourpre. Mais à ses hymnes un peu intempérantes, on préférera sans doute les récits d'amour qu font passer dans le livre de méditatives et douloureuses figures de femmes et, surtout, de nobles pages sur l'amitié. A quoi bon parler de la Vie avec emphase, comme d'une idole qu'on vient de découvrir ? L'adorer ne fera pas que les hommes cessent de l'aimer tour à tour ou de la haïr. *Jean Christophe* qui, dans le dessein de l'auteur, devait être un bréviaire d'exal-

tation, se termine sur une impression d'échec et d'impuissance. C'est que, depuis le temps de sa jeunesse, Jean-Christophe a tant vu se transformer les idées et les formes ! Les jeunes hommes que l'on voit dans *la Nouvelle Journée* (le dernier volume) ne le comprennent plus. Espérons qu'ils sauront du moins reconnaître en lui, comme en M. Romain Rolland, le champion, très noble dans sa pensée et dans sa vie, d'idées qui ont cessé de les diriger.

§

Pareillement la mort de Camille Lemonnier a suscité de nombreuses chroniques dans la presse. M. Lindenlaub a écrit sur lui, au **Temps**, une bonne notice où il n'a pas craint de signaler, quoique dans une phrase assez entortillée, son plus grave défaut, qui est l'exubérance sans goût de sa phrase imparfaite. Sous cette forme incertaine, Camille Lemonnier avait une réelle puissance. Huysmans l'appelait « le déménageur », mais, comme il arrive, ce fut le déménageur qui fut déménagé par Zola : *la Débâcle* a fait oublier *les Charniers*, ce qui est injuste, quoique assez naturel, car, dans cette littérature, celui qui crie le plus fort a nécessairement le dessus. Mais je ne me mêle pas de juger Camille Lemonnier, je le connais trop peu.

Lemonnier et ses soixante volumes avaient, peut-on dire, rattrapé le long retard littéraire la Belgique française, secoué ce lourd sommeil qui consternait Baudelaire et lui faisait même désespérer de l'esprit dans ce prolongement de la terre française. Quand Camille Lemonnier commença à produire, il y a presque cinquante ans, les lettres belges-françaises comptaient quelques personnalités et quelques livres qu'on n'oubliait pas quand on les avait lus : Charles de Coster et son *Uylenspiegel*, Octave Pirmez et ses *Feuillées* ; mais autour de ces isolés et de leurs petits jardins, c'était la terre abandonnée et inculte, le caillou aride sans même l'herbe folle. De son poing solide, le terrien Lemonnier prit la bêche et la pioche, et de ce terrain qui ignorait sa générosité il fit sortir à force de volonté les premières récoltes et par son exemple suscita d'autres travailleurs qui se groupèrent autour du maître. Bruxelles eut alors pour la première fois une école qui, aux environs de 1884, avait cette tendance générale naturaliste qui régnait alors en France et se faisait sentir jusqu'en Allemagne, mais où les figures étaient assez diverses et avaient leur marque.

Naturaliste, Lemonnier, sans doute, l'était, mais moins par attraction vers Paris, moins par influence des Goncourt et de Zola que par son tempérament propre. Il était par toutes ses fibres un rustique, un sylvain ; il aimait par-dessus tout la liberté sauvage de la nature et les primitifs qu'elle produit et nourrit dans ses retraites, forestiers, braconniers, dont il fit son « mâle » et sa fille des bois. Si l'on essayait une définition de cette force un peu trouble, mais d'une rare et intarissable vigueur, on peut dire qu'il aima d'un même amour sensuel et frémissant les mille êtres de la forêt, depuis la mousse et le brin d'herbe jusqu'à la bête et l'homme de la terre, et pareillement les mille vocables qui s'agitent et qui bruissent dans les feuilles du dictionnaire. C'étaient pour lui comme les deux faces de la nature, ce pullulement des êtres vivants sous le ciel et des mots dans les livres. Il les

regardait, les écoutait les uns et les autres avec la même ardente curiosité ; il les goûtait tous sans exception ; il les sentait, peut-on dire, voluptueusement. Les mots pas plus que les êtres n'étaient pour lui des choses mortes entre les pages d'un lexique. Comme artiste, il était aussi éloigné que possible de ceux qui traitent les mots comme des médailles rares ou des perles, objets de vitrine ou d'écrin. Il ne pouvait se résoudre à faire des choix, à élire ceux-ci comme précieux et dignes d'être ouvrés, à négliger ceux-là comme menuaille, cailloux du chemin ou coquillages. Il était l'enfant au cœur chaud qui aime tout, cueille et ramasse tout, et revient d'une promenade où tout l'a émerveillé, chargé des mille fleurs des champs et d'herbes folles à brassées. Ainsi était fait, ainsi fut longtemps le style de Lemonnier : il y laissait tout pousser sans avoir le cruel courage d'émonder. Telle et telle de ses œuvres se présentent ainsi comme un Paradou inextricable.

Défaut, sans doute, et plus d'un livre de Lemonnier restera enseveli sous cette flore foisonnante des mots comme une cabane abandonnée, mais c'est encore un beau défaut que cette vie exubérante, bien qu'elle s'étouffe elle-même. Ce n'est pas de Lemonnier que Veuillot eût dit avec dédain que son écriture était « propre et bien râclée comme le canal de l'Ourcq ». Et s'il y a des fourrés qui découragent de s'y aventurer, on ne visite pas davantage les froides et mornes constructions où aucun souffle de nature ne pénètre.

Cet écrivain qui, croyons-nous, n'a jamais écrit un vers, était essentiellement un lyrique. Ses soixante volumes de romans, de critiques, sa *Belgique*, dans laquelle il a chanté autant que décrit les beautés plantureuses et joyeuses de son pays, sont l'œuvre d'un puissant bâtisseur. Ses *Charniers* — le champ de bataille de Sedan, visions sanglantes et funèbres, — son *Happe-Chair*, autre saisissante vision écrite avant *Germinal* de Zola, resteront comme d'excellents témoignages et de fortes peintures. Mais il y avait autre chose en Lemonnier que le peintre ; nous le répétons : un lyrique, un panthéiste inconscient, un des hommes les plus profondément, les plus violemment émus par la nature. Transposons sa forme mortelle et ébauchons à ce robuste naturiste la figure plus éternelle qui lui convient : c'est le Silène antique, couronné de pampres, ivre des beautés et de la sève de la terre, tel que l'a vu Rubens, le magicien des chairs et des pourpres...

§

On aimera la note de Jean Lefranc, dans *le Journal*, sur le malheureux Léon Deubel :

Avant-hier on retirait de la Marne le corps d'un noyé. Les vêtements fouillés, on y trouva un livret militaire et six sous. Le livret portait le nom de Léon Deubel, né à Belfort en 1879.

Léon Deubel était un poète connu et estimé des cénacles littéraires. Il vivait à Paris depuis de longues années. Il semble, en se suicidant, avoir cédé à la misère et à une sorte d'ennui farouche que lui inspirait la vie, ou du moins les difficultés de vivre.

Il avait erré dans Paris et y avait connu diverses fortunes, ou plus justement diverses infortunes. Ce pauvre invétéré avait visité l'Italie. Il avait aussi été commis dans une épicerie ; il avait enseigné le latin et le français à quelques élèves ; il avait été secrétaire de plusieurs hommes de lettres,

secrétaire de rédaction de petites revues — toutes fonctions qui ne permettent guère d'établir les bases d'un avenir tranquille.

Il avait des amis cependant ; mais il s'éloignait d'eux aux heures de détresse trop noire, par une sorte de pudeur ou de fierté qu'on rencontre souvent chez ces artistes qu'on pourrait croire cyniques et qui ne sont qu'ingénus. Naguère, aux terrasses des cafés du Quartier Latin, les « maîtres » l'accueillaient à leur table ; on aimait en lui une sorte de désinvolture naïve, une simplicité parfois un peu bourrue. On aimait aussi son talent. On le vit assis entre Moréas et M. Paul Fort, ce qui n'était pas un mince honneur selon les usages réglant le protocole littéraire de la place Saint-Michel au Lion de Belfort. Son œuvre était publiée en petites plaquettes portant ces titres : *la Chanson balbutiante* (1895) ; *Sonnets ; le Chant des routes et des déroutes ; la Lumière natale* (1905) ; *Poésies* (1906) ; *Ailleurs* (1911). D'autres, un peu plus tard, porteront un jugement convenable sur cette œuvre délicate et courte. Dès maintenant, on peut alléguer que Léon Deubel avait une sorte de filiation avec Baudelaire et Laforgue, avec tous les poètes déçus ou désespérés.

La tragédie par laquelle finissent ses jours est dans la tonalité même de sa vie singulière. Ce grand garçon était mal armé pour agir, mais il aurait peut-être suffi de bien peu de chose, d'un peu de tendresse ou seulement de quelque sécurité pour qu'il se considérât et considérât la vie d'un regard plus calme, plus confiant et plus fort.

Voici la dédicace de ses *Poésies :*

Vous dont l'amour est cher au cœur comme un beau site,
Ne cherchez pas, chère âme, en écoutant ces vers,
Près du feu qui sourit de son sourire clair,
Si la Vie a blessé la voix qui les récite,
Mais que de beaux départs au loin vous sollicitent.

Le suicide est-il un accident, est-il une fatalité ?

§

Nous avons reçu la lettre suivante :

Foix, 16 juin 1913.

Monsieur, dans le *Mercure de France*, vous avez bien voulu signaler la disparition du poète Raoul Lafagette. Seulement, vous le qualifiez de Parnassien.

Moi, je ne suis pas un littérateur et le sens de ces classifications m'échappe.

Alors, je me suis renseigné. On me dit : La poésie parnassienne est objective et impersonnelle, sa formule est « l'art pour l'art ».

Dans ce cas, mon père n'était pas un Parnassien puisqu'il a consacré la plus grande partie de son œuvre à traduire ses chagrins intimes ou ses angoisses de citoyen. La forme et le fond étaient pour lui indissolubles, ou plutôt la forme n'était rien autre que le fond, parvenu à son état définitif et impérissable.

Il n'était donc pas Parnassien, et il ne voulait pas l'être, toute secte littéraire, parnassienne ou symboliste, lui répugnant également.

Voici ce qu'il écrivait en 1897 dans une pièce des *Symphonies Pyrénéennes*.

. . . .

Le verbe, hélas ! n'est plus qu'une joaillerie,
On flatte le cénacle et l'on fuit les sommets ;
Nul cœur ne bat ; adieu ! grande source tarie,
Flamme éteinte à jamais !
Décadence profonde ! irréparable perte !
La froide mosaïque a tué l'art vivant ;
Ah ! combien je préfère à tout ce luxe inerte
L'herbe qui tremble au vent !
Un tas de névrosés vaniteux et grotesques,
Pour avoir, impuissants aux essors radieux,
Tordu le vers martyr en mièvres arabesques,
Se prennent pour des dieux.
Ciseleurs du néant, fumistes du Symbole,
Ils offrent leur sottise à notre exténument,
Qui demande à grands cris, comme une sainte obole,
Un peu de sentiment !
Que vos vains alambics gardent leur quintessence :
Ce qu'il faut à la soif du siècle finissant,
C'est un vin franc et chaud, portant la renaissance
Dans des pourpres de sang.
Jeunes émasculés, j'ai déjà vu la pelle
Aux mains des fossoyeurs guettant votre trépas ;
Votre voix peut à peine emplir une chapelle,
On ne vous entend pas.
Sur vous l'oubli sans fond à flots muets déferle ;
Rien, plus rien !... L'avenir, que vous rêviez en chœur
Dédaigne les joyaux où manque cette perle :
Une larme du cœur.
Le plus savant métier ne donne pas de charme ;
Il faut, pour aborder au port tant désiré,
L'infini de l'amour enclos dans une larme ;
Vous n'avez pas pleuré.
Infimes dieux du puff, qui raffinez vos poses,
Aux gouffres de l'Oubli sombrez donc sans retour :
Ceux-là seuls trôneront dans les apothéoses,
Qu'a déchirés l'Amour !

Je vous serais infiniment reconnaissant de reproduire ces vers, qui d'ailleurs en valent la peine (1). Vous m'aiderez ainsi à fixer la vraie figure d'un vrai poète disparu.

Veuillez agréer, Monsieur, avec l'expression de ma gratitude, celle de ma parfaite considération.

ROGER LAFAGETTE.

R. DE BURY.

ART

Exposition des Artistes Alsaciens et Lorrains (galerie Marcel Bernheim). — Exposition George Desvallières (galerie Druet). — Exposition de l'Art de l'Enfance (Musée Galliera). — Henri Duhem. Impressions d'art contemporain (Paris, Figuière, 3.50).

Galerie Marcel Bernheim. Exposition des **Artistes Alsaciens et Lorrains**. Peut-être eût-il été préférable d'annoncer exposition de quelques artistes alsaciens et lorrains, car ils n'y sont pas tous et parmi ceux qui manquent, quelques-uns, comme MM. Prouvé ou Hes-

(1) En effet. — R. B.

teaux, ne sont point négligeables. On chercherait vainement, d'après cette exposition, à se formuler une impression d'ensemble, à discerner une formule patriale, même une indication de tempérament local. Les artistes qui s'y juxtaposent n'apparaissent ni particulièrement Alsaciens, ni spécialement Lorrains. Ils sont d'ailleurs trop près de Paris et trop mêlés à la vie d'art de Paris pour offrir la moindre spécialité ethnique. Quelques-uns ont choisi, parmi leurs œuvres celles dont les motifs avaient été pris au pays natal et ainsi on revoit quelques belles vallées vosgiennes, quelques coins de villages alsaciens, traités avec la même sûreté que les bretonneries ou les italianismes des mêmes artistes. Ainsi conçues ces expositions provincialistes n'offrent d'autre intérêt que de nous faire revoir une fois de plus des œuvres qui nous sont connues. Elles ne puisent dans l'idée patriale qu'un prétexte. Si l'on nous dit qu'il en vaut bien un autre, nous n'y objecterons rien. En somme, on fait voisiner sur les parois de la galerie Bernheim des artistes de goûts différents dont les uns, comme M. Friant, ne hantent que la Société Nationale, tandis que d'autres, comme M. Peccatte, sont des habitués des Indépendants ou du Salon d'automne. Il peut y avoir avantage à ces fraternisations partielles. D'ailleurs il est fort agréable de retrouver ici quelques fortes planches de M. Paul-Emile Colin, sa très belle gravure sur bois des *Pêcheurs de truites à Lucerne* ou ses *Bûcherons lorrains*. On aime retrouver les verreries de M. Daum, les robustes ports bretons de M. Henry Baudot, les étincellements orangés et or de M. Peccatte, comme aussi les beaux paysages mélancoliques de M. Jean Rémond qui a de fortes qualités d'arrangement et évoque bien les minutes rêveuses de la lumière. Lorrains aussi sont M. Decisy, excellent graveur, M. Friant, anecdotique et précis et serré, M. Jacques Majorelle, qui expose des vues d'Egypte, et la sculpture lorraine trouve en M. Hannaux un maître savant, aux mouvements ingénieux et nobles. Sa *Jeanne d'Arc* et son groupe du *Poète et de la Sirène* sont deux morceaux excellents.

Parmi les peintres alsaciens, M. Alexandre Urbain est de beaucoup le plus intéressant. Grâce à lui l'Alsace pourra se vanter d'un très beau peintre; mais la preuve en a été fournie beaucoup plus par les derniers Salons d'automne ou par l'Exposition d'art moderne de chez Manzi et Joyant que par les petites esquisses, sans doute anciennes, que M. Urbain a envoyées à cette exposition. M. Ritleng et aussi M. Schlumberger évoquent par des dessins quelques rues ou fermes d'Alsace ; les autres sont plus cosmopolites. M. Achener nous parle d'Anvers et de Florence, M. Engel de la Suisse, M. Raymond Kœnig de Venise, M. Schoen d'Ischia. M. Emile Schneider a vigoureusement brossé le portrait d'un capitaine de sapeurs-pompiers. Tout cela est beau ou très correct ou honorable, mais n'a pas grande sa-

veur locale. D'ailleurs la saveur locale n'est plus aussi apparente, que jadis ; si l'on regrette un peu à cause de leur pittoresque plus qu'à cause de leur valeur picturale, dans une exposition d'Alsaciens et de Lorrains, ces contemporains d'Erckmann-Chatrian, les Brion, les Jundt, les Marchal, les Schuler, les Lix, on se rend compte que les peintres actuels de Strasbourg ou de Nancy ne trouvent pas au bout de leurs excursions un pittoresque différent de celui de l'Ile-de-France s'ils ne se donnent grande peine à la discerner. Mais alors pourquoi se dégager du bloc cosmopolite et parisien, si on n'a rien de particulier à lui dire ?

§

Chez Druet, exposition de M. **Georges Desvallières**. Quelques-unes de ces toiles à sujets religieux, à figures de Christ tribun que M. Desvallières dramatise volontiers, un Hercule aux Hespérides d'une assez belle allure. M. Desvallières est un peintre très savant, d'une couleur personnelle, qui a de belles qualités décoratives et qui traite bien la nature morte. Chacune de ses expositions donne l'impression d'un effort qui n'a peut-être pas encore tout à fait atteint son but. Ce n'est que dans des morceaux, dans des portraits notamment, que M. Desvallières, cessant d'être tendu et combatif, paraît donner à peu près sa mesure et parmi ces pages il en est de fort intéressantes.

§

Le **Musée Galliera** a voulu donner cet été une fête à l'Enfance. Il prolonge son square de petits jardins d'enfants ingénieusement préparés où poussent des petites maisons d'aspect agréable. Il a déguisé ses salles, parées, toujours de ses tapisseries célèbres, en une sorte de bazar à émerveillements divers et nombreux. Des collections particulières ont prêté des petits meubles précieux, anciens jouets ou modèles de grands meubles, à échelle réduite, qu'on peut, avec un peu de bonne volonté, considérer comme de très beaux jouets et même de belles poupées anciennes. Des exposantes comme Mlle Renée de Verianne, au nom d'une renaissance de l'art de la poupée, ont restitué avec élégance et fidélité des Parisiennes des vieilles époques et tout le charme des toilettes surannées, comme elles ont synthétisé aussi les plus modernes élégances et les plus claires et les plus audacieuses.

Citons, avec Mme Laffitte-Désirat, Mlle Riéra, qui fait danser la Camargo. Les enfants s'amuseront aux personnages en fer mécaniques et automatiques de M. Fernand Martin, comme les grandes personnes retrouveront avec plaisir les fantaisies sur les formes animales du ferronnier Emile Robert ou de M. André Hellé. Mais malgré cela, malgré la présence des figurines donnant l'histoire du costume militaire (de la très belle collection Bernard Frank) à cause

même de la présence de beaucoup d'œuvres d'artistes et de bibelots précieux, on constate de suite l'absence à peu près totale des jouets proprement dits, à cette exposition. Pour avoir des jouets eût-il fallu inviter les producteurs de Nuremberg ou de Sonneberg. Mais de plus en plus le jouet cède la place non pas à des miniatures, mais à des réductions d'aéroplanes, de chemins de fer, etc. L'ancien et naïf merveilleux n'intéresse plus les témoins de tant de féeries scientifiques réalisées.

En cette sorte de jouet scientifique, M. Lucien Brianne a ici des aéroplanes qui volent vraiment, une locomotive assez puissante et des appareils de télégraphie sans fil, qui, dit-on, captent très bien les dépêches. Ces jouets s'évadent à toute vitesse du vieux domaine du jouet et planent ou courent en un instant hors de la portée de la critique d'art. Comme une marge ingénieuse, une série fort intéressante d'œuvres d'art ayant trait à l'enfance entoure bibelots et jouets. Ce sont d'admirables pastels de Mlle Breslau, où affluent aux yeux des juvéniles intelligences, une très belle série décorative de M. d'Espagnat, quelques portraits de M. Levy-Dhurmer, des sculptures de Carrière, Dampt, Carabin. M. Le Bourgeois, bon sculpteur sur bois, est même allé jusqu'à la Chrysalide, et en fort bons termes.

L'art décoratif est représenté par les jolies chambres d'enfants de M. André Hellé déjà célèbres et même populaires et popularisées, ainsi que sa cavalcade Louis quatorzienne également très notoire. Avec moins de verve fantaisiste, sans chercher la gaîté par la stylisation, mais simplement voulant grouper des couleurs et des lignes harmonieuses et pouvant plaire à des enfants, Mlle Lloyd, M. Gallerey, Mme Jessie King ont préparé des chambres agréables, claires, et assez enfantines. Ce sont de grands jouets ingénieux avec de jolis détails et d'agréables frises.

On a aussi exposé beaucoup de livres et d'albums pour l'enfance ; les noms de Maurice Denis, Delaw, Auriol, Avelot, Rabier, Morriss y soutiennent la gloire de l'image française contre une petite section anglaise, qui n'est pas sans intérêt.

§

Monsieur **Henri Duhem**, sous ce titre : *Impressions d'art contemporain*, réimprime son petit livre *Renaissance*, qui, publié en 1897, donnait très exactement la ligne de la dernière évolution artistique en en soulignant la beauté et l'importance. On trouvera dans ce livre une très bonne étude sur Rodin, une des deux ou trois qu'il est bon de connaître parce que les volontés d'art du grand sculpteur y sont bien analysées et aussi un article intéressant sur l'Art Social. M. Duhem a beaucoup à dire et le dit bien. Son livre est un bon livre d'artiste sur l'art.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Pierre-Gauthiez : *Henri Heine* (Ecrivains étrangers); Paris, Bloud et Cie, fr. 2.50. — Walter Thomas : *Littérature allemande*, Paris, Bibliothèque Larousse, fr. 1.20 — Gertrude Kirscheisen : *Liebesbriefe Napoléons ;* Berlin, Morawe und Scheflelt M. 4.50. — Emile Verhaeren : *Die Stunden ;* Leipzig, Insel-Verlag, M. 5. — Emile Verhaeren : *Les Villages illusoires ;* Leipzig ; ib. id. M. 80. — Maurice Barrès : *Der Greco oder das Geheimniss von Toledo ;* Munich, Georg Müller, M. 4. — Memento.

Henri Heine. — L'homme qu'était Henri Heine, si l'on veut le séparer de son œuvre, ne semble pas défendable. Personne n'ignore plus aujourd'hui ses petitesses, ses ruses, ses mensonges, dont il faudrait peut-être décider encore si ce sont là les tares du dégénéré ou si le génie même — voyez Baudelaire et Verlaine — leur apporte une sorte de justification. M. Pierre-Gauthiez a tenu à répéter tout ce qui a été dit de pire contre l'auteur du *Buch der Lieder ;* il insiste, il appuie sur les tares du juif, avec cette aigreur et ce parti pris qui sont chez lui un procédé, et que l'on avait déjà pu constater dans ses ouvrages antérieurs. Sa critique a la virulence d'un pamphlet. A force d'entendre traiter Heine de misérable, le lecteur impartial se prend involontairement d'une vive sympathie pour le malheureux réprouvé. Ce n'est pas certes que M. Pierre-Gauthiez dénie toute vertu à la victime qu'il dépèce. Mais il sépare nettement l'homme du poète et, après avoir voué l'un au feu de la géhenne, il écrase l'autre sous des fleurs. Heine est selon lui le plus grand poète allemand depuis Gœthe, le seul poète, ainsi qu'il l'affirme.

Ecoutez-le s'écrier avec lyrisme :

Œuvre unique, œuvre incomparable et, dans ses proportions restreintes et parfaites, œuvre immortelle qui suffit à elle seule pour ennoblir et glorifier l'existence morne et fétide où ses racines ont plongé, d'où sa fleur éclatante et empoisonnée s'est élevée vers la lumière de l'art souverain.

Après avoir exalté le poète, M. Pierre-Gauthiez tient à rabaisser le prosateur. Autant il déteste l'homme, autant il exècre son esprit. Il n'a aucun goût pour les polémiques, qui sont pourtant un des côtés les plus intéressants de l'œuvre de Henri Heine. Même les *Reisebilder* ne trouvent pas grâce devant lui. Les plaisanteries de l'écrivain, son humour, la sagacité de ses critiques, tout cela est pour lui lettre morte. Est-ce parce qu'il situe mal Henri Heine dans l'ensemble de la littérature allemande? On pourrait le croire si l'on relève quelques-uns des jugements qu'il porte sur les contemporains du poète. Il parle du salon de Rahel Levin, qui était alors la femme de Varnhagen von Ense et il ajoute : « Dans ce salon trônait la dame un peu plus que compromise par des amours grotesques. » Platen, selon lui, a écrit « des vers parfaitement absurdes ». Quand il

mentionne Gœthe, c'est toujours pour en faire, selon la formule reçue, un « poète olympien ». Après la visite de Heine à Weimar, M. Pierre-Gauthiez fera la réflexion suivante : « Il exécra désormais Gœthe et le flagella tant qu'il put. Et le demi-dieu méprise le poètereau crotté, le maladroit qui, cependant, avait su faire ce miracle : transformer en femme vivante, souffrante, immortelle, la Muse allemande dont Gœthe fit une si belle statue. »

On pourrait multiplier ces exemples. Mais arrêtons-nous ici. Il faudrait faire deux parts dans le livre de M. Pierre-Gauthiez et n'en retenir que les passages où il analyse avec une si bienveillante sagacité l'œuvre poétique de Henri Heine. Consolons-nous en pensant que l'homme qui fut capable de créer ce que M. Pierre-Gauthiez appelle « l'éternel honneur du lyrisme allemand » ne pouvait pas être tout à fait un monstre.

§

Littérature allemande. — Ce petit manuel peut être cité comme un exemple de ce qu'il ne faudrait pas faire si l'on voulait initier le public français aux curiosités de la littérature allemande. Certes, M. Walter Thomas, qui est agrégé d'anglais et d'allemand et de plus professeur à l'Université de Lyon, s'est donné une peine infinie pour condenser en un petit volume de 140 pages tout ce qu'il est essentiel de connaître parmi les productions de nos voisins, depuis les origines de la langue allemande jusqu'aux plus récents écrits des romanciers du « nouvel empire ». Il l'a fait avec clarté et élégance, ramassant autant de noms propres et de titres de livres que possible. Concédons-lui que ces fleurs sèches de son herbier sont étiquetées avec soin et que son éditeur, en ajoutant des images, l'a aidé à rendre attrayants ces chapitres d'aride érudition. Mais à qui tout cela pourra-t-il profiter ? MM. Bossert et Chuquet nous avaient déjà donné des ouvrages plus complets où ils n'avaient pas su éviter, eux non plus l'écueil dangereux d'une énumération fastidieuse. Pour la période contemporaine M. Thomas commet les mêmes erreurs de perspective que ses aînés. Il cite au hasard quelques noms connus, mais il mentionne Hugo von Hofmannsthal, à côté de Hartleben et de Halbe, comme « dramaturge secondaire », oublie complètement Stefan George et indique le vieux Rosegger comme un symboliste qui réagit « contre les théories matérialistes et les naturalistes de la fin du XIXe siècle ». Nietzsche, dont évidemment l'auteur n'a su que faire, est classé sous la rubrique « l'érudition et la science contemporaines ». Tout le mouvement qui a son départ précisément chez Nietzsche est ainsi complètement négligé et M. Thomas peut facilement conclure, en confondant la politique et la littérature allemande, à une volonté formelle, chez les écrivains, de renoncer à l'« universalisme », qui fut toujours la tendance traditionnelle chez nos voisins.

Ce n'est plus guère qu'en Autriche et en Suisse, écrit M. Thomas, que les aspirations vers un idéal de paix, de justice et de fraternité universelle continuent à éveiller un écho dans les âmes. Ainsi séparée des littératures voisines, la littérature allemande développe sa puissante originalité. Tant d'énergie dirigée vers un même but lui a communiqué une vigueur, une âpreté ardente, parfois un peu farouche, auxquelles on ne saurait refuser une certaine admiration.

Une pareille affirmation n'est-elle pas téméraire quand il s'agit d'un pays où la moitié des productions de littérature pure sont des traductions et où l'on peut constater tous les jours un goût plus vif pour la « manière » française? Les promoteurs de la « paix universelle » se recrutent précisément en première ligne chez les ennemis de la haute culture européenne, telle qu'elle est née de trois siècles de civilisation française.

Signalons cependant, pour finir, un excellent tableau, qui termine le petit manuel de M. Walter Thomas et qui s'intitule : « Synchronismes historiques et littéraires se rapportant à la littérature allemande ».

Liebesbriefe Napoleons. — Mme Gertrude Kircheisen, à qui nous devons une excellente édition des *Mémoires* de Mme de Staël, fait paraître un choix de *Lettres d'amour* de Napoléon Ier, qu'elle préfacie fort agréablement. Ce sont, tout d'abord, les lettres à Joséphine qui remplissent les neuf dixièmes du volume, puis quelques épîtres guindées à Marie-Louise et cinq billets à Marie Walewska. En appendice, trois lettres d'Eugénie Clary et quelques autres documents ont été ajoutés. Il faut apprécier la correction et l'élégance de la traduction, ainsi que la sobriété des notes. Le volume, que l'éditeur présente sous une couverture de parchemin, est illustré de nombreux fac-similes et de beaux portraits, dont quelques-uns sont empruntés à la collection Kircheisen.

Die Stunden. — Mme Erna Rehwoldt poursuit au *Insel-Verlag* la publication de ses belles adaptations d'Emile Verhaeren. Le présent volume contient *les Heures claires*, *les Heures d'Après-Midi* et *les Heures du Soir*. Il faut louer la précision dans le choix des termes et la parfaite transposition du rythme original. Le poète français a trouvé là son interprète rêvée qui sait allier le respect du texte aux plus sévères préoccupations littéraires. M. Verhaeren continue du reste à occuper en Allemagne la plus haute situation. Les mêmes éditeurs, après avoir publié l'édition originale des *Heures du soir*, ont entrepris la publication d'une édition de luxe des **Villages illusoires**. Celle-ci sera tirée à 230 exemplaires sur papiers spéciaux dont les exemplaires ordinaires coûteront 100 francs chaque. Le recueil est illustré de 15 eaux-fortes de Henry Ramah, qui donnent une parfaite paraphrase de l'œuvre écrite. Le poète a tenu à

juger lui-même la qualité de ces planches en écrivant aux éditeurs :

Ce qui me plaît surtout dans l'œuvre de Ramah, c'est qu'elle épouse la mienne avec force et justesse. J'ai recherché dans *les Villages illusoires* à créer des symboles non pas avec des héros, mais avec des gens tout simples et ordinaires. Pour éviter le terre-à-terre et le quotidien, je m'appliquai à grandir leurs gestes et à mettre ceux-ci d'accord avec l'espace et les éléments. L'intervention de la nature me fournit le moyen d'illimiter sur le plan de l'imagination maîtresse ces humbles vies de passeurs d'eau, de sonneurs, de menuisiers, de meuniers et de forgerons. Je retrouve la même application à grandir tout et à intensifier tout dans les dessins de Ramah et voilà pourquoi je les aime. Ils sont épiques, simples et humains.

Il y a encore de beaux jours pour la bibliophilie... en Allemagne.

Signalons enfin l'apparition, chez l'éditeur George Muller, de Munich, d'une version allemande du *Greco* de M. Maurice Barrès. L'ouvrage forme le premier volume d'une collection qui s'intitule *Meistermonographien*. **Der Greco oder das Geheimniss von Toledo** a été traduit par M. Wilhelm Hausenstein avec intelligence et souplesse. Le style n'a presque rien perdu de ses qualités en passant dans un idiome étranger. Enfin 16 planches hors texte accompagnent le volume, dont quelques-unes eussent gagné à être mieux reproduites.

§

Memento. — Un des derniers travaux auxquels se consacra Erich Schmidt fut la mise à jour des correspondances et documents concernant Caroline Schelling, cette femme remarquable à plus d'un titre qui joua un rôle prédominant dans l'histoire des premiers romantiques allemands. Un premier travail avait déjà été publié en 1870 par Georg Waitz, mais les deux volumes que fait paraître le *Insel-Verlag*, sous le titre de *Caroline, Briefe aus der Frühromantik*, sont enrichis de tant de pièces inédites, présentées sur un plan nouveau, que c'est, à vrai dire, un ouvrage à peu près inédit dont s'enrichit l'érudition allemande. M. Ernst Heilborn lui consacre un article dans le *Literarisches Echo* (15 juin) et s'applique avec beaucoup de sagacité à démêler la personnalité si complexe de Caroline Michaelis, mariée trois fois sans jamais réaliser le bonheur parfait, d'abord avec le médecin Boehmer de Mayence (1792), puis avec Auguste Guillaume Schlegel, et enfin avec le philosophe Schelling. Ce fut une incomprise aux traits contradictoires et dont les écarts de mœurs choquèrent même cette société si tolérante de la fin du XVIIIe siècle, mais l'étude de son caractère fera toucher du doigt toutes les tares intellectuelles et morales qui sont proprement le romantisme. Collaborant avec Schlegel à sa traduction de Shakespeare (1797-1801), c'est elle qui introduisit dans le texte une foule d'inexactitudes et de superfétations dont les philologues lui firent grief dans la suite. — Dans le même fascicule, M. Richard Schaukal parle des correspondances d'écrivains dans la littérature française et s'attache surtout à Joubert et à X. Doudan.

Deutsche Rundschau (juin) débute par un article de M. Gottlob

Egelhaaf, l'historien de Stuttgart, sur les 25 années de règne de Guillaume II, où l'auteur s'applique surtout à montrer les progrès économiques et sociaux de l'Allemagne pendant un quart de siècle. M. Gustave Dickhuth poursuit son étude consacrée aux événements militaires de 1813.

Nous avons déjà signalé l'attitude sympathique que prend *Die Güldenkammer* chaque fois que cette revue hambourgeoise parle des choses françaises. Un article de M. Richard G.-B. Foerster, inséré dans le dernier fascicule (juin), s'intitule : « La France et le mouvement nationaliste au Maroc. » L'auteur rend hommage à la politique colonisatrice de la République et montre les difficultés auxquelles l'effort du général Lyautey a dû faire face. Il propose de lui faire crédit, car la pacification prendra encore de nombreuses années.

Les *Süddeutsche Monatshefte* (juin) publient le discours prononcé par M. Thomas Mann sur la tombe de Friedrich Huch, le jeune romancier, mort à Munich le 12 mai, à l'âge de trente-neuf ans. « Depuis la mort de Hermann Bang, a dit M. Mann, le roman moderne n'a pas subi une aussi douloureuse perte que par le départ de Friedrich Huch. » C'était véritablement un écrivain si l'on veut donner à ce mot le sens qu'il a dans la langue française. « Car l'auteur de *Peter Michel*, des *Geschwister* et d'*Enzio* appartient au petit nombre de ceux qui ont élevé le roman allemand, en le purifiant, à la hauteur du poème, de ceux qui s'appliquaient à le mettre, comme catégorie d'art, au niveau du drame et de l'œuvre lyrique. »

— Dans la même revue M. Hermann Schnell se demande, à propos du volume de Norman Angell, qui a fait tant de bruit aussi bien en Europe qu'en Amérique, si « la prospérité économique d'un peuple se développe par la guerre ». Avec de légères divergences de vues, il arrive à peu près aux mêmes conclusions que le publiciste anglais.

Dans *Maerz* (14 juin), M. J. Nohl tente une défense de Jean-Paul. Lorsque parut le fragment intitulé : « Vérité sur ma vie », où l'auteur de *Siebenkaes* s'efforçait de se dépeindre, Goethe s'écria avec irritation : « Comment la vérité sur la vie d'un pareil homme pourrait-elle être autre chose sinon l'affirmation que l'auteur a été un philistin? » Ce jugement est plein d'injustice. Jean-Paul fut un « anti-philistin », il suffit de lire ses œuvres pour s'en apercevoir.

Zeitschrift für Bücherfreunde commence sa nouvelle année (la cinquième) par deux beaux fascicules (avril, mai) où il faut signaler surtout une étude de M. H. Hoehn sur quelques *Stammbücher* du Musée germanique de Nuremberg. On y trouve surtout des reproductions de dessins et d'aquarelles qui montrent un curieux dix-huitième siècle allemand. M. H. Klenz étudie les maniaques de la bibliophilie et présente quelques curieux types de cleptomanes. La famille des Barbon (1524-1820) est l'objet d'une savante étude de M. Bernhard Kabuse.

Pour une étude sur Chateaubriand en Autriche que M. J. Weingartner fait paraître dans *Oesterreichische Rundschau* (1er juin), les *Mémoires d'Outre-Tombe* ont exclusivement servi de base, sans que l'auteur ait pu vérifier dans le pays même les indications fournies par le poète.

Deutsche Kunst und Dekoration (juin) consacre un article de tête aux dernières productions du peintre munichois Eirich Erler. Texte de M. Karl Mayr, avec de nombreuses gravures.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Fiction et Roman. — Toute liberté pour le romancier. — Arnold Bennett: *Sur la façon d'écrire des romans*, The English Review. — Technique littéraire. — Frank Harris : *Unpath'd Waters*, 6 s., John Lane. — Angela Langer : *Rue and Roses*, 6 s., Heinemann. — C. E. Lawrence : *The Arnold Lip*, 6 s., John Murray. — Memento.

On dénomme communément **fiction**, en Angleterre, tout ouvrage d'imagination quels qu'en soient le genre et la dimension. Ce terme général correspond à ce que nous appelons **roman**, y compris le conte et la nouvelle. La fiction se subdivise en diverses catégories : *novel*, *romance*, *tale*, *story*, *narrative*, *short story*, sans compter diverses autres désignations dont les écrivains se plaisent à étiqueter leurs œuvres. George Meredith s'est servi de *legend*, *entertainment*, *history* ; il a appelé *The Egoïst : a comedy in narrative*, et *The Tragic-Comedians : a study in a well-known story*. Thomas Hardy adopte aussi certaines définitions : *A Comedy in Chapters* pour *The Hand of Ethelberta* ; *A Sketch of a Temperament* pour *The Well-Beloved* ; *The Life and Death of a Man of Character* pour *The Mayor of Casterbridge*, et il va même jusqu'à *A rural Painting of The Dutch School* pour *Under The Greenwood Tree*. Enfin n'est-ce pas Mr Arnold Bennett qui divise ses ouvrages de fiction en *Novels*, *Fantasias* et *Short Stories* ?

Tout cela prouve simplement que le « roman » est presque aussi varié qu'il y a d'œuvres et que les romanciers, les meilleurs surtout, refusent de s'enfermer dans une dénomination, dans un genre fixe, aux formules et aux limites infranchissables. Il y a quelque temps, Mr H.-G. Wells réclamait, non sans raison, **toute liberté pour le romancier**, pour l'écrivain d'imagination. Sans doute, encore que l'extrême liberté ait ses inconvénients ; car il ne s'agit pas seulement, pour l'écrivain, d'écrire page après page et de s'arrêter quand bon lui semble ou quand il est à bout de souffle : il lui faut achever un labeur qui donne une œuvre d'art, et, dès lors, des règles s'imposent. Que le romancier ait toute liberté dans le choix de ses règles, mais encore est-il indispensable qu'il s'impose des règles et que le livre qu'il produit soit une œuvre d'art, c'est-à-dire une œuvre de beauté dans laquelle l'artiste qui l'a créée ait réalisé son sens de la beauté.

Toute œuvre d'imagination doit avoir une forme, et c'est à l'auteur de savoir, dans cette forme, exprimer ce qu'il veut dire à ses lecteurs. Il faut reconnaître que les romans anglais pèchent surtout par la forme ; en général, ils sont trop longs ; l'auteur y accumule des détails superflus qui surchargent le tableau, et l'embrouillent. C'est l'art du conteur de savoir, dans un cadre donné, échafauder le décor strictement nécessaire pour que l'imagination du lecteur soit satisfaite,

et puisse se représenter exactement et complètement le milieu où s'agitent les personnages.

Dans un très captivant essai qu'il publie dans *The English Review*, sous ce titre *Writing Novels*, Mr Arnold Bennett fait quelques réflexions judicieuses **sur la façon d'écrire des romans**. A son habitude, Mr Bennett y prend ce ton péremptoire du bon sens qui n'admet pas la contradiction, qui feint même de croire que la discussion serait absurde sur les questions qu'il tranche. C'est encore la meilleure manière d'en imposer à la majorité des esprits qui admettent les opinions pourvu qu'on les affirme net. Certes, Mr Bennett avance, dans cet essai, des idées excellentes; il en est même un bon nombre dont on a déjà disserté bien souvent; mais il n'empêche que, si l'on y regarde de près, il y a bien des choses spécieuses et paradoxales dans ces réflexions du brillant écrivain.

Pour Mr Bennett, le roman est, à l'heure actuelle, dans la hiérarchie des formes d'art, celle qui est tenue en la plus haute estime. Le romancier doit posséder deux « attributs » : d'abord, le sens de la beauté, le sens d'une beauté que peut-être personne n'a vue avant lui; ensuite l'intensité passionnée de la vision. En outre, il lui faut un don qui suffit à lui seul, paraît-il, et dont l'absence rend futile tous les autres, et ce don c'est la délicatesse de l'esprit. Pour expliquer ce qu'il entend, Mr Bennett énumère toutes « les grandes qualités d'esprit » qu'il faut au romancier, et qui constituent sa noblesse d'esprit. En somme, tout cela revient à dire que le romancier doit être un « honnête homme », selon l'expression usitée au XVIIIe siècle.

Sans doute, était-il utile d'exposer ces idées élémentaires à un public qui n'a « aucune notion des procédés de la création artistique », et Mr Bennett en vient ensuite à quelques opinions personnelles qui peuvent nous retenir. Il semble convenir que, dans son pays, les artistes ont témoigné d'un constant mépris pour la forme, et cependant il ajoute : « Je suis obligé de dire que, à mesure que les années passent, j'attache de moins en moins d'importance à la bonne technique dans la fiction. » Il a défendu, jadis, la bonne technique, mais il assure qu'il est revenu de son erreur. Les grands romanciers, prétend-il, ont ignoré la technique ou n'y ont rien compris ; et il donne des exemples : Balzac, Stendhal, Dostoïevski. Pour Flaubert, sa **technique littéraire** lui fut une entrave, et le meilleur de son œuvre est sa correspondance, où il ne se soucie guère de technique. Mr Bennett commence donc à « croire que, par la mystérieuse nature de leur art, les grands écrivains de fiction sont destinés à être des « amateurs » : tous les grands artistes, insinue-t-il, sont des amateurs.

Voilà une affirmation amusante. Mais Mr Bennett n'est pas dupe de ses raisonnements le plus subtilement spécieux, et il continue en examinant quelles règles le romancier s'impose pour donner une

forme à son œuvre, pour discipliner son imagination, pour dessiner le plan de son récit, pour choisir ses matériaux, pour disposer ses personnages et leur donner leur importance relative, pour dresser le décor, pour puiser en lui-même la vie qu'il donne à ses héros, etc. Et, par ces chemins tortueux, Mr Bennett arrive à une conclusion raisonnable. Ce n'est pas par un procédé conscient que l'artiste transmue la vie en art. Il se fait une idée de la vie, il s'est formé en lui une image plus ou moins exacte de la vérité, et c'est d'après cela que, consciemment, cette fois, il choisit, il omet, il arrange, pour donner au lecteur, — dans le cas du romancier, — l'illusion de la vie, pour convaincre que la réalité est conforme à l'image illusoire qu'il a copiée dans son imagination.

Pour aboutir là, point n'était besoin, peut-être, de dauber sur la technique littéraire. Si Mr Bennett attache de moins en moins d'importance à cet aspect de sa profession, il faut s'en réjouir pour lui. Nul plus que lui, pourrait-on dire, n'a étudié jusque dans ses plus menus détails la pratique de son art ; il a écrit maints livres qui le prouvent. Après s'être longuement et opiniâtrement exercé, il a acquis une maîtrise remarquable dans l'art d'écrire un roman, et s'il ne sent plus la tyrannie des règles, c'est qu'il les applique avec une facilité telle qu'il s'en croit affranchi, et que, du même coup, il n'aperçoit plus autant leur importance, sans qu'il aille cependant jusqu'à nier leur nécessité. Que ceux, donc, qui, au début d'une carrière littéraire, chercheraient le secret du savoir-faire de Mr Arnold Bennett ne se laissent pas séduire par ces préceptes sur le peu d'importance de la technique. Pour devenir aussi experts que l'auteur de *Clayhanger*, il faut au contraire commencer par se créer, à soi-même, une technique minutieuse, et l'adapter exactement à ses dons, à ses facultés, à son talent. Il y a quelques principes généraux dont on ne peut guère s'écarter, et pour le reste, c'est affaire personnelle, avec toutes les diversités, suivant les individus et les cas.

Il serait intéressant à coup sûr d'entendre une discussion sur la technique littéraire entre Mr Arnold Bennett et Mr Frank Harris, l'auteur de ce volume qui vient de paraître sous le titre **Unpath'd Waters**. Tous deux sont indéniablement des écrivains de grand talent et ils ont eu également le souci de réaliser des œuvres d'art, en composant des récits imaginaires; ils sont l'un et l'autre des artistes, mais différents par le tempérament et par le résultat de leur labeur. On pourrait même dire que Mr Harris est, à tous égards, un amateur : il aime la littérature pour elle-même et ne l'a pas jusqu'ici pratiquée en professionnel pour s'en faire un gagne-pain. Toutefois, nous avons déjà de lui — en français — un recueil de trois nouvelles :

Montès le Matador, *Sonia*, *Profits et Pertes*, qui forment un triptyque admirable de trois crimes dictés par trois passions : l'amour, le lucre, le fanatisme. Tous ceux qui ont lu en anglais *Elder Conklin* et *The Bomb* savent que Mr Harris est un puissant écrivain, — sans parler de ces ouvrages sur Shakespeare qui sont une si clairvoyante et perspicace interprétation du caractère du dramaturge.

Dans *Unpath'd Waters,* Mr Frank Harris a rassemblé neuf nouvelles — ou plutôt des contes, récits et dialogues d'une extrême diversité. Je n'en exposerai pas minutieusement les mérites : quelques-unes de ces pièces ont déjà paru en français, dans des périodiques, et on les lira bientôt toutes dans un même volume, qui sera publié après *la Bombe*. Signalons seulement que deux contes sont rédigés l'un : *le Saint Homme*, d'après Tolstoï, et c'est une version plus courte et plus puissante que l'idée originale ; et l'autre : *l'Ironie du Hasard*, d'après un récit esquissé un soir par Oscar Wilde. Mais nous préférons les contes que Mr Harris tire de son propre fonds : *le Miracle des Stigmates*, *An English Saint*, *Mr Jacob's Philosophy* et *les Lunettes magiques*.

§

Le livre de Marguerite Audoux : *Marie-Claire*, a eu, dans les pays anglo-saxons, un très gros succès. Ce qu'il y avait, dans ce livre, de sentimental et de mélo-dramatique devait plaire au public de Hall Caine et de Marie Corelli, et même à celui de Mrs Humphry Ward. Aussi, vient-on d'offrir aux Anglais un livre du même genre écrit par une Allemande, Angela Langer. Sous ce titre : **Rue and Roses**, nous avons là une sorte d'autobiographie rédigée par une jeune fille appartenant à la classe la plus pauvre de quelque bourgade de l'empire austro-hongrois. Sa famille connaît toute sorte de vicissitudes et tombe dans une misère profonde. Elle se place comme domestique à Budapesth et il lui arrive de fâcheuses aventures dans les diverses maisons où elle prend service ; enfin, elle vient en Angleterre. Tout cela est conté avec une simplicité extrême, tout au moins en apparence, car rien jamais n'est précisé, et cette réserve ne manque pas de paraître excessive. D'autant plus que la pauvre fille, en même temps qu'elle subit toutes ces mésaventures, semble avoir une liaison durable avec un jeune homme d'une condition plus élevée. On nous demande de croire que les relations furent toujours d'une chasteté parfaite, malgré des avances bien dangereuses de la part de la jeune fille, mais le jeune homme professe, en même temps qu'une vertu inattaquable, un idéalisme rare. Ce qui n'empêche qu'on soit frappé du ton averti et très renseigné avec lequel l'histoire nous est contée, et qu'on s'étonne alors que cette liaison très amoureuse « n'ait jamais trouvé son dénouement terrestre ». Celle qui a écrit ce livre

n'est pas sans l'expérience de l'amour, et ses réticences n'arrivent pas à dissimuler le fait. Ce livre paraîtra d'une lecture parfois longue au public français et le côté idéalistement sentimental est fort exagéré.

§

Mr C. E. Lawrence donne à son roman, **The Arnold Lip**, ce sous-titre : *A sort of Comedy*, mais il semble que l'auteur adopte souvent, sinon toujours, le ton de la farce — et d'une farce très amusante. Cela ne se raconte pas, il faut le lire, et l'on y prendra grand plaisir, surtout si l'on connaît les mœurs bourgeoises anglaises. Disons seulement qu'il s'agit d'une famille dont les membres, en ligne directe ou collatérale, possèdent comme signe caractéristique une lèvre, dont ils sont aussi fiers que les Bourbons de leur nez. Le fils aîné est dépourvu de la fameuse lèvre et c'est lui qui provoque tous les incidents et les tragi-comédies du récit.

Memento. — Nous ne saurions analyser ici tous les romans qui paraissent de l'autre côté du Pas de Calais. Un seul homme n'y saurait suffire, surtout si l'on songe qu'il en a paru plus de trente nouveaux la semaine dernière. Parmi ceux que nous avons pu feuilleter, énumérons *The Mating of Lydia*, par Mrs Humphry Ward ; *The Weaker Vessel*, par E. F. Benson ; *The Lee Sore*, par Rose Macaulay, qui obtint le prix de 25.000 fr. au concours du *Bookman; Harry the Cockney*, par Edwin Pugh ; *Led into the Wilderness*, par William E. Bailey ; *The Children of Light*, par Florence Converse ; *The Pearl Stringer*, par Peggy Webling ; *The Little Wicket Gate*, par Algernon Petworth, etc.

La collection Tauchnitz donne *The White Hope*, par W. R. Trowbridge, un roman sur la boxe et les boxeurs, et *Darneley Place*, par Richard Bagot.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Kazazis : *Hellenismos kai néa Tourkia.* — Carapanayotis : *Dikographia tou Balkanikou zitimatos.* — Adamandios Adamandiou : *To Despotaton tis Ipirou* (Panathinaia) ; Athènes. — Christos Christovassilis : *Souliotes kai Liapides* ; G. Fexis, Athènes. — Christovassilis : *O Capetan Kaloyiros* ; G. Fexis, Athènes. — Laurent Mavilis. — Stephanos Martzokis. — Costis Palamas : *I Politeia kai i Monaxia* ; « La Hestia », Athènes. — Angelos Sikelianos : *Thesslia* ; Le Noumas), Athènes. — Spyros Melas : *Polemikes selides* ; G. Fexis, Athènes. — Hubert Pernot : *Leçon d'ouverture des cours de langue grecque moderne* ; H. Welter, Paris. — Memento.

La guerre balkanique et ses résultats presque foudroyants ont posé devant l'Hellénisme trop de problèmes vitaux, pour que l'activité intellectuelle du vaillant peuple grec n'ait pas déserté quelque peu le domaine fleuri des songes esthétiques. Il faut courir au plus pressé et, malgré les hymnes de circonstance, l'actuelle épopée ne trouvera sans doute ses aèdes qu'un peu plus tard, quand le sang sera refroidi,

quand on aura compté à la fois les morts et les trophées. Il y aura fécondation certaine, et des fleurs insoupçonnées naîtront, puisque le jeune arbre ressurgi sur le tronc séculaire va grossir. Mais, en dépit de ses forces accrues, l'Hellénisme va se trouver situé dans une position nouvelle « qu'il faut soigneusement répérer ». La réalité d'aujourd'hui est autre que l'envisageaient les aperçus d'hier, et l'ivresse même de la victoire pourrait être dangereuse. La Grèce acquiert des voisins nouveaux qu'elle n'ignorait point, certes, mais desquels elle pouvait compter vivre encore longtemps séparée, et l'Europe ne l'a pas toujours comblée de ses faveurs. La savante étude de M. Kazazis : **Hellénisme et Turquie nouvelle** et le remarquable **Exposé de la Question balkanique** de M. Carapanayotis nous renseignent assez sur les raisons essentielles de la guerre, sur le bien fondé de certaines revendications nationales ; mais qu'adviendra-t-il de cette Union balkanique dont on a tant parlé, quand les Bulgares sont à Kavalla et s'installent aux portes de Constantinople ? Déjà percent de sourdes inquiétudes, et ces inquiétudes sont justifiées. Le tableau que nous fait M. Georges Sotiriadis, professeur à l'Université d'Athènes, dépeignant *Kavalla depuis l'occupation Bulgare*, prend ainsi l'accent d'une revendication. De son côté, M. Pierre Axiotidas nous montre la réalité vivante et séculaire de l'*Hellénisme en Thrace*, cette Thrace qui devient bulgare ! Il nous parle aussi du *Mont Athos*, qui fut sous la domination turque une véritable république ecclésiastique, et dont le sort reste incertain. Mais c'est peu, quand l'Italie manœuvre sournoisement pour conserver Rhodes et les Iles qu'elle détient en gage, quand elle s'efforce d'agrandir, aux dépens de l'Epire, l'Albanie méridionale qu'elle convoite. Or, la nouvelle idée grecque est née en Epire, longtemps même avant la glorieuse époque des Klephtes et des Armatoles ! s'écrie M. Adamandios Adamandiou, professeur à l'Université d'Athènes, dans une remarquable étude historique sur **Le Despotat d'Epire**. Et l'éminent professeur, à l'appui de sa thèse, nous fait voir par quelles acceptions successives est passé le mot *Hellène* que Byzance réprouva comme suspect et ne voulut appliquer qu'aux infidèles. Byzance n'était, en effet, qu'une greffe romaine sur tronc grec, une greffe que submergea vite la sève mère, mais son chef se drapait dans une pourpre romaine et s'intitulait Empereur des Romains. Lorsque naquit l'Empire latin, l'Epire seule échappa à l'irruption franque. La résistance à l'envahisseur s'y organisa et le nom d'Hellène se trouve réhabilité. La Grèce prenait conscience.

Le despotat d'Epire ou d'Hellade prépara la reconquête de Constantinople, et le feu sacré du sentiment national, rallumé aux montagnes du Pinde, ne devait jamais plus s'éteindre. Yannina devint le

centre de l'immortel esprit armatolique et, à travers les invasions successives, demeura le foyer du plus pur hellénisme. Ali-Pacha de Tebelen y tint sa cour, qui était essentiellement grecque, encore que le tyran persécutât les Grecs. Jean Vilaras, poète et grammairien, y vécut, qui fut un précurseur génial en matière de langue et qui combattit le scolasticisme. Sur le rôle et *l'influence de l'Hellénisme à Yannina au temps d'Ali Pacha*, M. J. Paris, de l'Ecole française d'Athènes, vient d'écrire une savante étude, qui éclaire d'un jour vif cette époque obscure et montre comment Albanais et Grecs parvenaient à s'accorder, malgré les différences de race, dans la capitale épirote.

Christos Christovassilis, au contraire, avec son talent de conteur alerte et pittoresque, a remis en scène les divers épisodes qui signalent la lutte héroïque des Souliotes contre les Albanais d'Ali-Pacha. L'editeur Fexis a placé dans sa Bibliothèque patriotique ces divers récits entremêlés de ballades klephtiques et qui s'intitulent: **Liapes et Souliotes**, *Katsandonis*, **Le capitaine Caloyer**. Ce dernier célèbre l'héroïsme du moine Samuel, qui se fit sauter avec sa forteresse de Kounghi, après que Souli et Kiafa avaient déjà capitulé. Christos Christovassilis, qui est d'origine souliote, conte avec chaleur et lyrisme, comme un berger des montagnes qui sait la vérité des faits parce que les lieux familiers les lui enseignent et qui lit le passé dans les yeux du présent. Il a également écrit une tragédie en vers klephtiques: *Pour l'honneur*, qui se rattache au même cycle. Les Grecs à Bizani viennent de prendre leur revanche, et l'on s'explique mal que l'Italie, ressuscitée d'hier, veuille empêcher des Grecs de s'unir à la Grèce, au nom de je ne sais quelle politique réaliste mise à la mode par Bismarck et qui ne veut plus connaître que des appétits.

Les peuples ne seraient-ils donc idéalistes que tant qu'ils se sentent faibles ?

Certes, la guerre balkanique aura fait rentrer dans le giron de la Grèce libre la part la plus importante de l'Hellénisme irrédimé ; mais, à la différence des Serbes et des Bulgares, il n'aura pas obtenu justice complète et il aura plus d'ennemis qu'auparavant.

Aussi certains Hellènes se demandent-ils si l'alliance balkanique ne fut pas une faute. Pour notre part, nous ne le croyons pas. Les événements ont prouvé que l'instant était favorable à l'action et que la guerre était la conséquence fatale d'un état de choses de plus en plus instable. Dans une alliance loyale avec les Grecs, les Turcs auraient pu trouver leur salut ; ils n'ont pas su le vouloir. Les Turcs n'ont été puissants que tant qu'ils ont su faire sa part à l'Hellénisme, tout en le faisant servir aux destins de la Turquie. Ils se sont appuyés sur

les Albanais, qui les ont trahis et qui, au surplus, ne semblent pas avoir les qualités nécessaires.

L'Hellénisme renferme une idée de suprématie intellectuelle : c'est ce qui le fait durer et grandir ; mais il y a presque un danger pour lui dans cette idée même, car il est des revendications qu'il ne saurait abandonner, dussent-elles être formulées platoniquement durant des siècles.

Soyons sûrs qu'il n'abandonnera rien de ce qu'il croit lui appartenir, quelles que soient les bases du nouveau traité de paix et de partage. Il a cette folie sublime de ne jamais désespérer de lui-même. De là les dévouements qu'il suscite et les discussions passionnées qu'il entretient.

Les poètes grecs ne donnent pas que leurs chants à la cause nationale ; ils sacrifient aussi leur vie, et la guerre leur fut cruelle. Sur la liste des morts glorieux leurs noms s'inscrivent : Kostas Gounaris, le doux chantre de *Berceuses* (1904), Christos Makris, qui écrivait sous le pseudonyme de Perastikos, Georges Skipis, vulgariste fervent, le propre frère du poète à qui l'on doit *le Tour des Heures*, Fifikos Matsos, enfin **Laurent Mavilis**, de Corfou, noble figure qui voulut conformer ses actes à ses paroles et qui mourut en héros au combat de Driskos en Epire. A cinquante-deux ans, il s'était fait volontaire dans le corps des Garibaldiens. La joue percée d'une balle, les dents fracassées, il fut emporté dans une petite chapelle transformée en hôpital. Mais il voulut retourner voir si ses camarades s'étaient enfin emparés de la position. Une deuxième balle l'atteignit à la gorge, mortelle celle-là. Il eut à peine le temps de dire : « Je n'avais pas ambitionné la gloire de mourir pour mon pays ! » Puis il demanda un crayon et du papier ; mais il ne put écrire et rendit l'âme. Mavilis était un caractère. Il ne séparait pas la morale de l'esthétique ni l'action du rêve. Admirateur de Markoras, disciple de Polylas, il était foncièrement heptanésien de tendances et s'était affirmé partisan de la liberté linguistique. Il continuait ainsi la tradition de ses grands compatriotes ioniens ; mais il était essentiellement personnel dans son art et, comme Polylas, le savant éditeur de Solomos, comme Kalosgouros, ce fut un lettré dans la pleine acception du mot. Il laisse une quarantaine de sonnets d'une inspiration délicatement idéaliste et d'une forme très pure, une traduction du *Saül* de R. Browning et du *Prométhée* de Shelley, avec diverses ébauches, qui formeront la matière d'un prochain volume édité par les soins de M. Theotokis, aux frais de Corfou.

Avec **Stephanos Martzokis**, dont la mort coïncida presque avec la prise de Yannina, disparaît une autre grande figure ionienne. L'auteur des *Vers Barbares* et du *Chant Universel*, le pessimiste léopardien des *Sonnets* n'avait plus guère de disciples directs parmi

les représentants de la génération nouvelle ; mais il était respecté comme une noble figure martyrisée par le destin et comme chef d'une école glorieuse. Il semble que ses admirations italiennes lui aient fait tort. Nul pourtant ne fut plus sincère et il n'est pas un de ses poèmes qui ne soit un fragment de sa vie ; mais il croyait à la vertu de la souffrance et s'immolait avec une sorte de volupté triste sur l'autel de l'art. Il puisait ainsi dans la douleur une conviction qui lui faisait négliger le souci de la beauté pure. Sa poésie est humaine, mais monocorde, et l'accent ne s'en est pas renouvelé ; mais il a écrit des pièces d'un grand souffle auxquelles on n'a peut-être pas assez rendu justice. C'est que la géniale virtuosité d'un Palamas entraînait à sa suite les plus vaillantes initiatives. Images et rythmes en création perpétuelle, inlassable curiosité, passionnantes recherches jusqu'aux extrêmes confins du domaine poétique, culte de la vie, tout cela fait chatoyer lumineusement l'art de Palamas, dont on peut bien chicaner les audaces, mais dont il faut subir l'ascendant. Dans les six livres de son nouveau recueil **la Ville et la Solitude**, il réunit des poèmes anciens et nouveaux, d'inspiration très diverse. Il y a là des chants de joie, de deuil et de triomphe, des élégies mortuaires et des dédicaces, des épithalames, des péans et des ballades, tout un orchestre de voix et de musiques. L'orchestre de Palamas, et le poète est là tout entier, mieux qu'en aucun autre de ses livres.

Je ne sais pourquoi ce beau recueil me fait songer aux *Olivades* de Frédéric Mistral. C'est la même grâce nuancée, la même vigueur souple. Palamas est l'un des grands poètes de l'Europe contemporaine.

Angelos Sikelianos, le jeune auteur du *Voyant*, qui nous vient du pays de Valaoritis, de Leucade, ce fragment d'Epire écroulé dans la mer, s'est affirmé de bonne heure comme un prêtre de l'ivresse dionysiaque. En lui, semblent devoir s'unifier pour la première fois le songe ionien, la force épirote et l'intellectualisme esthétique de la tradition grecque, rénové par les modernes écoles.

Trois pièces parues au *Noumas:* **Thessalie**, *Souvenir funèbre*, *Consolatrice*, nous montrent en lui un fier poète riche de souffle et d'images. Inspiré par les événements actuels, il se dégage des formes convenues et semble vouloir rappeler les dieux sur la terre.

Naturellement, parmi les productions littéraires suscitées par la guerre, les moins intéressantes ne sont pas celles qui racontent des impressions vécues. Mille anecdotes circulent déjà, et voici que Matsoukas, le moderne Tyrtée, recueille des notes qui nous peignent les combattants avec ce raccourci pénétrant des pièces de l'Anthologie ; Spandonis donne des *Esquisses* qui sont autant de fins tableaux (*Panathinaia*). De son côté, le jeune dramaturge Spyros Melas publie chez Fexis ses **Pages de guerre**.

M. Hubert Pernot, l'éminent folk-loriste et grammairien, vient d'être chargé par le Gouvernement hellénique d'un Cours de langue et de littérature grecques modernes à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Nous avons sous les yeux sa **Leçon d'ouverture**. Il s'y attache à délimiter son champ d'études. Géographiquement celui-ci embrasse tout le domaine de la langue néo-hellénique, dont les dialectes sont parlés en Cappadoce, à Trébizonde, à Chypre, en Thrace, en Epire, dans l'Italie du Sud.

Dans le temps, le savant linguiste se propose de remonter jusqu'aux Evangiles. Aucune forme de la langue ne sera exclue, et les diverses manifestations de la pensée néo-hellénique seront tour à tour étudiées à travers quatre grandes périodes successives : Origines, Ecole crétoise, Ecole ionienne. Ecole athénienne.

L'enseignement de M. Pernot ne peut que rendre d'éminents services à la cause grecque.

MEMENTO. — La librairie Fexis continue de publier les œuvres de Pappadiamandis. Après *la Tueuse*, voici deux volumes de contes : *Contes de Noël* et *Contes de Pâques*. L'*Almanach Skokos* continue glorieusement d'offrir le tableau presque complet du mouvement littéraire néo-grec.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS

VARIÉTÉS

A propos de Walt Whitman. — La relation des obsèques de Walt Whitman que M. Guillaume Apollinaire, sur la foi d'une conversation, a publiée dans le *Mercure* du 1er avril a été attaquée avec une violence imméritée par M. Stuart Merrill (no du 16 avril) et M. de Casseres (no du 1er juin). L'indignation de ces deux messieurs s'explique par l'étrange culte religieux voué de son vivant au poète américain par ses admirateurs, et qui, depuis sa mort, ne fut pas sans trouver d'adeptes en Europe. Whitman est vénéré de ses fidèles comme un nouveau Rédempteur, comme le successeur de Jésus. Le passage suivant en est un exemple, qui est pris dans la description que M. Bazalgette a faite des obsèques (*Walt Whitman*, p. 509) : « Bucke, à travers son deuil, éprouvait le sentiment d'une apothéose. Il semblait à certains que leur exaltation eût été du même genre si, nés dix-neuf siècles plus tôt, ils avaient assisté, comme disciples, à la mise au tombeau du prophète de Galilée. » Cette divinisation d'un poète qui lui-même se considérait comme l'Annonciateur d'une religion nouvelle est un produit du caractère américain ; car l'Amérique est demeurée le terrain le plus fertile pour toutes les exaltations superstitieuses du sentiment religieux. Cette exaltation, nous la retrouvons en partie pour l'homosexualité de Walt Whitman. Nombre de peuples primitifs tiennent les homo-

sexuels, dont la nature leur apparaît mystérieuse, pour des êtres surnaturels, et il est à supposer que cette superstition mystique ne s'est pas encore éteinte dans l'âme populaire américaine.

Quant aux obsèques, c'est à tort que, pour réfuter la relation de M. Apollinaire, M. Merrill en appelle au témoignage de M. Bazalgette. Car ce dernier écrit (pp. 5o5 sq.) : « Nulle tristesse ne flottait dans l'air ni sur les visages. Le long des trottoirs, des marchands ambulants avaient dressé leurs tréteaux ou posé leurs éventaires, offrant des fruits et des friandises : les funérailles... prenaient des *allures de kermesse*... et c'était la multitude qui venait solenniser, de sa joie et de son mouvement, les obsèques de l'amoureux des trottoirs populeux... Nulle démonstration de douleur, nulle marche funèbre n'accompagnaient ces préparatifs, qui évoquaient plutôt ceux d'une fête. » Si l'on songe que M. Bazalgette tend à adoucir les traits de son héros, à les idéaliser, à le transfigurer poétiquement, il faut conclure des lignes qui précèdent que, abstraction faite des quelques erreurs de mémoire du témoin oculaire, la description de M. Apollinaire est exacte *dans son ensemble*. Et l'on en sera plus certain encore si l'on veut bien se rappeler la façon bruyante dont les foules américaines ont accoutumé de célébrer leurs fêtes. Il est d'autant moins admissible que cette multitude, dont l'humeur était à la joie, se soit montrée calme des heures durant, qu'au dire de M. Bazalgette elle était « trop éloignée pour entendre ». Si les journaux n'ont pas été choqués de cette turbulence, la raison en est que de telles choses étaient quotidiennes. Ce qui toutefois est certain, c'est que les traditions animistes de leurs ancêtres européens se perpétuent dans ces foules. Chez les anciens Saxons, en Lithuanie et en Pologne, les repas de funérailles et les beuveries avaient lieu, jusqu'à des temps assez rapprochés, sur les tombes, et M. Bazalgette a inconsciemment touché juste en parlant « d'allures de kermesse », car la kermesse est en effet une survivance des banquets qu'on tenait jadis dans les cimetières pour l'âme des défunts. Aujourd'hui encore, dans quelques contrées allemandes, on croit honorer les morts en se montrant gai aux repas funéraires et en y absorbant force mets et boissons.

Certes, il se trouve dans la relation incriminée quelques détails non conformes à la vérité. C'est ainsi qu'il est dit que les anciennes maîtresses de Whitman auraient assisté à l'inhumation. Or, Whitman n'eut point de maîtresse, et, d'après le témoignage de son frère, de ses disciples et de ses amis, le goût de la femme lui manquait totalement. Et où la femme fait défaut, il ne saurait y avoir d'enfants. C'est Whitman lui-même qui a imaginé la fable de ses six enfants, croyant de la sorte réduire à néant l'accusation d'homosexualité. Il n'y a pas réussi.

Mais lorsque M. Apollinaire écrit que les pédérastes sont accourus

en foule, il dit une chose entièrement digne de créance. M. Merrill accorde lui-même que « tous nos homoncules excités de Berlin, de Londres et de Paris l'ont revendiqué comme un des leurs ». Il est hors de doute que les homosexuels de Camden, de Philadelphie et de New-York ont fait de même, et nombre d'entre eux ont dû être présents à ses funérailles.

Plus loin, le témoin de M. Apollinaire raconte que le plus entouré était un jeune homme de 20 à 22 ans, réputé pour sa beauté, Peter Connelly, le conducteur de tram que Whitman avait aimé à Washington. M. Merrill a raison lorsqu'il dit que le jeune ami irlandais était bien trop âgé lors de la mort de Whitman : il pouvait avoir à cette époque près de 45 ans. Mais cet ami de Washington ne s'appelait pas Connelly, comme le croit M. Merrill, mais Doyle. Il n'est donc nullement impossible qu'il y ait là confusion de personnes, et qu'en même temps que Doyle, lui plus âgé, il y ait eu un jeune homme du nom de Connelly. Car Whitman a aimé *un grand nombre* de jeunes hommes.

En ce qui concerne le goût de Whitman pour la philopédie, c'est un fait sur la véracité duquel s'indignent énergiquement MM. Merrill et de Casseres, mais sur quoi le témoin de M. Apollinaire a dit l'*absolue vérité*, et M. Merrill est dans l'erreur lorsqu'il écrit : « M. Léon Bazalgette a recueilli, examiné et réfuté toutes les accusations portées contre son héros. » La vérité est que M. Bazalgette n'a même pas essayé de réfuter. Il dit (*W. W.*, p. 276) : « De nouvelles discussions sur ce chapitre nous semblent absolument superflues. » Cependant M. Bazalgette croit que l'opinion exprimée par moi dans mon travail *Walt Whitman, ein Charakterbild* (*Jahrbuch fuer sexuelle Zwickerstufen*, vol. VII, 1905) sur l'homosexualité de Whitman a été réfutée *d'autre part*. A son sens, Johannes Schlaf a « répliqué définitivement » à mes assertions. Sur ce chapitre, M. Bazalgette a été mal informé, qui ignore (ainsi que, s'appuyant sur une communication directe, Walter Schœne l'a prouvé dans son essai : *Walt Whitman und seine Phallus-Poesie*) ce qui a été écrit en allemand sur Whitman.

Lors de la publication du volume de M. Bazalgette, mes preuves s'étaient augmentées de deux importants ouvrages : *Der Yankee Heiland, Ein Beitrag zur modernen Religionsgeschichte*, 1906, et *Whitman-Mysterien, Ein Abrechnung mit Johannes Schlaf*, 1907. Le libelle que Schlaf a lancé contre moi, et dans lequel il répond aux arguments par des invectives, fut l'attentat d'un exalté dont le cas a été, il y a longtemps, publiquement défini par Arno Holz dans *Johannes Schlaf, Ein notgedrungenes Kapitel*. Dans mon troisième ouvrage, j'ai démontré irréfutablement, de l'avis des plus érudits sur la question, son ignorance et son incompréhension

complètes tant de la vie que de l'œuvre de Whitman, et j'ai poussé *ad absurdum* son essai de réfuter le reproche d'homosexualité fait à Whitman. Aussi Schlaf n'a-t-il pas osé, après ma réplique, renouveler ses attaques contre moi. Bien plus, il a opéré une retraite masquée, en déclarant l'an dernier, dans la *Lese*, n'avoir jamais eu l'ambition de passer pour un érudit, ni même pour un philologue en matière whitmanienne : il avouait par cela même s'être mêlé à une discussion où il n'avait que faire.

Schlaf n'en accole pas moins dans son pamphlet, au nom de Peter Doyle, qui fut si longtemps le bien-aimé de Whitman, l'épithète de pédéraste. Aussi bien eût-il dû se rappeler le proverbe : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Dans une lettre qu'il m'adressa après l'apparition de mon *Abrechnung*, il accorde que, selon l'expression dont je m'étais servi dans mon premier travail, Whitman fut un « noble uraniste ».

Le Dr O. E. Lessing, Professeur à l'Université de l'Illinois (Urbana, E.-U.), un ardent champion du point de vue que je défends, a essayé de convaincre M. Bazalgette, après la publication du livre de ce dernier, mais ce fut peine perdue. La réponse de M. Bazalgette, que je possède, se termine par ces mots : « Whitman eludes all criticism », de même qu'il écrivait dans son volume : « Dans son œuvre, comme dans sa vie, s'offrent des choses étranges et nouvelles, qui demeureront longtemps inexpliquées. » C'est là, comme on le voit, une profession de foi, mais non une réfutation. Et en fait, dans le cas Whitman, deux partis se trouvent en présence : celui de la *foi* et celui de la *science*. MM. Merrill et de Casseres représentent le premier, moi le second. Mais lorsque la foi et la science entrent en conflit, la première attaquée par l'autre est toujours la science, pour finalement triompher. Et, victorieuse, elle le sera aussi dans cette affaire Whitman ; c'est même chose faite. « Le différend au sujet de Whitman tourne, pour le moins en Allemagne, à l'avantage de l'opinion critique représentée par Ed. Bertz », écrit Walter Schœne (*op. cit.*, p. 193).

Il y a plus de trente ans que je me suis familiarisé avec les œuvres de Whitman et je me suis trouvé même en relations épistolaires avec lui. Je fus tout d'abord son admirateur enthousiaste : je ne soupçonnais nullement alors son homosexualité. Du jour où elle m'apparut, je me mis à étudier la question, — et cela dura plus de dix ans — et tins à posséder une connaissance entière de la littérature biographique et critique sur ce sujet avant d'en écrire un mot. Enfin je rompis mon silence, étant arrivé à la conviction que le point de vue de la sensibilité homosexuelle de Whitman offrait la clef unique et certaine pour la compréhension de sa personnalité, de son œuvre et de son évangile. Qui nie cette homosexualité ne le peut comprendre

que fragmentairement et se doit contenter de la résignation de M. Bazalgette. Mais, au regard de la science, que n'effarouche aucune conséquence, les étrangetés de Whitman *ne sont plus* inexpliquées.

C'est pourquoi les premières autorités scientifiques et critiques ont apprécié et confirmé mes résultats. Le savant distingué P. Naecke (je le cite parce que c'est lui qui a le mieux exprimé l'opinion générale des psychiatres) écrivait à propos de mon premier travail, *Charakterbild :* « Bertz nous donne une étude sur l'étrange poète et vrai Yankee Walt Whitman, et *prouve qu'il fut un uraniste.* » (*Allgemeine Zeitschrift fuer Psychiatrie*). Egalement, dans les très réputés *Jahresberichte fuer neuere deutsche Literaturgeschichte*, dirigés par le célèbre Erich Schmidt, mort tout récemment, la critique littéraire des « Akademiker » déclare que mon essai apporte « indubitablement la preuve de l'homosexualité de Whitman ». Il y est également dit qu'il faut considérer mon travail comme « parfaitement autorisé », opposé aux descriptions « parfois ridiculement fausses » des canonisateurs enthousiastes. Le Dr Lessing écrit, dans le *Journal of English and Germanic Philology*, sur celui de mes ouvrages que j'estime le plus important : « At the same time Dr Bertz published another volume on Whitman, *Der Yankee Heiland,* in which he proved himself definitely the superior of all Whitman student on the continent. » Et, sur l'ensemble de mes trois travaux, Walter Schœne dit : « Les volumes de Bertz resteront, pour la littérature allemande, la base de tout travail sur Walt Whitman. » La science anglaise s'est, elle aussi, placée de mon côté, comme le prouve le livre paru cette année du Dr W. L. Rivers, *Walt Whitman's Anomaly*. Sur certains points, Rivers aboutit à des conclusions plus extrêmes que les miennes. C'est ainsi qu'il écrit du poète, que tant d'ignorants tiennent pour l'exemple le plus parfait de la virilité : « In almost everything except outward form he was a woman. » Il termine son livre par cette phrase : « Put my case to Bertz, and it must be admitted that Walt Whitman was homosexual. The conclusion is as sound as an anvil. »

Ce n'est pas uniquement le cycle *Calamus* qui amène à conclure, comme le croit M. Merrill, à l'homosexualité de Whitman ; beaucoup d'autres poèmes encore, ses œuvres en prose, sa vie privée et les confidences de ceux qui l'ont connu nous en fournissent les preuves. Il est naturellement impossible d'en exposer ici le dossier : qui le veut étudier n'a qu'à se reporter à mes trois ouvrages, à l'essai précité de Schœne et au livre de Rivers. Toutefois, je parlerai d'une poésie qui suffirait, si nous ne possédions rien d'autre sur lui, à démontrer la sensibilité homosexuelle de Whitman. C'est celle intitulée *Hours continuing long, sore and heavy-hearted*, publiée pour la première et unique fois dans l'édition de 1860, Whitman l'ayant

enlevée des éditions suivantes parce que, obéissant désormais à une politique de dissimulation, il trouvait qu'elle parlait une langue trop révélatrice. Dans cette poésie, en des heures d'insomnie, de découragement et de trouble du cœur, il se plaint de quelqu'un qui de lui s'est détourné et sans lequel il ne peut vivre. On y voit exprimée *sa perception nette d'être différent des autres hommes, de sentir anormalement*, et il éprouve une honte à être ainsi, bien qu'il n'y puisse rien car sa nature est telle.

Sullen and suffering hours ! (I am ashamed — but it is useless. — I am what I am :)
Hours of my torment — I wonder if other men ever have the like, out of the like feelings?
Is there even one other like me — distracted — his friend, his lover lost to him ?
Is he too as I am now ? Does he stil rise in the morning, dejected, thinking who is lost to him ? and at night, awaking, think who is lost ?
Does he too harbor his friendship silent and endless ? harbor his anguish and his passion ?

Nul artifice d'interprétation ne pourra travestir le caractère véritablement homosexuel de ce désespoir passionné.

Mais M. Merrill se trompe en croyant que la détermination de l'homosexualité équivaut à une accusation. L'homosexualité est une disposition malheureuse de l'individu, ce n'est pas un crime. Et M. de Casseres se trompe plus encore en pensant que prouver l'homosexualité d'un poète, aussi grand soit-il, c'est « lancer de la boue » à son effigie. Devant les résultats obtenus par la recherche scientifique, de pareils préjugés ne tiennent pas debout.

On peut certes discuter jusqu'où va le droit de soulever le voile qui cache les secrets sexuels d'une existence. A mon sens, la sexualité d'une personne privée est sa propriété et il n'est permis à quiconque d'en prendre souci, aussi longtemps que le droit du prochain ne s'en trouve blessé. Mais la question est tout autre lorsqu'il s'agit de Whitman, et je l'ai exprimé de la façon suivante dans mon *Charakterbild :* « Si le droit est indiscutable qu'a la critique scientifique de regarder à la loupe la vie sexuelle d'un individu célèbre, c'est lorsque cet individu déclare normale sa sensibilité anormale et en tire un évangile, voire une religion. C'est le cas avec Walt Whitman. Alors l'intérêt public exige qu'on recherche jusqu'à quel degré ses prétentions sont normales et saines ou anormales et pathologiques, parce qu'il y a péril en la demeure quand l'idée malsaine vient à être proclamée saine et rédemptrice. »

En tout cas la connaissance de l'homosexualité de Walt Whitman n'est pas une fantaisie imaginée par quelques psychopathes, mais

c'est un bien inamissible de la science internationale, et la France, qui a toujours aimé la Vérité, ne voudra ni ne pourra s'en désintéresser.

ÉDOUARD BERTZ.

LA CURIOSITÉ

Vente Steengracht : tableaux anciens, tableaux modernes, objets d'art. — Vente Eugène Fischhof : tableaux anciens, miniatures. — Vente Marczell de Nemes : tableaux anciens, œuvres importantes du Greco, tableaux modernes, œuvres impressionnistes.

Ce sont des collections étrangères qui, cette année, ont donné lieu, à Paris, aux ventes sensationnelles.

La **vente Steengracht** attira pendant plusieurs jours à la Galerie Georges Petit une vraie foule d'amateurs, de marchands et de curieux. On comptait naturellement beaucoup de Hollandais, pas mal de Belges, un grand nombre d'Allemands et d'Anglais. On entendait parler toutes les langues, et en particulier les langues du nord. Pendant les journées d'exposition, les 7 et 8 juin, le public ne cessa d'emplir la galerie de la rue de Sèze et, le 9 juin, jour de la vente, le flot des curieux débordait jusque dans l'escalier.

A vrai dire, cette collection Steengracht, tout à coup transportée à Paris, ne se présentait pas dans une atmosphère aussi propice que celle qui la mettait en valeur en Hollande. Les résultats de la vente dépassèrent cependant les estimations les plus optimistes. Les experts, MM. Jules Féral et Frederik Muller, et les commissaires-priseurs, MM. Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, escomptaient une recette de 3 millions et demi pour les tableaux anciens. Elle s'éleva, à leur agréable surprise, à 4 millions 225.900 francs. Les enchères en effet furent chaudes autour des principales œuvres. *La Bethsabée*, de Rembrandt, suscita de vives convoitises. C'est à coup sûr un solide et vigoureux morceau de peinture. Malheureusement, le tableau a un peu souffert du temps. Certaines parties ont noirci, brouillant des détails qui seraient précieux. Cette œuvre n'en fut pas moins adjugée un million à MM. Duveen, de Londres, en concurrence avec MM. Trotti, Tedesco, Muller et Wildenstein.

L'Enfant malade, par Gabriel Metzu, a conservé au contraire toute la vivacité et la fraîcheur des couleurs. C'est, à tous les points de vue, un morceau impressionnant. M. Kleinberger l'acquit pour 312.000 francs.

Le tableau de Gérard Ter Borch, *Soins maternels*, représente la scène intime et familiale d'une jeune Hollandaise peignant sa petite fille. C'est amusant et c'est soigneusement peint. MM. Féral et Muller achetèrent ce tableau 305.000 francs pour l'Association Rembrandt. Ils l'avaient estimé 150.000 francs.

Tout le monde avait remarqué avec juste raison une œuvre de Jan Steen, *la Joyeuse compagnie*, ou *la Famille du peintre*. Les personnages en effet sont admirables de vie, de caractère et d'expression. L'un boit, l'autre fume, d'autres causent. On conçoit que ces scènes plaisent aux amateurs. MM. Féral et Muller poussèrent *la Joyeuse compagnie*, pour l'Association Rembrandt, jusqu'à 370.000 francs.

Une œuvre dans la même note, *la Tabagie*, par Adrien Brouwer, fut adjugée 426.500 francs à M. Kleinberger.

Un paysage d'Hobbema, un peu sec, mais si minutieux et si bien équilibré, revint à M. Fred. Muller pour 256.000 francs.

Les tableaux modernes de la collection Steengracht et les objets d'art qui la complétaient n'offraient pas grand intérêt. Je ne m'y arrête pas.

La Collection Eugène Fischhof, sans avoir l'importance de la collection Steengracht, comprenait quelques belles pièces. Elle fut également dispersée à la Galerie Georges Petit par les soins de MM. Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, avec M. Jules Féral comme expert. Son total s'éleva à 1.600.800 francs.

Mes préférences seraient allées au *Portrait de Mrs Keith Jopp d'Aberdeen*, par Hoppner. Quelle jolie figure que celle de cette jeune femme, une figure de santé, de fraîcheur et de force ! M. Paul André l'acheta 61.000 francs.

Les figures des *Deux Sœurs* peintes par Lawrence sont belles et charmantes aussi, mais combien les bras sont défectueux, placés trop en évidence et mal modelés ! Ce tableau, estimé 100.000 francs, fut adjugé 79.000 francs à M. Paul Roux.

Le portrait de Miss Emily de Visme, plus tard Lady Murray, par John Russell, revint à M. de Canson-Jamarin pour 80.000 francs. Miss Emily est représentée jouant de la harpe. Elle est jeune et charmante, mais l'artiste lui a donné de fâcheuses pattes de crapaud. Peu de peintres, décidément, savent dessiner les mains, les peintres anglais en particulier.

Un pastel d'enfant du même John Russell, *Portrait de Philips Serle*, ne dépassa pas 10.050 francs.

L'école française du XVIIIe siècle était, comme il convient, largement représentée dans la collection Fischhof.

L'Enfant chéri, de Marguerite Gérard, se distinguait par un fini remarquable et des couleurs caressantes où le vert, le crème, le jaune, le ton acajou, se fondaient en une harmonie blonde et ambrée. M. Audrain fut bien inspiré d'offrir 19.000 francs de cette œuvre.

Non moins bien inspiré fut M. Giraudet d'acquérir pour 32.000 fr. *la Danse champêtre*, de Lancret.

J'ai peu aimé *Marie-Antoinette et ses enfants dans le parc de Versailles*, par Nicolaas Muys. C'est fade et mièvre.

Un portrait de jeune femme, par Nattier, resta à M. Féral pour 97.000 francs sur estimation de 100.000 francs, chiffre que fit cette toile à la vente Jacques Doucet, l'année dernière.

Quatre petites toiles d'Hubert Robert attiraient l'attention, notamment *Ruines et figures* et *Un temple romain*. Quelle science de la perspective, quel goût dans la composition et quelle finesse dans la touche du pinceau ! M. Paul Roux paya ces deux œuvres 41.000 francs.

En 1911, dans la vente Maurice Kann, *le Départ pour la chasse*, d'Albert Cuyp, avait atteint 160.000 francs. M. Kleinberger l'a obtenu pour 145.000 francs à la vente Fischhof. De même *la Noce*, de Jan Steen, s'est arrêtée à 60.500 francs, alors que M. Fischhof l'avait poussée à 76.000 francs à la vente Maurice Kann.

Une *Sainte famille*, de Tiepolo, où dominaient des roses délicats, monta à 27.000 francs et fut adjugée à M. Szettiner pour M. Wladimir de Gunsbourg.

La collection Fischhof comprenait encore trois miniatures de choix: l'une de Cosway, *Portrait de la duchesse de Kent*, mère de la feue reine Victoria, vendue 12.000 francs à M. Gradt, qui acquit encore pour 7.500 francs la miniature de *Mrs Sedgwick* par Engleheart. M. René Boivin donna 4.500 francs du *Portrait de la comtesse de Jersey*, par Shelley.

Enfin, nous voici à la dernière grande vente de la saison, à la **vente Marczell de Nemes**. C'est d'ailleurs la plus importantes de toutes et la plus intéressante. On peut dire qu'aucune œuvre n'était indifférente; mais il est impossible de s'attarder à toutes.

M. Marczell de Nemes avait réuni une série d'œuvres du Greco vraiment impressionnante. On en comptait douze. M. Maurice Barrès, qui a beaucoup collaboré à la réputation du Greco, a dû éprouver une grande joie devant un pareil ensemble. J'ose dire que je ne les aime pas tous. *Le Christ bafoué par les soldats* présente un aspect fumeux qui va jusqu'à la laideur. Les personnages de *Jésus au mont des Oliviers* semblent trop étriqués et trop grêles. Mais *la Sainte Famille avec la corbeille de fruits* est une œuvre forte et délicate. Sur un fond de ciel tourmenté et orageux comme une mauvaise conscience se détachent les personnages, tous charmants d'expression, vêtus de manière raffinée avec des gestes élégants et précieux. Evidemment il y a dans cette œuvre peu de sentiment religieux. Et même elle attire parce qu'elle est mondaine, très particulière de composition, de facture et de couleur. Elle paraît peinte de nos jours par quelque impressionniste qui saurait dessiner et qui aurait du goût. Estimée 150.000 francs, M. Bousquet l'acquit pour 173.000 francs.

Gérard David est l'opposé du Greco. Il est calme, recueilli, imbu

d'une piété sereine. Quel contraste entre la *Vierge allaitant l'enfant Jésus*, que M. Ducrey paya 120.000 francs, et la *Sainte Famille* du Greco !

La fresque de Botticelli, qui figurait dans la collection Marzcell de Nemes, avait été malheureusement en grande partie restaurée.

M. Biermann, conservateur du musée de Dusseldorf, paya 290.000 fr. *Portrait d'homme*, par Frans Hals.

Le *Portrait du père de Rembrandt*, par Rembrandt, revint à M. Seymour de Ricci pour 516.000 francs. C'est une belle œuvre au point de vue pictural, et sans doute fort ressemblante au modèle. Ce modèle précisément possédait un cou fluet et une figure renfrognée qui, à mon sens, nuisent à l'œuvre.

Une toile amusante de Goya, *Las Gigantillas*, devait passer en vente et faisait déjà la convoitise de nombreux amateurs, mais le gouvernement espagnol a fait opposition aux enchères. Cette toile aurait été volée en 1869 au musée de Madrid.

M. Marczell de Nemes n'avait pas borné ses goûts d'art aux seuls anciens. La collection s'enrichissait d'œuvres impressionnistes importantes qui formaient un contraste saisissant avec les œuvres anciennes. Au fond, celles-là souffraient de celles-ci. Mais on sait que l'impressionnisme compte des partisans passionnés et, en particulier, à l'étranger. Or beaucoup d'étrangers assistaient à la vente : d'où des enchères mouvementées.

M. Hessel donna 48.000 fr. d'une *Nature morte*, de Cézanne ; M. Biermann 40.000 fr. d'une autre nature morte, *le Buffet* ; M. Riber 56.000 fr. du *Garçon au gilet rouge*. M. Bernheim jeune acquit *le Bain* pour 44.000 francs.

Un Courbet, *le Réveil*, alla à 83.000 fr. ; un Degas, *les Ballerines*, pastel, à 28.000 fr. M. Bremmer poussa jusqu'à 30.000 fr., sur demande de 20.000, une *Nature morte*, de Vincent Van Gogh.

Le *Portrait de Georges Clemenceau*, par Manet, prisé 8.000 fr. resta à M. Durand-Ruel pour 5.000 francs.

Le total de cette vente mémorable monta à 5.344.600 fr. Et maintenant je crois bien que les amateurs pourront prendre la clé des champs.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Gabriel Rouchés : *Inventaire des Lettres et papiers manuscrits de Gasoàre, Carlo et Ludovico Vigarini* ; Champion. 5 »

Folklore

Adolphe Biedermann : *Pierre de Provence et la Belle Maguelonne* ; Champion. 5 »

M. Caröef : *Contes et légendes de Bretagne*. Préface de Paul Berret ; Messein. 3 50

Histoire

Balzac : *Napoléon par Balzac*. Récits et Episodes du premier empire tirés de *la Comédie Humaine*, choisis, annotés et publiés par Hector Fleischmann ; Librairie universelle. 3 50
Victor Bérard : *La Mort de Stamboul* ; Colin. 4 »
Etienne Dejean : *La Duchesse de Berry et les monarchies européennes, 1830-1833* ; Plon. 7 50
Sam Lévy : *Le Déclin du Croissant*. Préface du général Chérif Pacha ; Grasset. 3 50
Prince Murat : *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat, 1767-1815*. Avec une introduction et des notes par Paul Le Breton. VII : *Royaume de Naples*. Avec gravures ; Plon. 7 50
Pierre Rain : *Alexandre Ier, 1777-1825*. Avec 8 grav. ; Perrin. 5 »
Constantin Stameschkine : *Armistice temporaire des Etats européens* ; Figuière. 1 »

Littérature

A. Barratin : *De toutes les Paroisses* ; Lemerre. » »
Marcel Clavié : *Réflexions d'un passant*, 1re série ; Ed. de l'Œuvre internat. 1 50
Dante : *Pages choisies*, traduction, résumés et commentaires par Albert Valentin ; Colin. 3 50
Robert Federn : *Répertoire bibliographique de la littérature française des origines à nos jours*. Préface de Remy de Gourmont ; Federn. 22 50
Henri Hoppenot : *Les Jeux de la vie et de l'illusion* ; Crès. 3 50
L. Laurand : *Progrès et recul de la critique* (A propos d'Homère) ; Klincksieck. 2 »
G. Michaut : *Anatole France*, Etude psychologique ; Fontemoing. 3 50
Eugène Montfort : *Les Marges*, 1903-1908. Introd. par Pierre Leguay ; L'Office du Livre. 3 50
Jean Muller : *Les derniers états des lettres et des arts : Le roman* ; Sansot. 1 50
G. Pellissier : *Anthologie des Prosateurs français contemporains*. III ; Delagrave. 3 50
J.-J. Rousseau : *Les Rêveries du Promeneur solitaire*. Réimpression textuelle de l'éd. princeps de 1782, publiée par Pierre-Paul Plan et Charles Martyne, avec un portrait gravé sur bois par Camille Beltrand ; Payot et Cie. 3 »
Paul Seippel : *Romain Rolland*, l'homme et l'œuvre ; Ollendorff. 3 50
André Suarès : *Idées et visions* ; Emile Paul. 3 50
André Suarès : *Trois hommes : Pascal, Ibsen, Dostoïevski* ; Nouv. Revue française. 3 50
Laurent Tailhade : *Plâtres et Marbres*. Frontisp. de Maurice de Lambert ; Figuière. 3 50
A. Thierry : *Les grandes mystifications littéraires*, 2e série ; Plon. 3 50
Georges de Tollemonde : *Pensées et aphorismes sur les sujets les plus divers* ; Giard. 5 »
W. R. H. Trowbridge : *Sept belles pécheresses*. Trad. de l'anglais par Eve et Lucie Paul-Margueritte ; Tallandier. 6 »
Paul Verlaine : *Œuvres posthumes. II* ; Messein. 6 »
Teodor de Wyzewa : *Ma tante Vincentine* ; Perrin. 3 50

Philosophie

Jules Baillet : *Introduction à l'étude des Idées morales dans l'Egypte antique* ; Geuthner. 7 50
Denys Cochin : *Descartes* ; Alcan. 5 »
Franck Grandjean : *Une révolution dans la philosophie : la Doctrine de M. Henri Bergson* ; Alcan. 2 50
G.-H. Luquet : *Essai d'une logique systématique et simplifiée* ; Alcan 3 75
Eugène Martin : *Psychologie de la Volonté*. Préface de M. P. Malapert ; Alcan. 2 50
F. Pillon : *L'Année philosophique, 1912* ; Alcan. 5 »
Royer-Collard : *Fragments philosophiques*. Avec une introduction sur la philosophie écossaise et spiritualiste au XIXe siècle par André Schimberg ; Alcan. 6 »

Poésie

Jean Azaïs : *Amoureuses* ; Basset. » »
Henry Beaunis : *Poésies, 1850-1913*. Avec un portrait de l'auteur ; Chez l'auteur, le Cannet. » »
André Biguet : *Le Feu et la cendre* ; Crès. 3 50
Léon Bocquet : *La Lumière d'Hellas* ; Ed. du Beffroi. 3 50

Mme Alphonse Daudet : *Les Archipels lumineux* ; Lemerre. 3 »
Maurice Gauchez : *Jardin d'adolescent*. Préface d'Emile Verhaeren ; Libr. mod. Bruxelles. 0 95
Maurice Guyot : *Le Vent sur la mer* ; Oudin. 2 »
Georges Jouvent : *Les Epis mûrs* ; Barlatier, Marseille. » »
Carlos Laronde : *Le Livre d'heures* ; Figuière. » »
Maurice Magre : *Les Belles de nuit*. Avec un portrait de l'auteur par A. Argnani ; Fasquelle. 3 50
Albert Mathieu : *Les Yeux et le Rêve* ; Lemerre. 3 »
A. Prieur : *Au nid* ; Jouve. 3 50
J. Riffault : *La Cendre des soirs* ; Lemerre. 3 »
Maurice Rostand : *Le Page de la vie* ; Fasquelle. 3 50
Albert Samain : *Le Chariot d'or, La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 7 »
Lya Weil : *Flux et Reflux* ; Crès. 3 50

Publications d'art

Henri Duhem : *Impressions d'art contemporain* ; Figuière. 3 50

Questions médicales

Dr Georges Genil-Perrin : *Histoire des origines et de l'évolution de l'idée de dégénérescence en médecine mentale* ; Leclerc. 6 »
Henri Piéron : *Le Problème physiologique du sommeil* ; Masson. 10 »

Questions militaires

Colonel Desbrière : *Aperçu sur la campagne de Thrace*. Avec 5 croquis ; Chapelot. 1 25
J.-L. de Lanessan : *Nos forces militaires* ; Alcan. 3 50.
Cap. A. de Tarlé : *Comment on prépare la défaite (1867-1870)* ; Chapelot. 0 50

Romans

Henri d'Alméras : *Les Dépareillées* ; A. Leclerc. 3 50
Octave Aubry : *L'Homme sur la cime* ; Plon. 3 50
Ferdinand Bac : *Vieille France* ; Fasquelle. 3 50
Aimée Bloch : *L'Autre miracle* ; Perrin. 3 50
Albert Boissière : *La Crinoline enchantée*. Avec de nomb. illust. ; Fasquelle. 3 50
René Boylesve : *La Marchande de petits pains pour les canards* ; Calmann-Lévy. 3 50
Magdeleine Chaumont : *La Vie Libre* ; Albin Michel. 3 50
Max Daireaux : *Le Plaisir d'aimer* ; Calmann-Lévy. 3 50
Lucie Delarue-Mardrus : *Douce Moitié* ; Fasquelle. 3 50
Neel Doff : *Contes farouches* ; Ollendorff. 3 50
G. de la Fouchardière : *Le Crime du Bouif* ; Lib. des lettres. 3 50
Abel Hermant : *La Fameuse comédienne* ; Lemerre. 3 50
Alberto Insüa : *Le Démon de la volupté*. Trad. de l'espagnol par René Lafont. Préface de J.-H. Rosny jeune ; Tallandier. 3 50
Eugène Joliclerc : *Graine de Roi* ; Lemerre. 3 50
Alfred Joubert : *Sourires et Grimaces* ; Figuière. 3 50
Gaston Leroux : *L'Epouse du Soleil* ; Lafitte. 3 50
Grégoire Le Roy : *Joe Trimborn* ; Figuière. 3 50
Suzanne Lor : *Histoire d'un petit oiseau roux* ; Féminité. 1 »
Bernard Marcotte : *Les Fantaisies bergamasques* ; Ed. du « Temps présent ». 3 50
Philippe Millet : *Jenny s'en va-t-en guerre* ; Grasset. 3 50
Maurice des Ombiaux : *Les Manches de lustrine* ; Figuière. 3 50
Ernest Pérochon : *Les Creux-des-Maisons* ; Sansot. 3 50
Charles-Louis Philippe : *Charles Blanchard*. Préface de L. P. Fargue ; Ed. de la Nouvelle Revue française. 3 50
Eugénie Pradez : *Les Jeux de l'ombre* ; Perrin. 3 50
Jean de Quirielle : *La Joconde retrouvée* ; Méricant. 3 50
Adrien Racine et C. Le Cornu : *A travers l'amour* ; Grasset. 3 50
Richard Ranft : *L'Illustre famille*. Avec des croquis de l'auteur ; Ollendorff. 3 50
Reynès-Monlaur : *Le Songe d'Attis* ; Grasset. 3 50
Henri Robas : *Pourquoi l'on aime* ; Albin Michel. 3 50
Bruno Ruby : *Mme Cotte* ; Lafitte. 3 50
P. Shiel : *Le Nuage de pourpre*. Trad. de l'anglais par Henry-D. Davray et Gabriel de Lautrec ; Lafitte. 3 50

Robert Valléry-Radot : *L'Homme de désir* ; Plon. 3 50
Jean de Varèse : *Le Rocher de la Vierge* ; Grasset. 3 50
Andrée Viollis : *Criquet* ; Calmann-Lévy. 3 50
Colette Willy : *Prrou, Poucette et quelques autres* ; Lib. des Lettres. » »
Antoine Yvan : *Les Gédéon* ; Plon. 3 50

Sciences

A. Cresson : *L'Espèce et son serviteur*. Avec 42 fig.; Alcan. 6 »

Sociologie

Léon Abensour : *Le Féminisme sous le règne de Louis-Philippe et en 1848*. Préface de M. Jules Bois ; Plon. 3 50
Jacques Bardoux : *L'Angleterre radicale* ; Alcan. 10 »
Marius Chaillou du Cœurjoly : *Souvenirs d'un Attaché de Cabinet* ; Perrin. 3 50
André Chéradame : *Douze ans de propagande en faveur des peuples balkaniques* ; Plon. 3 50
Yves Guyot : *L'A. B. C. du Libre-Echange* ; Alcan. 2 »
Marcel Léart : *La Question arménienne à la lumière des documents* ; Challamel. 2 »
Angel Marvaud : *L'Espagne au XXe siècle*. Avec une carte en couleur : Colin. 5 »
Daniel Zolla : *L'Agriculture moderne* ; Flammarion. 3 50

Théâtre

J. L. Borgerhoff : *Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration* ; Hachette. 5 »
Joseph Fabre : *La Délivrance d'Orléans*, mystère en 3 actes avec prologue et épilogue, suivi de la reproduction des meilleures pages de l'ancien *Mystère du Siège d'Orléans* ; Hachette. 1 50
P. J. Jouve : *Les deux forces*, pièce en quatre actes ; Ed. de l'Effort libre. 2 50
Gabriel Mourey : *Psyché*, poème dramatique en 3 actes ; Mercure de France. 3 50

Voyages

Divers : *Rome*. (Les grands écrivains à travers les grandes villes.) Avec 70 illust. Textes choisis et Avant-propos par Léo Larguier ; Flammarion. 5 »
Maurice Trubert : *Impressions et Souvenirs d'un diplomate* ; Perrin. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Camille Lemonnier. — Mort de Léon Deubel. — Souscription Léon Deubel. — L'Affaire Gerhart Hauptmann. — Une lettre de M. Robert Lanoff à propos de *La Défense de l'anarchisme*. — Une lettre de M. Max Jacob. — Publications du Mercure de France. — Le Sottisier universel.

Mort de Camille Lemonnier. — La mort de Camille Lemonnier met en deuil à la fois les lettres de son pays et toute l'Europe intellectuelle. Pour la Belgique il fut un précurseur, le premier en date parmi les glorieux champions de la renaissance littéraire d'expression française. Alors que l'art d'écrire ne possédait pas encore de foyer dans le jeune royaume, il avait su mettre en avant sa robuste personnalité pour créer un mouvement auquel se sont rattachés des écrivains comme Emile Verhaeren, Edmond Picard Maurice Maeterlinck, Van Lerberghe, Georges Rodenbach, Albert Giraud, Ivan Gilkin et tant d'autres. Peu importe aujourd'hui la formule qui fut celle de ses débuts. Il parvint lui-même à briser l'armature étroite pour créer des œuvres hautement originales où ses merveilleux dons de lyrique et son magnifique panthéisme s'harmonisaient avec ampleur.

A travers plus de quarante ans de labeur littéraire le talent de Camille

Lemonnier n'avait pas faibli. Son apparence physique était restée presque celle d'un jeune homme. On ne se doutait pas qu'il eût passé la soixantaine, étant né à Ixelles, faubourg de Bruxelles, le 24 mars 1847. La nécessité d'une intervention chirurgicale le fit entrer dans une clinique, sans que ses amis se doutassent du danger qu'il courait. C'est là qu'il est mort, au bout de cinq jours, le vendredi soir 13 juin, alors que son état ne semblait plus inspirer d'inquiétudes.

Les débuts de Camille Lemonnier remontent au lendemain de la guerre de 1870. Parti de Profondeville, sur la Meuse, en pays wallon, où il avait vécu de longues années, il s'était rendu sur le champ de bataille de Sedan, au lendemain même du désastre, et il en avait rapporté les éléments de son premier livre *les Charniers*. *Un Mâle*, qu'il publia ensuite, lui valut, avec une lettre de Flaubert, l'ivresse d'une brusque gloire parisienne. Dès lors il collabora à *Gil Blas* et fut une personnalité du Boulevard autant qu'un représentant des lettres belges. Il n'est pas sans importance de signaler ici que son roman consacré aux mineurs du Borinage, *Happe-Chair*, fut écrit avant *Germinal*. Après une série d'œuvres nettement naturalistes, Lemonnier évolua vers un genre où son sens profond de la nature, ses dons d'émotion allaient pouvoir s'épanouir librement. *Le Droit au bonheur*, *le Petit homme de Dieu*, *Au cœur frais de la Forêt* sont les œuvres les plus caractéristiques de cette seconde période. Romancier, critique d'art, journaliste, Lemonnier donna encore à son pays cette histoire de la *Belgique*, qui est aujourd'hui un ouvrage classique.

Aussi indépendant comme homme que comme écrivain, Lemonnier se déroba toujours aux honneurs de toutes sortes, aux encouragements officiels dont sa patrie est prodigue. La Belgique tout entière lui a fait des funérailles magnifiques et notre collaborateur M. Georges Eekhoud qui, seul, parla sur sa tombe, rendit au vaillant lutteur un dernier hommage fraternel et émouvant. Demain, sur l'initiative du *Soir*, dont il fut collaborateur, il aura déjà son monument.

§

Mort de Léon Deubel. — Le jeudi 12 juin, le plus banal des faits-divers (quatre lignes à peine, lues par la femme d'un ami du poète) nous apprenait qu'on avait retiré de la Marne le corps de Léon Deubel. Devant le misérable cercueil administratif de la Morgue, les quatre camarades qu'un hasard fortuit avait réunis là reconnurent d'abord difficilement le cadavre de celui qu'ils avaient devant eux. Ils auraient tant voulu douter, se tromper ; mais plus l'examen se prolongeait, moins le doute restait possible ; le masque tragique qui avait pris dans la mort la beauté sombre et puissante d'un bronze antique était bien celui de l'ami disparu. Léon Deubel s'était suicidé. Il n'avait gardé en poche que la plus banale et la plus impersonnelle des pièces d'identité : son livret militaire.

Il y avait plus de trois mois que je n'avais vu Deubel. La dernière fois qu'il vint chez nous était le 2 mars. Il rentrait de Bruxelles, après avoir fait un voyage de quatre mois à Belfort, Besançon et en Allemagne. Un petit héritage lui avait permis de s'évader un peu de la vie précaire qu'il menait depuis si longtemps. J'ai gardé de cette entrevue le plus poignant et le plus délicieux souvenir. Elle fut imprégnée d'une douceur triste et

comme d'une résignation stoïque. Nous ne parlâmes que de la mort. Depuis longtemps déjà, nonobstant gronderies amicales et réconforts, il était hanté par l'idée de suicide, mais il se garda bien d'en parler ce jour-là ; il se contenta d'affirmer, en manière de conclusion, que la mort n'avait rien d'effrayant ni de triste. En nous quittant, il promit, dès qu'il serait réinstallé, de nous envoyer ou de venir nous donner son adresse : je ne l'ai revu qu'à la Morgue.

Léon Deubel est né à Belfort le 22 mars 1879. Son enfance, qu'il m'a souvent contée, fut solitaire et même douloureuse. Les parents s'étant désintéressés de lui, ce fut son oncle, excellent homme qui l'aimait beaucoup, et le lui prouva souvent, qui se chargea de l'élever. Mais trop pris par les occupations journalières que lui imposait la direction d'une importante maison de commerce, ne retrouvant l'enfant que le soir, il devait se reposer, pour les soins de l'éducation de son neveu, sur d'autres personnes qui ne comprirent pas ce tempérament ombrageux et inquiet et inconsciemment privèrent le pauvre petit des tendresses dont il était avide.

De onze à dix-sept ans, Deubel fit ses études au collège de Baume, où il sut conquérir l'affection solide de quelques condisciples qui déjà subissaient l'influence de la personnalité naissante.

Admirateur passionné de Verlaine et de Laforgue et poète jusqu'au fond de l'âme, il refusa, avec la fougue et l'irrévérence de la jeunesse, l'emploi très avantageux que son oncle lui offrit dans sa maison de commerce et, pourvu du baccalauréat, entra dans l'Université comme répétiteur. A Pontarlier, puis à Arbois et enfin à Saint-Paul-sur-Ternoise, il exerça ces modestes fonctions. Il s'y fit aimer et beaucoup de ses anciens élèves devinrent pour lui, plus tard, des amis excellents. A la suite d'une brouille avec son principal, qui fut féroce, il quitta son collège, fut révoqué, et, sans un sou, arriva à Paris, après avoir vécu à Boulogne sur-Mer, avec son ami Armand Dehorne, quelques jours intenses d'enthousiasme lyrique et de misère noire.

C'était, je crois, en 1888. Il eut à ce moment des heures d'affreuse détresse que reflètent certains poèmes du *Chant des Routes et des Déroutes*.

> Seigneur, je suis sans pain, sans rêve et sans demeure...

puis il partit au régiment. Il fit alors un héritage qui lui permit d'accomplir sans trop de peine ses trois ans. Sa libération venue, il s'en alla en Italie. Il en revint rapportant un mirage d'éblouissement et la substance de *la Lumière Natale*, qu'il mit au point près de moi dans le Doubs. C'était en novembre 1903. En avril 1904 il partit pour Lille, où il resta jusqu'à l'hiver. Mais l'héritage était dissipé. Revenu sans argent à Paris, il connut encore les mauvais jours jusqu'à ce qu'ayant réuni l'argent du voyage, je le fis de nouveau revenir chez moi passer l'hiver de 1904 et le printemps de 1905. Ce fut une période heureuse et ardente de travail qui se continua à Paris lorsqu'il y revint pour devenir secrétaire de *la Rénovation esthétique*.

Mais une fatalité semblait le poursuivre : il dut quitter la revue, végéta quelque six mois sans donner de nouvelles à personne, puis reparut, fréquenta Jean Moréas qui l'estimait et, ayant de nouveau perdu l'emploi qu'il

avait dans une compagnie d'assurances, retomba dans la lutte âpre pour le pain quotidien.

En août 1907, je vins le retrouver à Paris et nous restâmes ensemble jusqu'en février 1908, époque à laquelle, ayant trouvé un petit emploi, il me quitta pour s'installer tout près de nous d'ailleurs, dans cet hôtel de la Rue des Fossés-St-Jacques, où il resta si longtemps.

A dater de cette époque, et bien qu'il connût encore de mauvais moments, il ne passa jamais un jour sans manger, soit qu'il gagnât sa vie dans de précaires et petits travaux de secrétariat généreusement rétribués d'ailleurs par quelqu'un, qui estimait en lui le lettré et le styliste, soit qu'il partageât avec des amis, presque aussi pauvres que lui, « les lentilles bibliques, la salade de pommes de terre avec harengs saurs, ou le riz unifié », comme il disait lui-même en plaisantant.

Il n'en est pas moins vrai que cette vie de chien errant l'avait usé, lui qui semblait bâti pour défier les ans.

Son magnifique talent, bien que connu de gens « arrivés », qui l'eussent pu servir, n'avait pas obtenu la consécration qu'il était en droit d'attendre.

Il avait réuni l'an dernier, comme par acquit de conscience, et pour qu'il soit dit qu'il ait jeté dans le jeu de la vie toutes ses cartes, un choix manuscrit de ses vers qu'il présenta pour la bourse nationale de voyage qu'obtint M. Ripert et pour laquelle il n'eut pas une voix, bien que Sébastien Voirol, qui l'admire, eût longuement parlé pour lui à M. Emile Blémont, grand Manitou, paraît-il, de ce singulier jury. Au concours de l'Odéon, deux ans avant, son sonnet *le Glas* obtint à peine une centaine de voix alors que triomphaient quelques pitreries grotesques de médiocres.

Il parlait peu de ces choses, mais conscient de sa valeur il souffrait de se voir dédaigné par les aînés, et jalousé et dénigré par les autres. Et pourtant, s'il était sensible à ce dédain, il l'était plus encore aux manifestations de sympathie et aux marques d'admiration.

Lorsque, il y a quelques années, la grande presse fut contrainte, par des gens dont on ne saurait suspecter la probité littéraire et le désintéressement, à s'occuper du conteur inconnu qui écrivait dans les petites revues dédaignées par M. Vautel (ce fils d'un concierge de prison belge venu en France pour baver sur tout ce qu'il y a de noble et de désintéressé), lorsque, dis-je, pour préciser, on s'occupa un peu de moi, et que j'eus déclaré que c'était lui, Léon Deubel, qui m'avait initié aux lettres et qui avait été le conseiller et le maître de ma formation artistique, il en fut extrêmement touché et le déclara, à quelqu'un qui m'est très proche, en termes exquis.

Comme ami, une phrase peindra toute sa délicatesse : « Je sens que tu m'aimes mieux que je ne t'aime et je t'en demande pardon, mon vieux. »

On appréciera bientôt son œuvre de poète. Personne, comme lui, n'a trouvé des accents plus personnels et plus neufs pour, dans une forme pure et qu'il voulait classique, affirmer une personnalité hautaine et noble. Il possédait à fond notre langue et la maniait en virtuose. Quelques mots seulement de louange ici seraient sacrilèges ; les études ne manqueront pas sur son œuvre qui, dès qu'elle sera connue de la jeunesse, ne pourra manquer d'exercer sur elle une influence profonde.

Voici dans l'ordre chronologique la liste de ses ouvrages presque introuvables aujourd'hui : *La Chanson balbutiante*, 1899.— *Vers la Vie*, 1904, contenant *le Chant des Routes et des Déroutes*, 1901, *Sonnets Intérieurs*, 1903, et *Evocations*. — *Sonnets d'Italie*, 1904. — *La Lumière Natale*, 1904. —*Poésies*, 1906. — *Poèmes choisis*, 1909, et *Ailleurs*, 1912.

Les obsèques de Léon Deubel ont eu lieu le samedi 21 juin. Une foule grave et recueillie de poètes et d'admirateurs suivaient sa dépouille au cimetière de Bagneux, où un de ses vieux amis prononça quelques simples paroles d'adieu. Le cercueil du poète disparaissait sous les roses, et Mlle Berthe Reynold, dont il aimait la diction vibrante et chaude, récita, à titre de camarade et d'amie, le beau sonnet *Demain* et l'*Invocation* à la poésie.

Parti en beauté, en pleine force, en pleine possession de son génie, après avoir, dans une heure amère de découragement, détruit le manuscrit d'un livre magnifique et royal : *Régner*, il restera cependant assez de choses de l'œuvre du poète pour lui assurer l'immortalité.

LOUIS PERGAUD.

§

Souscription Léon Deubel. — Nous donnons ici une première liste des sommes reçues de ceux qui ont voulu assurer au poète des funérailles décentes, des fleurs, et une pierre sur sa tombe :

Léon Defrocourt	5 fr.
Fernand Divoire	10
Alexandre Macedonski	50
André Roquet	1
Jean-Pierre Barbier	20
Fagus	2
Félix Fontenaille	2
Sauzeau (peintre)	2
Alexandre Mercereau	2
Jean de la Ville de Mirmont	3
Basset	1
Charles Callet	5
Valmy-Baisse	10
A. Thibaudeau	1
J. Roger Charbonnel	6
Marc Brésil	5
Louis de Gonzague Frik	5
Mario Meunier	5
Edouard Gazanion	10
Marcel Martinet	5
Eugène Figuière	5
Paul Vimereu	20
Merlandier	1
Mme Jane Mortreux	5
Tristan Derême	5
Henri Ménabréa	5
Berthe Reynold	15
Serge Persky	100
Un anonyme avec ses regrets d'avoir parlé durement de Deubel	20
Abel Bonnard	10
Paul Castiaux	25
Fernand Fleuret	10
Joseph Billiet	2
André Mary	5
Son oncle	100
Louis Pergaud	20
Paul Fort	8
André du Fresnois	5
André Billy	5
J. Ossovesky	10
Georges et Cécile Périn	20
Louis Mandin	5
J. Galzy	2
Jean Royère	8
Jane Rabuteau	50
Ch. Léger	2
J. P. Lafitte	10
Anonyme	10
Paul Reboux	20
Emile Bernard	10
Mercure de France	50
Total	713

Une partie de cette somme à servi à payer les frais des obsèques. Le surplus, augmenté des souscriptions qui nous parviendront encore, servira à faire poser une pierre sur la tombe du poète. M. Louis Pergaud, 3, rue Marguerin, continuera à recevoir les souscriptions.

Le livre de Léon Deubel, *Régner*, que l'on pourra reconstituer en partie, suivi d'un choix de poèmes parus jusqu'à ce jour, paraîtra aux Editions du *Mercure de France*. Il sera fait un tirage spécial sur Hollande à 10 francs l'exemplaire, limité au nombre des souscripteurs. Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*.

M. Louis Pergaud serait reconnaissant aux personnes qui connaîtraient des poèmes de Léon Deubel parus dans les différentes revues auxquelles il a collaboré de les lui signaler sans retard, ou mieux de les lui faire parvenir.

§

L'affaire Gerhart Hauptmann. — La retentissante mesure qui vient d'être prise à Breslau contre M. Gerhart Hauptmann a soulevé l'indignation de l'Allemagne intellectuelle. La presse du monde entier retentit des échos de cette sensationnelle affaire. Pour plaire au prince impérial, protecteur de l'Exposition du Centenaire, la pièce commémorative de 1813, déjà jouée 11 fois et qui devait avoir 15 représentations, a été retirée de l'affiche des spectacles qui se donnent dans le grand hall de l'Exposition. C'est là une démonstration essentiellement politique dont il faut indiquer brièvement les causes. La question n'est plus de savoir aujourd'hui si la pièce qui vient de soulever une tempête d'indignation est une œuvre essentiellement littéraire ou si ses faiblesses la rendent condamnable. Nous avons indiqué brièvement, il y a quinze jours, le sujet que traite M. Gerhart Hauptmann et fait quelques réserves sur l'efficacité des moyens dramatiques dont s'est servi l'auteur des *Tisserands* pour rendre sensible à la foule la grandeur tragique de cette succession d'événements extraordinaires qui a pour point de départ la Révolution française et se termine par l'effondrement de la puissance napoléonienne.

Mais il ne s'agit plus aujourd'hui de littérature. Dès le lendemain de la première représentation, alors que les critiques les plus dévoués à l'auteur signalaient déjà les faiblesses du *Festspiel*, œuvre de transition et d'inquiétude, comme toutes les productions de Hauptmann, les pangermanistes s'étaient ému et avaient reproché à l'auteur son manque de patriotisme. Ils eussent voulu trouver à Breslau la confirmation de ce mensonge historique qui est la version officielle du soulèvement de la Prusse en 1813 : Frédéric-Guillaume III se mettant à la tête de son peuple pour chasser l'envahisseur! — « Le roi appela et tout le monde accourut », peut-on lire en exergue sur la médaille commémorative récemment frappée. — Or, la vérité est tout autre et ce sont les hommes qui, il y a cent ans, firent « marcher » la Cour de Prusse, laquelle ne voulait rien entendre, que M. Hauptmann s'applique à glorifier dans sa pièce. Ce scandale ne pouvait durer. Les vétérans de Silésie, tous fortement enrégimentés et stylés comme il convient, furent les premiers à protester. On vit paraître ensuite la réclamation des « électeurs catholiques » qui avaient découvert dans *1813* des insultes à la religion. Enfin les hobereaux s'émurent et la coterie prussienne qui entoure le kronprinz fit partager son indignation en haut-lieu.

Pour le comité de l'Exposition, il n'y avait que deux partis à prendre : renoncer au protectorat du prince impérial ou lâcher Gerhart Hauptmann. Il choisit la solution la moins élégante et signifia au poète qu'il n'était plus qu'un gêneur. Dans le pays de la discipline et de l'obéissance aveugle, il n'y a pas de place pour la libre discussion des faits historiques...

Tels sont, en peu de mots, les pièces du procès qui se plaide aujourd'hui devant le tribunal de l'Allemagne intellectuelle. L'œuvre de Gerhart Hauptmann, malgré ses faiblesses, y a sa cause gagnée. « Votre pièce caractérise 1813; son interdiction caractérise 1913 », se sont empressés de télégraphier à l'auteur quelques députés radicaux du Reichstag. La lutte s'engage pour la liberté de penser. Mais Hauptmann est-il l'homme qu'il faudrait pour engager cette lutte ? — H. A.

§

Une lettre de M. Robert Lanoff à propos de la Défense de l'anarchisme. — M. Pierre Germain faisait ici récemment, dans un article intitulé : *Le Procès de l'Anarchisme,* une critique de la philosophie anarchiste, philosophie qu'il malmenait... quelque peu — ceci dit sans parti pris. Or les arguments plutôt inconsistants sur lesquels s'appuyait l'auteur — tout en démontrant d'ailleurs clairement qu'il n'avait qu'imparfaitement étudié la question — n'infirmaient en rien la valeur théorique et pratique de l'Anarchie.

Pour répondre au rédacteur du *Mercure de France,* M. André Girard, dans le numéro du 16 mai dernier, présentait à son tour *la défense de l'Anarchisme,* de son anarchisme à lui — concevez bien.

Je n'insisterai point sur le néant de l'argumentation contenue dans ce plaidoyer et aboutissant à cette logique conclusion :

Nous ne voulons avoir, — nous honnêtes gens, rien de commun avec les bandits, conclusion qui n'était pas faite pour surprendre, paraphée surtout par un des collaborateurs des *Temps nouveaux.*

Jeter l'anathème aux réfractaires et aux révoltés fut toujours la ligne de conduite tenue par cet organe dans les différents procès. M. André Girard ne faisait donc l'autre jour que garder la traditionnelle attitude qu'a depuis si longtemps adoptée à l'égard des anarchistes et des révolutionnaires la feuille à laquelle il apporte hebdomadairement son précieux concours. Et puis, à opiner dans ce sens, on n'encourt pas de risques, et les quiets penseurs qui collaborent à ce journal aiment bien vivre dans la tranquillité, entourés de l'estime des gens respectables.

Que voulez vous ? La prudence, comme dit le proverbe, est mère de la sûreté.

A ce sujet toutefois, il convient de faire remarquer que l'auteur de *La défense de l'Anarchisme* exprime dans cette réponse les conceptions des *Temps nouveaux* et du *Réveil de Genève* exclusivement.

Sans vouloir abuser de l'hospitalité qui m'a été aimablement donnée dans ces colonnes, voici, très succinctement, ce que j'ai à opposer aux affirmations de M. André Girard :

Il faut reconnaître — en dehors de toute autre considération et sans avoir à examiner son bon ou son mauvais côté — que l'illégalisme a sa source et

trouve sa justification dans la doctrine anarchiste envisagée : 1° comme négation de la propriété, 2° comme théorie de révolte.

Je m'arrête à ce court exposé qui nécessiterait pour être complet un beaucoup trop long développement.

Toutes les idées sont respectables.

Si M. André Girard s'en était tenu à émettre des opinions contraires aux miennes, je me serais borné à discuter loyalement avec lui, sans lui en faire autrement grief, partisan avant tout que je suis du libre examen et de la contradiction courtoise. Mais pour confondre plus sûrement sans doute M. Pierre Germain, qui avait au hasard cité dans sa critique quelques brochures dont Paraf-Javal, Mauricius, Jacob et moi sommes les auteurs, voilà que M. André Girard, emporté par son antipathie notoire pour les individualistes, proteste en ces termes tout au moins déplacés :

> Dans toute l'étendue de son article, sauf deux phrases de Stirner, M. Pierre Germain ne relate que quatre citations dont les signataires sont : Paraf-Javal, Mauricius, Jacob, Lanoff... Quand l'anarchie fourmille d'œuvres appartenant à toutes les branches de la pensée humaine : science, etc, et que l'on prétend faire le procès de l'anarchisme, n'avoir à citer que quatre sottises de ces fantoches, c'est peu.

Goûtez toute la finesse des arguments d'un adversaire qui s'étiquête anarchiste et de qui l'on pourrait attendre, en vérité, une plus grande largeur d'esprit !

Il serait oiseux d'insister plus longuement sur cette étrange façon de polémiquer. Mais le fait d'injurier publiquement quatre hommes quand l'insulteur sait parfaitement que trois d'entre eux sont dans l'impossibilité matérielle de lui répondre, voilà un procédé qui, j'en suis sûr, ne conquerra pas à ce singulier avocat de l'anarchisme la sympathie des lecteurs, même les moins bien disposés en notre faveur.

En effet, Jacob est au bagne; Lanoff, inculpé d'apologie de faits ayant qualifiés crimes en qualité d'auteur d'un article paru dans *l'Anarchie* et pour titre : *De la rue Ordener aux Aubrais*.... en prison depuis six mois ; quant à Mauricius, des raisons majeures l'astreignent à une réserve bien compréhensible avant la promulgation de la loi d'amnistie.

Je laisse à ceux qui prendront connaissance de ces lignes le soin d'apprécier comme il convient pareille manière de faire. Pour moi, j'emporte simplement le regret de constater qu'à l'encontre de M. Pierre Germain un personnage aussi considérable dans l'anarchisme que l'est M. André Girard se soit laissé aller—à défaut d'arguments probants — à manquer aux règles de la plus élémentaire correction.

ROBERT LANOFF.

§

Une lettre de M. Max Jacob.

Céret, 15 juin 1913.

Cher Monsieur,

Dans sa critique du livre de vers de M. Guillaume Apollinaire, M. Georges Duhamel a commis une erreur que l'importance de ce poète et l'importance des jugements du Mercure de France rendent particulièrement regrettable. D'après M. Duhamel, Guillaume Apollinaire suivrait en poésie

un chemin déjà tracé par moi. M. Guillaume Apollinaire n'a pas cessé de publier des vers depuis 1898 ; en 1905, je n'écrivais encore en vers ni en prose et mon premier recueil date de 1911.

Je suis persuadé, Monsieur, que votre courtoisie ne refusera pas à cette note rectificative l'hospitalité du « Mercure » et vous en remercie par avance.

MAX JACOB.

§

Publications du « Mercure de France »

Œuvres de Albert Samain : *Le Chariot d'or, La Symphonie Héroïque, Aux Flancs du Vase*. Vol. gr. in-18 sur beau papier (0,20 × 0,135, *Bibliothèque choisie*), 7 francs (49 vélin d'Arches, à 20 fr).

Psyché, poème dramatique en 3 actes, par Gabriel Mourey. Vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Le Sottisier universel.

Ce fut un beau duel — un duel mortel, puisque l'un des adversaires resta sur le terrain. — *Intransigeant*, 23 juin.

Coquilles et drôleries

L'académie octroie trois cent mille francs à chacun des ouvrages que voici [neuf ouvrages couronnés]. — *Gil Blas*, 14 juin.

La Fille de Roland, drame en quatre actes, en vers, de Henri de Régnier. — *Comœdia*, 9 juin.

... que la paix universelle se réalisera un jour, et que ce jour-là des épées on formera des boyaux et des lances, on forgera des faucilles. — *L'Homme Libre*, 12 juin.

Les marionnettes roides et douloureuses de *Pétrouchka*, les stylisations singulières et sèches des enlacements de *Jeux*, la frénésie sensuelle de *Schéhérazade*, la magnificence barbare de *Thomas*, etc. — *Gil Blas*, 14 juin.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo.

Le Livre d'occasion

DES AUTOGRAPHES

Les cours des autographes sont des révélateurs curieux des préoccupations de l'esprit public.

Telle lettre insignifiante, mais venant d'un homme dont la mémoire est chérie, bat de loin les documents les plus curieux mais qui n'ont rien d'actuel.

C'est ainsi qu'une récente vente d'autographes montre l'intérêt que l'on porte aujourd'hui à tout ce qui touche aux grands hommes de la Révolution et surtout de l'Empire. Le plus considérable de tous, Napoléon Ier, atteint les plus remarquables enchères. Six lignes de lui se vendent 1165 fr.; une apostille sur un rapport de Daru, 455 francs. Une longue apostille signée N., sur une lettre de Marmont, adressée probablement à Berthier, Vienne, 19 août 1809, atteint 1.105 francs, tandis qu'une courte note signée N. sur un dessin au crayon, accompagnant un rapport de Daru à l'Empereur, Paris, 9 mars 1810, 3 p. in-folio où Daru soumet à l'Empereur le projet d'une médaille, par Denon, destinée à commémorer le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, est adjugée à 585 francs.

Les généraux de l'épopée suivent d'assez loin, avec cependant de belles enchères pour leur prose sans caractère, sans valeur historique. Une lettre de Murat à Berthier est vendue 55 francs, et une autre adressée à M. Lechat, 29 juin 1812, 50 francs. Une lettre de Mortier, duc de Trévise, par laquelle il félicite Napoléon « sur la glorieuse journée d'Iéna », et où il exprime » ses regrets de n'avoir pu combattre sous ses yeux dans cette affaire mémorable », est estimée 195 francs. Et ainsi des autres. Mais cependant si une page du Prince Poniatowski au général Régnier, atteint 300 francs, Pichegru est dédaignée et deux feuillets de son écriture ne trouvent acquéreurs qu'à 25 francs. N'y a-t-il pas là matière à réflexions!

L'indifférence religieuse fait des progrès, semble-t-il, car si un autographe de Sixte V, du 13 juin 1585, est vendu 1710 francs (c'est un peu pour l'ancienneté), une lettre de Pie VII, du 9 mars 1822, n'a pas trouvé de fidèles pour lui faire dépasser le prix infime de 10 francs.

En littérature aussi nous pouvons reconnaître les auteurs qui « ont la faveur » rien qu'aux prix de leurs autographes.

Nous avons tous un faible pour La Fontaine, aussi un simple reçu donné par lui comme maître des eaux et forêts de Château-Thierry atteint-il 330 fr. Gabriel Legouvé est complètement délaissé ce qui n'est que justice: une supplique très intéressante par laquelle il demande à Napoléon Ier la pension vacante par suite de la mort de Marie-Joseph Chénier, est adjugée 10 francs!

Des fanatiques de Barbey d'Aurevilly (il en a encore) ont poussé jusqu'à 1.050 francs le manuscrit d'une de ses élégies : « Aux héros des Thermopyles », cependant qu'une lettre de Victor Hugo à Balzac ne vaut que 72 francs. Elle est cependant des plus intéressantes et de beaucoup plus de valeur que les nombreux billets de compliments que plus tard, à l'heure de la gloire, il envoya, par la plume de son secrétaire, à tant de jeunes poètes!

Une autre, du 24 mai 1848, adressée à M. de Lacretelle, est vraiment marquée au sceau du maître. Il déplore l'échec de Lamartine à Mâcon. « Lamartine a fait des fautes grandes comme lui, et ce n'est pas peu dire, mais il a foulé aux pieds le drapeau rouge; il a aboli la peine de mort ; il a été pendant quinze jours l'homme lumineux d'une révolution sombre. Aujourd'hui nous passons des hommes lumineux aux hommes flamboyants, de Lamartine à Ledru-

La publicité commerciale est reçue par M. P.-C. COURTOIS
25, rue Servandoni, PARIS — Tél. 810-22.

Rollin, et en attendant que nous allions de Ledru-Rollin à Blanqui. Que Dieu nous aide ! » Et cela a été abandonné à 55 francs ! Dieu nous aide !

Lamartine n'est guère mieux partagé, et il est bien vrai que son astre subit pour le moment une éclipse. Une lettre à Mme Victor Hugo, où il lui demande le grand plaisir de laisser « Victor » dîner avec lui et où il ajoute : « J'ai si rarement le bonheur de causer avec un tel homme que j'espère que vous me pardonnerez de vous l'enlever une fois », a été vendue 78 francs.

Mais les amateurs d'autographes sont nés galants et si l'âme tendre et amoureuse de Mlle de Lespinasse leur avait été connue, sans doute auraient-ils fait un sort à sa lettre, adressée à Suard ; après avoir lu quatre pages de M. de Mora qui l'ont pénétrée de douleurs et de tendresse, elle s'écrie : « Mon âme ne saurait suffire à l'aimer autant qu'il en est digne. » Ce beau cri aurait dû être entendu plutôt que les sèches instructions de Mme de Sévigné, si méchante, si dure et si cérébrale. Une lettre d'elle, du 2 octobre 1688, Paris, où elle demande « que l'on pousse avec rigueur une dame de la Verye » qui lui doit deux mille francs, a trouvé acquéreur à 545 francs. Et c'est la preuve de la persistance d'une fausse gloire. Les ventes d'autographes sont pleines d'enseignements.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Librairie Th. Ropiteau, Nevers.

J. Gaujour : Jules Renard et son œuvre, broch. in-8, avec 2 héliogr. h. t., franco, 1 fr. 10.

Mercier, 19, Avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

D'Artagnan : Mémoires, 1700, 3 vol.

Arnaud : Lettres à une personne de condition, in-4°, 1655.

Ramiro : Félicien Rops, graveur, Floury.

Edgar Poe : Les poèmes : traduction de Stéphane Mallarmé. Edmond Deman, 1897.

Francisque Michel : Recherches sur les étoffes de soie, avec lettre autographe de l'auteur, tiré à 250 exemplaires. Paris, Chapelet, 185[illegible] deux vol. Reliure de Bell et Niedrer.

H. Taine : Vie et Opinions de M. Frédéric Thomas Graindorge. Hachette, 1867. Reliure [illegible] Musy.

C. Mendès : Rapport sur la Poésie.

DEMANDES

Ludwig Rosenthal's Antiquariat à Munich (Bavière).

Almanach de Gotha, 1763-1770, 1773, 177[illegible] 1777, 1781, 1787, 1788, 1801.

P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris, Ve.

Crépet : Les Poètes français.

Alfred Jarry : Le Surmâle (1re édition).

Littré : Dictionnaire de la langue française (avec supplément).

Aucassin et Nicolette.

Suarès : Voyage à Pascal.

Dozy : l'Histoire de l'Islamisme.

H. Taine : Origines de la France contemporaine.

Bourrienne : Vie de Napoléon, 4 vol. 1836.

Tous articles ou volumes en français sur le Browning.

Michelet : Histoire de France (illustr. de Daniel Vierge).

Oscar Wilde : Editions originales.

Dictionnaire de Trévoux.

Edm. Delsa, 16, rue des Clarisses, Liège.

Tous les ouvrages sur la gravure et sur l'eau-forte.

François Coulon, Panissière (Loire).

Editions originales de Balzac, Stendhal, Flaubert, Lamartine, Hugo, Vigny, Maeterlinck, Samain, Jarry, Gide, Jammes, Claudel, Charles Guérin, Boylesve.

Demandez

Le Catalogue complet

des Éditions

du

Mercvre de France

Le Home et la Santé

LES USTENSILES DE TABLE

(*Suite*)

Vases à boire. — Que de variété dans ce domaine. Que d'interprétations de l'idée première, le vase à boire !

Posidonius rapporte que les Gaulois servaient leurs liqueurs dans une grande marmite en terre ou en argent, où chacun venait puiser à son tour avec des récipients d'une fantaisie souvent macabre. Les premières coupes furent en effet des crânes humains, trophées de victoire et objets de première utilité ! Les Gaulois qui avaient tué à la chasse des urus ou taureaux sauvages, buvaient dans leurs cornes ornées d'anneaux d'or et d'argent, que l'on se passait de main en main quand un festin réunissait les guerriers.

Cette coutume répandue également chez les Francs et chez les barbares du Nord s'observait encore au XIe siècle. Guillaume de Poitiers, historien de Guillaume le Conquérant, nous le montre assis à une table somptueuse, dans une assemblée des barons normands à Fécamp, et buvant dans des cornes agrémentées de métaux précieux. Les poètes du XIIe et du XIIIe siècles font encore allusion à cet usage.

Aux grandes occasions, on se servait de *hanaps*, grands vases montés sur un pied assez élevé ; ils étaient en terre, en faïence, en or ou en argent, mais les plus estimés étaient de cristal rehaussé de ciselures, de pierres précieuses et autres ornements. Tel était le fameux hanap dont parle Bernier dans l'Histoire de Blois et qui était conservé à l'abbaye de la Madeleine de Châteaudun ; la tradition assurait que c'était un don à Charlemagne du calife Haroun-al-Raschid. Il était d'une grandeur considérable et monté sur un pied d'argent enrichi de filets d'or et d'émaux. Un autre hanap célèbre est celui dont Charles le Chauve fit don à l'abbaye de Saint-Denis et que l'on prétendait avoir appartenu à Salomon. Il « était d'or pur, orné d'émeraudes fines et de fins grenats, si merveilleusement ouvré, — disent les chroniques de ce monastère, — qu'en tous royaumes ne fut jamais ouvrage si parfait ».

Du XVe siècle datent les curieuses fontaines jaillissantes qui répandaient ordinairement une eau odorante pour parfumer la salle et d'où s'écoulaient au moment des repas le vin, l'hippocras et toutes autres liqueurs. L'origine en paraît remonter plus haut, puisqu'au XIIIe siècle on trouve la description d'une fontaine jaillissante exécutée par un orfèvre de Paris, Guillaume Boucher, pour le Khan des Tartares. Cette pièce intéressante figurait un grand arbre d'argent au pied duquel quatre lions du même métal versaient, l'un du vin, un autre du lait de jument, le troisième de l'hydromel et le dernier de l'eau-de-vie de riz. Des tuyaux dissimulés dans le tronc de l'arbre amenaient le liquide à la gueule des lions, et, par les branches, aboutissaient à une chambre voisine à des entonnoirs que l'on remplissait. Au sommet de l'arbre, un ange d'argent au bras articulé approchait une trompe de sa bouche. Un homme caché sous l'arbre soufflait dans un tuyau, qui faisait résonner la trompe, quand le sommelier criait à l'ange de donner le signal, et l'on versait aussitôt dans la chambre voisine les quatre breuvages qui jaillissaient dans les vases placés sur la table.

Le *Mercure galant* décrit, en mars 1681, une fête donnée à Marseille pendant le carnaval par huit gentilshommes, et où il était question d'une fontaine jaillissant d'un buffet et distribuant de l'eau de fleur d'oranger.

Bien que les verreries de la Gaule aient joui d'une certaine réputation, du temps même des Mérovingiens, ce n'est guère qu'au XIVe siècle que l'usage des vases, coupes et hanaps de verre se répandit, mais son extension ne date que du XVIe avec l'introduction en France de la verrerie vénitienne sous Henri II.

Dr ARGYRE.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

ALBERT SAMAIN

Œuvres de Albert Samain. Le Chariot d'Or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase. Vol. grand in-18 (0,20×0,135) tiré sur beau papier. 7 »

GABRIEL MOUREY

Psyché, poème dramatique en 3 actes. Vol. in-18 .... 3 50

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles. Vol. grand in-18 (0,20×0,135) tiré sur beau papier.... 7 »

ÉDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin, sa vie et ses œuvres. Préface de Camille Saint-Saens, de l'Institut. Illustration et documents inédits. Vol. gr. in-18 .... 5 »

ALBERT DE BERSAUCOURT

Etudes et Recherches (Balzac et sa « Revue parisienne». Samain et Maeterlinck. Les Ennemis de Voltaire. Bibliothèque d'un homme de goût au XVIIIe siècle, etc., etc.). Vol. in-18 .... 3 50

GEORGES MATISSE

Les Ruines de l'Idée de Dieu. (Collection Les Hommes et les Idées). Vol. in-16 .... 0 75

SAADI

Le Jardin des Fruits. Traduit du persan par Franz Toussaint. Vol. in-18 .... 3 50

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Portraits et Souvenirs. Portraits et Souvenirs. Pour les mois d'hiver. Vol. in-18... 3 50

JANE CARLYLE

Jane Welsh Carlyle. « Réminiscences ». (*Carlyle intime.*) Traduit du texte de Charles Eliot Norton, par Elsie et Emile Masson. Avec un portrait de Thomas Carlyle et un portrait de Jane Welsh Carlyle. Vol. in-18 .... 3 50

JULES DE GAULTIER

Le Génie de Flaubert. Vol. in-18 .... 3 50

GUILLAUME APOLLINAIRE

Alcools, poèmes (1898-1913). Avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso. Vol. in-18 .... 3 50

Bibliothèque des Marges

La première collection de la *Bibliothèque des Marges* sera de six volumes. On peut souscrire, dès à présent, à la collection complète. *En envoyant par mandat-poste, aux MARGES, 5, rue Chaptal, la somme de 15 francs, on reçoit les ouvrages déjà parus, et, à leur apparition, chacun des suivants.*

Le premier volume de la *Bibliothèque des Marges*, paru au mois d'avril :

AH ! QUE VOUS ME PLAISEZ !..

Par PIERRE LIÈVRE

a été tiré à 500 exemplaires numérotés, sur vergé d'Arches.

« Le titre de ce dialogue fait songer à une délicieuse estampe du XVIIIe siècle... Il en a le charme, la finesse, l'audacieux et la vivacité. » LOUIS NAZZI (*Comœdia*).

« Le livre de Pierre Lièvre inaugure une collection choisie dont la place est déjà marquée dans la bibliothèque de tous les lettrés. » GASTON SAUVEBOIS (*La Critique indépendante*).

Le 15 juin, a paru le deuxième volume : une réimpression des deux séries des *Marges* composées et publiées par EUGÈNE MONTFORT, de 1903 à 1908.

On sait qu'il était devenu impossible de se procurer l'ouvrage complet. Le texte, qui contenait près de 500 pages, revu et corrigé, précédé d'une introduction de PIERRE LEGUAY et suivi de notes inédites, est republié entièrement dans ce volume in-16.

LES MARGES -- 1903 à 1908

Par EUGÈNE MONTFORT

LE ROMANTISME : GÉRARD DE NERVAL, MAURICE BARRÈS, BENVENUTO CELLINI, PAUL CLAUDEL, VOYAGE A FLORENCE, LE ROMAN HISTORIQUE, LE ROMAN A THÈSE ET LE ROMAN, POINT DE VUE SUR L'ART SOCIAL, THOMAS HARDY, JEAN MORÉAS, SHAKESPEARE, ANTOINE ET TOLSTOÏ, LE ROMANTISME ET STENDHAL, A. CAPRI, ETC.

On peut souscrire séparément au volume d'Eugène Montfort : LES MARGES (1903-1908). Il suffit d'adresser, 5, rue Chaptal, un mandat de 3 francs, pour le recevoir franco.

Il y a cinquante exemplaires numérotés sur papier d'Arches, à dix francs.

On peut se procurer les volumes de la *Bibliothèque des Marges* chez les bons libraires et à l'Office du Livre, 35, rue Boissy-d'Anglas.

A qui lui en adresse la demande, accompagnée d'un mandat-poste *d'un franc*, la gazette littéraire *Les Marges*, 5, rue Chaptal, Paris (IXe), envoie *trois numéros* spécimen différents.



Demandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospectus spécial du

" TERPI "

pour relier soi-même

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

CHEMINS DE FER
DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

LA ROUTE DES ALPES
EN AUTO

La Compagnie **P.-L.-M.** organise, avec le concours de l'Agence Officielle des Voyages Modernes, le samedi de chaque semaine, du **28 Juin au 14 Septembre,** des excursions permettant de traverser les plus belles contrées du **Dauphiné** et de **la Savoie**.

L'itinéraire de ces excursions est le suivant : Paris, Nice, Beauvezer, Barcelonnette, Aiguilles, Briançon, Saint-Jean-de-Maurienne, Le Lautaret, La Grave, Le Bourg-d'Oisans, Grenoble, La Grande-Chartreuse, Aix-les-Bains et l'Abbaye de Hautecombe, les Gorges du Fier, Annecy, Thônes, Chamonix et le Montenvers, Evian, Paris.

Durée de l'excursion : 16 jours. — Prix : **625** fr.

Ce prix comprend les billets de chemins de fer, le logement, la nourriture, les transports en voitures, etc.., sous la responsabilité de l'Agence des Voyages Modernes.

Des voyages de 7 à 10 jours sont organisés dans des conditions semblables.

Les demandes de souscriptions sont reçues aux bureaux de l'Agence, 4, avenue de l'Opéra.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES D'EXCURSIONS
AUX PLAGES DE LA BRETAGNE

Pendant la Saison des Bains de Mer, du 1er Mai au 31 Octobre, il est délivré des billets d'excursions de 1re et de 2e classes aux Plages de Bretagne, comportant le parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-Ile-en-Mer), Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont l'Abbé, Châteaulin.

DURÉE : **30** JOURS

Prix des Billets (aller et retour) : 1re classe, **45** fr.
2e classe, **36** fr.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour.

Faculté de prolongation de la durée de validité moyennant supplément.

Billets complémentaires du Voyage d'excursions ci-dessus.

Il est délivré, au départ de toute station du réseau d'Orléans, pour Savenay ou tout autre point situé sur l'itinéraire du voyage d'excursions indiqué ci-dessus et inversement, des billets spéciaux de 1re et 2e classes réduits de 40 0/0, sous condition d'un parcours de 50 kilomètres par billet.

Prix des billets complémentaires de Paris-Quai d'Orsay à Savenay et retour, *via* Tours : 1re classe, **55** fr. **50.** — 2e classe, **37** fr. **40.**

Fondé en 1879

L'ARGUS de la PRESSE

LE PLUS ANCIEN BUREAU D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS

lit, dépouille par Jour
14.000 Journaux ou Revues du Monde entier

Publie : L'ARGUS DES REVUES
Collectionne : Les ARCHIVES DE LA PRESSE
Edite : L'ARGUS DE L'OFFICIEL,
contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public

L'ARGUS recherche articles et tous documents passés, présents, futurs.

L'ARGUS se charge de toutes Publicités dans tous Journaux et Revues :

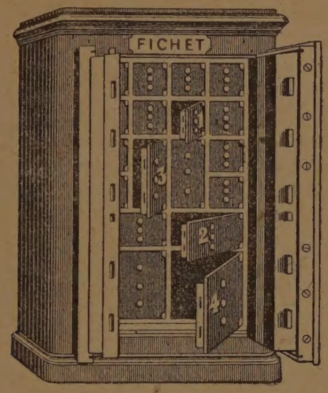
Publicité Financière | *Publicité commerciale*
Publicité Economique | *Publicité littéraire et mondaine*

TÉL. : 102-62 — ADR. TÉL. : Achambure-Paris

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

SOCIÉTÉ ANONYME — **Capital 100 Millions de Francs**

Siège social : **3, rue d'Antin, PARIS**



La BANQUE met à la disposition du public des compartiments de coffres-forts de diverses contenances destinés à renfermer des valeurs, papiers, bijoux ou objets quelconques. Chaque locataire reçoit une clé spéciale dont il n'existe pas de double. Il peut seul ouvrir le compartiment du coffre-fort qui lui est affecté. Il en a l'accès tous les jours non fériés. L'installation de ces coffres-forts présente les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et d'effraction. Le prix de location varie suivant la grandeur des compartiments et la durée de location

Pour tous renseignements, s'adresser au guichet

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais, le 9 juillet 1913, à 2 heures

IMPORTANTE USINE sise partie commune de **VILLENEUVE-SAINT-GEORGES** (Seine-et-Oise) et partie commune de **Choisy-le-Roi** (Seine), dépendant de la *Société des Usines de Sulfate de Cuivre.* Contenance totale 2 hectares 43 ares. **Mise à prix : 200.000** francs. Matériel à prendre en sus pour 248.965 fr. S'adr. à Mes Jacques Dulud, avoué, M. Morin, liquidateur judiciaire, 22, rue de l'Odéon; M. Gardissal, liquidateur amiable, 65, rue de la Victoire.

Adjudication le 6 juillet 1913, par le ministère de Me Delvaux, notaire à Pontoise en la salle **l'Ecole de Frépillon** de : **10 MAISONS** et **84 pièces de terre,** sur Frépillon-Méry et Taverny.

HOTEL particulier à Paris, Av. MARCEAU, 49. Cont. 256m42. **M. à pr. : 350.000** francs. A adj., s. 1 ench. Ch. not., Paris, le mardi 8 juillet. S'adr. Me Constantin, not., 9, r. Boissy-d'Anglas.

VENTE AU PALAIS

Mercredi 9 juillet 1913, à 2 h.

PROPR. à usage d'usine à Courbevoie (Seine) Quai de Seine, nos 41 à 47 et rue Larnac, nos 2, 4 et 6.

Mise à prix.................... **200.000** francs

S'adr. à Mes Henri Gazier et Haquin, av. à Paris

AVENUE DU BOIS-DE-BOULOGNE, 78

Et passage du Square du Bois-de-Boulogne

Maison à usage **HOTEL** particulier et appartements bourgeois. Cont. : 769 m. 50. Rev. br. env. 91.200 fr. **M. à pr. : 900.000** fr. Adj. s. 1 ench., ch. not., Paris, 22 juillet. S'adresser not., Mes Cottin, Lanquest et Josset, 66, r. Pts-Champs, dép. ench.

Propriété à Paris **Rue de REUILLY,** 40. Cce tot. : 1.277m. Rev. : 23.990f. Compt. Mon et **Gd HANGAR** métallique de 978m, libre location. **M. à pr. : 225.000**f. Adj. s. 1 ench., Ch. not., 22 juillet; Me Cottenet, not., 25, bd Bonne-Nouvelle

BULLETIN FINANCIER

Les Etats balkaniques, après s'être attiré la sympathie générale, sont en train d'énerver et de décourager tout le monde. On avait pensé, un instant, qu'ils allaient jouer un rôle considérable en formant une puissante confédération qui eût changé la physionomie de l'Europe. Les voici qui se chamaillent et grognent comme des chiens à la curée. Cela finira-t-il par une mêlée entre eux? C'est possible. En tous cas, on le craint. De là des inquiétudes et un malaise dont nous voudrions bien sortir, parce que tous nous avons hâte d'avoir un peu de tranquillité pour mettre ordre à nos affaires et vaquer à nos occupations coutumières. En attendant, l'anarchie balkanique entraîne l'anarchie générale. Si bien que, au milieu du gâchis, l'assassinat du grand vizir Mahmoud Chevket Pacha a passé presque inaperçu, ainsi que l'avènement d'un nouveau ministère turc.

Le voyage en Angleterre de M. Poincaré, président de la République française, va-t-il déterminer une réaction, réveiller le bon sens de tous, ranimer la conscience et l'énergie de l'Europe? Ce serait à souhaiter.

La rente française résiste du mieux qu'elle peut à la dépression universelle; elle n'en tombe pas moins à 83,70. Il est vrai qu'elle vient de détacher son coupon trimestriel. L'Espagne extérieure recule encore à 87,75, le Turc unifié à 84,50.

Les fonds russes se comportent aussi bien que possible, mais comment échapperaient-ils à l'atmosphère ambiante? Le consolidé 4 o/o revient à 89,65, le 4 o/o 1901 à 86,50, le 4 1/2 o/o 1909 à 98,10 et le 5 o/o 1906 à 101,85. Le 3 o/o 1891 se traîne à 72,30.

On conçoit que les fonds des Etats balkaniques ne puissent être bien brillants. Le Serbe passe au-dessous de 80 : nous le trouvons à 79,60. Le Bulgare 5 o/o 1902 demeure faible à 494; l'Hellénique 1881 serait plutôt en progrès à 307. Quant au Roumain 1898 il rétrograde à 86,50.

Les meilleures valeurs françaises n'échappent pas aux fâcheuses conséquences de la situation. A part l'Orléans qui s'avance à 1.300, les chemins de fer fléchissent, l'Est à 875, le Lyon à 1.249, le Nord à 1.661, le Midi à 1.133.

Les grandes Banques se tassent assez sensiblement, le Crédit Foncier de France à 880, le Crédit Lyonnais à 1,620, le Comptoir d'Escompte à 1.042, la Société générale à 812 le Crédit Mobilier à 638, l'Union Parisienne à 1.153, la Banque française à 297.

Malgré les circonstances défavorables, nos grandes Banques se livrent à quelques émissions pour employer les capitaux disponibles. La Banque de Paris, le Comptoir d'Escompte, le Crédit Lyonnais, la Société Générale placent actuellement 204.846 obligations 4 1/2 o/o de la Compagnie du chemin de fer de la Mer Noire. Ces obligations, offertes à 470, sont garanties par le gouvernement russe.

De son côté, la Banque de l'Union Parisienne offre également à 470 des obligations 4 1/2 o/o de la Société des Embranchements de chemins de fer. Ces obligations, au nombre de 146.319, jouissent aussi de la garantie du gouvernement russe.

Enfin, ces mêmes établissements réunis, ainsi que MM. Morgan, Harjes et Cie, émettent 142.500 Bons du Trésor du Gouvernement fédéral Mexicain, faisant partie d'un emprunt total autorisé de 404 millions. Le produit est destiné à rembourser des obligations à court terme à échéance du 10 septembre prochain.

Ces présents Bons, d'une valeur de 504, et offerts au public à 489,85, rapporteront un intérêt annuel de 30 fr. 30 et seront remboursables en dix ans, soit le 1er juillet 1923, au plus tard.

Ajoutons que du 28 juin au 8 juillet le public pourra souscrire à 25.000 parts ou actions nouvelles de la Compagnie Schneider, qui porte son capital social de 27 à 36 millions. Ces actions, avec leur prime, seront payables 500 fr. en souscrivant et 1.500 fr. du 31 juillet au 31 décembre, en un seul versement. La moitié des parts nouvelles est réservée aux actionnaires actuels à raison d'une part nouvelle pour six anciennes.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

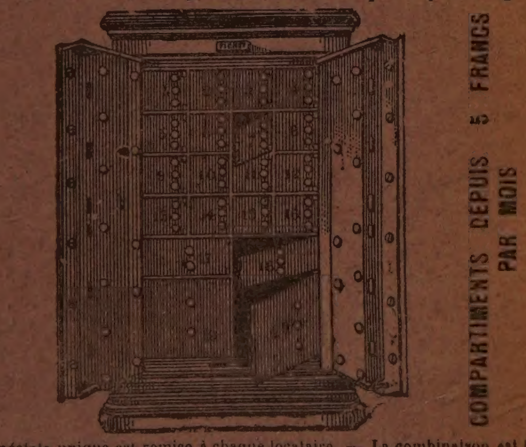
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½ .... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans.................. 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Émission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

---

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17 »
Trois mois........	8 »	Trois mois........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80** fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.

